

NYPL RESEARCH LIBRARIES



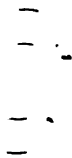
3 3433 07582609 3

BRARY

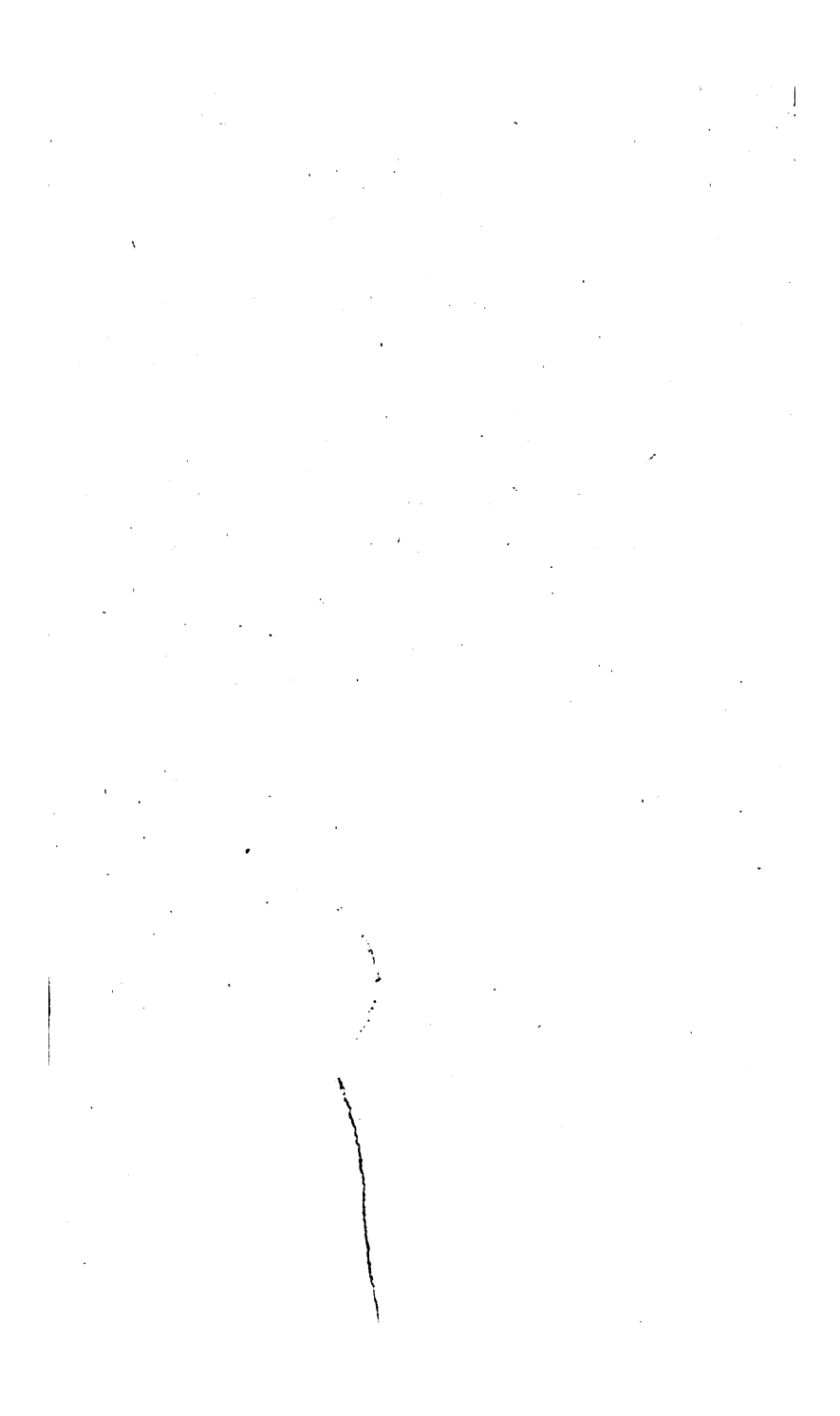
31

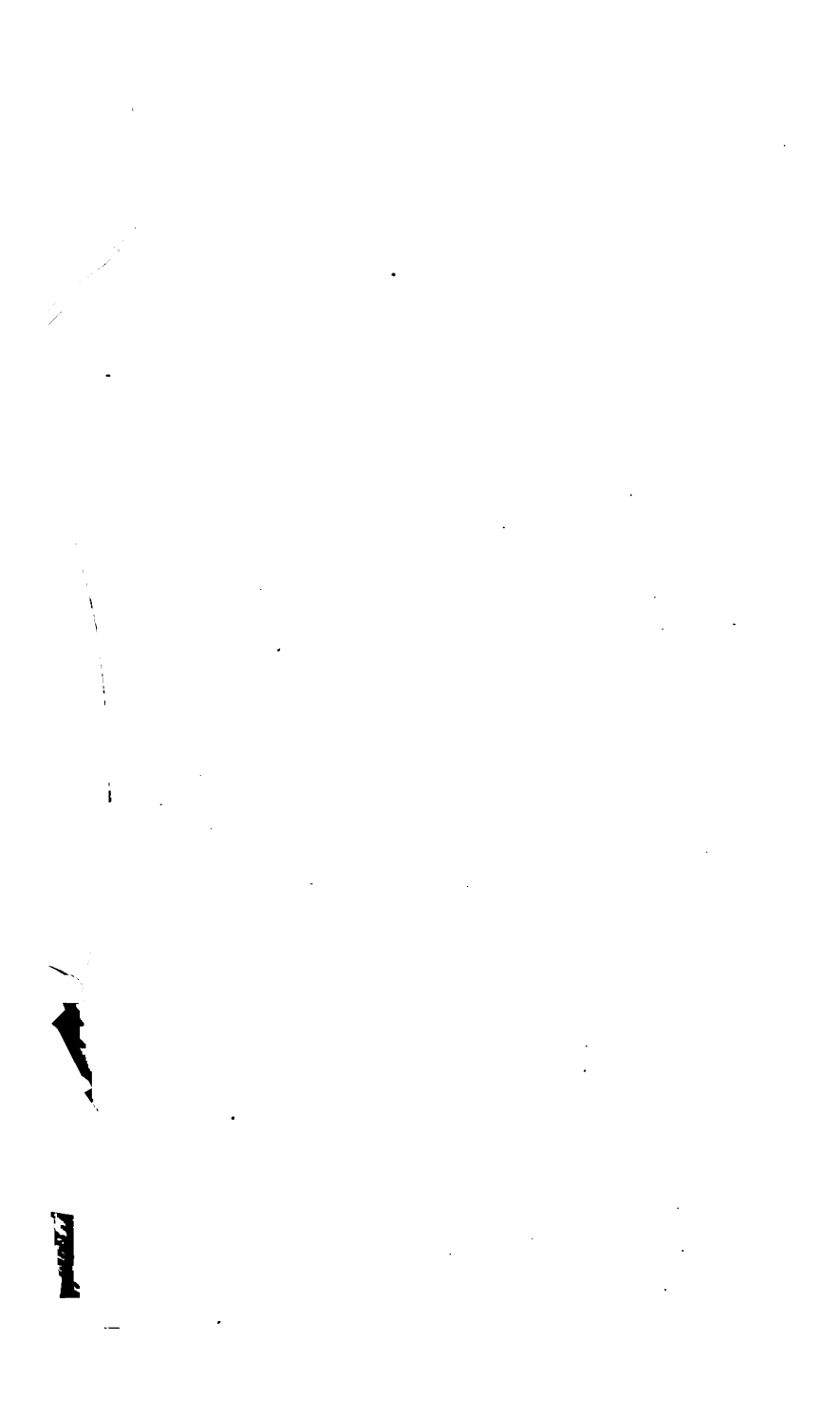


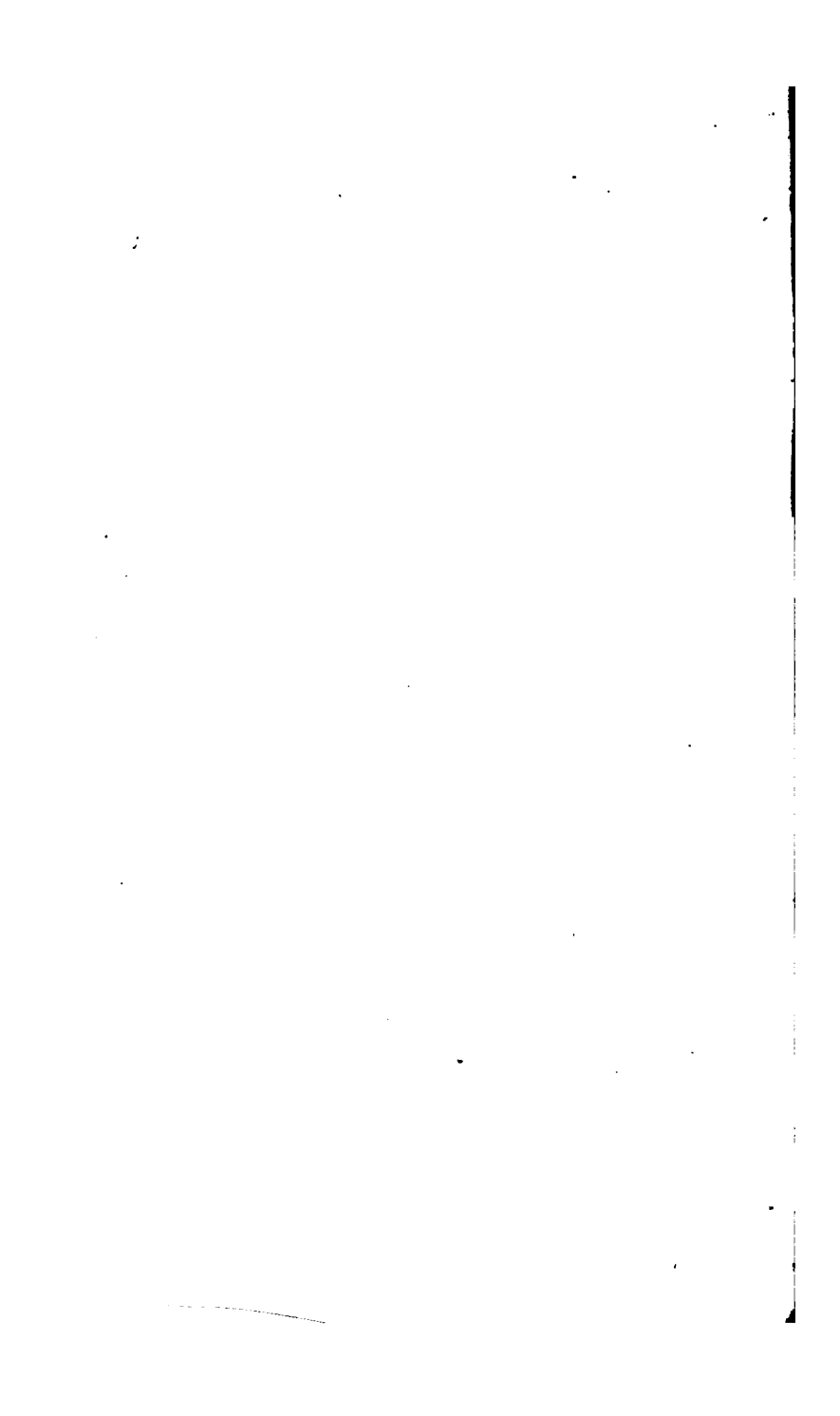
*Astoin Collection.
Presented in 1884.*











Guézen

NK

BRARY

31



*Astoria Collection.
Presented in 1884.*



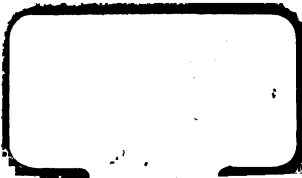
Студент
И.К.И.

LEDOX LIBRARY

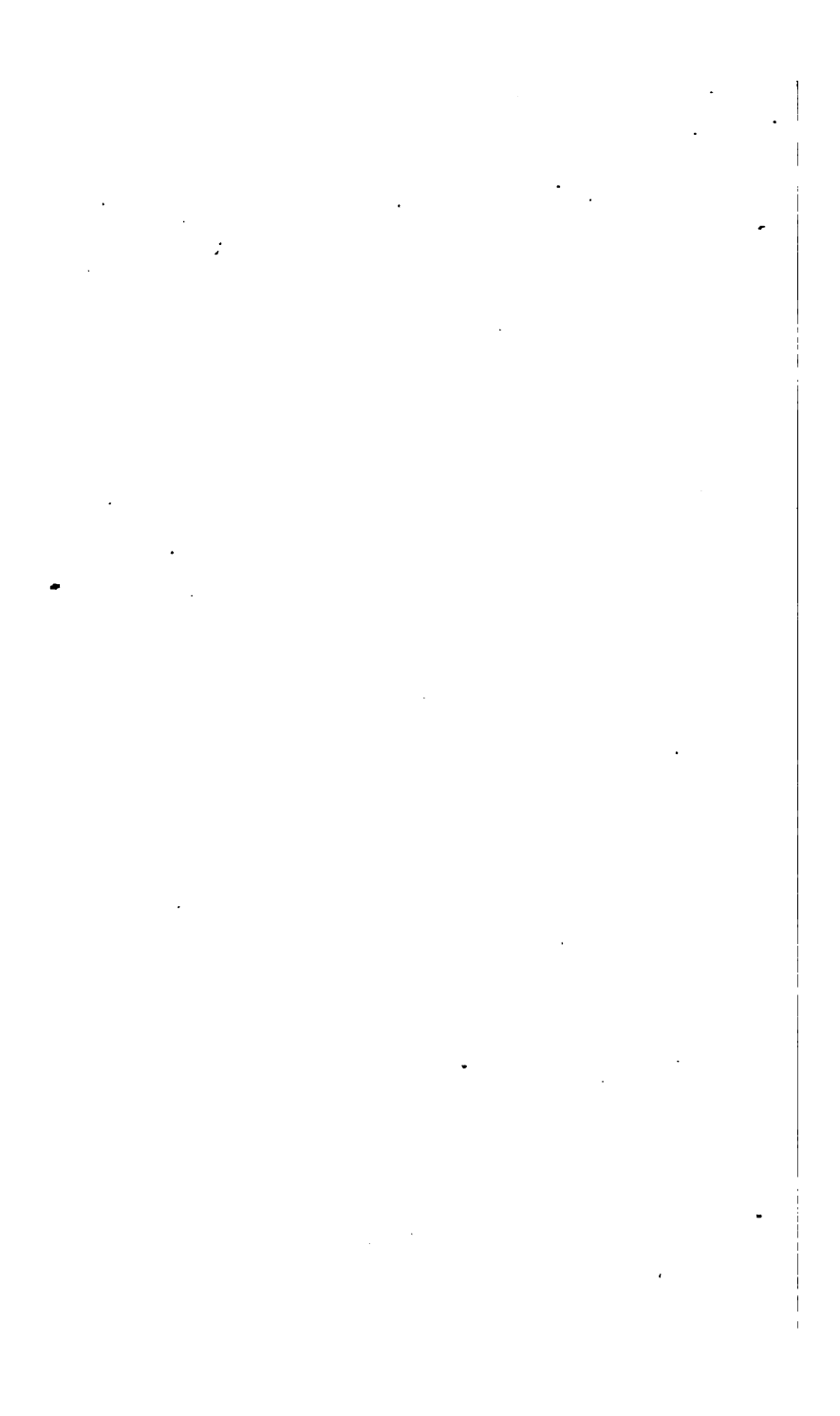
31



Astor Collection.
Presented in 1884.

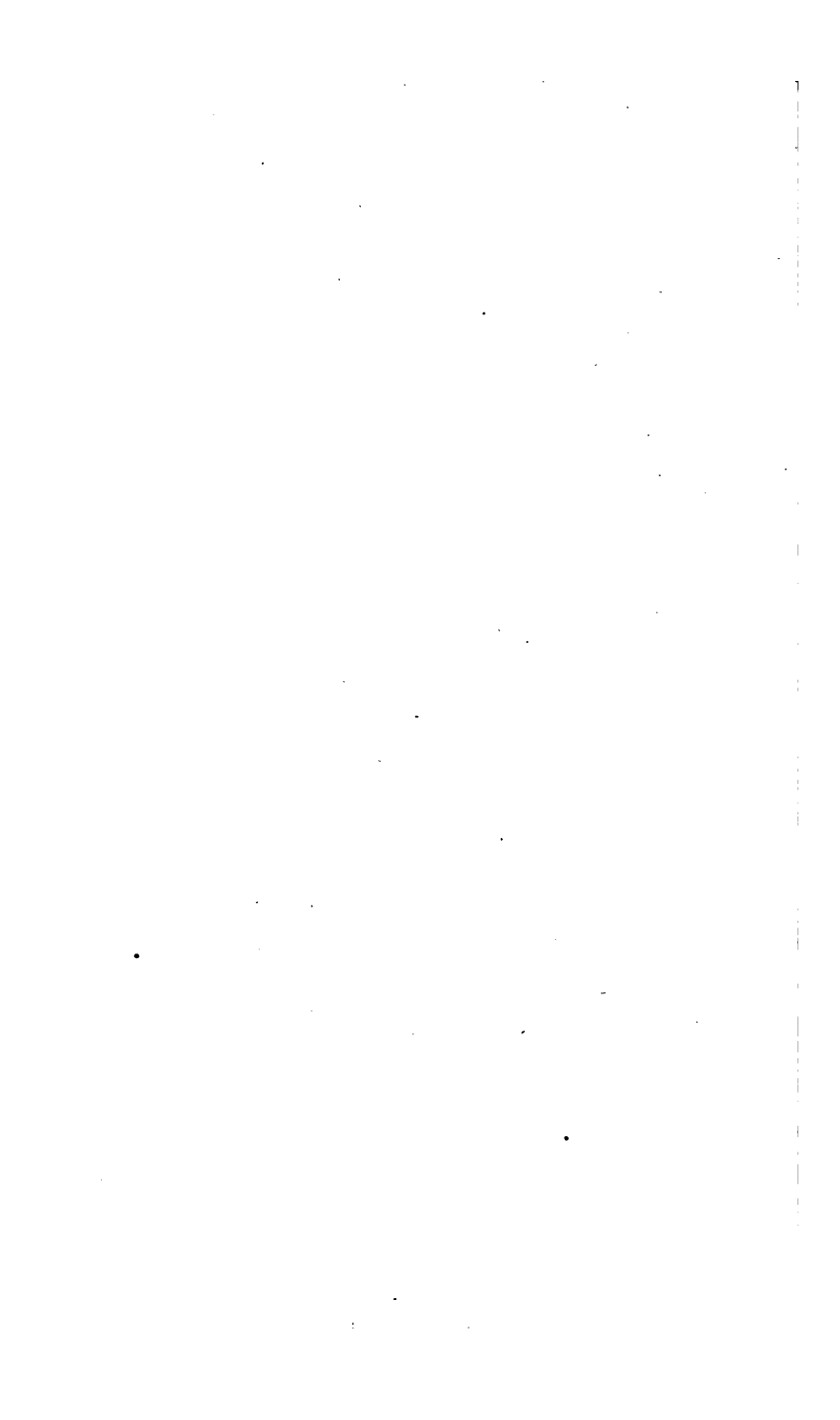


Стеленка
NKV



Emergency

NKV



COLLECTION MICHEL LÉVY

LA VENGEANCE
D'UN MULATRE

AUGUSTE MAQUET

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

OUVRAGES

DE

ALFRED DE BRÉHAT

Format grand in-18

LES AMOUREUX DE VINGT ANS.	1 vol.
L'AMOUR AU NOUVEAU MONDE.	1 —
LES AMOURS DU BEAU GUSTAVE.	1 —
LES AMOURS D'UNE NOBLE DAME.	1 —
LE BAL DE L'OPÉRA	1 —
BRAS-D'ACIER	1 —
LA CABANE DU SABOTIER	1 —
LES CHASSEURS D'HOMMES.	1 —
LES CHASSEURS DE TIGRES.	1 —
LE CHATEAU DE VILLEBON.	1 —
LES CHAUFFEURS INDIENS.	1 —
LES CHEMINS DE LA VIE.	1 —
LE COUSIN AUX MILLIONS.	1 —
DEUX AMIS	1 —
UN DRAME A CALCUTTA	1 —
UN DRAME A TROUVILLE.	1 —
LES MAITRESSES DU DIABLE	1 —
LES ORPHELINS DE TRÉGUÉREC.	1 —
LE ROMAN DE DEUX JEUNES FEMMES	1 —
SCÈNES DE LA VIE CONTEMPORAINE.	1 —
LE TESTAMENT DE LA COMTESSE	1 —
LA VENGEANCE D'UN MULATRE	1 —

Clichy. — Imp. M. Loignon, Paul Dupont et C^{ie}, rue du Bac-d'Asnières, 12,

LA VENGEANCE D'UN MULATRE

PAR

ALFRED DE BRÉHAT *pseud. Laf*

A. Guézennec



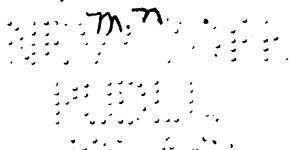
PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 13
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

—
1870

Droits de reproduction et de traduction réservés

R. A. H.





NY 100
2105
100

LA VENGEANCE

D'UN MULATRE

I.

A l'une des extrémités de la rue Notre-Dame-des-Champs s'élevait, en 1851, une maison connue sous le nom de la maison du Docteur, en souvenir d'un vieux médecin qui l'avait habitée durant plusieurs années. Cette maison se composait de trois étages. Elle était située entre une cour aboutissant à la rue Notre-Dame-des-Champs, et un jardin dont la porte donnait sur des terrains appartenant au même propriétaire, et destinés à être vendus pour des emplacements de maisons. Plus exigeant encore que son prédécesseur, il en demandait des prix si exorbitants qu'il ne se présenta bientôt plus personne pour les voir.

Il était sans doute dans la destinée de la maison du Docteur de servir d'habitation à des originaux, car le

successeur du médecin avait des allures tout aussi excentriques que celui-ci.

M. Morany était un homme de quarante à quarante-cinq ans. Dans le quartier, on l'appelait le *Mulâtre*, à cause de la couleur cuivrée de sa peau ; mais un voyageur n'aurait pas eu de peine à le reconnaître pour un *Half cast* ou *Eurasian* des Indes orientales, c'est-à-dire pour le fils d'une Indienne et d'un Européen.

Quoique réguliers, ses traits étaient loin d'inspirer la sympathie.

Ses cheveux, légèrement bouclés, avaient le noir d'ébène de ses épais sourcils. Sa bouche, un peu grande, respirait la sensualité. L'œil fort beau, cependant, était *vicieux*, comme disent les maquignons, pour exprimer la méchanceté sournoise de certains chevaux. Son sourire, qui découvrait des dents superbes, manquait de franchise ; il avait même parfois quelque chose de sinistre.

Aux commissures des lèvres, rayonnaient des rides profondes qui pouvaient provenir également de la débâche ou d'une mauvaise santé. En revanche, Morany avait dans ses mouvements la vigueur, la souplesse et l'agilité du jeune homme le mieux constitué.

On ne le voyait presque jamais. Depuis un an qu'il s'était installé dans la maison, à peine l'avait-on aperçu deux fois. Il couchait dans le grand corps de logis, seul, avec deux serviteurs indous qu'il avait amenés en France. Les autres domestiques logeaient dans un autre bâtiment situé sur la cour et formant comme une aile de la maison principale. Ils restaient quelquefois des semaines entières sans apercevoir M. Morany près de qui les deux Indous avaient seuls le privilège de pénétrer.

Les fournisseurs déposaient leurs provisions chez le

concierge, dont la loge correspondait avec la cuisine par une sonnette.

Quant à M. Morany, il ne recevait jamais personne. Lorsqu'on le demandait pour affaires, le concierge avait ordre de renvoyer les gens chez son notaire.

On était au mois de septembre. Onze heures venaient de sonner. Bien qu'on ne vît du dehors aucune lumière dans la chambre de M. Morany, ce dernier n'était pas couché, comme le croyaient les domestiques. Debout devant une grande armoire à glace, il passait une minutieuse inspection du déguisement qu'il avait revêtu.

Une perruque brune, mélangée de quelques cheveux gris, recouvrait sa tête et rejoignait de longs favoris de la même couleur. Le ton cuivré de la peau disparaissait sous une couche de blanc et de rouge sur laquelle il avait dessiné des rides avec toute l'habileté d'un vieux comédien. Il portait un grand col et une longue redingote qui avait presque la forme d'une simarre de vieillard. A le voir ainsi, on lui eût donné soixante ans au moins. Ses mains étaient soigneusement gantées. Rien en lui ne pouvait faire supposer la couleur de sa peau.

A l'extrémité de la chambre se tenait Bhyrrub Komul, un de ses domestiques indous, qui semblait attendre ses ordres.

Sur un signe de Morany, le *khitmutgar* (domestique qui sert à table) s'inclina et sortit. Cinq minutes après, il reparut.

— Le *sahib* (seigneur) ne rencontrera personne, dit-il, il peut sortir.

M. Morany prit sa canne et descendit, précédé de son domestique, mais sans lumière. Ils traversèrent le jardin. Arrivé à l'extrémité opposée à la maison, M. Morany tira une clef de sa poche et ouvrit la porte qui donnait sur les terrains inoccupés dont nous avons parlé plus

haut. Il suivit une allée d'arbres qui aboutissait au milieu des champs et au bout de laquelle se trouvait une porte vermoulue qui semblait condamnée.

Il l'ouvrit au moyen d'une seconde clef qu'il portait sur lui, et se trouva sur le boulevard Montparnasse. Là il congédia Bhyrrub Komul, qui rentra à la maison.

Quant à M. Morany, il prit la rue de l'Est, puis celle d'Enfer. Au coin de cette rue et de celle de Monsieur-le-Prince se trouvait un coupé dont le cocher dormait sur son siège, M. Morany le réveilla et monta dans la voiture.

— Rue de Laval, dit-il en fermant la portière.

Vingt minutes plus tard, le coupé s'arrêtait au coin de la rue de Laval et de la rue des Martyrs.

Morany descendit. Laissant là sa voiture, il suivit à pied la rue de Laval jusqu'à une petite porte pratiquée dans le mur, il l'ouvrit, et se trouva dans une allée qui le conduisit à une maison composée d'un rez-de-chaussée et d'un seul étage, qu'un massif d'arbres entourait et semblait protéger contre la curiosité des voisins.

Comme il ouvrait la porte de cette maison, la voix cassée d'un vieillard s'éleva de la loge du concierge, qui se trouvait située du côté opposé de la maison, et par conséquent sur la rue.

— Est-ce vous, monsieur Gardélan? demandait cette voix.

— Oui, répondit M. Morany; ne vous dérangez pas, père Toulouzé... Est-il venu quelqu'un me demander?

— Non, monsieur, répondit le bonhomme en assujettissant sur son nez d'épaisses lunettes vertes destinées à protéger contre la lumière le peu de vue qui restait encore à ses yeux maladifs.

— Tout à l'heure il se présentera quelqu'un pour me voir, dit l'Indien. Vous ferez monter cette personne.

— C'est bien, monsieur. Je vais donner de la lumière à monsieur.

— C'est inutile.

Morany gagna l'escalier, monta au premier étage, et pénétra dans une chambre très-confortablement meublée.

Il tira de sa poche une boîte d'allumettes-bougies et alluma une lampe qui se trouvait sur la cheminée et qu'il posa sur une petite table après l'avoir couverte d'un abat-jour épais. Il approcha un fauteuil de cette table et se plaça lui-même à l'angle de la cheminée. Une demi-heure après environ, on sonna à la porte qui donnait sur la rue de Laval; puis on entendit dans l'escalier les pas de deux personnes.

— Monsieur est là et vous attend, dit le père Toulouse en introduisant un homme dans l'appartement. Entrez.

Il referma la porte sur le nouveau venu et descendit clopin clopant.

— Asseyez-vous, M. Gurnout, dit Morany en montrant à son hôte le fauteuil placé auprès de la petite table, et sans quitter lui-même son poste auprès de la cheminée.

Sa figure restait ainsi dans l'ombre, tandis que celle du visiteur se trouvait en pleine lumière.

Le nouveau venu était un homme d'une cinquantaine d'années, petit, maigre, chétif et d'un extérieur misérable. Sa figure, ravagée par la misère, exprimait la ruse et la cupidité. Assis sur le bord de sa chaise, d'un air humble et cafard, il regardait furtivement son interlocuteur, dont il semblait regretter de ne pouvoir découvrir les traits.

— Avez-vous les renseignements? demanda M. Morany.

— Oui, monsieur, répondit Gurnout. M^{me} Pauline Martigné, qui était une demoiselle Novéal, avait deux

filz : M. Hector, mort il y a huit ans, et M. Ferdinand. M. Hector a laissé quatre enfanz : MM. Vincent, Gontran et Ernest, et M^{me} Guitarnan, qui a déjà un filz de vingt-cinq ans. M. Ferdinand, lui, a une fille qui est mariée à un capitaine au long cours, M. Bartelle.

— Tous ces gens-là habitent Paris, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur ; seulement, M. Gontran et M. Vincent sont absents en ce moment.

— Où sont-ils ?

— Ils sont allés s'établir, pour chasser et pour prendre des bains de mer, dans un petit village qui se trouve en Espagne, sur la frontière, à quelques lieues de Bayonne. Ce doit être tout près de Fontarabie, car c'est à Fontarabie qu'ils se font adresser leurs lettres.

Il y eut un moment de silence. M. Morany semblait réfléchir.

— N'auriez-vous point parmi vos connaissances, demanda-t-il au bout de cinq à six minutes, quelque individu ayant besoin d'argent ? et pas trop scrupuleux sur le moyen de s'en procurer ?

— Ça peut se trouver, répondit prudemment Gurnout.

— Il faudrait surtout que ce fût un fort tireur, à peu près certain d'embrocher son homme ou de lui loger une balle dans la poitrine.

— Cette qualité est plus rare que les deux autres. En cherchant bien, néanmoins...

— Occupez-vous-en. Dans huit jours nous en causerons. Voici dix louis. Si vous continuez à vous montrer intelligent et fidèle, je n'en resterai pas là. Bonsoir, monsieur.

Il frappa sur un timbre. Le concierge monta avec de la lumière et reconduisit M. Gurnout jusqu'à la porte de la rue.

Pendant une heure environ, M. Morany se promena

de long en large dans la chambre. Au bout de ce temps, il sortit par le même chemin qu'il avait pris pour entrer, et rejoignit son coupé, qui l'attendait toujours dans la rue des Martyrs. Il se fit reconduire rue d'Enfer, congédia la voiture et rentra à pied par le boulevard Montparnasse.

Le lendemain soir, il sortit avec les mêmes précautions dans le courant de la nuit. Cette fois, il était suivi de Bhyrrub Komul, qui portait un sac de voyage. Tous deux descendirent à pied jusqu'à la place Saint-Sulpice. Un peu avant d'arriver à la station de fiacres, M. Morany prit le sac que portait Bhyrrub Komul et congédia le *khitmutgar*.

— Fais bien attention qu'on ne s'aperçoive pas de mon absence, lui dit-il. Au besoin tu répondrais que je suis malade et que je ne veux voir personne; mais cela ne sera pas nécessaire.

Bot atcha, sahib (très-bien, seigneur), répondit Bhyrrub, qui tourna les talons et disparut dans l'obscurité.

M. Morany arriva bientôt à la station des fiacres. Il monta dans une voiture et se fit conduire au chemin de fer d'Orléans. Le lendemain, il était à Bordeaux. Aussitôt débarqué, il se mit en quête d'un bâtiment allant en Espagne. Il trouva un petit caboteur qui, moyennant une faible somme, s'engagea à le déposer à Saint-Sébastien.

A la nuit tombante, M. Morany partit de Saint-Sébastien et se dirigea vers Fontarabie. En route, il s'arrêta dans un champ de maïs, et revêtit, par dessus ses vêtements, un costume en haillons tel qu'en portent les *gitanos* qui cherchent la nuit un refuge dans les ruines abandonnées des fortifications de Fontarabie.

Pendant deux jours il resta lui-même caché dans ces ruines, vivant d'un peu de riz qu'il avait dans ses

poches, ne sortant que la nuit pour parcourir les environs et tâcher de découvrir la maison occupée par les frères Martigné. La seconde nuit, il remarqua une maison située au sommet de la falaise, non loin du petit port de la Madeleine. Il se douta qu'elle devait être la demeure des deux personnes qu'il cherchait.

Le matin suivant, au lever du soleil, il vit, en effet, un des frères qui partait pour la chasse. Il le suivit de loin. Comme il se tenait toujours à une certaine distance de M. Martigné, son intention était probablement d'attendre la nuit pour l'attaquer. Un incident imprévu vint modifier son plan.

M. Martigné avait commencé par prendre sur la gauche, en sortant de chez lui, afin de passer au milieu des champs. Dans le courant de l'après-midi, il rabattit sur la droite en décrivant un cercle qui devait le ramener au sentier qui longeait la falaise et aboutissait à sa maison.

Vers cinq heures du soir, en battant les champs avant de rentrer, M. Martigné tira un lapin qu'il culbuta, mais qui eut encore la force de gagner la falaise sur le revers de laquelle se trouvaient de nombreuses ouvertures de terriers. Le pauvre animal, qui avait deux jambes brisées, ne put se maintenir sur la pente escarpée, et roula sur la grève.

— Apporte, Sultan, apporte! cria M. Martigné en excitant son chien.

Puis, mettant son fusil en bandoulière, et se cramponnant aux broussailles qui tapissaient le revers escarpé de la côte, il essaya de descendre sur la plage.

M. Morany accourut sur le bord du sentier. Tenant des deux mains une grosse touffe d'herbe, le chasseur cherchait en ce moment un point d'appui pour ses pieds.

L'Indien saisit une énorme pierre, qu'il eut besoin de

toute sa force pour soulever, et la laissa retomber sur la tête du Français. Celui-ci poussa un cri terrible. Son corps roula sur la pente escarpée, et vint tomber avec un bruit sourd sur les rochers qui se trouvaient au pied de la falaise.

Couché à plat ventre au bord du sentier, Morany contempla quelques instants sa victime, qui restait sans mouvement. La mer montait; déjà les vagues n'étaient plus qu'à cinq ou six pieds de M. Martigné. Le chien du pauvre chasseur semblait pressentir le danger. Il hurlait d'un ton plaintif et tournait autour du corps de son maître, dont il léchait les mains et la figure comme pour le rappeler à la vie.

Le meurtrier craignait sans doute que le froid de l'eau ne ranimât le malheureux qu'il venait d'assassiner; car, tout en jetant à chaque instant des regards inquiets autour de lui, il attendit pour s'éloigner que la mer recouvrit complètement le cadavre.

Lorsqu'il fut convaincu que le chasseur était bien mort, il revint, toujours à travers champs, jusqu'à la maison de Martigné. Il se cacha dans le champ voisin et attendit.

Une heure plus tard, environ, il aperçut le second des Martigné, qui rentrait en sifflant une fanfare. M. Martigné portait sur l'épaule une petite poche en filet, que Morany supposa contenir un caleçon de bain et des serviettes. Il revenait probablement de se baigner.

Un instant après, la porte s'ouvrit avec violence; puis, un homme lancé de l'intérieur comme par une catapulte, s'en alla tomber à dix pas de la maison.

M. Martigné, qui venait de le congédier de cette façon énergique, parut un moment sur le seuil et referma la porte.

Furieux de sa mésaventure, le personnage expulsé

avec si peu de cérémonie, se releva en jurant, et courut frapper à la porte avec le manche d'un grand couteau catalan qu'il venait de tirer de sa ceinture. Il paraît que M. Martigné n'était pas poltron, car il rouvrit la porte, saisit le bras de son adversaire, lui tordit le poignet et lui arracha son couteau qu'il lança à cinquante pas de là. Puis, prenant l'Espagnol à la gorge, il l'envoya de nouveau rouler sur le gazon brûlé de la falaise.

L'individu si rudement malmené était un garçon âgé de vingt ans environ et de mine patibulaire. Tout meurtri de sa culbute, et peu soucieux probablement de s'exposer à une troisième expulsion, il cherchait son couteau en accablant son ennemi de menaces et de malédictions.

Ce tapage ennuya sans doute M. Martigné, qui se montra avec son fusil à la fenêtre du premier étage.

— Si tu ne t'en vas pas immédiatement, mauvais drôle, cria-t-il à l'individu, je te *flanque* un coup de fusil.

L'Espagnol avait sans doute pour les armes à feu la haine de son compatriote Don Quichotte, car il se sauva à toutes jambes sans demander son reste.

Dès que le Français eut refermé la fenêtre, Morany s'empessa de chercher le couteau à l'endroit où il l'avait vu tomber. Une fois qu'il l'eut trouvé, il se mit à courir pour rejoindre le jeune homme, qui avait suivi la direction de Fontarabie. Il l'aperçut bientôt assis sur les pierres écroulées d'un talus. Il causait avec un paysan, auquel il racontait probablement son aventure, car tout en parlant, il montrait le poing à la maison des Martigné.

Morany ne savait que quelques mots d'espagnol, mais il parlait assez bien le portugais. Grâce à la ressemblance de ces deux langues, il comprit une partie des paroles du narrateur, et devina aisément le reste.

Ce garçon était un de ces vagabonds comme on en

trouve dans tous les pays, qui vont où le hasard les pousse, ramenant des chevaux, aidant des charretiers ou des conducteurs de bestiaux, remplissant l'office de valet d'écurie, et séjournant plus ou moins de temps dans chaque contrée, suivant les profits qu'ils y trouvent ou les mauvais coups qu'ils y font.

Ses menaces et ses malédictions ennuyèrent sans doute le paysan, car il le quitta en lui disant :

— Adieu, José, tu ferais mieux de t'en revenir avec moi.

— Non, par tous les saints! s'écria le vagabond, je ne rentrerai pas avant de m'être vengé de ce chien de Français.

— Tu vas faire quelque mauvais coup, et tu t'en repentiras, répondit le paysan, qui s'éloigna bien vite de peur d'être impliqué dans la méchante affaire qu'il prévoyait

II.

Dès que le paysan fut parti, Morany s'approcha de José.

— José! dit-il, avez-vous vraiment l'intention de vous venger?

— Que vous importe? demanda José en examinant son interlocuteur, dont l'accent et le mauvais langage l'étonnaient.

— Votre ennemi est le mien.

— Le Français?

— Celui enfin qui vient de vous jeter brutalement à la porte, sous prétexte qu'il vous avait trouvé buvant son vin et cajolant sa servante.

— Ah ! si j'avais encore mon couteau !

— Le voici.

— Comment se fait-il?...

— Ce n'est pas en questionnant qu'on se venge. Il est probable que d'ici à quelque temps le Français va suivre le chemin de la falaise pour aller au-devant de son frère.

— Dans mon pays, lorsque nous en voulons à un homme, et que nous savons qu'il doit passer la nuit dans quelque mauvais chemin, nous tendons une corde à fleur de terre. S'il roule dans le précipice, tout est bien. Sinon, nous profitons du moment où il est à terre et où il a laissé échapper son fasil pour nous servir du couteau.

— Je n'ai pas de corde.

— En voici une.

— Pourquoi ne l'employez-vous pas vous-même, puisque vous en voulez à ce Français ?

— J'aime mieux donner vingt piastres à quelqu'un pour me débarrasser d'un ennemi que de le faire moi-même.

— Vingt piastres, vous ! s'écria José en inspectant d'un regard rapide les misérables haillons que Morany portait par-dessus ses vêtements.

— Voici cinq piastres ; le reste après. Mais ne restons pas ici, reprit Morany ; on pourrait nous voir ; puis le Français sortirait peut-être pendant ce moment-là. Suivez-moi.

Il le conduisit au champ qui lui avait servi de retraite quelques moments auparavant, et d'où l'on apercevait la maison des Martigné.

Tous deux causèrent à voix basse.

Au bout d'une heure environ, M. Martigné sortit de la maison, et s'avança jusqu'au rocher élevé qui dominait la grève et même une partie de la campagne. Il attendait

évidemment son frère et commençait à s'impatienter.

Après une assez longue station sur son observatoire, il rentra chez lui.

— Il est temps, dit M. Morany à son compagnon, auquel il remit en même temps une longue corde d'un centimètre environ d'épaisseur.

— J'aime mieux mon couteau que tout cela, murmura l'Espagnol d'un air sombre.

— Soit, dit M. Morany en haussant les épaules ; c'est moi qui tiendrai la corde ; seulement soyez prêt.

— Ne craignez rien.

Tous deux s'éloignèrent en rampant, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés hors de vue de la maison.

— Marchons séparément, dit M. Morany.

Quoiqu'il ne parût faire aucun effort, il marchait si vite que son compagnon avait peine à le suivre. Arrivé à un endroit où un énorme rocher interceptait la moitié du sentier, déjà fort étroit, M. Morany s'arrêta.

— Plus loin il y a mieux, dit José.

Ils firent encore quelques pas.

— Ici, murmura l'Espagnol.

L'endroit était meilleur, en effet. A droite, par rapport à nos deux hommes, et par conséquent aux voyageurs venant de Fontarabie, la falaise descendait à pic sur une grève hérissée de rochers.

Quelques brins d'herbes calcinés par le soleil et deux ou trois maigres arbrisseaux, voilà tout ce qu'on aurait pu voir sur le revers de la falaise, si le jour avait permis de distinguer quelque chose. A gauche, quelques blocs de pierre formant saillie sur le sentier et entourés de broussailles assez élevées.

— Très-bien, dit M. Morany après avoir un instant examiné l'endroit.

Il déroula la corde et en fixa solidement l'extrémité

au bord du sentier du côté de la falaise, en se servant pour cela d'un petit piquet coupé sur la route. Ce piquet, fixé dans la falaise même, dépassait de quelques pouces la hauteur du chemin. Morany se coucha à plat ventre dans les broussailles du côté opposé à la falaise, et José lui fit passer l'autre extrémité de la corde que l'Indien conserva dans sa main, mais en évitant de tendre cette corde qui disparaissait sous la poussière du sentier.

José se plaça derrière le rocher qui devait le masquer à M. Martigné jusqu'à ce que ce dernier fût arrivé juste en face de lui. L'Espagnol tenait son couteau tout ouvert et caché dans sa manche. Il était très-pâle. Ses dents claquaient.

Ce n'était pas qu'il eût peur pour sa vie, ni même qu'il craignît la vue du sang. Maintes fois il avait joué du couteau, et, dans la chaleur d'une rixe, il eût tué un homme sans trop de remords, mais un assassinat de sang-froid lui répugnait.

Quant à Morany, il était impassible. Pas un muscle de sa figure ne paraissait plus tendu que d'habitude; il parlait avec calme, et le regard dédaigneux qu'il laissait parfois tomber sur son compagnon exprimait un profond mépris.

Bientôt on entendit le pas d'une personne qui s'approchait.

— Le voici, murmura José.

— Non, répondit l'autre à voix basse... Celui qui vient n'a pas de chaussures.

— Alors il va sentir la corde, fit observer José.

Morany sortit précipitamment de sa cachette, et relâcha le nœud coulant qui fixait la corde qu'il emporta.

Deux minutes après, un pêcheur passa entre les deux meurtriers, et s'éloigna sans se douter qu'il avait frisé la mort de bien près.

Un quart d'heure s'écoula encore.

— Cette fois, le voici, dit Morany qui se hâta de rattachar la corde au piquet, et qui reprit son poste derrière les broussailles.

Tout-à-coup ils entendirent un hurlement plaintif qui semblait partir de la mer, dont les vagues battaient en ce moment le pied de la falaise.

— Ecoutez, dit José en tressaillant.

— C'est le chien de l'autre Martigné, pensa M. Morany.

Les hurlements recommencèrent. Des aboiements y répondirent sur la droite.

— Il a amené son chien, dit José. Ce damné animal va nous éventer et nous trahir.

— J'aurais dû prévoir cela, murmura l'Indien. Que faire ?

Au même instant, la personne dont on entendait le pas s'arrêta. Elle cherchait probablement à se rendre compte de l'endroit d'où partaient les hurlements.

Grâce à l'instinct prodigieux des animaux, le chien devinait déjà sans doute où retrouver son camarade de chenil. Il alla chercher un sentier qui descendait obliquement sur la grève, à deux ou trois portées de fusil de Morany et s'éloigna en aboyant.

M. Martigné fit probablement quelques pas pour le suivre, car on l'entendit s'éloigner.

— Où va-t-il ? demanda Morany à son compagnon.

— Il cherche peut-être le sentier qui mène à la grève, mais je le défie bien de descendre par-là, même en plein jour. Ah ! Sainte Vierge, s'il pouvait se casser le cou !

— Gontran ! Gontran ! cria M. Martigné.

— Chut ! fit Morany, il revient... il presse le pas... il s'arrête encore... pour écouter son chien sans doute... oui, le voilà qui repart... il va probablement suivre le

sentier jusqu'au dessus de l'endroit d'où partent les hurlements ; oui... le voilà qui court. Attention, José.

— Gontran! Gontran! répéta encore M. Martigné qui venait de s'arrêter à deux mètres tout au plus de ses ennemis.

Les hurlements des deux chiens lui répondirent. Il se remit à courir. Au moment où il passait devant le rocher, Morany tira sur la corde, qui se tendit tout-à-coup. M. Martigné tomba comme une masse sur le sentier. Avant qu'il pût se relever, José se jeta sur le Français et lui enfonça son couteau dans le dos.

Quoique mortellement blessé, Martigné eut encore la force de se retourner et de saisir son adversaire à la gorge en appelant au secours.

— A moi! criait aussi José, qui sentait la respiration l'abandonner.

Caché derrière les broussailles, M. Morany semblait hésiter entre deux partis. A la fin il sortit de son immobilité, et s'élança vers les deux adversaires, qui se tordaient sur le sentier comme deux serpents. Il saisit le fusil que Martigné avait laissé échapper en tombant, l'appuya sur la tête de José et fit feu. La cervelle du malheureux Espagnol rejaillit sur Martigné. Ce dernier, délivré des étreintes de José, essaya de se relever, mais les forces lui manquèrent. Il se cramponna un instant au rocher sur lequel on entendait crier les ongles de ses mains crispées.

— A moi! criait-il, d'une voix qui s'éteignait de plus en plus, à moi! je meurs!

M. Morany avait repris son poste derrière les broussailles. L'œil et l'oreille au guet, il craignait que le bruit du coup de fusil n'attirât du monde et se tenait tout prêt à fuir. Enfin, il entendit quelque chose qui tombait comme une masse sur le sol. C'était Martigné qui venait d'expirer.

— En voilà deux de moins, murmura l'Indien en se penchant sur Martigné. Pour ceux-là, nul ne me soupçonnera de leur mort : tout passera sur le dos de José.

Il reprit le chemin de Fontarabie, descendit dans le port, désert à cette heure de la nuit, s'empara d'une barque, et alla aborder auprès d'Andaye, de l'autre côté de la Bidassoa. Arrivé à terre, et remarquant que la marée baissait, il abandonna la barque au courant, qui l'entraîna vers la mer. Avant d'aller plus loin, il ôta ses haillons de *gitano*, et en fit un paquet qu'il enfouit sous la vase, de crainte qu'ils n'eussent quelques traces de sang. Cela fait, il passa à côté d'Andaye, traversa les collines désertes qui séparent ce petit bourg de Saint-Jean-de-Luz, et ne s'arrêta qu'à cette dernière ville. Là, il prit une place dans la diligence sous le nom du *senor* Ternaio, et gagna Bayonne, d'où il se rendit à Bordeaux. Il en partit à six heures du soir, et vers six heures et demie du matin, une voiture de place le déposait rue Saint-Jacques. De là, son sac sous le bras, il gagna le boulevard Montparnasse, et rentra chez lui par le jardin, après s'être bien assuré que personne ne le voyait entrer.

Son expédition avait duré six jours.

Deux jours après son arrivée, il écrivit à M. Gurnout pour lui donner un rendez-vous pour le soir même.

M. Morany prenant toujours les mêmes précautions à l'égard de son agent, nous n'aurons pas besoin de revenir là-dessus désormais.

— Comment va la Bourse? demanda-t-il à M. Gurnout.

Il est bon de dire que M. Morany avait commencé par se servir de M. Gurnout pour quelques affaires de bourse. Ce dernier était un de ces spéculateurs véreux qui flânent aux environs de la Bourse et tâchent de prendre quelques badauds dans leurs filets.

Le prétendu M. Gardélan (c'était le nom que M. Morany prenait rue de Laval) avait montré une telle crédulité et une telle ignorance des affaires, que Gurnout l'avait volé à cœur-joie.

Au bout de quelque temps, M. Morany avait demandé des comptes plus détaillés sur les opérations passées avant d'en commencer de nouvelles. Rassuré d'un autre côté par l'incapacité de son client, Gurnout avait fourni certains bordereaux qu'il se proposait bien de reprendre aussitôt après les avoir montrés à M. Gardélan; ce dernier les avait pliés en approuvant de la tête toutes les explications de M. Gurnout, puis il les avait mis en poche. M. Gurnout avait sans doute quelque raison secrète pour ténir à les reprendre, car pendant huit jours, il fit jouer tous les ressorts de sa petite diplomatie pour les ravoir, mais ce fut inutilement. Craignant d'éveiller l'attention de M. Gardélan, il cessa de lui en parler.

Profitant de la question qu'on lui adressait au sujet de la Bourse, M. Gurnout déploya toute son éloquence pour démontrer à son client qu'il y avait des monts d'or à gagner en ce moment par plusieurs opérations qu'il lui indiqua. M. Morany déclara qu'il préférerait attendre.

A la fin, voyant qu'il était inutile d'insister, M. Gurnout parla d'autre chose.

— A propos, dit-il à son client, j'ai trouvé votre homme.

— Quel homme?

— Vous m'avez demandé l'autre jour un individu bon tireur, peu scrupuleux et certain d'embrocher son homme sur le terrain.

— Ah! oui, oui.

— Eh bien! j'ai votre affaire. Il s'appelle Parézot. C'est un garçon de bonne famille, qui a dévoré tout son

saint-frusquin et auquel il ne reste plus que des dettes. Besogneux et querelleur, il passe sa vie dans les cafés et les salles d'armes de bas étage, vivant d'emprunts qu'il fait à ses anciennes connaissances, ou qu'on n'ose trop lui refuser à cause de sa mauvaise tête.

— Où demeure-t-il ?

— Personne ne le sait ; mais on est toujours certain de le trouver au café Porlier, dans la rue Contrescarpe. C'est là qu'il se fait adresser ses lettres. Voulez-vous que je vous l'envoie ?

— Je vous remercie. Je ne pense pas avoir besoin de lui.

— Je croyais...

— J'ai changé d'avis. N'importe, voici pour votre peine, M. Gurnout. Bonsoir.

Il tendit cinq louis à son agent, qui se retira.

Environ un mois après la mort de MM. Vincent et Gontran Martigné, une nouvelle catastrophe vint affliger cette famille, déjà si malheureusement éprouvée.

L'oncle de ces deux messieurs, M. Ferdinand Martigné, était allé à la campagne chez un de ses amis qui habitait auprès de Louveciennes. Vers onze heures du soir, il fit donner l'ordre d'atteler le coupé de remise qui l'avait amené de Paris à Louveciennes. Ses amis le retinrent quelque temps encore de sorte qu'il ne partit que vers onze heures et demie.

On sait que la côte rapide qui conduit de Louveciennes à Bougival forme plusieurs coudes assez brusques, et qu'à certains endroits un petit talus en terre fort bas borde seul le chemin qui domine un précipice profond.

Un charretier, passant le lendemain sur la route de Bougival à Marly qui forme le fond de ce précipice, aperçut une voiture en morceaux, et au milieu de ces débris, le corps d'un cheval et deux cadavres humains.

L'un de ces cadavres était celui de M. Ferdinand Martigné; l'autre celui du malheureux cocher.

On attribua généralement cet accident à l'ivresse de ce dernier. Les domestiques avec lesquels il avait dîné affirmèrent pourtant qu'ils ne lui avaient pas donné à boire outre mesure; mais la crainte d'être grondés devait naturellement leur faire tenir ce langage.

III.

Un mois après l'enterrement de M. Ferdinand Martigné, la famille fit dire un service pour le repos de son âme. A ce service, où il n'y avait guère que des parents, on remarqua la présence de M. Morany, dont le teint cuivré éveilla naturellement l'attention. Au sortir de l'office, on le vit monter dans une fort belle calèche attelée de deux chevaux que plus d'un amateur eût volontiers payés dix mille francs.

M^{me} Martigné, la mère de M. Ferdinand qu'on venait d'enterrer, et par conséquent la grand'mère de Gontran et de Vincent, ayant longtemps habité Pondichéry, on supposa que le métis avait pu connaître dans l'Inde M. et M^{me} Martigné ou leur fils.

Deux ou trois jours plus tard, M. Morany se présenta chez M. Ernest Martigné, frère de Gontran et de Vincent.

De concert avec ses deux frères, Ernest avait monté une maison de banque qui marchait *cahin-caha*. Sa femme n'en menait pas moins un certain train. Jeune et belle, disait tout le monde, spirituelle, disaient quel-

ques-uns, elle adorait la mode et ne rêvait que ses triomphes.

Si M^{me} Martigné brillait par ses succès dans les salons, son mari avait aussi les siens dans un autre monde, il est vrai. Frais, rose et déjà ventru à quarante ans, content de lui-même, un peu égoïste, mais pas méchant, il passait pour assez capable dans le public ; les vieux financiers n'étaient pas de cet avis. Croyant à sa probité, et doutant de son intelligence financière, ils avaient soin de n'être jamais trop en avance avec lui.

De la fenêtre de son cabinet, M. Martigné avait vu le coupé de M. Morany s'arrêter devant la porte. Il reconnut l'étranger à la peau cuivrée qu'il avait vu au service de son oncle.

Un garçon de bureau annonça M. Morany. Ce nom était inconnu au banquier.

— Monsieur, dit Morany, j'assistais avant-hier au service de M. Martigné, votre oncle. Peut-être avez-vous été surpris de me voir prendre part aux douleurs de votre famille ?

— Mon grand-père ayant habité l'Inde, commença Martigné, nous avons supposé...

— Monsieur votre grand-père était mon oncle, monsieur, interrompit Morany.

— Votre oncle ? murmura le banquier, qui ne put s'empêcher de jeter un regard sur la figure basanée de son nouveau parent.

— J'ai tort de parler ainsi, reprit Morany ; notre parenté, nulle devant la loi des hommes, n'existe que devant Dieu. Mon père était M. Emile Novéal, le frère de madame votre grand-mère. Quant à ma mère, fille unique d'un riche brahmine de Delhi, c'était une Indoue ;

voilà pourquoi mon père avait caché sa liaison à toute sa famille, et pourquoi il ne parlait jamais de moi-même à sa sœur, qu'il aimait tendrement, puisqu'il lui a laissé toute sa fortune. C'est assez vous dire que, comme la plupart des *Eurasiens* ou *half-cast* (Européen-asiatique, demi-caste), je n'ai pas le droit de porter le nom de mon père.

— Où diable veut-il en venir ? se demanda M. Martigné en s'inclinant poliment comme pour témoigner de son attention.

— Heureusement pour moi, continua Morany, ma mère m'a laissé une fortune indépendante. Sans cette fortune, je vous l'avoue, je n'aurais pas osé me rapprocher d'une famille qui aurait naturellement attribué mon affection à des vues intéressées et aurait eu doublement le droit de me repousser.

Martigné leva la main par un geste de dénégation dans lequel le souvenir de la calèche et du coupé entraînait bien pour quelque chose.

— Voici maintenant ce qui m'amène, reprit Morany. J'ai appris... car tout se sait à Paris... que M. Vincent Martigné avait laissé sa pauvre veuve dans un état de fortune fort précaire.

— En effet, monsieur, mes deux frères, que Dieu leur pardonne, avaient peu d'ordre, et s'il reste à ma belle-sœur Geneviève huit cents francs de rente, c'est tout le bout du monde.

— Je sais que vous vous conduisez fort généreusement envers elle, mais vous avez des enfants, et votre fortune leur appartient.

— Certainement, répondit Ernest, qui, peu généreux de sa nature et fort mal à l'aise dans ses affaires, se demandait tous les jours comment se débarrasser du

pesant fardeau que le respect humain lui mettait sur les bras en la personne de Geneviève Martigné, son exigeante et acariâtre belle-sœur.

— Je désirerais concourir à cette bonne œuvre; mais tel est le malheur de ma position que, venant de moi, une offre de service serait peut-être mal accueillie.

— Ce serait de l'ingratitude, s'écria le banquier avec empressement. Geneviève est trop raisonnable!... Et vous-même, vous appréciez trop bien le sentiment généreux...

Nous supprimons le reste de la phrase, qui dura cinq minutes au moins, et que Morany écouta avec cette tranquillité imperturbable particulière aux Orientaux.

Pour ne pas ennuyer nos lecteurs de tous les détails d'un entretien qui dura plus de deux heures, car Morany allait lentement à son but, nous dirons tout de suite qu'il chargea le banquier d'offrir quinze cents francs de pension à la veuve de M. Vincent. Ernest s'était attendu à un chiffre plus élevé; mais M. Morany ajouta en souriant :

— Quinze cents francs pour la première année; après cela, nous verrons à augmenter.

Là-dessus il prit congé de M. Martigné, qui promit d'aller le lendemain lui porter la réponse de Geneviève. Nous n'avons pas besoin d'ajouter que la veuve accepta avec empressement les offres inattendues d'un parent si généreux.

Le jour même elle alla remercier M. Morany. Ce dernier lui fit un accueil charmant.

Afin qu'on ne prête pas de projets séducteurs à Morany, nous nous empressons de déclarer que Geneviève Martigné était affligée de quarante-trois automnes et de grosses joues violacées entre lesquelles pointait timidement un tout petit nez qui semblait étouffé par

elles, comme un écolier pris entre les crinolines de deux voisines d'omnibus.

Sauf le nez, qui mettait une obstination ridicule à rester pointu, tout était arrondi chez Geneviève, même les yeux ; aussi la digne femme avait-elle toujours l'air de rouler plutôt que de marcher. Les angles, supprimés par la graisse sur la figure de Geneviève, avaient passé dans son caractère. Sous un air paterne, et avec une voix assez douce, M^{me} Martigné cachait une langue de vipère qu'une susceptibilité outrée mettait sans cesse en mouvement.

Son mari ne possédant pour toute fortune qu'une petite place, Geneviève s'était trouvée trop heureuse jusque-là de se raccrocher à sa cousine Clémence, la femme d'Ernest. Elle lui servait de chaperon, pour ne pas dire de dame de compagnie. Elle profitait ainsi des loges, des billets de concert et des invitations de bal que recevait sa belle-sœur, qui lui donnait de temps en temps quelques robes, quelques dentelles ou quelque bijou. De son côté, Geneviève savait flatter adroitement toutes les petites vanités de Clémence et courait au-devant de ses moindres caprices.

Elle déploya toute son amabilité pour plaire à M. Morany. Blanc ou brun, un parent qui a des millions est un homme à choyer. Or, Morany, tout en causant, avait dit à Ernest Martigné qu'il avait une lettre de crédit de cent mille francs chez M... et C^o, sans préjudice d'une cinquantaine de mille francs qu'il recevait chaque année par leur entremise.

Ernest n'avait eu garde de manquer cette occasion de se convaincre de la valeur réelle de son parent. Grâce à ses relations de banquier à banquier, il avait eu facilement la preuve de la véracité de Morany. Ce renseignement avait paru si concluant non-seulement à

M. Martigné, mais à toute la famille, que M. Morany avait été accueilli à bras ouverts par tout le monde.

Les visites réciproques se multiplièrent si bien, qu'au bout de quelques semaines on apprit sans étonnement que M^{me} Geneviève Martigné allait demeurer chez son cousin Morany, dont elle tiendrait le ménage. Vu l'âge et la tournure de la veuve, les mauvaises langues n'avaient pas grand'chose à dire à cet arrangement, mais cette nouvelle n'en fut pas moins accueillie avec une certaine contrariété par les autres parents. Ils connaissaient le caractère de Geneviève, et craignaient, non sans raison, qu'elle accaparât le *nabab*. N'osant pas critiquer, on plaisanta. M. Morany eut l'air de prendre tout cela au sérieux. Pour éviter de se compromettre, il proposa un beau jour à M. Ernest Martigné de venir occuper le second étage de sa maison. Le banquier accepta d'autant plus volontiers qu'il était bien aise de demeurer à quelque distance de ses bureaux et d'être débarrassé d'un logement de cinq mille francs, qui, dans l'état de ses affaires, commençait à lui paraître lourd. Au fond du cœur, je crois qu'il était bien aise aussi de surveiller Geneviève, et qu'il espérait amener Morany à quelque commandite.

Comme nous l'avons dit plus haut, M. Ferdinand Martigné, l'oncle d'Ernest, n'avait laissé qu'une fille, Juliette Bartelle, dont le mari était capitaine au long cours. Cette jeune femme, déjà mère de deux charmantes petites filles, se trouvait dans une triste position. Environ deux ans avant la mort de M. Ferdinand Martigné, M. Bartelle avait eu l'idée de profiter de la baisse amenée sur certains articles par la révolution de 1848, pour tenter un grand coup de commerce.

Il était parti pour Madras sur le navire la *Zulma*, de Bordeaux, avec une pacotille composée principalement

de soieries et d'articles de Paris. Son opération ayant assez bien réussi, il avait écrit à sa femme pour annoncer son retour. Quatre mois s'écoulèrent cependant sans qu'on entendit parler de lui.

Les informations recueillies par M^{me} Bartelle lui apprirent que le navire la *Zulma* était arrivé à Bordeaux, mais sans son capitaine et sous le commandement du second, nommé M. Lénarsec. Elle partit aussitôt pour Bordeaux. Le nouveau capitaine de la *Zulma* dit à la jeune femme que M. Bartelle lui avait remis le commandement quelques jours avant le départ du navire, en déclarant que des affaires importantes le forçaient à prolonger son séjour à Madras.

M. Frangis, l'armateur de la *Zulma*, ne put donner à Juliette d'autres renseignements que ceux déjà fournis par M. Lénarsec. Il ne comprenait rien lui-même à la conduite de M. Bartelle, qui, dans ses lettres, n'avait spécifié aucune des *affaires importantes* qui le retenaient à Madras. M. Bartelle s'était, du reste, occupé avec beaucoup de zèle et d'activité des intérêts commerciaux et de l'armement de la *Zulma*, jusqu'au moment du départ du navire. M. Frangis ne lui gardait pas moins rancune de cette démission si brusque et si peu motivée. Il délivra néanmoins la jeune femme d'un grave sujet d'inquiétude, en lui prouvant que les marchandises qu'il avait en consignation pour le compte de M. Bartelle suffiraient à payer toutes les obligations que ce dernier avait contractées à Lyon et à Paris pour sa pacotille.

Touchés de la douleur de Juliette, M. Frangis et le capitaine Lénarsec promirent de seconder de tout leur pouvoir les démarches de M^{me} Bartelle, pour découvrir la trace de son mari.

L'année suivante, en effet, Juliette reçut une lettre de M. Lénarsec, datée de Bombay. Le digne capitaine lui

annonçait que toutes les recherches de ses amis à Madras n'avaient abouti qu'à constater que M. Bartelle avait quitté cette ville quinze jours environ après le départ de la *Zulma*. Il s'était embarqué sur un navire américain nommé le *Washington*, en destination pour Madagascar. M^{me} Bartelle écrivit aussitôt à un négociant français établi dans cette île et dont M. Frangis lui avait envoyé l'adresse. Après bien des lettres et bien des démarches, elle apprit enfin que le *Washington* avait débarqué à Madagascar un passager qui portait le nom de Ferrier, mais dont le signalement répondait exactement à celui de M. Bartelle.

Ce passager était accompagné d'un vieil Arabe jaune, maigre et cassé comme un homme épuisé par la fièvre ou par de grandes fatigues.

Les recherches faites à Madagascar n'amènèrent aucun résultat. On ne retrouva plus la trace des deux voyageurs. Ils n'avaient fait évidemment que passer, car on les eût facilement découverts s'ils étaient restés dans l'île.

De tous ces renseignements, une seule chose ressortait d'une manière bien positive, c'est que M. Bartelle avait fait tout ce qui dépendait de lui pour qu'on perdît ses traces ; mais dans quelle intention ? Ses parents, ses amis, son armateur et son ancien second se creusaient vainement la cervelle pour deviner ce mystère.

Malgré son caractère intéressé, son avarice et sa brusquerie, M. Bartelle était un honnête homme, plus estimé sans doute qu'aimé, mais dont la probité était restée à l'épreuve de tout soupçon. Il n'était pas dans de mauvaises affaires. Les deux tiers du produit de sa pacotille, qu'il avait renvoyés en France sous forme d'indigo, de salpêtre, de sucre, etc., suffisaient et au-delà pour faire face à ses obligations. Il n'avait donc aucun motif de se

cacher. Une fois toutes les affaires réglées, il était même resté à M^{me} Bartelle une quarantaine de mille francs qui lui rapportaient 15 à 1,600 francs par an.

C'était bien peu pour vivre et pour élever ses deux filles. M. Morany qui avait appris tout cela par M. Martigné, chez lequel il voyait de temps en temps M^{me} Bartelle, offrit à la jeune femme l'hospitalité qu'avaient déjà acceptée M. et M^{me} Ernest Martigné, ainsi que leur belle-sœur.

Comme il se chargeait non-seulement du logement, mais de toutes les dépenses de table, etc., on comprend que sa proposition n'était pas à dédaigner. Seule, Juliette aurait pourtant refusé pour garder son indépendance, même au prix de la médiocrité, mais tout le monde lui reprocha son obstination.

— M. Morany s'attachera à vos enfants, lui disait-on. S'il vous arrivait un malheur, eh bien ! il ne pourrait les abandonner après les avoir vus grandir près de lui.

Cédant à l'avis général, ainsi qu'au conseil de sa propre raison, Juliette finit par accepter les offres généreuses de M. Morany. Elle fut installée au troisième étage, vis à vis de Geneviève, qui avait comme elle un appartement complet. Toute la famille Martigné se trouva donc rassemblée sous le toit de M. Morany, à l'exception pourtant de M^{me} Guitarnan, sœur de Vincent, de Gontran et d'Ernest. Veuve, n'ayant qu'un fils et jouissant d'une jolie fortune, elle avait préféré conserver l'appartement fort convenable qu'elle occupait depuis dix ans rue de Tournon.

Elle avait l'habitude de passer chaque année quelques mois à une campagne qu'elle possédait auprès d'Amiens. La veille de son départ elle invita à dîner M. Morany et M. Ernest Martigné, qui amena ses deux petits garçons, dont l'un était le filleul de M^{me} Guitarnan.

Quelque temps après le repas, presque tous les convives se trouvèrent gravement malades. Un des enfants, le petit Edouard Martigné, mourut dans la nuit.

Son frère, qui était un peu malade avant dîner, n'avait heureusement presque rien mangé. Grâce à son jeûne forcé, il échappa au sort des autres convives. Son père fut sauvé par le motif contraire. Grand mangeur et fort gourmand, M. Martigné fut pris immédiatement après le repas de vomissements qui débarrassèrent probablement son estomac d'une partie des matières vénéneuses qu'il avait absorbées. Il se ressentit néanmoins de cet accident durant plusieurs mois.

M^{me} Guitarnan succomba au bout de deux jours de cruelles souffrances. Quant à M. Morany, qui généralement ne mangeait pas grand'chose après le *curry* indien que son domestique venait lui préparer partout où il dinait, il n'eut qu'une légère indisposition de quelques jours.

La mort du pauvre petit Edouard et de M^{me} Sophie Guitarnan, ainsi que le danger qu'avaient couru les autres convives, réveillèrent le souvenir des accidents multipliés qui avaient atteint depuis deux ans la famille Martigné. Une enquête fut commencée au sujet de cet empoisonnement.

On l'attribua à un plat de champignons dont tout le monde avait mangé, excepté Savinien Guitarnan, le seul précisément qui n'avait pas été malade. Les champignons furent analysés par un chimiste, qui y découvrit en effet un toxique, auquel cependant il ne put reconnaître le caractère habituel des champignons vénéneux.

De son côté, le cuisinier de M^{me} Guitarnan, qui était chez elle depuis vingt ans, jura ses grands dieux qu'il avait acheté au marché les champignons, qui, par conséquent, avaient subi la visite des inspecteurs. Les deux

autres domestiques de M^{me} Guitarnan étaient aussi à son service depuis fort longtemps et d'ailleurs ils n'avaient aucun intérêt à nuire à leur maîtresse. La seule personne étrangère qui fût entrée dans la cuisine, était le khitmutgar Bhyrrub-Komul, qui, suivant l'usage indien, accompagnait son maître chaque fois que ce dernier dînait en ville, afin de le servir à table. Comme on n'avait aucun motif de soupçonner ni le serviteur ni le maître d'en vouloir à la vie de M^{me} Guitarnan et de ses convives, il fallut bien admettre comme tout le monde l'avait fait au premier moment, que des champignons vénéneux étaient cause de tout le mal.

IV.

Craignant pour M. Guitarnan les tristes souvenirs que devait lui rappeler l'appartement de sa mère. M. Morany lui renouvela ses offres d'affectueuse hospitalité, mais le jeune homme préféra conserver sa liberté.

Une après-midi du mois de juin 1853 (un an par conséquent après ce que nous venons de raconter), M^{me} Juliette Bartelle et ses deux cousines, Clémence et Geneviève Martigné, travaillaient à l'ombre d'un berceau de verdure, dans leur jardin, ou, pour être plus exact, dans le jardin de leur hôte, M. Morany. Non loin d'elles, Frédéric Martigné, le fils de Clémence, jouait avec les petites Bartelle.

Frédéric était un joli garçon de douze ans, très-grand pour son âge, aussi frais, aussi rose qu'une petite fille. Brave comme un lion, étourdi comme un hanneton, exigeant, turbulent, volontaire, têtu comme un mulet

quand on le prenait par la rigueur, mais cédant facilement à une parole affectueuse, Frédéric semblait avoir du salpêtre dans les veines. Sa mère le gâtait beaucoup. Comme il était gai, intelligent, affectueux et câlin, chacun se montrait indulgent pour des défauts que son excellent cœur faisait oublier.

Les deux filles de Juliette avaient dix ans.

Comme la plupart des jumeaux, elles se ressemblaient extraordinairement ; seulement Cécile était blonde, tandis qu'Emma avait des cheveux bruns, qui devaient évidemment devenir noirs. L'expression de leur physionomie différait aussi du tout au tout : Cécile était la douceur même ; elle se fût laissé mettre en morceaux sans proférer une seule plainte.

Quant à Emma, c'était un vrai lutin. Elle tenait tête à maître Frédéric et défendait fréquemment sa sœur contre le petit tyran, à qui Cécile était trop heureuse d'obéir. Aussi ardente dans ses affections que dans ses haines d'enfant, Emma professait un véritable culte pour sa mère. Elle partageait l'affection de Cécile, mais la soumission passive de celle-ci aux caprices de Frédéric indignait l'indépendante Emma.

Au beau milieu d'une conversation fort animée entre Clémence et Geneviève, au sujet du point d'Angleterre et du point d'Alençon, le bruit d'une querelle entre les enfants attira l'attention de M^{me} Bartelle.

Depuis le matin, Cécile et Emma étaient fort occupées à faire un parterre ; Frédéric en disposait un autre vis-à-vis de celui-là. Tout marchait à merveille, quand Frédéric, trouvant que le parterre de ses cousines était mal disposé, voulut leur persuader de le refaire sur le modèle du sien. Emma aurait probablement fini par céder aux instances de Cécile, qui était toujours de l'avis du petit garçon, mais Frédéric n'eut pas la patience d'attendre.

Il commença, sans plus de formalités, à démolir le parterre de ses cousines.

Emma voulut lui arracher la petite bêche dont il se servait, mais elle n'était pas de force. Furieuse de voir son cousin continuer son œuvre de destruction en se moquant d'elle, Emma courut au parterre de Frédéric. Saisissant à pleines mains les fleurs déjà plantées, elle infligea immédiatement à l'ennemi la peine du talion, et ravagea son territoire comme il ravageait le sien.

— Veux-tu laisser cela, vilaine méchante ! s'écria Frédéric se précipitant vers elle et repoussant Cécile, qui cherchait à le retenir.

La pauvre Cécile tomba à la renverse et se fit beaucoup de mal. De peur qu'on ne grondât son cousin, elle se releva bien vite et détourna la tête pour cacher les grosses larmes qui roulaient le long de ses joues.

Malheureusement pour Frédéric, Emma avait tout vu. Sauter sur le petit garçon, lui appliquer un vigoureux coup de pelle dans la poitrine, courir à sa sœur, la relever et l'embrasser en pleurant, tout cela fut l'affaire d'une minute pour l'intrépide amazone. D'abord abasourdi par cet attaque imprévue, Frédéric se précipita sur Emma, mais M^{me} Bartelle, qui ne quittait jamais ses enfants des yeux, était déjà accourue.

— Je suis tombée toute seule, répétait Cécile, plus désolée de la colère de son cousin que de sa propre mésaventure.

Emma ne disait rien, mais elle regardait maître Frédéric d'un petit air faribond qui donnait la plus drôle de mine du monde à sa mignonne figure.

— Qu'y a-t-il donc ? demanda Clémence.

— Ce qu'il y a, répondit Geneviève, en courant à Frédéric, qui détestait M^{me} Bartelle et ses filles, il y a que ton fils vient de recevoir un coup de cette méchante

petite Emma. Viens, mon pauvre ange, continua-t-elle en embrassant le gamin, qui se débattait comme un beau diable pour se débarrasser de ses caresses.

M^{me} Bartelle rétablit bientôt la paix entre les parties belligérantes.

Afin d'expliquer la partialité avec laquelle Geneviève était intervenue dans cette querelle d'enfants, nous devons dire qu'elle détestait M^{me} Bartelle. Elle avait pour cela deux motifs. D'abord M. Morany laissait percer une certaine prédilection pour Juliette. Puis Clémence, de son côté, emmenait quelquefois M^{me} Bartelle au théâtre ou bien au bois de Boulogne.

Or, chaque politesse faite à Juliette semblait à la veuve un vol commis à son préjudice ; aussi ne manquait-elle jamais de faire son possible pour envenimer les petites rivalités qui s'élevaient quelquefois entre les deux jeunes femmes ; mais la douceur de M^{me} Bartelle déjouait presque toujours les manœuvres de Geneviève.

Juliette avait à peine repris sa place que M. Morany sortit de la maison et vint s'asseoir à côté d'elle. Comme Geneviève entamait une série de récriminations contre la petite Emma, M. Morany déclara qu'il avait vu la bataille de sa fenêtre et que Frédéric était complètement dans son tort.

Tandis que M^{me} Bartelle le remerciait par un regard reconnaissant d'avoir pris la défense de sa fille, Geneviève lança furtivement un coup d'œil à Clémence qui signifiait fort clairement :

— Vous voyez comme il donne toujours raison à Juliette !

Au même instant les enfants poussèrent des cris de joie et s'élancèrent à toutes jambes vers le fond du jardin.

— Il n'est pas besoin de demander qui nous arrive,

murmura Geneviève en regardant à la dérobée M. Morany, qui s'était levé, et dont le sourcil froncé trahissait la mauvaise humeur ; ce doit être M. Valentin Mazeran.

— Certainement, dit M. Morany les yeux fixés sur Juliette. Je ne sais en vérité d'où vient la passion des enfants pour ce jeune homme.

— Mon Dieu, répartit Juliette, cela tient probablement à ce que Valentin est aussi enfant qu'eux... Tenez, le voyez-vous ?

Et la jeune femme leur montrait en riant un grand jeune homme d'une trentaine d'années, qui s'avancait gravement portant une petite fille sur chaque bras, tandis que Frédéric, grimpé sur son dos, faisait retentir le jardin de ses rires et de ses cris de joie.

— Première représentation de l'Hercule aux enfants, dit Valentin en déposant à terre son triple fardeau.

Il échangea une poignée de main avec ses deux cousines Clémence et Juliette, et s'inclina devant M^me Vincent Martigné, qui l'examinait avec la même bienveillance qu'un dogue à l'attache regarde un homme mal vêtu. M. Morany et Valentin se saluèrent avec une politesse cérémonieuse, sous laquelle perçait une aversion réciproque. Tandis que M. Mazeran s'asseyait entre les deux jeunes femmes, le créole prétexta une lettre à écrire et se retira dans sa chambre. Il appela aussitôt Abdul Sherazie, un de ses domestiques indous, lui remit une lettre et lui parla en indoustant avec beaucoup de vivacité. Il paraît qu'il s'agissait d'une course pressée, car le kansamah courut prendre une voiture de remise à la station voisine, et le cheval partit avec une vitesse que la promesse d'un splendide pourboire pouvait seule exciter.

V.

Clémence Martigné était une jeune femme de vingt-sept ans, un peu forte, à la figure mobile, aux yeux languoureux, au sourire séduisant. Sa beauté, alors dans tout son éclat, frappait tellement au premier abord qu'on était tout étonné de remarquer plus tard, en examinant chaque trait séparément, qu'elle avait le nez assez gros, la bouche grande, et les attaches du col et du menton un peu empâtées.

Étaler la toilette la plus éblouissante, voir les hommes les plus distingués d'un salon se réunir autour d'elle et les meilleurs danseurs se disputer sa main, écraser enfin les autres femmes de sa supériorité ; il n'en fallait pas davantage pour le bonheur de Clémence. Cela ne l'empêchait pas d'être fort sentimentale en paroles et de lever au ciel ses yeux bleus en parlant d'amour, de tristesse, d'isolement, de sympathie, etc.

Dans la figure de Clémence, l'imperfection même de certains traits faisait ressortir la beauté exceptionnelle des autres. Chez Juliette, au contraire, régnait une telle harmonie que rien ne frappait les yeux. Elle était d'une taille moyenne. Ses cheveux châtainés descendaient fort bas sur la nuque, et leur nuance, de plus en plus claire, finissait par se confondre avec le blanc moiré des épaules, comme l'or vierge d'une parure vénitienne avec les perles qu'il enchâsse.

Lorsqu'elle parlait ou quand elle écoutait, son regard calme et pur avait une telle limpidité, que bien des gens lui reprochaient de manquer d'expression ; mais à la

moindre émotion, les petites fibrilles orangées qui diaphraient le bleu de sa prunelle semblaient lancer des étincelles et des rayons de lumière pareils à ceux qui jaillissent d'un diamant. Sa démarche avait un charme indéfinissable qui tenait à l'harmonie parfaite et à la liberté de ses mouvements.

Elle marchait sans secousse comme sans nonchalance, d'un pas calme, égal et souple, ne cherchant ni ne fuyant les regards, comme une personne sûre d'elle-même et à laquelle la pensée ne pouvait pas même venir qu'on songeât à la suivre.

Bien que mariée fort jeune à un homme bien plus âgé qu'elle, assez bon au fond, mais brusque et avare, qui, tout en l'aimant à sa manière, ne l'avait pas rendue fort heureuse, Juliette avait conservé son caractère enjoué. Lorsqu'un sourire faisait briller l'émail éblouissant de ses dents mignonnes et scintiller le brun fauve de ses yeux, trop souvent assombris par de tristes préoccupations, M^{me} Bartelle semblait tout à coup rajeunir de dix ans.

Son cousin Valentin Mazeran prétendait qu'elle était si économe, qu'elle mettait sa jeunesse en réserve et qu'elle ne la dépensait que par petites bouffées, afin de l'ajouter plus tard à la dot de ses filles.

Juliette avait reçu une éducation tout aussi brillante que celle de Clémence, et en avait beaucoup mieux profité. Douée de plus d'esprit naturel que M^{me} Martigné, elle avait lu davantage et surtout plus étudié, plus réfléchi. Chacun cependant vantait l'esprit et la conversation de Clémence, tandis que c'était presque d'un air de condescendance qu'on disait à ceux qui parlaient de Juliette :

-- Oui, oui, M^{me} Bartelle ne manquait pas d'esprit non plus.

Il est vrai que Clémence se donnait beaucoup plus de peine pour plaire que sa cousine. Dans le monde, elle *travaillait* sa conversation comme sa toilette. En revanche, dans son intérieur, et lorsqu'elle n'avait personne qu'elle désirât charmer, elle était distraite, ennuyée, et souvent maussade. Juliette, au contraire, se montrait toujours la même, et c'était elle qui apportait un peu de gâté aux repas de la famille.

Le père de M. Valentin Mazeran était à la fois parent de M^{me} de Nergoville, mère de Clémence, et de M^{me} Ferdinand Martigné, mère de Juliette. Valentin se trouvait donc le cousin des deux jeunes femmes, bien qu'il n'eût aucune relation de parenté avec les autres membres de la famille Martigné.

Il est si bien convenu qu'un héros de roman doit réunir toutes les qualités physiques et morales, que nous sommes fort embarrassé pour avouer que Valentin ne pouvait rivaliser ni avec l'Adonis ni avec l'Antinoüs. Sa figure n'avait rien de remarquable que son expression de franchise et d'esprit, et de beaux yeux, brillants, hardis, et quelque peu sarcastiques. Il portait toute sa barbe, qui était fort belle, et sur laquelle il passait souvent la main, par un geste machinal dépourvu de toute intention de coquetterie. Grâce aux exercices du corps, tels que la gymnastique, l'escrime et l'équitation, auxquels il se livrait continuellement, ainsi qu'à l'existence un peu échevelée qu'il menait, il était maigre et nerveux comme un cheval à l'entraînement.

Après avoir employé sept ans à faire son droit, il occupait la haute position d'avocat sans clients; il est vrai qu'il ne songeait guère à les chercher. Orphelin de bonne heure, il vivait sur les débris de son héritage, dont il avait dévoré les neuf dixièmes au moins et qui devait être bien près de sa fin.

Cela ne paraissait pas le tourmenter beaucoup. Il montrait sur ce point, comme sur bien d'autres, une insouciance incroyable.

Toujours gai, en apparence du moins, hardi, effronté, railleur, plein de verve et d'*humour*, criblé de dettes, laissant quelquefois protester un billet, et pourtant ne manquant jamais à sa parole, ayant le mensonge et l'hypocrisie en horreur, il exagérait ses défauts et mettait autant de soin à cacher ses bonnes qualités que les autres à les faire valoir.

Dès que Valentin Mazeran se fut assis entre Juliette et Clémence, Emma sauta lestement à cheval sur un de ses genoux. Cécile, toujours moins vive que sa sœur, allait en faire autant lorsque Frédéric la repoussa et s'installa vis-à-vis d'Emma.

La pauvre Cécile n'osa réclamer que par une petite moue de tristesse, mais sa sœur protesta pour elle.

— Cécile y était avant toi, dit-elle au petit garçon.

— Tant pis, répondit Frédéric, j'y suis et j'y reste.

— Non pas, mon gaillard, lui dit Valentin; la justice avant tout... Tu ne veux pas descendre? une fois, deux fois, trois fois?

Il allongea brusquement la jambe et transforma le coursier de Frédéric en un plan incliné le long duquel dégringola le petit garçon.

Frédéric se releva furieux des éclats de rire de ses cousines.

— Puisque ton cousin est si peu complaisant, viens jouer avec moi, dit Clémence en jetant un regard mécontent à Valentin.

— Tu es injuste, Clémence, répliqua M. Mazeran; j'inculque à ce jeune guerrier les principes de la chevalerie française, je soutiens les droits de ton sexe, et tu me blâmes?

— Dites plutôt que vous aimez à contrarier ce pauvre enfant, s'écria Geneviève.

Il faut rendre la justice à Frédéric que ses rancunes ne duraient pas longtemps. Au bout de cinq minutes, il revenait auprès de son cousin avec les deux petites filles, qui étaient allées le chercher, et il se pâmait d'aise à faire bondir une balle élastique que M. Mazeran lui avait apportée.

Pendant ce temps, Valentin s'était rapproché de sa belle cousine, à laquelle il faisait depuis quelque temps une cour assidue. Tandis qu'il déployait toute sa verve et tout son esprit pour faire la paix avec M^{me} Martigné, un de ses rivaux auprès de Clémence entra dans le jardin. Le nouveau venu était M. Savinien Guitarnan, le fils de Sophie Martigné, la sœur de Vincent, de Gontran et d'Ernest. Cousin de Juliette, et neveu de Clémence, par conséquent, il se gardait bien d'appeler celle-ci autrement que *ma cousine*. C'était une recommandation de la jeune femme, peu soucieuse de s'entendre nommer *ma tante* par un gaillard de vingt-six ans.

Prenez au hasard, parmi les spectateurs assis aux fauteuils d'orchestre du théâtre Italien, le premier jeune homme venu, brun, avec une raie au milieu de la tête, des favoris ébouriffés, *secundùm artem*, et une physionomie sans expression, vous aurez une idée exacte de M. Savinien Guitarnan. Bien qu'il mangeât comme un grenadier en campagne, et qu'il fût gras, rose et dodu comme un chanoine, c'était vraiment plaisir de l'entendre parler, au milieu d'un auditoire de jolies femmes, de sentiments purs, de passions éthérées, d'amours angéliques, de dévouements sublimes, de joies ignorées, etc. Du haut de son col empesé, qui l'empêchait de tourner la tête, ses yeux, d'un joli bleu-porcelaine, se levaient vers le ciel et s'abaissaient vers les auditeurs par un

mouvement savamment combiné. Sa voix, lente et calme, posait amoureusement chaque mot comme si elle avait eu peur de le casser.

Il eût été fort difficile de dire quel était celui des deux jeunes gens que préférait M^{me} Martigné. Peut-être ne le savait-elle pas elle-même. Elle était flattée d'entrer dans un salon, appuyée sur le bras d'un cavalier aussi correct que Savinien, de faire un tour de valse avec lui et de jouir de la mauvaise humeur de M^{me} A. ou de M^{lle} B., qui passaient pour avoir des vues sur le jeune lion. D'un autre côté la conversation de Valentin amusait davantage la jeune femme.

Clémence aurait volontiers passé une après-midi tout entière avec Mazeran, tandis qu'une demi-heure de conversation avec Savinien la faisait bâiller.

M^{me} Martigné s'empressa de profiter de l'arrivée de Savinien pour punir M. Mazeran de sa résistance aux volontés de Frédéric. Elle accueillit le beau jeune homme avec son sourire le plus gracieux, et se montra d'autant plus aimable, que Valentin feignait de ne pas s'en apercevoir. Tournant le dos à la coquette, ainsi qu'au jeune fat qui faisait la roue, Mazeran racontait à sa cousine Juliette le résultat de diverses démarches qu'il avait tentées au sujet de M. Bartelle.

— Combien je te remercie, mon bon Valentin ! dit la jeune femme.

— Ne parlons pas de remerciements, reprit-il avec une affectueuse brusquerie, rien ne m'agace comme cela. Une fois pour toutes, rappelle-toi bien que j'ai pour toi une sincère amitié et que je serai toujours heureux de trouver une occasion de te le prouver. Or, tu sais si je me ruine en protestations de dévouement, moi ?

— Je le sais, dit Juliette en lui tendant affectueusement la main.

Bien que Juliette n'inspirât aucune jalousie à sa cousine, trop sûre de sa supériorité pour douter de son pouvoir, Clémence n'aimait pas cependant que ses adorateurs, s'occupassent trop longtemps d'une autre que d'elle-même.

Laissant M. Guitarnan au milieu d'une période sur les étoiles, elle interrompit la conversation de Juliette et de Valentin pour demander à ce dernier je ne sais quel renseignement insignifiant.

— Tu sais que je t'en veux, dit-elle à demi-voix à son cousin, qui s'était rapproché d'elle.

— Je m'en suis bien aperçu.

— Et tu ne t'en es guère préoccupé ?

— S'il me fallait faire attention à tous tes caprices...

— Tu es poli.

— Il n'est pas toujours facile de concilier la politesse et la vérité.

— D'abord tu n'as pas été gentil pour mon fils tout à l'heure.

— Ton fils a une charmante nature que tu gâtes à plaisir. Il y a en lui de quoi faire un homme distingué ; et si tu continues, tu en feras un vaniteux personnage comme ton cousin Savinien, qui écoute sournoisement ce que nous disons, ou un écervelé, un dissipateur, un bon à rien comme moi.

— Tu t'arranges joliment.

— En ami, parbleu !

— Pourquoi ne te corriges-tu pas ?

— Il est trop tard.

— Essaie.

— Je suis incurable ; la seule chose qui peut-être aurait pu me sauver, c'eût été l'amour d'une femme assez généreuse, assez dévouée, assez téméraire surtout pour identifier tellement sa vie avec la mienne, que mes cha-

grins et mes sottises fussent forcément retombés sur elle. Mais, ajouta-t-il en quittant tout-à-coup le ton sérieux qu'il avait pris involontairement, il faudrait qu'une femme eût beaucoup d'amour et bien peu de cervelle pour s'exposer ainsi.

— Oui, certes!... Et pourtant, l'autre jour encore, tu me suppliais de t'aimer.

— Je t'en supplie encore aujourd'hui... et je t'en supplierai encore demain et les jours suivants. Je suis dans mon rôle, moi.

— Pourquoi est-ce ton rôle de me faire la cour ?

— Je suis homme, et par conséquent égoïste. En demandant qu'on se sacrifie pour moi, je suis ma vocation comme le lion suit la sienne en dévorant la gazelle du désert. Suis-je poétique, hein ?

— Tu es fou.

— Tant mieux ! Tu dois être blasée sur les déclarations classiques.

— Pourquoi es-tu resté huit jours sans venir nous voir ?

— C'est qu'il y avait dans ma rue deux hommes de mauvaise mine.

— Tu avais peur d'être assassiné ?

— Non, mais *coffré... Clichy palace !*

— Tu as bien osé sortir aujourd'hui ?

— J'ai ma police. J'ai su que mes deux factionnaires allaient exécuter aujourd'hui une petite razzia dans le quartier de la Madeleine.

— Et demain ?

— A la grâce de Dieu.

— Qui te fait poursuivre ?

— Le persécuteur officiel est mon tailleur, qui m'avait laissé bien tranquille jusqu'ici. Il aura été mordu par quelque huissier enragé.

Quelques-uns de nos lecteurs ont peut-être remarqué qu'en maintes circonstances, les fauteuils et les chaises sont doués d'un mystérieux pouvoir de locomotion. C'est surtout dans le tête-à-tête de deux personnes d'un sexe différent que cette disposition à la marche oblique se déploie chez les sièges. Au bout d'un quart d'heure de conversation, deux fauteuils éloignés de dix pas au début de l'entretien se trouvent, on ne sait trop comment, bras à bras. Personne n'ayant eu l'air de bouger, il y a là évidemment quelque attraction secrète que la science découvrira un jour.

Les fauteuils en rotins de Juliette Bartelle et de Savinien avaient sans doute obéi à cette loi mystérieuse, car ils se trouvaient en ce moment tout près de Clémence et de Valentin. Il en résulta que les propriétaires des susdits fauteuils purent se mêler sans indiscretion à l'entretien de M^{me} Martigné et de son cousin.

VI.

— Parles-tu sérieusement ? demanda Juliette à M. Mazeran.

— Oui et non. Je ne me connais pas d'ennemi qui me porte assez d'intérêt pour exposer ainsi ses capitaux. D'un autre côté, je trouve étrange cette frénésie subite de braves fournisseurs qui se contentaient jusqu'ici d'un arrosement mensuel.

— Pourquoi ne pas les payer ?

— Si tu veux m'ouvrir un crédit à la Banque ?

— Si je pouvais t'ouvrir un crédit de bon sens et de raison ?...

— Je l'économiserais ce crédit-là, je t'en répons.

— Combien dois-tu ?

— Trois mille francs.

— N'y aurait-il pas quelque moyen d'arranger cela ?

— Non. J'avais envie d'aller me reposer un peu à la campagne. Clichy fera mon affaire.

Juliette secoua la tête.

— Tu as beau plaisanter, reprit-elle, je suis sûre, moi, que tu n'est pas aussi gai que tu veux le paraître. Tu fais tes folies de sang-froid, et je sais que tu t'étourdis plus que tu ne t'amuses.

Il la regarda quelques moments sans répondre, et sa figure prit insensiblement un air sérieux et rêveur.

— A quoi penses-tu ? reprit la jeune femme.

— A la transmutation des métaux, répondit-il en se passant la main sur le front. Je voudrais changer en or le bois de ce magnifique tilleul.

— Ce n'est pas à cela que tu pensais ; mais, n'importe. Cherchons un moyen plus sûr de te tirer d'affaire. Il doit te revenir environ sept ou huit mille francs sur la succession de notre cousin Bourlon. Si tu donnais à ton tailleur une délégation de trois mille francs sur tes droits ?

— C'est une idée.

Puis, appuyant la tête sur sa main, Valentin se mit encore à regarder la jeune femme d'un air pensif

— Est-ce que tu veux prendre mon signalement ? dit-elle en riant.

— Non, mais je fais une remarque : j'ai raconté mes infortunes à Clémence ; elle a trouvé des choses fort spirituelles à me dire, mais voilà tout. Toi, au contraire, tu es allée droit au but comme un homme d'affaires, et tu as trouvé moyen, en cinq minutes, de me montrer un affectueux intérêt et de me donner un bon conseil.

— Et la conclusion de ceci? demanda M^{me} Martigné, qui écoutait d'une oreille, tout en prêtant l'autre aux discours de Savinien.

— La conclusion, c'est qu'étant donnée une cousine à cheveux châtain clair et une eousine à cheveux bruns, la première conseille mieux que...

— Valentin ! interrompit M^{me} Martigné, qui recula son fauteuil de quelques pas et fit signe a Mazeran de venir à côté d'elle.

Il obéit.

— Puisque tu trouves Juliette si supérieure à moi, lui dit-elle à voix basse, pourquoi ne lui fais-tu pas la cour?

— Parce que je suis un imbécile.

— Tu sais que je ne mourrai pas de chagrin de ton inconstance. Il me reste encore assez d'adorateurs.

— Oui ; mais les coquettes sont comme les collectionneurs : elles recherchent les espèces rares, et je suis le seul de la mienne.

— Dieu merci ! A propos, messieurs, ajouta Clémence en élevant la voix, vous savez que le feu a pris cette nuit à la maison?... Un peu plus nous étions tous brûlés.

— Oh ! mon Dieu ! s'écria Savinien, qui leva les yeux et les mains vers le ciel.

— Diable ! fit Valentin, en réprimant un tressaillement involontaire.

— Qu'auriez-vous fait si vous vous étiez trouvés là, messieurs? demanda Clémence, qui, comme les triomphateurs romains, aimait à faire parade des esclaves enchaînés à son char.

— Je me serais précipité dans les flammes pour te sauver ou mourir avec toi ! s'écria Guítarnan.

— Et toi, Valentin ?

— Moi, j'aurais couru chercher les pompiers.

On se mit à rire. Clémence fit un geste d'impatience.

Un de ses griefs contre Valentin, c'est qu'il se refusait obstinément à l'exhibition de son amour au profit du petit orgueil de sa cousine. En tête-à-tête, il en parlait fort éloquemment; mais, dès qu'il y avait des spectateurs, il ne faisait que plaisanter.

— Ainsi tu m'aurais laissé dévorer par le feu ?

— Puisque M. Savinien te sauvait.

— Et Juliette ?

— Oh ! fit avec un sourire doucereux M^{me} Geneviève Martigné, M. Morany se serait chargé de M^{me} Bartelle.

— Certainement ! s'écria M. Morany, qui était revenu sans qu'on fit attention à lui, car il avait dans tous ses mouvements quelque chose de la souplesse et de la légèreté particulière aux animaux de l'espèce féline.

— Alors, Valentin, reprit Clémence un peu piquée, tu aurais été le seul qui n'eût rien sauvé.

— Pardon, je me serais sauvé moi-même.

— Egoïste !

— Eh bien ! si tu veux savoir la vérité, j'aurais sauvé...

— Qui donc ? demanda Geneviève, dont les petits yeux brillèrent de curiosité maligne au fond de leur grotte.

— Eh bien ! vous, madame Geneviève ! s'écria Valentin avec un accent si dramatique que tout le monde se mit à rire.

— Si vous vous figurez, grommela Geneviève, que je vous crois capable...

— Je suis plus fort que je ne parais, répliqua Valentin en examinant la grosse veuve comme s'il voulait évaluer son poids.

M^{me} Geneviève Martigné raillait volontiers les autres, mais elle ne pouvait supporter la moindre plaisanterie. Juliette vit qu'elle allait répondre par quelque mot blessant et se hâta de détourner la conversation. On parla de ce commencement d'incendie d'une façon plus sé-

riense, et de là on arriva tout naturellement à discuter cette inexplicable série d'accidents et de crimes qui poursuivaient depuis quelque temps la famille.

- Quant à moi, dit Morany, je ne me laisserai pas de répéter que nous devrions nous éloigner de Paris et nous établir dans quelque pays où nous serions inconnus. Notre famille échapperait peut-être ainsi à la fatalité mystérieuse qui la poursuit depuis quelque temps.

— Quitter Paris ! murmura Clémence avec un gros soupir.

Valentin s'opposa au projet de M. Morany. Il fit remarquer avec assez de raison que si les mystérieux ennemis de la famille Martigné parvenaient à retrouver leurs traces, comme c'était fort probable, ils auraient bien plus de facilités à l'étranger pour accomplir leurs sinistres desseins.

La discussion s'animant entre les deux hommes, ainsi que cela n'arrivait que trop souvent, Juliette se jeta encore à la traverse et détourna l'orage.

Quelques minutes après, M. Mazeran se leva et prit congé de ses cousines.

— Je vais de ce pas chez ce capitaine du Havre dont on m'a donné l'adresse, dit-il à Juliette. On m'a prévenu que je le trouverai de deux à trois heures. Je verrai bien si le signalement du Français qu'il a transporté de Madagascar au cap de Bonne-Espérance répond à celui de Bartelle.

Juliette lui serra la main avec émotion, et il s'éloigna.

Frédéric qui adorait M. Mazeran, en dépit de leurs petites discussions, voulut l'accompagner jusqu'à la porte de la rue. Les deux petites filles se disposaient à en faire autant, mais leur mère, qui craignait le retour avec le turbulent Frédéric, les obligea de rester au jardin. Quelques minutes après, on vit accourir le petit

Martigné, les cheveux et les habits en désordre, rouge comme un coq et trépignant de colère.

— Qu'y a-t-il donc ? s'écria sa mère.

Frédéric, qui pleurait, balbutia une histoire fort embrouillée, de laquelle il résultait que Mazeran venait d'être arrêté et mis dans un fiacre.

— Mon Dieu, oui, dit M. Ernest Martigné, qui arrivait derrière son fils, Valentin s'est fait arrêter par deux recors qui le guettaient, et il est maintenant en route pour Clichy.

— Oh mon Dieu ! mon Dieu ! murmura Juliette en joignant les mains.

— C'est un scandale qui rejailit sur toute la maison, s'écria M^{me} Vincent Martigné. Recevez donc de pareils individus !

— Pardon, Geneviève, dit M^{me} Bartelle mais vous oubliez que Valentin est mon cousin et celui de Clémence.

— Vous prenez toujours son parti, riposta la veuve d'un ton aigre-doux.

— Certainement, répartit M^{me} Bartelle. Valentin est le seul parent qui me reste du côté de mon pauvre père, et j'ai, d'autant plus d'amitié pour lui que je sais combien il est bon et dévoué, malgré ses folies.

— Chut ! écoutez donc ! fit M. Martigné en montrant les enfants, qui se querellaient avec une animation extraordinaire.

— J'ai défendu Valentin, disait Frédéric ; mais les deux hommes étaient plus forts que moi.

— Oh ! si j'avais été là, moi ! s'écria Emma, en brandissant son petit râteau.

— Je leur ai donné de grands coups de poing, reprit-il et des coups de pied donc ! Le grand, il en aura des bleus à la jambe, va !

— Frédéric, dit à ce moment M. Martigné, tu vas

monter à ta chambre et y rester en pénitence jusqu'à l'heure du dîner.

— Pourquoi, papa ? s'écria le pauvre petit diable.

— Parce que tu as battu les représentants d'une autorité légitime. Ils sont venus se plaindre à moi, et j'ai été obligé de leur donner dix francs pour les apaiser.

— Est-ce vrai ? demanda tout bas M^{me} Martigné.

— Tout ce qu'il y a de plus vrai, répondit Ernest à demi-voix. Si tu avais vu comme il y allait, le gaillard !

M^{me} Bartelle et Clémence sollicitèrent la grâce du petit garçon, mais M. Martigné, qui paraissait soucieux et de mauvaise humeur, résista à toutes les instances. Les deux petites filles éclatèrent alors en pleurs et en cris. Honteuse d'avoir injustement accusé son brave cousin, Emma lui demandait pardon et le comblait de présents avec une vivacité singulière.

— Tiens, Frédéric, disait-elle, voilà ma balle, et mon jeu de cartes aussi, et mon orange, et mon livre pour t'amuser dans ta chambre... et tu les garderas tant que tu voudras.

Cécile ne disait rien ; mais tout en pleurant silencieusement, elle glissait dans la poche de son cousin tout ce qu'elle trouvait de bon dans les siennes.

Cette petite scène amusa les spectateurs. Ils renouvelèrent leurs instances en faveur du coupable. Poussé par Juliette M. Morany intervint aussi.

Sa protection toute-puissante sauva maître Frédéric, qui partait déjà pour son exil escorté par ses deux cousines, marchant avec toute la dignité d'un proscrit. Les deux petites filles le ramenèrent en triomphe.

Tandis que Frédéric leur racontait pour la vingtième fois tous les incidents de son mémorable combat contre les *vilains hommes*, M. Martigné emmenait M. Morany à l'écart et semblait lui exposer quelque affaire impor-

tante. Bientôt tous deux quittèrent le jardin et montèrent dans le cabinet de M. Morany.

Nous ne répéterons pas ici leur entretien, qui fut très long et qui roula entièrement sur les affaires de M. Martigné. Le banquier était, comme on dit, au bout de son rouleau. Non-seulement il n'avait plus rien, mais son actif n'était même pas suffisant pour balancer son passif. Il accumula explications sur explications pour démontrer à M. Morany que ses opérations avaient été parfaitement conduites et que sa ruine était due à des circonstances malheureuses qu'il fit remonter jusqu'en 1848.

En exposant ainsi sa situation à Morany, il avait espéré que ce dernier viendrait à son secours et le mettrait à même de se relever. Il fut trompé dans son attente.

Morany l'écouta d'un ton fort compatissant, accepta toutes les explications du banquier, et l'encouragea beaucoup, mais ne lui fit aucune offre de fonds.

— Que comptez-vous faire ? lui demanda enfin Morany.

— En vérité, je l'ignore. Je ne puis m'habituer à l'idée de voir mon nom figurer sur la liste des faillites. Je sais bien qu'au moyen d'un sacrifice de cent cinquante à deux cent mille francs, il me serait facile d'obtenir un arrangement à l'amiable, et même de continuer les affaires. Mais, où trouver cet argent ? Ma femme n'a point de fortune personnelle, et aucun de mes parents n'est assez riche pour me prêter une si forte somme.

L'insinuation était fort claire ; Morany se contenta de recommencer ses compliments de condoléance. Martigné ne comprit que trop que son parent n'était nullement disposé au petit sacrifice auquel il avait espéré l'amener. Sa figure s'allongea.

Quoique rien ne parût sur la physionomie impassible de l'Eurasien, la nouvelle que le banquier venait de lui annoncer contrariait beaucoup M. Morany. Ce n'était pas

qu'il portât un bien vif intérêt à Martigné, mais il songeait au mauvais effet que cela produirait pour sa réputation de *nabab* et de parent dévoué, s'il laissait mettre en faillite un cousin auquel il avait toujours témoigné tant d'affection.

Soit qu'il voulût témoigner sa sympathie à Martigné, soit qu'il fût réellement préoccupé, Morany ne parla que fort peu durant le dîner. Quoiqu'il fût généralement assez taciturne, Clémence remarqua son silence et l'en plaignait galement. Il répondit sur le même ton.

Le plus heureux de la maison ce soir-là, ce fut Frédéric. Chacun a son rêve ici-bas, et Frédéric avait le sien. Il désirait, mais sans oser l'entrevoir encore que dans un horizon bien lointain, une belle paire de pantoufles en tapisserie comme celles de son père.

Au moment où il embrassait, pour lui dire adieu, sa cousine Juliette, qu'il appelait toujours sa tante, M^{me} Bartelle lui glissa dans l'oreille que, dès lendemain, elle allait commencer à lui broder une paire de pantoufles pareilles à celles de M. Martigné. Frédéric faillit en tomber à la renverse de joie et de saisissement.

— Tu gâtes cet enfant, Juliette, dit M. Martigné.

— C'est l'encourager à la rébellion, fit observer M. Morany.

— Certainement, ajouta bien vite M^{me} Geneviève.

— A l'âge de Frédéric, on ne connaît pas encore le pouvoir de la loi, répondit M^{me} Bartelle. En défendant son ami, il a montré son bon cœur et son courage.

— Oh ! il est brave comme un lion, c'est vrai, dit M. Martigné, dont l'orgueil paternel prit le dessus. Si vous l'aviez vu jouer des pieds et des mains, le petit gaillard !

— Au fait, dit Juliette, on savait donc que Valentin était ici, puisqu'on le guettait dans la rue ?

— Entre les débiteurs et les recors, il y a toujours une lutte de ruses, reprit M. Morany ; M. Mazeran a voulu jouer au plus fin, et il a perdu.

— Il faudra que nous trouvions quelque moyen de délivrer ce pauvre garçon, dit M^{me} Bartelle.

Personne ne répondit.

— Vous me seconderez, n'est-ce pas M. Morany ?

— Non, certes ! murmura-t-il, je le hais trop.

— Ah ! fit Juliette surprise de la vivacité de cette réponse, que la circonspection habituelle de M. Morany rendait plus étrange encore.

M^{me} Bartelle reprit son ouvrage et se remit à broder silencieusement. Voyant le mauvais effet produit par ses paroles, Morany essaya de les tourner en plaisanterie ; Juliette feignit d'accepter cette explication, mais elle ne demanda plus ni appui ni conseil à M. Morany :

— Décidément, reprit-il au bout d'un instant, il fait bon être votre cousin.

— Vous en plaignez-vous ?

— Vous feriez pour moi ce que vous faites pour M. Mazeran.

— Qu'on vous mette à Clichy demain, et vous verrez.

— Je parle sérieusement.

— Eh bien ! sérieusement, je vous répondrai que je vous suis profondément reconnaissante de tout ce que vous avez fait, de tout ce que vous faites encore pour mes enfants et pour moi...

— Cela n'empêche pas que s'il vous fallait choisir entre M. Valentin et moi.....

— J'espère bien n'y être jamais réduite. Pourquoi ne conserverais-je pas mes deux amis ?

— Sans doute, mais vous éludez la question. S'il vous fallait absolument choisir ?

Cette insistance déplut sans doute à M^{me} Bartelle,

car ses beaux sourcils eurent un imperceptible froncement.

— Eh bien ! dit-elle, je choisirais Valentin.

— Vous voyez bien...

— N'est-ce pas naturel ? J'ai pour vous beaucoup de reconnaissance, d'estime et d'affection, je vous le répète ; mais permettez-moi de vous faire observer que je ne vous connais que depuis deux ans, tandis que j'ai été élevée avec Valentin, comme mes-filles le sont avec leur cousin Frédéric.

— Alors il était sans doute votre petit mari, comme Frédéric celui de Cécile ?

— Précisément.

— Valentin avait deux autres femmes, dont la plus âgée, une petite fille de huit ans, lui tirait très-bien les cheveux lorsqu'il la négligeait pour moi. Il faut que j'indique à Clémence cette manière de ramener les inconstants.

M^{me} Bartelle se tourna vers sa cousine, et la conversation redevint générale.

VII.

Vers onze heures, toute la famille monta se coucher.

M. Martigné avait l'air si préoccupé que Clémence le pressa de questions pour en connaître le motif. Comme il ne savait lui résister en rien, il finit par lui avouer, non pas sa situation exacte, mais une partie de ses embarras financiers.

Il se garda bien d'avouer que ces embarras étaient dus à son incapacité et surtout à sa présomption. Il assura,

au contraire, à Clémence, qu'il avait déjà trouvé, pour réparer le désastre, un moyen certain, qui devait doubler sa fortune en peu de temps. Cette confiance ne persuada pas complètement M^{me} Martigné, car elle commençait à remarquer que les moyens infailibles de son mari ne réussissaient presque jamais. Le banquier, néanmoins, lui expliqua ses plans avec tant d'éloquence, ou, pour mieux dire, de verbiage, qu'elle s'endormit en rêvant d'un bel hôtel, de robes magnifiques et d'une calèche à huit ressorts comme celle de la marquise de Chrestinel, sa rivale de toilette et de beauté.

Quant à M. Morany, le lendemain soir, vers minuit, il sortit comme d'habitude par le jardin et s'en alla rue de Laval. M. Gurnout vint y rejoindre quelques minutes plus tard le prétendu Gardélan.

— A propos, lui demanda ce dernier au bout de quelques instants de conversation, vous m'aviez parlé dans le temps d'un certain Parézot... un homme qui tirait convenablement l'épée et le pistolet. Qu'est-il donc devenu ?

— Je ne sais trop : voilà plusieurs jours que je ne l'ai vu.

— Informez-vous de lui, je serais bien aise de le voir.

— Si vous voulez, monsieur, me charger de lui communiquer...

— Non ; sachez d'abord où il est, puis vous lui fixerez un rendez-vous. Mais ne lui parlez de moi que quand je vous y autoriserai.

— Bien, monsieur

— A demain.

— Et la Bourse ? murmura Gurnout, dont l'idée fixe était d'engager M. Gardélan dans quelque nouvelle opération ; je vous assure, monsieur, qu'en ce moment il y aurait une affaire...

— Nous verrons cela plus tard, interrompit Morany. Bonsoir, monsieur Gurnout.

Le lendemain Gurnout apporta le renseignement demandé au sujet de Parézot. Ce dernier était à Clichy.

— Tiens ! murmura Morany, qui songea aussitôt à Valentin.

Il resta un instant silencieux.

— Non, se dit-il enfin, répondant à sa propre pensée, non. On sait que je déteste Mazeran, et si ce Parézot lui cherchait querelle, cela pourrait mettre sur la trace..... D'ailleurs, Valentin est très-adroit, dit-on, et un duel n'aboutirait à rien. Songeons au plus pressé. Pour combien d'argent ce Parézot est-il écroué ? demanda-t-il à Gurnout.

— Pour huit ou neuf cents francs, je crois.

— Tâchez de savoir le chiffre, d'une façon exacte.

— Que décidez-vous, monsieur ?

— Revenez demain soir. Apportez-moi des renseignements plus détaillés sur le montant de la dette de ce Parézot, sur son créancier, etc. Je vous donnerai alors vos instructions. Voici cinq louis. Bonsoir, monsieur.

Mais Gurnout ne paraissait pas disposé à s'en aller. Il avait la figure tendue de quelqu'un qui se prépare à une entreprise difficile.

— Bonsoir, monsieur, répéta Morany en appuyant.

— Est-ce que vous avez complètement renoncé à faire des opérations de Bourse, monsieur ? demanda enfin Gurnout en prenant, comme on dit, son courage à deux mains.

— Pourquoi cette question ?

— Vous ne me donnez plus aucun ordre ; j'espère pourtant que vous n'en chargez pas d'autres que moi, monsieur ?

— Si cela me convient, pourquoi ne le ferais-je pas ?

demanda Morany, qui, grâce à sa position dans l'ombre de la cheminée, lisait sur la physionomie de son interlocuteur, et le voyait venir.

— Cela ne serait pas bien, moi qui fais toutes vos commissions.

— Il me semble que je vous paie pour cela.

— Moi qui vous montre tant de dévouement.

— C'est compris dans le paiement.

— Et de *discretion*, ajouta Gurnout en appuyant fortement.

— Ah ! ah ! fit Morany. Eh bien !... c'est compris aussi dans le paiement. Croyez-vous donc que sans cela je vous donnerais cinq louis chaque fois que vous m'apportez un renseignement insignifiant ?

— Insignifiant !

— Sans doute, insignifiant.

— Ceux que je vous ai donnés sur la famille Martigné, cependant !

— Eh bien ?

— Il y a certaine circonstance qui pourrait leur donner une importance très-*grande*, très-*grande*.

— Et laquelle, je vous prie ?

— Dame, cette série d'accidents si singuliers. M. Gontran noyé, M. Vincent assassiné... *Assassiné*, celui-là. Puis la mort affreuse de M. Ferdinand Martigné... Et celle de M^{me} Guitarnan et du petit Edouard...

— En effet, c'est étrange, répondit tranquillement Morany. Mes pauvres parents ont été cruellement éprouvés depuis quelque temps.

— Juste depuis que vous m'avez demandé tous ces renseignements. Pour moi, qui ai l'honneur de vous connaître, cette coïncidence n'a aucune importance, bien entendu ; mais cela n'aurait qu'à venir aux oreilles d'un étranger, d'un magistrat surtout...

Morany sourit tranquillement.

— Eh bien ? demanda-t-il.

— Dame, ce serait grave.

— Pour que cela fût grave, il faudrait commencer par prouver que ces tristes événements sont dus à des crimes et non à des accidents, comme tout semble le prouver ; excepté pour la mort de M. Vincent, dont vous savez que le meurtrier est connu. Puis, avant d'accuser de pareils crimes un homme dans ma position de fortune, il serait encore nécessaire de prouver quel intérêt il peut y avoir... Or, je crois que ce serait difficile.

— N'importe, reprit Gurnout un peu déconcerté par le calme de son interlocuteur, cela pourrait vous attirer des ennuis. Quand une fois la justice commence à s'occuper des affaires de quelqu'un...

— Ah ! j'en conviens... c'est justement ce que je disais l'autre jour à un banquier de mes amis qui m'engageait à remettre au procureur impérial certains petits bordereaux que vous m'avez fournis.

— Quels bordereaux ? murmura Gurnout qui devint tout pâle.

— Les bordereaux pour ma dernière opération à la Bourse. Vous vous souvenez ? Mon ami, que j'avais chargé de les examiner, est allé lui-même chez l'agent de change pour vérifier les opérations et il assure que ces bordereaux sont falsifiés par vous, à votre profit et à mon détriment, bien entendu.

— C'est une calomnie, monsieur, s'écria Gurnout, dont les dents claquaient. Vous n'avez qu'à me montrer ces bordereaux et je vous prouverai...

— Ce n'est pas la peine. Ils sont bien où ils sont, et ils y resteront. Je voulais seulement vous prouver que nul ici-bas n'est à l'abri de la calomnie, pas plus vous que moi.

Gurnout était un de ces coquins sans énergie, qui, faute de courage uniquement, n'oseraient pas tuer un homme, même au prix de cent mille francs, mais qui en laisseraient égorger cinquante pour gagner mille francs. Autant il se fût montré impérieux et exigeant si sa menace indirecte avait effrayé M. Gardélan, autant il devint plat et soumis quand il se vit à la merci de ce dernier.

Il s'excusa humblement... non de sa menace, car il ne pouvait l'avouer..... mais de son insistance au sujet de la Bourse.

— Je suis si pauvre et j'ai tant besoin de gagner ! murmura-t-il piteusement.

— Avec ce que je vous donne, pourtant ?

— Tant que vous êtes là, monsieur, cela va encore ; mais si vous vous absentiez... Pour être aux ordres de monsieur, j'ai abandonné tous mes autres clients.

— Ceci est différent, répondit Morany qui, bien entendu, n'en crut pas un mot. Comme je tiens à vous avoir toujours sous la main, je vous ferai une pension de trois cents francs par mois, tout en continuant de vous payer comme je le fais maintenant chaque fois que j'ai besoin de vous. Cela vous convient-il ?

— Certainement, monsieur, s'écria Gurnout, qui, précipité du haut des châteaux en Espagne qu'il avait bâtis, se trouvait encore fort heureux de voir sa chute amortie par ce supplément de trois cents francs à son budget mensuel.

— Maintenant que tout est bien convenu, bonsoir, monsieur, dit Morany.

Cette fois, Gurnout ne se fit pas répéter l'invitation.

Tandis qu'il s'éloignait précédé du père Toulouzé, Morany le suivit des yeux avec une expression de physionomie intraduisible. Puis, continuant une pensée non

exprimée, qui eût fait bondir de frayeur le pauvre Gurnout, il murmura :

— En attendant, servons-nous de lui. Dès qu'il deviendra inutile ou gênant, il sera temps de songer à s'en débarrasser.

Valentin avait rencontré quelques connaissances à Clichy. Il se trouva bientôt le centre d'un petit cercle composé de cinq ou six personnes.

Le troisième jour, au moment où les détenus prenaient l'air dans le préau, le bruit d'une querelle attira l'attention de M. Mazeran. Une douzaine d'individus injuriaient un jeune Anglais et le menaçaient du poing. A leur tête était un grand chenapan à mauvaise figure qui excitait les autres. Au moment où Valentin arrivait, l'Anglais, complètement acculé dans un coin, plia le bras, puis le détendant comme un ressort d'acier, envoya aux assaillants qui le serraient de plus près deux coups de poing qui prouvaient une grande vigueur jointe à l'étude consciencieuse des ressources de la boxe. Les individus ne tombèrent pas, parce que la foule les soutenait ; mais un d'eux glissa sur les genoux et fut emporté presque sans connaissance. Tous les détenus se réunirent aussitôt contre l'Anglais, sans même se demander s'il était ou non l'agresseur. Il prit sa garde de boxeur, et l'expression de son regard disait assez qu'il se défendrait énergiquement.

C'était un jeune homme de vingt-quatre ans, très-grand, gras et frais comme un chanoine. Il avait de beaux traits, un teint de jeune fille, des yeux bleu-clair remplis de douceur, et de longs favoris fins et soyeux de la même couleur que ses cheveux, châtain-clair.

L'expression habituelle de sa physionomie était une sorte de bonhomie naïve et de gaieté enfantine qui faisait un singulier contraste avec sa robuste nature. En ce

moment même, où il se préparait à combattre vaillamment, sa physionomie exprimait plutôt une sorte de surprise et de mécontentement que la colère et la haine.

Tout en disant à qui voulait l'entendre qu'il ne ferait jamais un geste pour défendre un indifférent, Valentin cédait presque toujours au mouvement qui le poussait au secours du plus faible. Il fendit la foule et se jeta entre l'Anglais et ses agresseurs.

Ceux-ci étant revenus à la charge, Mazeran et son protégé furent obligés de jouer consciencieusement des pieds et des poings pour résister à leur attaque.

Dans la bagarre, l'Anglais reçut un soufflet de la main de l'individu qui avait excité contre lui cette petite émeute. Cette fois, le jeune homme perdit le sang-froid qu'il avait conservé jusque-là. Il s'élança sur son ennemi avec tant d'impétuosité qu'il renversa deux ou trois personnes; mais lui-même trébucha sur leurs corps et tomba tout de son long. Il aurait été écrasé si Valentin, soutenu par ses amis, ne l'avait protégé et ne lui avait donné le temps de se relever.

En ce moment les gardiens arrivèrent et séparèrent les combattants.

Pour éviter des punitions, tout le monde prétendit qu'on n'avait fait que jouer. Comme il n'y avait ni morts ni blessés, les gardiens acceptèrent l'explication, sans y croire, bien entendu, et ne firent pas de rapport.

Une fois l'étranger délivré, Valentin avait rejoint ses camarades. L'Anglais, lui, était rentré dans sa chambre pour réparer le désordre de sa toilette et ôter sa jaquette, qui avait laissé un de ses pans sur le terrain. Au bout de quelques minutes, il vint remercier M. Mazeran. Il parlait français très-purement et paraissait avoir d'excellentes manières.

En guise de présentation, il offrit sa carte à Valentin.

Elle portait : *Sir Richard Overnon, baronnet, rue Cau-
martin.* Mazeran lui remit aussi la sienne.

Overnon lui raconta que, le premier jour de son arrivée à Clichy, l'individu à mauvaise figure que Valentin avait vu exciter les autres détenus, et qui s'appelait Théodore Parézot, avait voulu s'imposer en quelque sorte à lui. Overnon avait reçu plus que froidement cet homme dont les manières lui déplaisaient fort. Mécontent du peu de succès de ses avances, celui-ci ameuta quelques autres prisonniers contre Overnon sous prétexte de l'obliger à payer sa bienvenue en sa double qualité d'étranger et de nouvel arrivé. Pris autrement, Richard se fût empressé de s'exécuter ; mais comme on avait l'air de lui imposer cette générosité, il répondit par un refus catégorique. Pour s'en venger, les autres détenus, poussés par ce Parézot, commencèrent par lancer au jeune Anglais des railleries de plus en plus directes, puis de gros mots ; enfin on le houscula, comme nous l'avons raconté tout à l'heure.

Sir Richard Overnon avait l'air d'un excellent homme, sans fiel ni méchanceté, et paraissait ne garder aucun souvenir des coups qu'il avait reçus. Il est vrai qu'il les avait glorieusement rendus. En revanche, il avait toujours sur le cœur le soufflet de M. Parézot et tenait à en obtenir satisfaction. Il demanda conseil sur ce point à M. Mazeran. Ce dernier comprenait fort bien la légitime indignation de l'Anglais, mais il ne voyait aucun moyen pour lui d'obtenir satisfaction de son agresseur, tant que les portes de Clichy seraient fermées sur eux.

— Je vous dirai d'ailleurs que je crois connaître votre adversaire, ajouta Valentin. C'est un mauvais drôle qui vit on ne sait trop de quoi, et qui passe sa vie dans les estaminets, où il grapille quelques pièces de cent sous aux cartes ou bien au billard... Il fréquente beaucoup

aussi les salles d'escrime de bas étage, et il est très-fort à toutes les armes.

— Tant pis, dit Overnon, il faut que j'aie satisfaction de cette insulte.

— Tirez-vous bien l'épée ou le pistolet ?

— L'épée, non ; le pistolet, passablement. D'ailleurs, peu importe, je suis ici le seul de ma nation, et je dois soutenir son honneur, quoi qu'il puisse m'arriver.

— C'est bien, monsieur, dit Valentin, qui lui serra cordialement la main. Mais, ajouta-t-il en souriant, je doute que le directeur de Clichy et ses employés prêtent la main à un duel.

— Sans doute, répondit Richard ; aussi quitterai-je Clichy.

— Et votre adversaire ?

— Dès aujourd'hui je vais m'occuper de me faire mettre en liberté.

— Votre créancier est donc bien accommodant, monsieur ?

— Il fait tout ce que je veux.

— Je ne suppose pas cependant que ce soit vous qui l'ayez prié de vous mettre à Clichy.

— Je vous demande pardon : c'est même moi qui ai payé tous les frais.

— Tiens !

— Je suis ici pour cinq mille francs ; mais je ne dois rien.

— Comment cela ?

— Je vais vous l'expliquer : figurez-vous que j'étais amoureux de miss Anna Fraser, ma parente. Notre mariage était convenu entre nos deux familles. Mais, il y a trois ans, lorsque je l'ai priée de fixer le jour de notre union, elle s'y est obstinément refusée.

— Elle ne vous aimait donc pas ?

— En vérité, je n'en sais rien. Anna est très-jolie, très-vaporeuse, comme vous dites, vous autres Français; elle ne rêve que héros de romans, pâles, mélancoliques, pauvres, et victimes de destinées fatales. Avec mes grosses joues, mon teint rose, mon robuste appétit, ma nature prosaïque et quelque fortune, j'étais loin de remplir le programme. J'en ai eu tant de chagrin que je suis parti pour le cap de Bonne-Espérance, où mon beau-frère était alors gouverneur, afin de m'étourdir en chassant, et de perdre, à force de fatigues et de privations, cette mine trop florissante qui m'avait nui dans l'esprit d'Anna. J'ai passé près de deux ans en Afrique. Grâce à la fièvre, j'en suis reparti assez jaune et assez maigre pour pouvoir me présenter devant ma cousine.

— Eh bien ?

— Eh bien ! monsieur, voyez mon malheur. Pendant la traversée, l'air de la mer a produit un tel effet sur moi, et mon estomac a si bien réparé le temps perdu, que je suis arrivé à Londres presque aussi frais et aussi gras qu'avant mon départ.

Valentin regarda sir Richard pour voir si ce dernier ne se moquait pas de lui, mais il n'y avait pas à se méprendre à la franche expression de la physionomie du jeune Anglais. Il était évident que Richard racontait son histoire avec la plus grande simplicité, et sans aucun ornement.

— Alors ? dit Valentin.

— Alors, Anna a bien voulu m'épouser malgré cela, mais moi je ne l'aimais plus. J'adorais une autre jeune fille bien plus jolie, une cousine aussi.

— Encore ! fit Valentin en riant. Et celle-ci ?...

— Celle-ci m'a dit que je lui plaisais, mais qu'elle hésitait à confier son bonheur à un inconstant comme moi, à moins d'une épreuve.

— Laquelle?

— Elle exigeait que je restasse au moins deux ans sans la voir, et que je revinsse ensuite amoureux comme avant mon départ.

— Et vous avez obéi?

— Certainement.

— Eh bien! je ne vous en fais pas mon compliment, dit Valentin.

— Hélas! reprit Richard, autre chose est de prendre une résolution et de la tenir. Vingt fois j'ai failli partir pour Londres. Trois fois même je suis allé jusqu'à Boulogne.

— Il fallait vous distraire.

— C'est ce que j'ai fait d'abord. Mais tout cela m'empêchait d'exécuter les projets d'étude que j'avais formés. Quand j'ai vu cela, j'ai pris une résolution héroïque. J'ai fait à un de mes amis un billet de cinq mille francs, que j'ai laissé protester, poursuivre, etc. Bref, depuis deux jours je suis à Clichy. Quant aux cinq mille francs du billet, ils sont déposés chez un banquier avec d'autres fonds qui m'appartiennent.

— Ah ça! reprit Valentin, c'est bien sérieux ce que vous me racontez-là?

— Certainement. Je ne me serais jamais permis...

— Et vous prétendez encore être prosaïque? s'écria Valentin. Mais, mon cher monsieur, jamais Saint-Preux, Werther et autres chevaliers du sentiment, n'auraient fait mieux.

— Eh bien! miss Harriett ne pense pas comme vous, malheureusement.

— C'est une mauvaise affaire que d'aimer une cousine, voyez-vous, dit Valentin. J'en sais malheureusement quelque chose.

— Votre cousine ne veut pas non plus vous épouser?

— D'abord elle ne m'aime pas; puis elle est mariée.

- Si elle est mariée, vous ne devriez pas l'aimer.
- Vous avez raison, mais si l'on faisait et si l'on payait tout ce qu'on doit... Clichy n'existerait plus.
- Pour en revenir à l'insulte de ce Parézot....
- Voulez-vous me permettre une question auparavant?... Pendant que vous étiez au Cap, n'auriez-vous pas par hasard entendu parler d'un Français nommé Bartelle?
- Non.
- Il est probable du reste qu'il avait changé de nom. Puis, ce serait un hasard... N'importe... Tenez. Voici son signalement sur un ancien permis de chasse. Je l'avais mis justement dans ma poche ce matin pour le montrer à un capitaine du Hâvre, qui se trouve en ce moment à Paris.

VIII.

Valentin ouvrit son portefeuille, prit le permis de chasse et lut à haute voix le signalement du capitaine :

Bartelle, Henry, né à Rouen (Seine-Inférieure), âgé de trente-huit ans (le permis était de 1847); taille, un mètre soixante-dix-sept centimètres; cheveux noirs; yeux bruns; front étroit; nez ordinaire; bouche grande; sourcils bruns; barbe brune. Signe particulier : une cicatrice à la joue droite et une autre au-dessus du sourcil droit.

— Il est probable que j'ai vu ce monsieur, dit Overnon, qui avait fait un geste d'attention au moment où Valentin avait parlé des cicatrices.

— Vraiment! s'écria Mazeran avec joie. A quelle époque?

— Il y a trois ans, au moment où j'arrivais au cap de Bonne-Espérance, un Français dont je ne me rappelle plus le nom... Je sais bien que ce n'est pas Bartelle, cependant... est venu chez mon beau-frère demander une autorisation ou quelque chose de ce genre pour un voyage dans l'intérieur. Je me souviens qu'il se proposait de pousser beaucoup plus loin que les limites de la colonie, et qu'il paraissait entourer d'un certain mystère le but de son voyage. C'est même là ce qui attira l'attention de mon beau-frère. Il dut faire prendre des informations avant de lui accorder sa demande. J'ai vu ce Français et je me souviens parfaitement d'avoir remarqué les deux cicatrices que vous venez de citer. Il me semble même me rappeler qu'il nous dit qu'elles provenaient d'une chute... faite je ne sais plus trop dans quelles circonstances, par exemple.

— Dans un incendie à la Havane.

— Je crois que vous avez raison... Oui, il était question d'un incendie, en effet.

— Vous n'avez pas su ce qu'il était devenu ?

— Non. Je suis parti moi-même pour chasser du côté de la baie d'Algoa, et j'avoue qu'à mon retour je n'ai plus songé à ce Français. Seulement, je vous le répète, le signalement que vous venez de me lire répond parfaitement au sien.

— Ce sera toujours une lueur d'espérance à donner à sa pauvre femme, dit Valentin ; mais je cherche vainement à m'expliquer le motif de ce changement de mon, de ce voyage et du mystère dont il s'entourait. Avait-il l'air d'être dans une bonne position de fortune ?

— Il faisait des préparatifs qui devaient lui coûter beaucoup d'argent et payait tout au comptant.

— C'est inexplicable. Enfin, je vais toujours transmettre ces détails à ma cousine.

— Si vous avez besoin d'autres renseignements, je pourrai écrire à mon beau-frère. Il a quitté le Cap et habite maintenant près de Brighton.

— Vous me rendriez un grand service.

— J'écrirai demain.

— Merci.

— Je vous demanderai la permission de revenir à mon homme, moi aussi. Il faut tâcher de savoir ce que doit ce Parézot, afin que je puisse le faire mettre en liberté... Il m'a semblé que vous connaissiez deux ou trois personnes ici. Peut-être pourront-elles vous donner quelques renseignements.

— Je vais m'en occuper dès ce soir. Seulement je vous avoue que l'idée d'un duel entre vous et ce Parézot me chagrine réellement. C'est un de ces spadassins que tout le monde méprise et qui ne sont pourtant pas assez déchus pour qu'on ait le droit de refuser de se battre avec eux.

— Bah ! dit sir Richard, j'ai fait face à des lions sans trembler. Il faut espérer que devant cet homme je saurai soutenir aussi l'honneur de la vieille Angleterre. A propos, est-ce la première fois que vous venez à Clichy ?

— Ma foi, oui.

— Alors, vous ne pouvez encore être au courant des ressources de l'endroit. Voulez-vous me faire l'honneur de partager aujourd'hui mon dîner ?

— Mais il me semble que vous n'êtes pas beaucoup plus ancien que moi dans ce lieu de plaisir.

— Je vous demande pardon, j'ai vingt-quatre heures d'avance sur vous.

— Allons, j'accepte. Tenez, décidément, je vous soupçonne de ne pas être Anglais.

— Pourquoi cela ?

— Vous avez une gaieté, une absence de roideur, de

kant, comme on dit à Londres... car enfin je ne vous ai même pas été présenté.

— Cela ne fait rien, du moment où nous ne sommes pas compatriotes.

— Raison de plus.

— Mais non. Les Français se font une fausse idée de la froideur britannique. En Angleterre, il est d'usage qu'on n'aborde pas quelqu'un sans lui avoir été présenté. Dans les habitudes de la vie anglaise, si quelqu'un vous parle sans avoir rempli cette formalité, vous êtes en droit de supposer que c'est un homme sans éducation, de même qu'en France vous auriez mauvaise opinion d'un Français qui rencontrerait une femme de sa société sans porter la main à son chapeau. Quand il s'agit d'un étranger, au contraire, nous ne pouvons exiger qu'il soit au courant de nos usages. L'omission d'une formalité ne donne lieu, par conséquent, ni à la même conclusion, ni au même accueil. Maintenant, je conviens que mes compatriotes sont très-froids au premier abord ; mais, comme l'entrée de leur maison a plus d'importance et donne plus de privilèges que chez vous, il est tout naturel qu'ils réfléchissent à deux fois avant de l'accorder.

— Alors, dit Valentin en riant, je dois vous être plus reconnaissant de votre invitation que si elle me venait d'un Français.

— Vous me mettez dans une situation difficile, répondit sir Richard sur le même ton de gaieté. Me voilà entre mon amour-propre national et ma politesse, ou, pour mieux dire, la sympathie que vous m'inspirez. Disons d'abord, nous discuterons ensuite cette leçon à loisir.

Le soir, avant d'entrer dans la cellule qui lui était assignée, Valentin essaya d'obtenir quelques renseignements sur M. Théodore Parérot. Tout ce qu'il put apprendre,

c'est que cet individu, que tout le monde redoutait, était à Clichy depuis huit jours seulement, et que sa dette ne devait pas monter très-haut.

— Je crois qu'il ne s'agit que de huit ou neuf cents francs, dit l'un des détenus ; mais demain je le saurai d'une façon certaine.

Le lendemain, Valentin et sir Richard retournèrent aux informations. Voyant que M. Parézot ne paraissait pas à son heure habituelle, Valentin se décida à le faire demander, pour lui porter avec un ami le cartel de sir Richard.

A la grande surprise des deux jeunes gens, et à la fureur plus grande encore de sir Richard, ils apprirent que M. Parézot venait de quitter la prison. Un inconnu l'avait fait demander de grand matin au parloir. Après une assez longue conversation, le visiteur était parti, probablement pour aller chez le créancier de Parézot. Une heure plus tard il était revenu avec un autre individu. On avait payé les neuf cents francs dus par Parézot et rempli toutes les formalités nécessaires pour son élargissement. Puis le créancier ou son représentant était parti d'un côté, tandis que Parézot montait en voiture avec le premier individu qui était venu lui parler.

Il y avait dans cette libération singulière et dans la précipitation qu'on avait mise à hâter l'accomplissement de toutes les formalités, quelque chose qui piquait la curiosité des autres détenus. Quant au visiteur, que deux personnes avaient vu, c'était un homme de cinquante ans, d'une mauvaise figure, et ayant tout l'air d'un usurier de bas étage.

Une fois le premier moment de colère passé, sir Richard envisagea le départ de son adversaire comme une difficulté de moins pour une rencontre. Il prit aussitôt ses mesures afin de sortir lui-même de Clichy, mais,

vu l'heure avancée, il lui fut impossible d'obtenir pour le jour même l'accomplissement de toutes les formalités. Il avait grande envie de faire délivrer Mazeran, mais Valentin s'y refusa. En toute autre circonstance, il aurait probablement consenti, car ce n'eût été après tout qu'une avance de quelques jours, mais il ne pouvait se décider à accepter un tel service de la part d'un individu qui était déjà son obligé, et auquel il aurait à servir prochainement de témoin.

Tandis qu'il discutait là-dessus avec sir Richard, on lui remit une lettre. En reconnaissant l'écriture de sa cousine Juliette, il tressaillit et s'empressa de faire sauter le cachet.

« Tes affaires avec ton maudit tailleur sont arrangées, « lui écrivait la charmante femme. Il paraît que, comme « tu le supposais, il avait cédé sa créance à un homme « d'affaires. M. Vallant, mon avocat, a bien voulu se « charger de te trouver de l'argent en échange d'une dé- « légation sur l'héritage de notre cousin :

« Il s'occupe en ce moment de te faire mettre en « liberté ; j'ai eu grande envie de profiter de cette « occasion pour te faire de la morale ; mais, tout bien « considéré, je garde mes sermons pour le moment « où tu ne seras plus prisonnier. Viens les recevoir « promptement, car plus tu tarderas, plus tu auras « de remontrances à subir, à cause des intérêts,.. et « de l'intérêt que te portent tes amis... Ajoute à côté « de moi cet indiscret M. Vallant, qui se permet de lire « par-dessus mon épaule, et qui a l'affreuse manie des « jeux de mots. Puisse cette dernière phrase le corriger « de ce défaut et de la curiosité. Cela ne l'empêche pas « d'être un excellent vieil ami qui t'aime beaucoup, et « qui ne déteste pas trop non plus ta cousine.

« JULIETTE BARTELLE. »

Valentin fut profondément touché de cette lettre. Il connaissait assez le caractère de Juliette pour savoir tout ce qu'il avait dû en coûter à la jeune femme pour faire cette démarche. Il savait d'ailleurs que M. Morany, Ernest Martigné et ses autres parents, la blâmeraient de s'être ainsi mêlée des affaires d'un étourdi tel que lui. Or, personne n'était plus sensible que M^{me} Bartelle au moindre reproche, quelque injuste qu'il fût.

— Quelle bonne et généreuse nature ! murmura Valentin en serrant la lettre dans son portefeuille.

Il se couvrit le front de ses deux mains et resta ainsi quelques minutes.

Pour ne pas le troubler dans sa préoccupation ou sa rêverie, sir Richard prit un livre et se mit à lire en tournant le dos à son nouvel ami. Au bout de quelques minutes, Valentin se leva et se rapprocha d'Overnon.

Le jeune Français avait les paupières un peu rouges, et, bien qu'il essayât de plaisanter, une larme mal essuyée tremblait encore entre ses cils.

Le lendemain, à neuf heures du matin, M. Mazeran reçut une autre lettre, dont le contenu parut le préoccuper singulièrement, car il la relut plusieurs fois. Elle était de M. Ernest Martigné.

« Mon cher ami, écrivait M. Martigné à son cousin, « j'allais m'occuper de te faire mettre en liberté, lorsque « j'ai appris par notre vieil ami Vallant que tu étais en « mesure de payer ton créancier. Puisque tu dois être « libre aujourd'hui, viens me trouver tout de suite à « mon bureau. Il s'agit d'une affaire urgente, et mal- « heureusement très-grave, pour laquelle je compte sur « ton amitié. Si quelque hasard imprévu te faisait ren- « contrer ma femme ou même quelqu'un de ma famille « autre que M. Morany, pas un mot de ma lettre ni du

« rendez-vous que je te donne. Je t'attendrai jusqu'à huit heures. Ne perds pas une minute pour venir.

« Ton cousin affectionné,

« Ernest MARTIGNÉ. »

— Que diable signifie cela? murmura Valentin. Il faut qu'Ernest ait sérieusement besoin de moi pour m'écrire ainsi. Quant à s'occuper de mes affaires, s'il l'a fait véritablement, ce serait un tel effort pour un égoïste comme lui, qu'il a certainement un service important à me demander. Cette lettre m'inquiète.

M. Mazeran et sir Richard Overnon quittèrent à la même heure la maison qu'un bohème bien connu appelait l'*Hospice des raffalés*. Sir Richard aurait pu partir plus tôt, mais il voulut attendre son nouvel ami. Valentin dut lui promettre, quoique bien à contre-cœur, de le seconder dans ses recherches pour retrouver Théodore Parézot.

Le jeune Anglais parlait fort tranquillement de son ennemi; mais Valentin se connaissait assez en homme pour voir que sir Richard ne renoncerait pour rien au monde à sa résolution de laver dans le sang de Parézot l'insulte que ce dernier lui avait faite.

Il fut convenu que le surlendemain sir Richard irait demander à déjeuner à Mazeran, s'informer du résultat de ses démarches, et lui apprendre à quoi avaient abouti les siennes.

Là-dessus, ils échangèrent une dernière poignée de mains et chacun s'en alla de son côté.

Valentin se fit d'abord conduire rue de Seine, au bureau de son cousin. On lui apprit qu'il était parti à dix heures avec deux messieurs. Le premier commis, qui

semblait assez inquiet, lui remit une lettre que M. Martigné avait laissée pour Mazeran.

Le banquier écrivait à son cousin que le service qu'il comptait lui demander était d'être son témoin dans un duel qui devait d'abord avoir lieu le lendemain, et dont il ne pouvait confier le motif au papier. Malheureusement son adversaire, obligé de quitter Paris dans les vingt-quatre heures, avait demandé qu'on se battît le jour même. En conséquence, M. Martigné venait de partir avec M. Morany et M. Thibaut, un négociant de ses amis, qu'il avait choisi pour second en l'absence de Valentin.

Valentin connaissait un peu ce M. Thibaut. C'était un excellent homme, d'un caractère doux et conciliant, mais excessivement timide. N'ayant jamais touché une arme de sa vie, il ne devait pas non plus avoir une grande expérience des duels, et ne semblait guère taillé pour faire un témoin bien utile. Ernest paraissait le comprendre, car il désignait à Valentin l'endroit où le duel aurait lieu et le pria de l'y rejoindre aussitôt qu'il le pourrait. L'heure avancée de la journée rendant impossible une rencontre dans le bois de Boulogne ou dans aucun endroit de ce genre, les deux adversaires étaient convenus de se battre dans le jardin d'une maison de campagne que M. Thibaut possédait près de Ville-d'Avray.

Le cœur oppressé par un sinistre pressentiment, Valentin se hâta de courir au chemin de fer. Malheureusement il lui fallut attendre un bon quart d'heure à la gare.

M. Martigné et ses compagnons ayant probablement été obligés de prendre une voiture, à cause des armes qu'ils n'auraient pu porter dans un wagon sans risquer d'attirer l'attention, Valentin espérait encore que, grâce au chemin de fer, il arriverait à temps.

A la gare de Ville-d'Avray, il prit une voiture qu'il eut la chance de rencontrer en débarquant, et se fit conduire ventre à terre chez M. Thibaut.

Il jeta une pièce d'or au cocher, traversa la cour d'un bond et se précipita dans le jardin sans écouter un domestique qui voulait le retenir. Au moment où il cherchait de quel côté diriger ses pas, il entendit un bruit de voix. Il s'avança dans cette direction, et aperçut bientôt, à une centaine de pas devant lui, un petit groupe au centre duquel il reconnut son cousin Ernest et un individu dont la figure lui rappelait celle de Théodore Parérot, l'ennemi de sir Richard Overnon.

Cet homme et M. Martigné avaient l'épée à la main et venaient de croiser le fer. Maxeran s'élança vers eux ; mais à peine avaient-ils échangé deux ou trois passes, que M. Martigné chancela et laissa tomber son épée. M. Morany se précipita vers lui et le reçut dans ses bras.

Voyant que M. Morany et M. Thibaut regardaient le blessé en se lamentant, mais sans lui porter aucun secours, Valentin les écarta avec vivacité et s'agenouilla près de son cousin. Il ouvrit la chemise d'Ernest et visita la blessure. Il n'y avait qu'un petit trou carré, mais profond, qui laissait à peine suinter quelques gouttes de sang.

— Tonnerre du diable ! s'écria Valentin, avec quoi se sont-ils donc battus ?

Son regard tomba sur une fleuret démoucheté, qui gisait à deux pas du mourant.

— Un fleuret ! s'écria-t-il en se tournant vers les témoins. Comment les avez-vous laissés se battre avec cette arme terrible ? Et un médecin, un médecin ! Est-ce que vous n'en avez pas amené ?

— Mon Dieu non, balbutia M. Morany, j'ignorais...

— Envoyez immédiatement chercher un médecin !

s'écria Mazeran. Vous voyez bien que la blessure ne saigne pas. Le sang doit s'épancher en dedans... Mais allez donc, monsieur, allez donc! dit-il en poussant Thibaut, qui le regardait d'un air ahuri.

Le négociant mit tous ses domestiques en campagne. Par un bonheur inespéré, l'un d'eux rencontra sur la route un médecin qu'il connaissait et qui se rendait à une habitation voisine pour y dîner chez des amis. Il courut au docteur Burnel, et l'amena chez M. Thibaut.

IX.

En voyant le blessé, M. Burnel ne put dissimuler un jeu de physionomie où Valentin lut un arrêt de mort. Le docteur pratiqua une saignée, mais le sang ne vint pas. Dix minutes après, M. Martigné avait rendu le dernier soupir.

— Je suis désolé de ce malheur, messieurs, murmura M. Parézot, mais vous me rendrez la justice d'avouer que tout s'est passé loyalement.

— Certainement, répondit tristement M. Morany, tandis que le pauvre M. Thibaut faisait la même réponse par un mouvement de tête, car il était trop ému pour pouvoir parler.

— Il est possible que le combat en lui-même se soit passé loyalement, dit tout à coup Valentin en regardant fixement M. Parézot; mais il y a eu dans ce duel des conditions et des circonstances qui me semblent étranges, pour ne pas dire plus.

— Qu'entendez-vous par là? demanda M. Parézot, en s'avançant à son tour vers Valentin.

— J'entends, monsieur, qu'à moins d'offenses bien graves de la part de M. Martigné, des témoins raisonnables n'auraient jamais dû consentir à un duel à l'épée entre un individu de première force comme vous, et un homme qui sait à peine tenir un fleuret.

— J'étais l'insulté, j'avais le choix des armes. D'ailleurs, de quel droit venez-vous ici discuter un duel dans lequel vous n'étiez pour rien ?

— Du droit qu'un honnête homme a de blâmer tout ce qui n'est pas conforme aux lois de l'honneur et de la loyauté.

— Monsieur !

— Oh ! prenez-le comme vous le voudrez, monsieur ! Je maintiens ce que j'ai dit : que M. Morany et M. Thibaut, qui n'ont pas l'habitude du triste devoir qu'ils viennent de remplir, vous aient laissé par ignorance jouir de tous les avantages...

— Lesquels, monsieur ? Je vous somme de les citer.

— On a placé mon pauvre cousin en face du soleil et du vent, et par conséquent de la poussière. Enfin, les deux fleurets que je vois là (et dont on n'aurait jamais dû se servir, puisqu'on pouvait se procurer des épées de combat) ont leur *fusée* courbée comme pour un gaucher, et vous êtes gaucher.

— Où voulez-vous en venir, enfin, avec toutes vos observations ? s'écria M. Parérot, dont la figure était livide de colère. Oseriez-vous dire ?...

Valentin marcha droit sur Parérot ; puis, le regardant bien en face, il lui dit d'une voix nette et mordante :

— Je dis, monsieur, qu'habitué aux armes et aux rencontres de ce genre, comme vous l'êtes, vous n'auriez pas dû profiter de la partialité de vos témoins et de l'inexpérience de ceux de votre adversaire. Je dis enfin que, dans de pareilles conditions, et pour un spadassin

comme vous, ce combat n'était pas un duel, mais un assassinat !

A ce mot, prononcé d'une voix vibrante, Parézot voulut se jeter sur Valentin.

Mazeran fit dédaigneusement un pas en arrière et saisit un des fleurets.

— Je me salirais en vous touchant, dit-il d'une voix méprisante ; c'est déjà trop que de vous faire l'honneur de croiser le fer avec vous.

Un des témoins de Parézot, qui avait l'air d'un mauvais drôle du même calibre, voulut s'interposer et répondre à Valentin sur un ton que justifiaient du reste les paroles du jeune homme.

— Allez au diable lui cria M. Mazeran, qui était d'une violence excessive une fois qu'il sortait du calme railleur qui lui était habituel. Des quatre témoins que je vois là, vous êtes évidemment le seul qui ayez de l'expérience en fait de duels. Aussi mes paroles s'adressent-elles à vous comme à votre ami. Je serai plus tard à votre disposition si bon vous semble.

— A moi d'abord ! s'écria Parézot, qui s'était déjà mis en garde. Voyons. Corbier, range toi, ou, pardieu ! je te marche dessus. En garde, monsieur !

Une fois qu'il eut senti le fer, Valentin retrouva tout son sang-froid ; mais son œil implacable indiquait assez la colère qui l'animait. Les deux adversaires étant à peu près de la même force, le combat se prolongea quelques minutes.

En rompant devant une attaque de Valentin, Parézot trébucha contre une pierre. Mazeran releva son fleuret et attendit. L'autre se remit en garde. Un instant après, il trébucha de nouveau. Par un mouvement instinctif, Valentin releva encore la pointe de son arme ; mais cette fois ce n'était qu'une ruse de Parézot, qui se fendit à

fond avec une rapidité foudroyante. La parade de Valentin ne put détourner tout à fait le coup qui lui effleura la hanche, mais sa riposte atteignit Parézot au bas-ventre.

M. Burnel, qui avait été obligé de rester pour assister à ce duel, qu'il avait inutilement essayé d'empêcher, s'empressa de visiter la blessure de l'adversaire de Valentin. Après avoir terminé le pansement, il déclara que cette blessure était grave mais qu'il ne la croyait pas mortelle.

— Si, comme je suppose, le foie n'est pas attaqué, dit-il à l'un des témoins de Parézot, votre ami peut être sur pied avant un mois. D'ici là, monsieur, il faut avoir soin de lui épargner tout mouvement violent et même toute émotion qui soit de nature à provoquer une crise.

M. Thibaut fit atteler sa voiture, dans laquelle se mit Parézot, qui fut transporté dans une auberge du voisinage. Le lendemain, comme il se plaignait du bruit, on le conduisit chez un paysan qui demeurait à un quart de lieue du village, tout près du bois, et qui avait une petite chambre à louer.

Pour en finir tout de suite avec cet individu, nous dirons dès à présent qu'il se rétablit assez promptement. Aussitôt sur pied, il partit pour Hombourg, après avoir montré un porte-monnaie fort bien garni, à l'un de ses camarades qui en resta stupéfait.

On ne revit jamais M. Parézot.

Comme il ne laissait en France personne qui s'intéressât à lui, sa disparition ne fut même pas remarquée. Son départ coïncida avec une absence de quelques jours que fit Bhyrruh Komul, le khitmutgar de Morany.

Quoique très légèrement blessé, Valentin fut obligé de garder le lit durant une semaine. Ce fut naturellement à Morany que revint la cruelle mission d'annoncer la mort

de M. Martigné à sa femme. Nous passons sous silence les scènes douloureuses qui suivirent l'annonce de cette catastrophe et l'arrivée du cadavre. Outre les regrets qu'inspirait le pauvre Ernest, ce nouveau malheur réveillait toutes les appréhensions que tant de catastrophes successives faisaient planer au-dessus de cette famille si rudement éprouvée.

Pendant le trajet de Ville-d'Avray à Paris, M. Morany et M. Thibaut avaient raconté à Valentin le motif du duel.

Malgré l'admiration qu'il professait pour Olémence, M. Martigné avait fait connaissance d'une jeune fille nommée Fanny Guertier, qui, par parenthèse, lui coûtait assez cher. En entrant chez elle un beau soir, il y rencontra Parézot. Fanny se hâta de lui jurer par tous les saints du Paradis qu'elle voyait ce monsieur pour la première fois, qu'elle ne l'avait jamais autorisé à lui faire une visite, et que, depuis une demi-heure, elle essayait vainement de s'en débarrasser. Une discussion eut lieu entre les deux hommes. Piqué des railleries de Parézot et de son entêtement, M. Martigné s'oublia jusqu'à frapper ce dernier.

Nous venons de voir quelles avaient été les funestes conséquences de cette querelle.

Fanny, chez qui Valentin se présenta pour obtenir quelques renseignements, aussitôt qu'il fut en état de sortir, ne put que répéter le récit de M. Morany. Elle ajouta seulement quelques détails insignifiants relatifs à sa liaison avec M. Martigné, détails qu'Ernest n'avait pas voulu donner à M. Morany par une réserve toute naturelle.

La jeune femme persista, du reste, à soutenir qu'elle ne connaissait point Parézot; qu'elle ne lui avait jamais

donné de rendez-vous et qu'elle ne pouvait s'expliquer ni sa visite, ni son insistance à rester malgré elle dans son salon.

— Ne supposez-vous pas, lui demanda Valentin, que cet homme était venu chez vous avec l'intention de se faire une querelle avec M. Martigné ?

— Je le croirais volontiers, répondit-elle. Il avait toujours l'air de se moquer de M. Martigné, et cherchait évidemment à le pousser à bout, tout en conservant lui-même son sang-froid.

Valentin quitta Fanny, persuadé qu'en engageant une querelle avec Ernest, Parézot n'avait fait qu'obéir aux suggestions du mystérieux ennemi qui poursuivait la famille Martigné.

Il courut à Ville-d'Avray, mais Parézot était parti depuis plusieurs jours sans laisser son adresse. Malgré toutes ses recherches, Valentin ne put le découvrir.

Cette disparition subite ne fit que redoubler les soupçons de M. Mazeran. Il resta toujours persuadé que quelque personne, ayant à redouter les révélations de Parézot, avait trouvé moyen de l'envoyer à l'étranger.

Dès que Valentin eut raconté à Juliette ce que sir Richard lui avait appris relativement à M. Bartelle, elle le pria d'écrire au jeune Anglais combien elle était désireuse de causer avec lui. Valentin alla le chercher et l'amena chez sa cousine. Il parvint aussi à mettre la main sur le capitaine du Hâvre dont nous avons parlé plus haut, qui avait conduit de Madagascar au Cap un passager dont le signalement offrait quelque ressemblance avec celui de M. Bartelle.

Les renseignements fournis par le capitaine et surtout par la mention des cicatrices confirmèrent Juliette et Valentin dans la pensée que le passager en question était

réellement M. Bartelle. Cela coïncidait si bien, d'ailleurs, avec les circonstances et les dates du récit de M. Overnon, que le doute n'était plus possible.

Restait toujours à expliquer le motif de ce voyage, ainsi que les fréquents changements de navire et tout cet ensemble de mesures prises par M. Bartelle pour cacher son identité et dissimuler ses traces. Comment se faisait-il d'ailleurs qu'il n'eût pas écrit à sa famille et surtout à sa femme, contre laquelle il n'avait jamais eu aucun sujet de plainte et dont il s'était séparé dans les meilleurs termes ?

●
C'étaient là des questions que personne ne pouvait résoudre.

Overnon écrivit aussitôt à son beau-frère, lord Ackley, et le pria de faire demander au Cap des renseignements plus précis au sujet de M. Bartelle et de son expédition. Il écrivit en outre directement à quelques amis qu'il avait laissés dans cette ville.

La réponse de lord Ackley ne se fit pas attendre. Elle avait une certaine importance.

X.

Dans un entretien confidentiel avec le gouverneur, qui le questionnait sur ses projets, M. Prosnier-Bartelle avait révélé qu'il était venu au Cap pour retrouver la trace d'un parent de sa femme qui devait habiter dans l'intérieur, au-delà des limites de la colonie. Ce parent venait de faire un immense héritage qu'il ignorait encore, et la famille avait un grand intérêt à le mettre à même de revendiquer ses droits, ou à constater son décès. Il ne s'a-

gissait pas moins, en effet, que d'une succession de douze ou quinze millions. Quant au mystère dont le prétendu M. Prosnier s'entourait, et à toutes les précautions qu'il avait prises pour faire perdre ses traces, il avait eu pour motif le désir d'échapper à des ennemis inconnus dont les manœuvres criminelles avaient mis obstacle jusque-là à toutes les recherches.

On comprend les émotions et les espérances que fit naître la lecture de cette lettre. M. Overnon récrivit aussitôt à son beau-frère en le priant de s'adresser au gouverneur actuel du Cap pour obtenir tous les renseignements possibles, tant à l'égard de M. Bartelle que relativement à la succession dont ce dernier avait parlé à lord Ackley.

En outre, sir Richard pria de nouveau les amis qu'il avait laissés au Cap de tout mettre en œuvre dans le même but. Enfin les Martigné, M^{me} Bartelle, Savinien et Valentin écrivirent ou firent écrire à Calcutta, à Bombay, à Madras, à Pondichéry et à Madagascar, dans l'espoir d'obtenir quelque indice qui les mit sur la voie de l'immense héritage auquel lord Ackley avait fait allusion.

Parmi les lettres qui furent adressées en réponse, plusieurs contenaient des renseignements qui concordaient assez bien. D'autres en apportaient qui contredisaient complètement les premiers, et quelquefois, à leur tour, se trouvaient démentis par d'autres missives.

Au bout de six ou huit mois de cette correspondance, voici ce qui semblait résulter de l'ensemble des lettres, des documents parvenus à M^{me} Bartelle ainsi qu'à ses cousins.

M^{lle} Pauline Novéal, devenue M^{me} Martigné, grand'mère de Gontran, de Vincent, d'Ernest et de leur sœur Sophie Guitarnan, ainsi que de M^{me} Juliette Bartelle (née Martigné), avait elle-même deux frères: Emile, celui

dont Morany se prétendait le fils naturel, était en réalité mort sans enfants ; l'autre, Gaspard, était un de ces cerveaux brûlés dont la vie accidentée ressemble à celle des *condottieri* du moyen âge. Après avoir essayé de toutes les carrières et mangé beaucoup d'argent à sa sœur, dont rien ne décourageait l'affection, il était entré dans l'armée d'un roi indien.

Par sa bravoure et son intelligence il devint chef de cavalerie du rajah chez lequel il servait. Malheureusement, on le surprit un beau jour en conversation criminelle avec une des femmes du *zenana* (harem) de son maître. Il fut condamné à mort. La veille de son exécution, il mit le feu à sa prison et tenta de s'échapper. Quelques factionnaires tirèrent sur lui. Deux d'entre eux affirmèrent qu'ils l'avaient vu tomber au milieu des flammes. Tout le monde resta persuadé de sa mort, dont la nouvelle parvint à sa famille de la manière la plus positive.

Cette nouvelle était inexacte cependant, car Gaspard n'avait pas succombé.

Au lieu d'être brûlé dans sa prison, comme on l'avait supposé, il était parvenu à s'échapper. Il se réfugia à Bénarès, où il connut, on ne sait trop comment, la belle Zora, fille d'un riche Indou, nommé Muttyloll-Dhur. Il enleva cette jeune fille et l'épousa. Après avoir vécu deux ou trois ans avec Zora, il s'ennuya probablement de cette existence tranquille, car il abandonna sa femme et disparut du pays.

Restée seule, Zora finit par retourner auprès de son père, dont elle était la fille unique, et qui n'eut pas le courage de repousser la pauvre femme qui venait en pleurant implorer son pardon.

Muttyloll-Dhur, déjà fort riche et d'une avarice sor-

dide, faisait toute espèce de trafics, auxquels il apportait autant d'intelligence que de rapacité. Après avoir commencé par exploiter les *ryots*, ou paysans, et les petits commerçants, il en était arrivé à négocier des emprunts avec plusieurs rajahs et nabads de l'Indoustan. A la mort de Muttyloll-Dhur, qui précéda de deux ans celle de sa fille, Zora se trouva l'héritière d'une fortune assez difficile à réaliser, mais qui montait bien à quarante ou cinquante *lacs de roupies*, c'est-à-dire à dix ou douze millions de francs.

Au moment de mourir, Zora fit un testament par lequel elle laissait toute sa fortune à son mari. Comme elle n'avait plus entendu parler de lui depuis le départ de M. Novéal, elle prévoyait le cas où Gaspard l'aurait précédée dans la tombe. Elle légua alors tous ses biens au fils adoptif du riche *zeminda* Naraïn Sagore, le petit Jootah Maddub, que la bonne dame avait, disait-on, des motifs tout particuliers d'aimer tendrement.

Comme il était possible qu'on ne pût arriver à retrouver les traces de Gaspard Novéal, le testament de Zora fixait un délai de douze ans pour la revendication de sa succession par Gaspard ou ses héritiers. Or, elle était morte le 3 mars 1846. Il en résultait que le 3 mars 1858 la fortune serait définitivement acquise à Jootah Maddub.

Alléchés par l'espoir d'obtenir une forte récompense s'ils parvenaient à retrouver l'héritier de cette immense succession et à l'informer de ses droits, plusieurs aventuriers partis de Bénarès se mirent à la recherche de M. Novéal. Tous échouèrent. La plupart périrent misérablement presque au début de leur expédition. Leur triste sort découragea probablement les autres, ou bien ceux-ci entourèrent leur voyage d'un tel mystère qu'on n'en entendit point parler.

Ce qu'il y a de certain, c'est que, deux ans après la mort de Zora, personne ne paraissait songer à retrouver son mari.

Revenons à ce dernier, sur le sort duquel les renseignements obtenus par la famille Martigné furent beaucoup moins affirmatifs que ceux relatifs à la mort de Zora.

Après force voyages et maintes aventures, il s'était embarqué pour Madagascar. De là, il avait passé à Zanzibar, et pénétré ensuite dans l'intérieur de l'Afrique. On croyait qu'il s'était fixé sur les bords de la rivière Orange, non loin de Kuruman. Restait à savoir sur quel point.

Il paraît que, pendant son séjour à Madras, M. Bartelle avait eu vent du testament qui enrichissait M. Novéal (grand-oncle de sa femme comme nous l'avons vu plus haut), ainsi que des accidents arrivés aux individus qui avaient tenté de se mettre à la recherche de M. Novéal.

Un vieil Arabe qu'on supposait être de Zanzibar, ou de quelque comptoir de la côte africaine, avait sans doute aussi donné des renseignements au mari de Juliette. On a vu plus haut comment tous deux avaient quitté Madras, et de quel mystère ils avaient entouré leur départ.

Leur intention, paraît-il, était d'abord de se rendre à Zanzibar ; mais les renseignements recueillis par le capitaine lui avaient probablement révélé quelques dangers de ce côté, car M. Bartelle était venu débarquer au Cap sous la protection du gouvernement anglais. C'était de là qu'il était parti pour gagner l'intérieur de la colonie. Divers indices firent supposer que M. Bartelle avait écrit au moins deux ou trois lettres à sa femme. Un officier de dragons qui avait rencontré le prétendu Prosnier non loin des limites de la colonie se rappela parfaitement

avoir porté au Cap et mis lui-même à la poste une lettre adressée à M^{me} Bartelle, à Paris.

Qu'était devenue cette lettre ? Voilà ce que personne ne pouvait expliquer.

En revanche, on commençait à comprendre le motif de la persécution mystérieuse qui s'acharnait depuis quelques années sur les descendants de M^{me} Martigné, c'est-à-dire sur les héritiers de Gaspard Novéal.

Ils se trouvaient maintenant réduits aux deux veuves Geneviève et Clémence Martigné, Savinien Guitarnan et Juliette Bartelle.

On peut facilement juger du trouble que ces nouvelles jetèrent au milieu d'eux. La perspective des millions était d'autant plus attrayante pour eux en ce moment que tous, même Savinien, se trouvaient plus ou moins compromis dans les affaires de M. Ernest Martigné, affaires que sa mort laissait dans un état déplorable. En revanche, chacun fulminait à l'envi contre l'avidité et l'égoïsme de M. Bartelle, qui s'était certainement proposé d'acquiescer l'oncle Gaspard, s'il le retrouvait encore vivant, et de faire avantager sa femme aux dépens des autres parents de M. Novéal.

La pauvre Juliette, qui n'en pouvait mais, n'en recevait pas moins le contre-coup de toute cette indignation. C'était à qui rejetterait sur elle le tort présumé de son mari. A la fin, trouvant que sa douceur et sa modération ne désarmaient personne, elle suivit le conseil de Valentin et montra les dents. Quand on vit qu'elle se fâchait, on la laissa tranquille.

Aussitôt la réception des lettres qui annonçaient la présence de son mari en Afrique, Juliette avait déclaré qu'elle allait partir pour le Cap avec ses enfants. Lorsque plus tard on apprit que Gaspard Novéal se trouvait probablement dans ce pays, chaque héritier voulut aussi

faire le voyage qui devait le rapprocher du mari de Zora.

Les renseignements à cet égard étaient encore un peu vagues, il est vrai ; mais on se regardait comme certain d'en obtenir de plus précis une fois qu'on serait arrivé au cap de Bonne-Espérance.

Une seule personne, M^{me} Bartelle, fut assez raisonnable pour comprendre les observations de sir Richard et de Valentin. Mais un motif plus puissant que toute autre considération lui faisait un devoir de ce voyage.

— Il faut que je retrouve mon mari, disait-elle.

Quant aux autres héritiers, sourds à tous les raisonnements et grisés par la lecture attrayante des voyages en Afrique de M. Levailant, qu'ils venaient de dévorer ; ils répétaient avec le fiévreux enthousiasme des millions en perspective : « L'héritage ou la mort ! »

La fatigue, la soif, la falm, les sauvages, les bêtes féroces et la fièvre..... la fièvre, plus dangereuse encore que les sauvages et les bêtes féroces... tout cela se poétisait dans le lointain et disparaissait d'ailleurs devant les millions de Gaspard.

XI.

Quelques années auparavant, Clémence eût peut-être hésité à quitter son beau Paris, à risquer sa vie et surtout sa beauté dans des contrées lointaines où il n'y avait ni bals, ni spectacles, ni plaisirs. Mais depuis sa ruine, son Paris à elle n'existait plus. Plutôt que d'assister au triomphe de ses rivales, Clémence préférait affronter tous les dangers, au bout desquels scintillaient du moins, comme une étoile brillante, les millions du cousin

Gaspard, c'est-à-dire la possibilité de recommencer une vie de plaisir et de luxe.

Ainsi que Clémence, Geneviève n'avait pas la moindre idée de ce que sont les voyages dans des pays sans chemins et sans civilisation. Comme sa cousine, elle était d'ailleurs fascinée par l'appât des millions qui lui permettraient d'écraser de son luxe et de son orgueil les gens devant qui elle avait dû s'incliner si longtemps.

Au lieu de s'associer aux sages représentations de Valentin et de sir Richard, Morany applaudit aux projets de ses parents. Loin de les dissuader de leur voyage, il les y poussa et promit même de les accompagner.

Il avait plusieurs raisons pour agir ainsi. D'abord, il sentait fort bien que le duel dans lequel avait succombé M. Ernest Martigné avait attiré l'attention de la justice sur la série d'accidents arrivés à cette famille, et qu'une nouvelle catastrophe donnerait lieu à une enquête sévère. Enfin il espérait que, dans les vastes solitudes de l'Afrique et au milieu des dangers de tout genre qui environnent les voyageurs, il lui serait facile de venir à bout de ses projets mystérieux.

Quoiqu'elle éprouvât au fond du cœur, malgré tout ce qu'elle faisait pour la combattre, une antipathie aussi injuste qu'inexplicable contre M. Morany, Juliette s'applaudit de l'avoir pour compagnon, à cause de ses filles, pour lesquelles il serait un protecteur si elle-même venait à succomber.

La courageuse jeune femme ne se dissimulait en effet aucun des dangers de son entreprise. Elle avait longuement questionné sir Richard et M. Morany sur l'Afrique, et dévoré tous les récits de voyage qu'elle avait pu se procurer. Sa seule inquiétude était pour ses deux petites filles. Elle eut un instant la pensée de les laisser en France, mais elle n'avait personne à qui les confier.

Puis, ces enfants, habituées à ne jamais quitter leur mère, ne pouvaient vivre sans elle. Juliette redoutait en outre pour ses deux filles le sort fatal qui avait atteint successivement tant de membres de sa famille. Après de longues et cruelles hésitations, elle se décida donc à emmener avec elle Cécile et Emma. Un voyage en mer et le séjour dans un pays chaud pouvaient avoir une heureuse influence sur la santé de ces deux enfants.

Une protection que Juliette estimait beaucoup plus efficace encore que celle de Morany, c'était celle de Valentin Mazeran. Quoiqu'il n'eût aucun intérêt dans la succession Novéal, puisqu'il n'était le cousin de Juliette et de Clémence que par leur mère, Valentin avait déclaré qu'il accompagnerait ses cousines dans leur expédition.

Ce voyage était du reste le plus grand bonheur qui pût lui arriver sous tous les rapports, car il l'enlevait à la vie de désordre dans laquelle il perdait sa fortune, son intelligence et sa santé.

Un autre voyageur se joignit à la caravane, bien qu'il y eût un intérêt encore moindre que Valentin lui-même. Ce voyageur n'était autre que sir Richard Overnon.

Durant l'intervalle qui s'était écoulé entre les lettres qu'il avait écrites dans l'Inde, au Cap, etc., et les réponses qu'il en avait reçues, sir Richard était venu fréquemment visiter les Martigné. On n'avait pas tardé à prendre en amitié cet excellent homme d'un caractère si gai et si égal, d'une humeur si obligeante et si généreuse. De son côté, sir Richard, qui aimait la vie de famille et les joies du foyer, n'avait pas de plus grand plaisir que de venir causer le soir dans le jardin de Morany, où il retrouvait les enfants, qu'il adorait, son ami Valentin et surtout la belle Clémence.

Mon Dieu oui! M^{me} Martigné était parvenue à enrôler le jeune Anglais sous la bannière de ses adorateurs. On

trouvera peut-être qu'elle s'était remise en campagne bien peu de temps après la mort de son mari; mais, en vérité, elle l'avait fait, pour ainsi dire, à son insu. La coquetterie s'était tellement infiltrée dans le sang de Clémence, que la jeune et jolie veuve jouait de l'œil et de la voix sans y songer, comme les doigts d'un pianiste courent d'eux-mêmes sur le clavier, tandis qu'il pense à autre chose.

Sir Richard avait le cœur trop naïf et trop inflammable pour résister à ce regard charmant, à cette voix magnanime, à ces paroles tantôt railleuses, tantôt sentimentales, qui semblaient à la fois provoquer et repousser l'amour. Overnon était, du reste, une conquête précieuse pour M^{me} Martigné. Noble, jeune, beau garçon, il possédait tout ce qui peut flatter la vanité d'une femme. Il avait pourtant fait jurer à Mazeran de ne point parler de sa fortune, et s'était présenté comme un cadet de famille vivant d'une pension fort suffisante, mais n'ayant rien de plus à attendre. Les excellentes qualités qui semblaient écrites sur sa figure avenante et loyale étaient de nature à inspirer l'estime et l'affection. S'il avait résisté plus longtemps au manège de Clémence, peut-être aurait-elle fini par l'aimer, quoiqu'elle ne lui crût pas la fortune qu'elle rêvait chez son futur époux; mais le pauvre garçon, conquis dès le premier jour, fut dès lors un de ces esclaves soumis, sur la fidélité desquels une coquette peut compter aveuglément.

Valentin, qui avait fini par se lier intimement avec sir Richard, lui fit un jour cette observation, fort généreuse de la part d'un rival :

— Mon cher ami, lui dit-il, donnez à un enfant gâté une poupée de cinq cents francs qu'on laisse toujours à sa disposition, et un polichinelle de dix sous dont il ne pourra se servir que rarement, et vous verrez qu'au bout

de quinze jours il tiendra beaucoup plus au modeste polichinelle qu'à la superbe poupée. Vous prétendez quelquefois que ma cousine me préfère à vous ; mon Dieu, non ! Au contraire, peut-être ; seulement Clémence est sûre de votre amour, tandis qu'elle n'est jamais bien certaine, en me quittant le mardi, que je sois encore amoureux d'elle le mercredi. Je suis le polichinelle...

— Et moi la poupée, ajouta Richard en soupirant. Je crois que vous avez raison ; mais je ne sais pas dissimuler ce qui se passe dans mon cœur.

— Et miss Harriett, que vous adoriez jadis ?

— Miss Harriett tenait surtout à avoir pour mari un homme d'une constance à toute épreuve ; vous voyez bien que je ne lui conviens pas du tout.

— Oh ! non ! Ah ça vous n'avez donc plus de cousines dans votre famille, que vous venez courtoiser les miennes ?

— Vous m'en voulez ?

— Grand Dieu ! non, mon ami. Je vous plains, voilà tout, car ma cousine vous rendra fort malheureux.

— Eh bien ! et vous ?

— Ce n'est plus la même chose. Vous avez vu sans doute plus d'une fois un ouvrier allumer sa pipe avec un charbon ardent qu'il tient, sans éprouver aucune douleur, entre ses doigts calleux, durcis par le travail. Eh bien ! mon cœur est endurci de la même façon, et le vôtre, tout neuf encore, souffrira de la brûlure.

— Tant pis ! répondit philosophiquement M. Overnon.

— Sir Richard ! dit M^{me} Martigné en appelant de la voix et du regard le jeune baronnet, qui se précipita vers elle.

— Au fait, murmura Valentin, voilà un quart d'heure qu'elle cause avec Savinien, c'est au tour de Richard. Je serai probablement de la troisième *distribution*.

Il poussa un gros soupir et vint s'asseoir à côté de sa

cousine, qui travaillait activement au petit trousseau qu'elle voulait emporter en Afrique pour ses enfants.

Depuis qu'elle s'était décidée à partir, Juliette n'avait pas perdu un seul instant pour s'occuper de ses préparatifs. Sans avoir jamais l'air pressé, elle songeait à tout et montrait à l'égard de ses filles une prévoyance et une activité intelligente dont personne ne l'aurait supposée capable. Bien qu'elle eût elle-même confectionné une foule de choses que ses cousines achetaient toutes faites, Juliette fut prête la première. Comme M^{me} Ernest Martigné n'en finissait pas avec ses préparatifs, M^{me} Bartelle finit par perdre patience et déclara que, passé un certain délai, elle partirait toute seule.

XII.

Un observateur qui aurait eu le temps de suivre nos futurs voyageurs dans les magasins, aurait deviné leur caractère, rien qu'à la nature de leurs emplettes. Clémence acheta force robes d'été, et une quantité d'articles de toilette. Des gants de toute nuance et des parfumeries destinées à combattre les influences de la température africaine complétèrent la cargaison de caisses que Clémence emportait avec elle.

M^{me} Geneviève Martigné en avait un peu moins, car elle comptait profiter comme d'habitude des provisions de sa cousine. Ses emplettes étaient d'une nature plus positive. Elles se composaient surtout de médicaments, de comestibles, de couvertures et de caoutchouc sous toutes les formes, depuis le coussin élastique jusqu'aux souliers imperméables.

Savinien emportait une collection de vestes de chasse de la dernière élégance, deux fusils, des balles de toute espèce, des livres sérieux, dont il ne lut jamais une page, des couleurs, des pinceaux, etc.

Valentin se ruina en fusils et en munitions. Il emporta aussi toute une caisse de jouets d'enfants, et entre autres une grande lanterne magique pour distraire ses petits cousins pendant la route.

Pendant cet échange de lettres, ces réglemens d'affaires de tout genre et ces divers préparatifs, le temps s'était écoulé rapidement.

A l'exception de Morany et d'Overnon, tout le monde était obligé de viser à l'économie. On se décida à faire le voyage sur un bâtiment à voiles. C'était, en effet, une différence presque de moitié dans le prix du passage. En revanche, on devait être plus longtemps en mer.

Outre son passage et celui de ses deux filles, Juliette avait à payer celui de sa domestique Toinette Gavard, vieille et fidèle servante qui l'avait élevée et qui avait vu naître ses enfants. Elle emmenait aussi le mari de cette femme, maître Bertrand, qui avait été pendant vingt ans jardinier au service de M. Ferdinand Martigné, le père de Juliette. La présence de Toinette et de Bertrand devait être d'ailleurs une protection pour ses enfants, et cette pensée l'emportait sur toute autre considération.

Si Juliette avait de bonnes raisons pour payer le passage de deux domestiques dont elle connaissait le dévouement et la fidélité, Clémence, en revanche, aurait bien pu se dispenser d'emmener sa femme de chambre Brigitte et un grand flandrin nommé Hercule Caritaud, qu'elle avait depuis deux ans à son service.

Malgré son avarice, M^{me} Geneviève Martigné se donnait aussi le luxe de se faire accompagner par sa domestique, Opportune Lecerre, anguleuse et sèche personne, aussi

maigre que sa maîtresse était grasse, et aussi hargneuse avec les autres domestiques qu'elle était humble et douce en apparence avec ses supérieurs.

Valentin prétendait que cette créature pointue était un remords vivant attaché à M^{me} Geneviève Martigné pour lui reprocher l'état trop florissant de sa personne. Lui-même ne comptait d'abord emmener aucun domestique; mais, grâce à sa bonté ordinaire, il se laissa entraîner à se charger d'un gamin de quinze à seize ans, nommé Joseph Furetal, qui s'était impatronisé chez Valentin. Ce dernier lui faisait cadeau de ses vieux habits pour le récompenser de broser les neufs. Comme il avait toujours la main ouverte, il faisait vivre maître Joseph; malgré les nombreux défauts de Furetal, Valentin avait fini par s'attacher à son *esclave*, comme il l'appelait en riant. De son côté, le pauvre petit diable, qui avait cruellement pâti jusqu'au moment où sa bonne étoile lui avait fait rencontrer M. Mazeran, éprouvait pour Valentin une affection d'autant plus vive que c'était la seule personne qui lui eût jamais témoigné de l'intérêt.

Tout en se disant que c'était une folie dans sa position de fortune d'emmener ce gamin, Valentin ne put résister aux supplications de Furetal.

Les autres domestiques que nos voyageurs emmenèrent avec eux étaient Baptiste Quinotte, le valet de chambre de Savinien Guitarnan; James Kanstick, le froid, correct et imperturbable *servant* de sir Richard Overnon; enfin Abdul Sherazie et Bhyrrub Komul, les serviteurs indous de M. Morany.

Ces deux derniers obéissaient comme des esclaves au moindre geste, au premier regard de M. Morany. Parfois cependant celui-ci semblait gêné par leur présence, et ses yeux évitaient involontairement leurs yeux brillants, mais impassibles.

M^{me} Bartelle avait même remarqué, mais sans y attacher aucune importance, que Morany n'avait jamais l'air de s'occuper d'elle lorsque l'un ou l'autre des domestiques indous était dans l'appartement, et qu'il s'éloignait précipitamment de la jeune femme aussitôt qu'il entendait le pas d'Abdul ou de Bhyrrub.

Il va sans dire que tous les domestiques (les Européens au moins) se faisaient complètement illusion sur l'Afrique et sur la manière de voyager dans l'intérieur des terres. Quelques-uns d'entre eux (ainsi qu'on l'apprit plus tard) se figuraient qu'ils n'auraient qu'à se faire servir par les naturels du pays.

S'ils avaient pu soupçonner la vérité, il est probable que, sauf Joseph Furetal et le couple fidèle des Gavard, aucun d'eux n'aurait consenti à quitter Paris, malgré les gages splendides qu'on leur promettait. Mais, comme il arrive souvent, la conversation de la cuisine était un reflet de celle du salon, et les châteaux en Espagne des domestiques se bâtissaient sur le modèle de ceux de leurs maîtres.

XIII.

Quelques jours avant son départ pour le cap de Bonne-Espérance, M. Morany donna rendez-vous à M. Gurnout, rue de Laval.

Ce dernier n'eut garde de manquer à l'appel de son patron.

— Monsieur Gurnout, lui dit le prétendu Gardélan, j'ai un voyage à faire, et je voudrais emmener avec moi un homme intelligent et dévoué.

Gurnout baissa modestement les yeux.

— J'ai pensé à vous.

— Oh! monsieur, que de bontés!... murmura Gurnout en s'inclinant.

— Êtes-vous disposé à m'accompagner?

— Certainement, monsieur; de grand cœur.

— Je vais à Vienne, d'abord, et de là en Moldavie.

— En Moldavie?

— Mon Dieu, oui. Cela vous effraie?

— Nullement, monsieur.

— Il va sans dire que vos appointements seront augmentés. Je me charge de tous vos frais de voyage, de nourriture, etc., et je vous donnerai cinq cents francs par mois.

Gurnout se confondit en remerciements.

— A propos, reprit Morany, j'ai des raisons particulières pour faire le voyage d'ici à Vienne très-rapidement et sans que rien puisse révéler mon passage. En conséquence, j'envoie mes bagages à l'avance. Je vous prie d'en faire autant.

— Oh! moi, j'ai si peu de chose!...

— N'importe. Notre voyage sera long, et de Vienne en Moldavie, nous aurons des nuits à passer. Faites une caisse des objets dont vous pouvez avoir besoin et adressez-la à l'hôtel de l'*Archer-Royal*, à Vienne; c'est là que nous descendrons.

— Très-bien, monsieur.

— Voici dix louis pour le cas où vous auriez quelques petites emplettes à faire. Que votre caisse parte demain. Dites à votre concierge que vous allez en Angleterre, en Belgique, n'importe où, enfin, excepté en Autriche; mais ne parlez ni de moi, ni du but de notre voyage. Comme vous habitez seul et n'avez pas de famille, cela vous sera plus facile qu'à tout autre.

— Certainement, monsieur. Quand partirons-nous?

— Après-demain matin, par le train de sept heures dix minutes. Soyez ici demain soir à minuit. Je vous ferai préparer un lit, et nous partirons ensemble pour la gare. Bonsoir, monsieur Gurnout.

Celui-ci se retira tout joyeux.

Le lendemain, Morany arriva rue de Laval à onze heures et demie. Il avait avec lui dans sa voiture son kansamah Abdul-Sherazie.

Par un surcroît de précautions, M. Morany se fit descendre cette fois rue Saint-Lazare, à la gare du chemin de fer. Il renvoya la voiture, traversa la galerie de l'Horloge, sortit par la rue d'Amsterdam qu'il monta jusqu'à la rue de Tivoli, prit cette dernière rue, celle de Clichy, la rue Moncey, la rue Blanche, la rue Chaptal, la rue Pigalle et arriva enfin rue de Laval.

— Suis-moi sans faire de bruit, dit-il au kansamah en ouvrant la petite porte du jardin.

Abdul ôta ses sandales et se glissa derrière son maître.

Au lieu de se diriger comme d'habitude vers la maison, Morany s'avança vers la droite et conduisit le kansamah auprès d'un petit bouquet d'arbres.

— C'est là qu'il faut creuser la fosse, lui dit-il.

— Il me manque des outils.

— Tu trouveras une pelle et une pioche sous le tas de sable... tiens, là..., ajouta-t-il en remuant avec sa canne un petit monceau de sable destiné aux allées.

— Je tiens les outils, répondit Abdul après un moment de silence.

— Creuse au pied de ce grand arbre, Tu n'oublieras pas de trouer de quelques coups de pioche la poitrine du cadavre pour donner issue aux gaz qui, plus tard, soulèveraient la terre au-dessus de lui et révéleraient sa présence.

— Soyez tranquille, dit Abdul. Avant d'être *bhuttote* j'ai été *lughae*, et je n'ai pas encore oublié mon ancien métier ¹.

— Dès que tu auras terminé la fosse, tu monteras par le petit escalier dans la chambre qui touche le salon. Fais attention que le concierge ne te voie pas passer.

— Soyez tranquille, Sahid, murmura le kansamah, qui s'était déjà mis à la besogne.

Exact au rendez-vous, M. Gurnout arriva à minuit, enveloppé d'un grand manteau de voyage et tenant à la main un petit sac de nuit.

— Votre caisse est partie? demanda Morany, qui tenait à ce que le départ de Gurnout fût bien constaté dans sa maison, afin d'éviter que sa disparition ne donnât lieu à des recherches.

— Oui, monsieur, me voilà tout prêt à vous suivre.

— Très-bien.

Ils causèrent quelques minutes du voyage de M. Morany, à propos duquel ce dernier bâtit une histoire avec cette facilité d'invention et de mensonge qu'on retrouve chez tous les Indiens.

— Il est temps de dormir, dit enfin M. Morany, car il faut que nous soyons sur pied demain à cinq heures. Je vais vous montrer votre chambre.

Il alluma un flambeau.

— Venez, ajouta-t-il.

Il ouvrit en même temps la porte du cabinet où le kansamah, le *roomal* à la main, attendait la victime qu'on lui avait désignée.

¹ Le *bhuttote* est le *thug* chargé spécialement d'étrangler les victimes au moyen du *roomal* ou mouchoir sacré. On n'arrive à ce grade qu'après avoir passé par les emplois de *lughae* (fossoyeur) et de *sotha*. On appelle *sotha* le *thug* qui va à la recherche des victimes pour les signaler ou les amener à sa bande

— Couchez-vous et dormez bien, dit M. Morany, élevant la voix et laissant en même temps tomber le flambeau comme par accident.

Tandis que Gurnout cherchait son chemin à tâtons, Abdul, déjà habitué à l'obscurité, s'approcha doucement du malheureux. Il lui jeta autour du cou le mouchoir que terminait un nœud, qui revint de lui-même dans la main du kansamah par la manière dont il avait été lancé.

Abdul donna une saccade ; on entendit un râlement, puis un corps s'affaissa sur le plancher avec un bruit sourd aussitôt étouffé par l'épaisseur du tapis.

— En vérité, Abdul, tu n'as pas oublié les leçons du vieux Saffiz-Khan, dit Morany avec un calme inouï. Le chef avait eu raison de te citer comme un habile *bhutote*.

Abdul sourit comme un homme qui reçoit un compliment flatteur. Puis, mettant sur ses épaules le cadavre du pauvre Gurnout, il le porta au jardin.

Au bout d'une heure, il revint trouver M. Morany.

— Eh bien ? demanda ce dernier.

— C'est fait.

— As-tu songé à mettre dans la fosse la chaux qui était à côté du tas de sable ?

— Oui, sahib.

— Tu as tassé la terre, et pris toutes les autres précautions pour que rien ne révèle que le sol a été remué à cet endroit ?

— N'ai-je pas dit au sahib que j'avais été deux ans *lughàee* ?

— Tu as raison. Maintenant, écoute : tu vas prendre le manteau de cet homme et son chapeau. Tu descendras en t'enveloppant jusqu'aux yeux, et tu suivras le père Toulouzé afin qu'il croie avoir vu sortir l'homme qu'il a

fait entrer. Une fois dehors, tu m'attendras au coin de l'église Notre-Dame-de-Lorette.

— *Bot atcha, sahib.* (Très-bien ! seigneur.)

Une demi-heure après, M. Morany rejoignit son complice. Ils prirent une voiture de place à la station qui existait alors au coin de la rue Ollivier et du faubourg Montmartre et se firent conduire à l'Odéon. De là, ils rentrèrent comme d'habitude par le jardin.

XIV.

Au mois de mai 1855, tous nos voyageurs s'embarquèrent sur le *Neptune*, beau trois-mâts du Havre, qui devait toucher au cap de Bonne-Espérance en se rendant à l'île Bourbon.

Juliette avait emporté beaucoup de livres anglais relatifs à l'Afrique. A peine installée à bord du *Neptune*, elle se mit à lire avec assiduité. Clémence voulut aussi apprendre l'Anglais, mais elle y renonça bientôt.

— Je n'ai pas le temps, disait-elle naïvement.

Ce qui ne l'empêchait pas, une heure après, de se désoler en disant qu'elle s'ennuyait, qu'elle ne savait que faire, etc.

Une partie de son temps se passait à jouer aux cartes, à feuilleter quelques romans, et surtout à coqueter avec Savinien, Overnon, Valentin et les trois officiers du bord. Par suite de leur nouveauté, ceux-ci avaient la préférence. Clémence s'en donnait à cœur-joie à tourmenter ces braves et loyales natures qui avaient pris au sérieux ses œillades et ses paroles décevantes.

Un soir, après avoir causé quelques instants avec son

cousin Mazeran, elle le planta là tout à coup pour coquer avec le second du navire. Valentin, froissé, s'éloigna brusquement. Il alla s'asseoir tout à fait à l'arrière, sur les cages à poules qui garnissaient la dunette.

Il se sentait profondément triste. L'aspect de la pleine mer, qui porte naturellement à la mélancolie, ajoutait encore à sa tristesse. Il appuya son front sur sa main et se mit à regarder l'eau qui s'enfuyait en gémissant sous les flancs du navire. Un moment il se pencha tellement en dehors, que la moitié de son corps dépassait la balustrade.

— Est-ce que tu as envie de te jeter à l'eau ? lui demanda tout à coup la voix de Juliette, qui tremblait un peu, quoique la jeune femme parlât en souriant.

— Ma foi ! répondit-il, c'est peut-être ce que j'aurais de plus sage à faire.

— Alors, tu ne le feras pas, reprit Juliette sur le même ton de plaisanterie.

— Quel est ce livre ? demanda-t-il en montrant le volume que M^{me} Bartelle tenait à la main.

— Une grammaire anglaise.

— Et tu ne t'endors pas ?

— Quelquefois : mais je me réveille et je recommence.

— Je ne t'aurais jamais crue si courageuse.

— Ce n'est pas du courage mais de la raison.

— Sérieusement, je t'admire. Je découvre chaque jour en toi une foule de qualités nouvelles. Qui peut t'avoir transformée ainsi ?

— La nécessité. D'ailleurs, ajouta-t-elle, ce que je fais, toute autre femme le ferait à ma place.

— Non, ma chère amie, reprit Valentin en secouant la tête, ou du moins une autre femme ne le ferait pas avec la même abnégation courageuse et modeste. Ah ! pourquoi faut-il ?...

Il s'interrompt brusquement.

— Eh bien !

— Rien, répondit-il en se passant la main sur les yeux. Ah ça ! reprit-il après un moment de silence, tu aimais donc bien M. Bartelle, que, pour le retrouver, tu aies ainsi consenti à exposer non-seulement ta vie, mais celle de tes enfants ?

Juliette soupira et resta un moment silencieuse.

— N'est-ce pas mon devoir de tout sacrifier pour retrouver mon mari ? dit-elle enfin.

— Toujours le devoir !

— Oui, le devoir ; c'est ce mot qui nous sauve, nous autres femmes. Sans la religion et le devoir, que deviendrons-nous ? Tu ne sais pas de quelle confiance on est pénétré lorsqu'on peut se dire : « Ceci est mon devoir. » Et quelle satisfaction on éprouve lorsqu'on a le droit de se répéter à la fin de la journée : « Aujourd'hui encore, j'ai rempli mon devoir. »

— Tu as raison, Juliette, répondit Valentin d'un air songeur ; ce que tu dis là, je l'ai senti moi-même. Le malheur de ma vie est de n'avoir pas eu ce sentiment du devoir assez développé. J'ai manqué d'un principe, pour ainsi dire visible, qui me servit de guide et de point de repère. Il m'aurait fallu un intérêt assez puissant pour occuper mon activité et donner un but à ma vie. Ce que je n'ai pas eu le courage de faire pour moi-même, il me semble maintenant que je l'aurais peut-être fait pour d'autres.

— Je le crois aussi, dit Juliette avec vivacité. C'est un grand malheur que tu sois resté orphelin à quinze ans. Tu croyais que tes folies ne pouvaient causer de chagrin et de dommage qu'à toi-même, et c'est ce qui t'a perdu. Mais tu es jeune encore, et tu peux...

— Je ne puis rien, reprit-il tristement ; car il me manque un but vers lequel me diriger.

— Songe à refaire ta fortune.

— Cela ne suffirait pas, Juliette. J'aime les avantages que procure l'argent, et pourtant je hais l'argent lui-même. Pour secouer l'indifférence, la torpeur qui se sont emparées de mon esprit, il me faudrait une passion, ou plutôt un devoir comme tu dis.

— Clémence est libre maintenant, murmura Juliette. Sa fortune dépend de l'expédition que nous allons entreprendre, et au succès de laquelle tes efforts peuvent contribuer.

— Ce succès même nous séparerait à jamais, Clémence et moi. Je suis trop fier pour me laisser enrichir par elle. D'ailleurs, je la connais ; si elle redevient riche, elle ne songera qu'à recommencer son existence d'autrefois. Unir un jaloux comme moi à une coquette comme elle, ce serait nous préparer un enfer à tous deux. Qu'elle soit pauvre ou riche, d'ailleurs je sens que je ne pourrais jamais trouver le bonheur auprès d'elle.

— Pourquoi ?

— Elle est trop coquette et je crains qu'elle n'ait pas de cœur. Ne me dis pas le contraire, Juliette ; je sais qu'au fond tu es de mon avis, et qu'un jour même tu lui as reproché son insensibilité, précisément à cause de moi. Exigeant et jaloux comme je le suis, il faut justement que je m'attache à une coquette ! Sais-tu pourtant quel était mon rêve autrefois, oui, même au plus fort de mes folies, au milieu de ces orgies stupides qui ont dévoré ma jeunesse, ma fortune, ma santé, et peut-être mon cœur, hélas ? Je rêvais une femme qui m'aimât profondément, entièrement, exclusivement. Oh ! si je l'avais trouvée alors !...

— Tu l'aurais trahie peut-être pour des femmes indi-

gnes d'elle, et si cette femme avait eu le cœur que tu rêvais, elle aurait cruellement souffert.

— Tu as encore raison, dit-il après un moment de réflexion ; oui, tu as raison. Comme tous les égoïstes, comme tous les hommes enfin, j'aurais voulu prendre tout le cœur, toute la vie d'une femme et ne lui donner en échange qu'une partie de mon cœur et de ma vie. Je sens que tu dis vrai ; mais je sens aussi, je te le jure, je sens que, maintenant, il n'en serait plus ainsi ; mais *maintenant* il est trop tard.

— Qui sait ? murmura Juliette.

— Oh ! je ne me fais pas illusion. Autrefois, peut-être, on aurait pu m'aimer, mais qui donc aujourd'hui aurait la folie d'appuyer son cœur sur une branche morte comme mon cœur ? Tiens ne parlons plus de cela. Lorsque je songe à la vie que je pouvais mener et à celle qui m'attend, j'ai des envies de me jeter dans ces vagues qui semblent m'inviter à chercher dans leur sein le calme et l'oubli.

Par un mouvement instinctif, Juliette appuya vivement sa main sur le bras de Valentin, qu'elle serra avec une force dont le jeune homme resta tout surpris.

— Oh ! mais, tu es forte comme un Turc ! fit-il en riant, quoiqu'une larme roulât encore dans ses yeux.

— N'est-ce pas ? répondit-elle sur le même ton. Ecoute, Valentin, parlons sérieusement. Tu te plaignais tout à l'heure de n'avoir pas de devoir à remplir, je vais t'en indiquer un, et le plus noble qui puisse occuper toutes les facultés, tout le dévouement d'un homme.

— Parle.

— Regarde Cécile et Emma qui jouent là-bas auprès de cette bonne Toinette. As-tu songé à ce que deviendraient ces pauvres enfants, si je ne puis retrouver leur

père, ou si je succombe moi-même dans ce périlleux trajet que nous allons entreprendre ?

— Quelle idée !

— Eh bien ! Valentin, si je meurs, jure-moi de veiller sur mes filles, de les aimer, de me remplacer enfin au besoin près de ces pauvres enfants !

— Je te le promets ! s'écria-t-il avec empressement. Ne sais-tu pas d'ailleurs combien je les aime, ces chères petites ?

— Oui, je le sais mon ami. Je sais que, dans un moment de danger, tu sacrifierais ta vie pour les sauver, mais c'est plus encore que je te demande. Je te prie de veiller sur elles comme j'y veille moi-même, c'est-à-dire de faire de cette sollicitude ta principale, ton unique occupation. Si elles sont malades, tu veilleras à leur chevet ; si elles sont pauvres, tu travailleras pour les nourrir ; si elles aiment, tu chercheras à diriger leur affection vers quelqu'un qui en soit digne ; enfin, tu vivras par elles et pour elles jusqu'au moment où tu pourras abandonner ta tâche à deux époux capables de la continuer. Ne me réponds pas tout de suite, Valentin ; je ne veux pas d'une promesse faite dans un moment d'en trainement. Réfléchis auparavant à tout ce que j'exige de toi.

Il secoua doucement la tête en souriant du sourire affectueux et bon qui donnait tant de charme à sa physionomie

— J'ai réfléchi, dit-il, et j'ai compris qu'en donnant un protecteur à tes enfants, tu voulais en donner un à ton écervelé de cousin. Eh bien ! soit ; j'accepte le devoir que tu m'offres avec toutes ses conséquences.

Il courut prendre les petites filles, les amena près de leur mère ; puis réunissant leurs deux têtes mignon-

nes pour les embrasser à la fois, il murmura de manière à n'être entendu que de M^{me} Bartelle :

— Si jamais elles étaient orphelines, je jure devant Dieu de leur servir de père !

— Merci, Valentin, dit Juliette en lui tendant la main avec émotion, tandis que les deux enfants couraient reprendre leurs jeux.

Savinien, envoyé par M^{me} Martigné, s'approcha en appelant Valentin. Celui-ci fit un geste d'impatience et s'éloigna en passant son mouchoir sur ses yeux pour essuyer quelques larmes qui mouillaient ses paupières.

— Allons, murmura Juliette, si je meurs, du moins il veillera sur mes enfants, et le devoir sacré qu'il vient d'accepter le protégera lui-même contre les funestes idées qui le prennent quelquefois. Pauvre Valentin !

Comme elle se levait en prononçant son nom à demi-voix, elle aperçut à côté d'elle M. Morany, que la *brigantine* (la voile du mât d'artimon) masquait en partie, car il faisait déjà fort sombre.

— Ah ! vous étiez là ! dit-elle en rougissant, comme s'il avait pu lire dans sa pensée.

— J'arrive à l'instant, répondit-il avec un empressement qui fit supposer le contraire à la jeune femme.

Froissée de cet espionnage dont elle n'était pourtant pas assez certaine pour avoir le droit de le lui reprocher, Juliette s'éloigna de M. Morany, qui cherchait à lui parler.

Un éclair de fureur traversa les yeux de l'Eurasien.

— Patience ! murmura-t-il avec un accent de sombre jalousie.

Puis, après être resté quelques minutes perdu dans ses rêveries, il appela son kansamah. Il ne se doutait guère qu'Abdul était à deux pas de lui, couché sous un

des bancs de la dunette. Au lieu d'accourir à l'appel de son maître, le kansamah s'éloigna en rampant. Deux minutes après, il revint, portant une sorte de petit réchaud sur lequel était une boule incandescente dont Morany se servit pour allumer son cigare.

— Eh bien ! dit Bhyrrub au kansamah qui le rejoignit sur le gaillard d'avant.

— Il aime toujours la tourterelle blanche, répondit Abdul, qui appelait ainsi M^{me} Juliette Bartelle, et il est jaloux de Valentin *sahib* (seigneur).

— Ainsi il trahit le maître pour cette femme, murmura Bhyrrub.

— Non ; il n'a encore rien révélé.

— Soit, mais un jour ou l'autre il le fera.

— Pas avant qu'il ne soit seul avec la tourterelle blanche, et maître de son sort.

— Il se promène souvent le soir sur la dunette et se penche quelquefois sur le bastingage pour regarder les vagues. En le poussant un peu, un jour que la mer sera grosse...

— Garde-t'en bien ; ce serait donner aux *feringhees* (chrétiens, étrangers) des inquiétudes qui les empêcheraient peut-être de continuer leur voyage.

— Que faire alors ?

— Laisse Morany terminer la tâche que seul il peut accomplir. Quand il ne restera plus qu'elle et lui, alors nous remplirons les ordres du chef.

— Abdul, M^{me} Martigné est bien belle, murmura le khitmurgar.

— Et M^{me} Bartelle est envoyée par Kalec (la Vénus indoue) pour réjouir les yeux et le cœur de ses fidèles.

Tous deux se regardèrent. Un sourire d'intelligence glissa sur leurs lèvres sensuelles, et ils échangèrent un signe mystérieux.

Ils regagnèrent ensuite le petit logement qu'ils occupaient dans l'eutrepont, allumèrent leurs *gargoulis*¹, et prolongèrent leur conversation bien avant dans la nuit.

Huit jours plus tard, les passagers du *Neptune* découvraient la montagne de la Table. Ils débarquèrent à *Cap-Town* le 24 juillet, juste deux mois et demi après leur départ du Havre.

XV.

La ville du Cap (*Cap-Town*) est située au pied de trois hautes montagnes, en face de la mer, à laquelle un terrain sablonneux conduit par une pente insensible. La montagne de la *Tête-du-Lion*, jointe à celle de la *Croupe-du-Lion*, abritent la baie de la Table des vents de l'ouest et servent de rempart à la ville.

Plusieurs rues parallèles montent du rivage vers la montagne de la Table. D'autres rues perpendiculaires à celles-ci, parallèles aussi, mais de moindre largeur, traversent toute la ville.

Larges et bien aérées pour la plupart, ces rues sont plantées d'arbres qui donnent un peu d'ombre aux maisons et interceptent le réverbération du soleil, dont les rayons brûlants se réfléchissent sur les flancs de la montagne et sur les murs presque tous blanchis à la chaux. La ville est pavée en grande partie, mais dès que com-

¹ Sorte de pipe indoue, composée d'une noix de coco à demi remplie d'eau, que surmonte un tuyau ayant à peu près la forme d'une clarinette dont la partie supérieure ou pavillon remplit le rôle du fourneau. On aspire la fumée par un petit trou pratiqué dans la noix de coco. C'est le *houka* du peuple.

mencent les vents du sud-est, un nuage épais de poussière aveugle les habitants et pénètre jusque dans l'intérieur des maisons. Les habitations, soigneusement entretenues et généralement à trois ou quatre étages, sont bâties en brique ou en granit rouge, ce qui leur donne un peu de monotonie.

Un gouverneur anglais y réside avec de nombreux fonctionnaires de la même nation, et son autorité s'étend sur toute la colonie, dont les limites s'accroissent chaque jour.

Grâce à sir Richard ainsi qu'aux nombreuses lettres de recommandation qu'il apportait, chacun se mit à la disposition de la famille Martigné.

Tandis que sir Richard, Valentin et même le sentimental Guitarnan couraient de droite et de gauche pour se procurer des renseignements et les objets dont ils avaient besoin pour leur futur voyage, Morany, prétextant une indisposition, ne sortait presque pas de sa chambre. Ses amis venaient souvent le voir et s'étonnaient que son indisposition lui laissât si bonne mine. En réalité, il se portait parfaitement bien, mais sachant que plusieurs officiers des régiments alors en garnison au Cap avaient séjourné dans l'Inde, il avait probablement ses raisons pour ne pas s'exposer à rencontrer d'anciennes connaissances. Il est vrai aussi que les métis et les mulâtres sont vus de fort mauvais œil dans le pays et que personne ne les reçoit. La position de Morany eût été fort difficile, et ses amis supposèrent que c'était là le vrai motif de sa réclusion volontaire.

Un soir, Abdul Shérazie vint prévenir son maître qu'un étranger le demandait.

- Quel est son nom ? demanda Morany.
- Il a refusé de le dire, sahib.
- Est-ce un blanc ?

— Je crois que c'est un Arabe, sahib.

— Fais-le entrer, dit Morany après un instant de silence.

L'individu annoncé par Abdul entra aussitôt.

C'était un homme de taille moyenne, vêtu d'un long vêtement jaune en forme de tunique et d'un turban. Il appartenait évidemment à une race mélangée. Au front et au nez de l'Arabe, il joignait les lèvres épaisses et le menton fuyant du nègre.

Quoiqu'il n'eût en réalité qu'une trentaine d'années, sa figure, usée par les excès, en portait quarante.

Avant de parler, il attendit que le kansamah se fût retiré.

Pendant ce temps, Morany et lui s'examinaient avec une égale attention.

Enfin le nouveau venu tira de sa ceinture un papier contenant deux ou trois mots écrits en hindoustani et le remit à l'Eurasian qui le parcourut rapidement.

— Enfin ! dit Morany avec un geste de satisfaction, tu es Ben Mossul ?

— Oui, sahib.

— A quel pays appartiens-tu donc ?

— A la *Mrima*¹. Mon père était un Arabe de Zanzibar ; ma mère était Africaine.

— Tu as bien tardé à venir.

— J'arrive de Qullimané pour le service du maître.

— Rapportes-tu des nouvelles de M. Gaspard Novéal ?

— Hélas ! non, sahib.

— Tu es sûr du moins qu'il n'est point revenu par Qullimané ?

¹ On appelle *Mrima* la contrée au sud de *Mombas*, frontière méridionale du *Sawahill*, qui est une portion de la côte africaine située vis-à-vis de l'île de Zanzibar.

— Oh ! pour cela, je le garantis.

— Tu crois alors qu'il est toujours dans le même pays ?

— Oui, sahib.

— Comment se fait-il qu'après être allé si près de lui avec le capitaine Bartelle...

— Bartelle ?

— Celui qui se faisait appeler Prosnier, et qui était parti de Zanzibar avec un vieil Arabe que tu as tué, n'est-ce pas ?

— L'Arabe ? oui, sahib.

— Comment se fait-il, te dis-je, que tu n'aies pu arriver jusqu'à M. Novéal ?

— Je vais vous l'expliquer. Lorsque les sauvages nous ont faits prisonniers, le capitaine et moi...

— Silence ! interrompit vivement Morany, qui venait d'entendre dans l'escalier la voix de Savinien et celle de sir Richard.

— Qu'y a-t-il ?

— Des visites qui m'arrivent et qui ne doivent pas te voir encore. Entre dans cette chambre. Je te ferai demander après leur départ.

Les deux jeunes gens accouraient joyeux. Ils apportaient des renseignements récemment parvenus au sujet de M. Novéal et de M. Bartelle.

D'après ces renseignements, qui provenaient principalement d'une lettre écrite par un officier en tournée de chasse aux environs de Winsburg, deux Français, dont un portait une longue barbe blanche, parcouraient les terrains giboyeux situés entre Bootchap et Winsburg. Vivant comme de vrais sauvages de leur chasse et de leur pêche, ils fuyaient les habitations et couchaient au milieu des forêts.

Une seconde lettre venant de Smithfield parlait aussi de ces deux chasseurs et ajoutait aux détails déjà fournis

par la missive précédente, que ces deux hommes étaient des marins, ce qui se rapportait fort bien, on le voit, à M. Bartelle.

— Demain, dit Savinien, qui portait la parole, nous devons voir le colonel Carthy, qui revient justement de Colesberg (la dernière garnison anglaise de la colonie), et qui nous donnera de nouveaux détails. Il me semble, du reste, que ceux que nous avons obtenus sont de nature à nous encourager beaucoup.

— Certainement, répondit Morany, qui avait hâte de retourner à son Arabe, et qui prétextait un violent mal de tête pour congédier plus vite ses visiteurs.

Ceux-ci apprirent en rentrant que le colonel Carthy était déjà arrivé.

Ils coururent chez lui, conduits par un de ses amis, qui s'était chargé de la présentation.

Le colonel Carthy était un grand bel homme à la figure martiale et bronzée par le soleil. Il accueillit fort gracieusement sir Richard et les deux Français.

Les renseignements qu'il s'empressa de leur fournir ne firent que confirmer une partie de ceux qu'ils avaient déjà obtenus.

Il leur donna en outre un conseil précieux dont ils comprirent immédiatement l'importance, et que tout le monde, du reste, les engagea à suivre.

— En ce moment, messieurs, leur dit-il, on attend de jour en jour à Graaf-Reinet le retour d'une expédition composée de savants et de chasseurs, qui viennent d'explorer les bords de quelques uns des affluents de la rivière Orange.

« Si M. Novéal et M. Bartelle se trouvent dans cette direction, comme vous le supposez, il est probable que les explorateurs en question en auront entendu parler. En tout cas, ils pourront vous donner des détails sur le

voyage et sur les meilleurs moyens de l'accomplir. Leurs bœufs et une partie de leurs chariots leur deviendront maintenant inutiles, et ils seront probablement disposés à les vendre bon marché.

« Les bœufs surtout seront une excellente acquisition pour vous ; il faut avoir voyagé en Afrique pour savoir de quelle importance est un bon attelage de bœufs habitués à la route et endurcis à la fatigue.

« J'ajouterai qu'en partant de Graaf Reinets la route est moins longue et moins fatigante, et que vous rencontrerez d'excellents pâturages pour vos bestiaux, ce qui est une considération fort importante pour un tel voyage. Enfin vous évitez ainsi la traversée du *Karoo* ou désert, qui est toujours pénible. »

Le raisonnement du colonel était tellement évident que sir Richard et ses compagnons s'empressèrent de s'y conformer. Ils prirent passage sur un navire qui touchait à Port-Elisabeth, et se firent débarquer dans cette ville, d'où ils gagnèrent Graaf-Reinets.

Cette ville a conservé son caractère hollandais. Ses maisons à tourelles et à pignons irréguliers charment les yeux par leur air de propreté. La population, qui monte à quinze ou seize mille âmes, se compose de marchands et de colons.

Au moment où nos voyageurs arrivèrent à Graaf-Reinets, l'expédition dont leur avait parlé le colonel Carthy venait d'y rentrer.

Aucun des voyageurs qui la composaient n'avait entendu prononcer ni le nom de M. Novéal, ni celui de M. Bartelle. Seulement quelques-uns d'entre eux confirmèrent encore les renseignements déjà recueillis au Cap, en racontant que des Griquas¹, qu'ils avaient ren-

¹ Tribu composée de Hottentots de race pure et de métis.

contrés, leur avaient parlé de deux Européens qui parcouraient le pays, chassant, pêchant et vivant dans les bois. On voit que le dire des Griquas coïncidait parfaitement avec les lettres de Winsburg et de Colesberg. Ces individus n'étant ni Anglais, ni Hollandais, d'après l'opinion des Griquas, pouvaient fort bien être des Français. Un d'eux avait la barbe blanche.

On croit si facilement ce qu'on désira, que les Martigné se regardèrent comme certains d'avoir découvert la trace de M. Novéal. Je n'ajoute pas de M. Bartelle, car le pauvre capitaine ne comptait que pour sa femme.

On s'empressa de faire tous les préparatifs du voyage. Avant tout il fallait se pourvoir de guides, de chariots, de bœufs et de chevaux. Suivant le conseil du colonel, qu'approuvèrent tous les gens expérimentés, on acheta aux explorateurs qui venaient d'arriver la plupart de leurs bœufs et quatre de leurs chariots qui se trouvaient encore en bon état, malgré leurs pénibles épreuves, et qui n'avaient besoin que de réparations peu importantes.

Comme il n'y avait pas assez de ces quatre chariots pour tous nos voyageurs, on en acheta deux autres chez des colons du voisinage. Chacun d'eux coûta de dix-huit cents à deux mille francs.

Pour traîner tous ces équipages, il fallut aussi se procurer de six à huit paires de bœufs par wagon, sans compter les bœufs destinés à remplacer ceux qui tomberaient malades en route.

Ces animaux étant beaucoup moins chers alors qu'ils ne le sont maintenant, chaque paire ne revint qu'à cent ou cent vingt francs.

La petite caravane dut aussi emmener des vaches et quelques chèvres pour fournir la provision de lait nécessaire à la cuisine et surtout au café au lait, sans lequel, suivant l'habitude des Boërs, on ne se met

jamais en route. On avait aussi acheté des chevaux, dont les hommes comptaient se servir pour chasser, et qui sont d'ailleurs nécessaires pour découvrir les gués des rivières et pour courir à la recherche des bestiaux lorsque les rugissements des lions leur ont fait prendre la fuite et se disperser dans les bois.

Chaque wagon exigeait trois domestiques. D'abord un *driver* ou cocher, qui, assis sur le siège de devant, conduit l'ensemble de l'attelage, et s'occupe spécialement des bœufs les plus rapprochés du chariot; puis un *leader* (conducteur, guide) chargé de diriger les bœufs de tête. Le troisième domestique veille sur les bœufs de rechange et sur les animaux malades. Le driver reçoit environ un *shilling* (1 fr. 25 c.) par jour, et les deux autres 6 à 7 *pence* (60 ou 70 c.). Ceux-ci étaient des Hottentots.

Quant aux provisions, elles se composaient de farine, riz, sucre, café, thé, viande salée, biscuit de mer, eau-de-vie, vin, épices de tout genre, poudre, plomb, tabac, (pour les Hottentots), etc.; puis des haches, pioches, leviers, crics, tentes, couvertures et vêtements de rechange, marmites, broches, bouillottes, casseroles, de la vaisselle, etc. Joignez tout cela aux caisses dont s'étaient encombrées nos voyageuses, et vous verrez que le chargement des wagons était complet.

Le guide, qui avait dirigé l'excursion des chasseurs, consentit à repartir avec la nouvelle expédition, quoique sa santé fût cruellement altérée par les fatigues de son premier voyage. C'était un Griqua. Il connaissait parfaitement le pays, mais il manquait de fermeté et se laissait facilement effrayer.

XVI.

M. Morany avait eu d'abord l'intention de proposer pour guide son ami Ben-Mossul, qu'il avait envoyé à Graaf-Reinet dès qu'il avait été décidé qu'on partirait de ce point. Malheureusement le métis arabe se montrait aussi peu disposé à se mettre en évidence dans cette contrée que Morany lui-même.

Poussé par Morany, il finit par lui avouer ou plutôt par lui laisser deviner la vérité.

— Il y a deux ans, comme je traversais le pays des Griquas pour retourner au Cap, dit-il, j'ai rencontré un capitaine anglais qui revenait d'une excursion de chasse. Il ramenait avec lui dix beaux chevaux qu'il avait achetés aux Griquas. Son guide l'avait abandonné, il m'a pris pour le remplacer. Il allait à Graaf-Reinet. Une nuit, les lions ont fait peur aux chevaux, qui ont rompu leurs attaches et qui se sont sauvés dans la forêt.

— Tous ?

— Oui, sahib ; moi, je me suis mis à leur recherche.

— Et tu ne les as pas trouvés, bien entendu ? dit Morany, qui devinait la fin de l'histoire.

— Non, sahib. Alors, vous comprenez, je n'ai pas osé revenir auprès du capitaine.

— Naturellement.

— Par malheur, il avait avec lui de méchantes gens qui ont prétendu que j'avais volé les chevaux pour les vendre à d'autres Griquas... Alors il s'est mis à ma poursuite.

— Je comprends; tu crains de tomber entre ses mains.

— Non, sahib; il est mort.

— Un accident, probablement ?

— Oui, sahib.

— Et je suis sûr qu'on aura eu l'injustice de t'accuser à ce propos ?

— Hélas! oui, sahib; mais par Allah, qui m'entend, j'étais innocent comme l'agneau qui vient de naître.

— Si le capitaine est mort, que peux-tu craindre ?

— Il y avait trois autres officiers qui sont restés avec nous pendant huit jours et qui me connaissent. Je crois que leur régiment est à Graaf-Reinet ou à Colesberg.

— Très bien ! fit Morany. Je comprends la modestie qui te porte à rester dans l'ombre. Il faut cependant que tu viennes avec nous. Seulement je t'amènerai comme domestique, et tu resteras dans les chariots sous prétexte de ton service. Change de costume, coupe ta barbe et fais en sorte qu'on ne puisse te reconnaître. Une fois que nous aurons dépassé les garnisons anglaises, nous verrons à nous débarrasser du Griqua, et nous te prendrons comme guide à sa place.

Revenons aux préparatifs du voyage.

Dans mon roman *Les Filles du Boër* (collection Hachette, 1859), j'ai déjà décrit les chariots du Cap; mais, comme la plupart de mes lecteurs ignorent peut-être jusqu'au titre de ce livre, je vais essayer de décrire de mon mieux les wagons dont se servent les fermiers et les voyageurs de la colonie du cap de Bonne-Espérance.

Ces wagons ressemblent un peu aux immenses chariots dont se servent les administrations de chemins de fer pour transporter à domicile les chargements de farines et de grains.

Ils ont environ six mètres de longueur sur un mètre

vingt-cinq centimètres de largeur. La hauteur des côtés, qui est à peu près d'un mètre à l'arrière, diminue vers l'avant.

La planche du fond (*buick planck*), ou planche de ventre, ainsi que les deux plauches de côté (*løer*), ne sont la plupart du temps maintenues que par des courroies et des taquets, et reposent sur le train de derrière, qui est fixe. L'avant-train est mobile et pivote sur une énorme cheville.

Le chariot est surmonté de cerceaux que croisent et maintiennent des barres longitudinales. Les arcades ainsi formées supportent une seconde toile blanche d'un tissu épais et fort, qui, débordant à l'avant et à l'arrière, y forme des rideaux appelés *klap* ou *klapjes*.

De solides courroies en peau de buffle fixent à l'avant du chariot un grand coffre sur lequel se place d'habitude le *driver* ou conducteur, à côté de qui peuvent s'asseoir encore deux autres personnes. Un coffre parallèle est établi à l'arrière du wagon; le long du chariot, mais à l'extérieur, courent des coffres plus étroits soutenus par deux barres horizontales solidement fixées au corps du véhicule.

Enfin, sous la planche de ventre, à laquelle il est suspendu et débordant un peu à l'arrière, se trouve un treillage comme on en voit sous les voitures de roulier, qu'on appelle le *trap*, et qui contient les objets pesants ainsi que les gros ustensiles de cuisine.

Des poches de diverses grandeurs sont fixées aux cerceaux de l'intérieur, et servent à contenir les petits objets d'un usage journalier, tels que brosses, peignes, ciseaux, etc.

Un cadre en bois garni de fortes courroies croisées et tendues est suspendu à l'intérieur. C'est le lit du voyageur, qui le recouvre pour la nuit d'un matelas ou de quelques peaux de moutons.

Un timon énorme, deux chaînes d'enrayage et un sabot en fer ou en bois complètent le wagon.

A cette immense machine, qui peut porter jusqu'à trois mille kilogrammes, où attelle cinq ou six paires de bœufs au moyen de jougs qui portent sur le cou de l'animal et lui permettent de déployer toute sa force.

Le conducteur est généralement un *baastard* (on appelle ainsi le métis provenant des relations d'une Hottentote avec un blanc ou même avec des Africains d'une autre race que la sienne).

Tous les *baastards* sont d'excellents cochers et manient avec une vigueur et surtout avec une dextérité merveilleuse un énorme fouet dont le manche a plus de six mètres de longueur. La courroie, plus longue encore de deux mètres environ, se termine par une *foreslock* (mèche ou *brinca* de postillon) d'environ soixante centimètres, faite avec la peau de certaines antilopes.

Le *leader*, qui n'a souvent que quatorze à quinze ans, marche en tête de l'attelage et se sert pour activer ses animaux du *jambock* ou cravache en hippopotame.

Ces chariots, qui sont la véritable demeure des colons en voyage, pèsent par eux-mêmes un poids énorme, car vu l'état affreux des routes, dont un Européen ne saurait se faire une idée, tout doit être sacrifié à la solidité.

Le soir, on laisse retomber les deux rideaux de l'avant et de l'arrière, on allume la lampe suspendue au centre du chariot, on étend les matelas, les couvertures, et l'on se met au lit exactement comme dans sa propre maison.

Décidé à ne rien négliger pour pénétrer dans l'intérieur jusqu'à ce qu'elle eût découvert son mari, M^{me} Bartelle avait acheté deux wagons : un grand d'abord, qu'elle habitait avec ses filles et la fidèle Toinette, puis un autre plus petit, mais très-solide, destiné à rempla-

cer le premier, si l'on arrivait à des passages impraticables aux grands chariots.

Avec son avarice habituelle, Geneviève avait saisi cette occasion de voyager aux dépens des autres et demandé à M^{me} Bartelle la permission d'occuper provisoirement le petit wagon.

— Dès qu'il te deviendra nécessaire, j'en achèterai un, dit Geneviève ; mais j'aurai toujours économisé une partie du trajet.

Il en résulta naturellement qu'au bout de huit jours, Geneviève regardait le chariot comme lui appartenant. Elle en aurait même fait déguerpir Bertrand Gavard, le domestique de Juliette, si la présence de cet homme ne l'avait rassurée pendant la nuit. Valentin et sir Richard occupaient le même chariot. Savinien en avait un pour lui seul. Son domestique couchait à l'arrière, séparé de lui par un rideau. Le cinquième chariot était la propriété de Morany. Dans le sixième, logaient M^{me} Clémence Martigné, sa domestique, et le petit Frédéric.

Guidée par les conseils d'un missionnaire qu'elle avait eu la bonne fortune de rencontrer à Graaf-Reinet, Juliette avait acheté en outre deux ânes pour ses filles. Certaines parties de l'Afrique, en effet, sont infestées par une maladie particulière aux chevaux, qui n'en laisse échapper aucun. En d'autres endroits, la mouche *tsetse*, inoffensive pour l'homme, décime les bœufs et les chevaux par ses piqûres toujours mortelles. Les ânes seuls échappent à tous ces dangers. La sûreté de leur pied les rend d'ailleurs d'une grande utilité dans ces pays de ravins et de fondrières.

Les premiers jours du voyage furent excessivement difficiles, à cause des habitudes paresseuses de Clémence et de Geneviève. On était convenu d'adopter la méthode habituelle des Boërs, c'est-à-dire de partir vers trois à

quatre heures du matin, afin d'éviter la chaleur, et de marcher jusqu'à neuf heures environ. A cette heure-là, on fait halte; on lâche les bœufs, qui vont paître aux environs l'herbe, sur laquelle ils ne trouvent plus de rosée. Vers trois à quatre heures de l'après-midi, on repart, et l'on voyage encore jusqu'à neuf heures. Une fois le souper terminé, chacun se hâte d'aller dormir, afin d'être prêt pour le lendemain. Les Hottentots seuls restent au coin du feu à fumer et à se raconter d'interminables histoires.

Quand on éveillait les deux Parisiennes, il fallait, comme on dit, la croix et la bannière pour les décider à se lever. Leur toilette prenait un temps infini. Chacun se réglant d'abord sur ce retard prévu, il en résultait qu'on partait généralement trois ou quatre heures après le moment fixé.

XVII.

Il fallait alors voyager sous les rayons les plus ardents du soleil, et l'on ne pouvait atteindre que fort avant dans l'après-midi les haltes, marquées habituellement par une fontaine ou quelque ruisseau. Après le repas, il devenait naturellement impossible de faire une seconde étape. Le *ecost*, ou parcours journalier d'un bœuf, que les Boërs évaluent à sept ou huit lieues, n'était plus que de la moitié; puis les bœufs, dont l'appétit ne s'éveille que tard, partaient souvent sans manger et souffraient doublement de la chaleur.

De ce train là, on aurait mis plus de quinze jours à gagner Colesberg.

Après y avoir mis toute la patience possible et épuisé tous les degrés de sommation, Juliette prit enfin son parti. Au moment de se retirer dans son chariot pour la nuit, elle dit à ses cousines avec douceur, mais avec fermeté :

— Je vous prévins, mes chères amies, qu'à l'heure convenue, je me mettrai en route demain matin, que les autres soient prêts ou non.

Comme on sentait bien qu'il était impossible de continuer à voyager aussi lentement qu'on l'avait fait jusque là, chacun approuva la résolution de Juliette et promit d'être prêt pour quatre heures du matin.

A trois heures, Bertrand, Furetal et les domestiques hottentots commencèrent à allumer le feu ainsi qu'à préparer tout ce qu'il fallait pour le café. Suivant l'habitude hygiénique des Boërs, on ne se mettait jamais en route, en effet, sans avoir avalé un bol de café au lait.

Juliette et ses filles, Valentin, Morany et sir Richard se trouvèrent réunis à l'heure convenue. On fit une première sommation aux autres retardataires, tandis qu'O-vernnon allait complaisamment éveiller son domestique James Kanstick.

— Pourquoi ne vas-tu pas aider les autres domestiques ? lui dit sir Richard.

— Oh, monsieur, je respecte trop le service de monsieur pour me présenter dans cet état, répondit gravement John en jetant un regard de désolation sur ses habits frippés par la nuit.

— Alors dépêche-toi et occupe-toi du déjeuner.

— Oui, monsieur, reprit John avec un salut respectueux.

Et dès que son maître eut tourné les talons, le digne valet de chambre alluma son cigare et se donna bien garde de paraître avant l'instant du déjeuner. Il en était

ainsi, du reste, chaque matin, grâce à la naïve patience de sir Richard.

A quatre heures moins un quart, tous les voyageurs, moins Clémence et Geneviève, étaient assis autour du feu, et prenaient gaiement leur café. Emma et Cécile, déjà peignées, lavées, etc., par leur mère et par leur fidèle Toinette, embrassaient tout le monde, et égayaient le repas matinal de leurs rires et de leurs cris joyeux. Frédéric, qui les entendait de son wagon, n'eut pas le courage d'attendre sa mère et vint rejoindre ses cousines. Elles l'accueillirent par des plaisanteries sur sa paresse. Le pauvre garçon, très sérieusement humilié, vint chercher Bertrand et Furetal, qui certifièrent solennellement que *M. Frédéric* avait été retenu de force jusque-là par sa mère et par Brigitte.

Tandis qu'on achevait d'atteler les chariots, une dernière sommation fut adressée à Geneviève et à Clémence. La première me répondit que par deux ou trois paroles inintelligibles, machonnées d'un air furibond. Quant à Clémence, elle déclara languissamment qu'elle était fatiguée et qu'elle avait encore besoin de deux heures de sommeil.

— Alors nous allons partir sans toi, dit Juliette.

Clémence se retourna de l'autre côté et ne répondit pas.

Dix minutes après, tous les chariots étaient attelés, sauf ceux de Clémence et de Geneviève.

— En route! dit Juliette, qui sentit la nécessité de montrer à son tour de la résolution, car il était évident que le voyage devenait impossible dans des conditions pareilles.

— Et M^{me} Martigné? demanda Savinien.

— Elle nous rejoindra.

— Attendons encore un peu.

— Non, reprit Juliette avec fermeté. A ce train-là nous ne ferions pas six milles par jour, et nous finirions par compromettre le succès de notre voyage. Dussé-je partir seule, je pars.

— Je vous suis, madame, dit M. Morany.

— Alors, moi, je vais rester pour tenir compagnie à Clémence, fit Savinien.

— Et moi aussi, murmura sir Richard, tout honteux de cette faiblesse, qu'il se reprochait comme une injustice envers M^{me} Bartelle.

Juliette étouffa un soupir.

Bien qu'il fût non-seulement juste, mais indispensable de l'imiter, si l'on tenait à poursuivre sérieusement l'expédition, elle se voyait déjà abandonnée par deux de ses compagnons. Valentin lui-même hésitait visiblement.

— Et toi, Valentin? lui demanda-t-elle sans le regarder, car elle craignait que son regard ne trahit son désir et n'influencât le jeune homme.

— Cousin Valentin vient avec nous, bien sûr, répondit gravement Emma en sautant d'un bond sur les genoux de Valentin; moi, j'ai peur des hommes noirs quand il n'est pas là.

La naïve confiance de l'enfant fit triompher les bons sentiments qui luttèrent dans le cœur de Valentin contre les conseils de l'amour et de la jalousie. Il jeta un regard un peu attristé du côté du wagon où reposait la belle Clémence, et partit avec Juliette et M. Morany.

Valentin fut d'abord un peu triste. Il songeait à l'accueil que Clémence lui ferait le soir et à toutes les faveurs qu'elle accordait à ses rivaux pour le punir de sa désertion. Juliette, qui le voyait cheminer tout soucieux à côté de son wagon, se reprochait déjà d'avoir abusé de sa complaisance. En ce moment Emma et Cécile, qui

paraissaient fort occupées d'un petit complot, firent signe à Valentin de s'approcher davantage du chariot, qui venait de s'arrêter pour laisser souffler les bœufs.

— Que me veux-tu, *Sapajou*? demanda Valentin qui remarqua les signes télégraphiques d'Emma.

— Elle a envie que vous la fassiez monter sur son âne, monsieur, dit enfin Toinette.

— Tiens ! répondit Valentin, c'est une idée.

Il fit seller les ânes, installa les deux enfants et marcha à côté d'elles, guidant les montures et apprenant aux deux petites amazones à se tenir sur la selle. Au bout de dix minutes, il avait oublié Clémence et sa jalousie. Juliette le suivait d'un œil attendri. M. Morany, sombre et silencieux, les observait tous deux à la dérobée. Par moments, un sourire haineux glissait sur ses lèvres.

Vers onze heures, on arriva à une ferme habitée par des colons hollandais.

C'était une grande maison composée d'un rez-de-chaussée seulement et flanquée d'un hangar. Couverte en roseaux fixés sur des lattes de bambous, elle avait l'air d'une immense chaumière.

Vis-à-vis se trouvait le kraal ou parc à bestiaux, formé de palissades disposées en cercle. A gauche de la maison et un peu en avant, se dressait le séchoir à linge.

Cinq ou six marmots, engouffrés dans de vastes pantalons qui leur montaient aux aisselles, et une douzaine de petits Hottentots demi-nus, accoururent au devant des voyageurs.

Quant aux grandes personnes, il n'en parut pas une seule, quoique le *driver* eût fait claquer son énorme fouet de manière à être entendu à une demi-lieue.

— Ah ! ça, murmura Joseph, tout le monde est donc

certaine intelligence. Ses hôtes ayant demandé à visiter la bergerie, il offrit de les accompagner.

En les promenant, il leur raconta qu'il était le grand-père des marmots qui jouaient autour d'eux en ce moment, tout joyeux des petits cadeaux que leur avait faits M^{me} Bartelle.

— Mes filles sont dans un champ voisin, leur dit-il, et vont revenir tout à l'heure ; quant à mes fils, ils sont partis ce matin pour la chasse.

— Quelle chasse ?

— Aux *springboks*, monsieur. Il y a dans ce moment-ci plusieurs bandes de ces antilopes anprès de notre maison. Vous avez dû entendre des coups de fusil sur la route.

— Si nous allons rejoindre les chasseurs ? dit Valentin en regardant Juliette.

— Volontiers, répondit-elle.

Laissant Emma et Cécile sous la garde éprouvée de Toïnette et de Bertrand, Juliette se hâta de faire ses préparatifs. Elle trouva son cousin occupé à sangler le cheval qu'elle devait monter. Cette attention toucha Juliette. Elle s'élança en selle, le cœur tout joyeux, avec plus de gaieté et de légèreté encore que d'habitude.

— Quelle sylphide ! dit gaiement Valentin en plaçant dans l'étrier le joli pied de la jeune femme, mal dessiné pourtant par des bottines en peau épaisse.

— Ah ! tu trouves ? Eh bien ! que fais-tu là à me regarder ?

— Ma foi ! je n'en sais rien, répondit-il en rassemblant les rênes de son propre cheval. Je trouve que le changement d'air t'a fait du bien, voilà tout. Donne ton fusil à ce moricaud, il te le rendra sur le terrain de la chasse. En avant, reine des Amazones !

Et ils partirent au galop avec M. Morany et le *baas*.

Tout vieux qu'il était, ce dernier se tenait fort droit en selle, et son lourd roër, ou fusil à un coup, ne semblait pas plus lui peser qu'un pistolet. Au bout d'une heure environ, on arriva à une petite colline du sommet de laquelle on découvrit une vaste plaine de plusieurs lieues d'étendue. A deux milles à peu près de la colline, des bandes de divers animaux sauvages galopaient, s'arrêtaient et repartaient encore. Une vingtaine de Hottentots à cheval cherchaient à les diriger vers de petits bouquets de bois où les tireurs se tenaient cachés.

Hendrick posta Juliette et Valentin à cinq cents pas de ses deux gendres, derrière un bouquet d'arbustes et de mimosas. Il emmena avec lui M. Morany, qui le suivit silencieusement en jetant sur Valentin un sombre regard qui ne put échapper à M^{me} Bartelle.

Depuis quelques jours, en effet, elle observait beaucoup M. Morany, dont la réserve inusitée la préoccupait. Au lieu de chercher, comme à Paris, à rompre chacun de ses entretiens avec Valentin et à dire du mal de ce dernier, Morany affectait maintenant de le laisser seul avec Juliette. Il ne parlait même jamais du jeune homme qu'en fort bons termes. L'expression de ses yeux contredisant singulièrement ses paroles, Juliette ne pouvait se défendre d'une sorte d'inquiétude, vague et sans motif, mais qui ne l'en tourmentait pas moins.

Les cavaliers hottentots, qui s'étaient arrêtés en voyant paraître Hendrick Toster et ses hôtes, recommencèrent leurs manœuvres pour ramener vers les chasseurs les bandes de *springboks*, de *zèbres*, de *koudous* et de *har-tebeest*.

Le *springbok* (bouc sauteur) est une antilope, ainsi nommée à cause des bonds continuels et fort élevés qui forment sa marche habituelle. L'arrière-train de cet animal est garni de longs poils blancs en dessous, qui

se relèvent quand il saute, et ressemblent de loin à des flocons de neige. La chair de cette antilope est très-estimée.

Le *koudou*, au contraire, a une viande sèche et dure. Son corps est gris-souris foncé, avec des raies blanches à l'arrière, et une crinière sur le cou. Il est un peu plus grand qu'un âne et surtout plus long. Ses cornes en spirale mesurent un mètre de hauteur.

Quant au *hartebeest*, c'est le *bubale* de Buffon, ainsi nommé à cause de la ressemblance de sa tête avec celle du bœuf. Il a de un mètre cinquante centimètres à un mètre quatre-vingts centimètres de hauteur.

Au bout d'une demi-heure, ces animaux se rapprochèrent peu à peu, adroitement poussés par les Hottentots, qui, se montrant à eux du côté opposé aux chasseurs, les décidaient à fuir dans cette direction.

Pendant son séjour au Cap, Juliette qui songeait à tout, avait appris à tirer le fusil et le pistolet. Comme elle y avait mis son application et sa volonté habituelles, la jeune femme avait acquis une certaine adresse.

Au moment où une bande de quarante à cinquante springboks passaient à trois cent cinquante pas environ de son poste, la jeune femme vit Valentin épauler son fusil. Elle se hâta d'en faire autant, visa de son mieux et tira bravement. Un springbok fit un bond à trois pieds de terre en épanouissant les larges poils blancs de sa culotte.

Valentin tira aussi, mais la bande rapide était déjà loin. Le springbok blessé par Juliette restait seul en arrière.

— A cheval! cria Valentin, il est à nous! Victoire, cousine, victoire!

Il courut à l'endroit où l'on avait laissé les chevaux sous la garde d'un Hottentot de la ferme. A côté de ce

dernier, perché comme un singe sur un grand étalon bai-brun, se trouvait maître Joseph Furetal, qui était arrivé là, Dieu sait comment, grâce à l'instinct de son cheval, sans doute.

La vue perçante du Hottentot découvrit de loin M. Mazeran et M^{me} Bartelle. Il piqua des deux et arriva bientôt près de Juliette, tenant en laisse les chevaux des deux jeunes gens. Quant à Joseph, qui faisait forcément ce que voulait son cheval, il suivit les trois autres coursiers.

Valentin aida Juliette à se mettre en selle; puis tous deux partirent à fond de train, suivis ou plutôt précédés par Furetal que son maudit étalon *emballait* le mieux du monde.

Le petit drôle ne savait pas monter à cheval, mais tout chétif qu'il fût, il était assez agile, et, de plus, très-intépide. Renonçant à gouverner son cheval, il se bornait à se maintenir en selle à grands renforts de crinière et d'arçons.

Emporté par sa monture, Joseph arriva le premier auprès du springbok qui venait de tomber épuisé sur le gazon. L'étalon s'arrêta par un mouvement si brusque que Furetal, lui passant par-dessus la tête, alla s'allonger à deux pas du springbok.

La première chose qu'aperçut le pauvre Joseph en se relevant fut une paire de cornes longues et luisantes dont le voisinage lui sembla si inquiétant, qu'il bondit en arrière en jurant comme un pafen.

Valentin acheva le springbok en lui tirant un coup de pistolet à bout portant.

— Diane n'était qu'une écolière à côté de toi, dit le jeune homme en élevant les bras pour recevoir sa cousine, qui se laissa glisser de son cheval. Permetts-moi de te féliciter de ton début.

Il la saisit dans ses bras et l'embrassa gaiement avec tant de candeur et de bonne amitié, qu'il n'y avait pas moyen de se fâcher contre lui.

En ce moment, d'ailleurs, Juliette était trop animée, trop heureuse pour ne pas tout prendre du bon côté. Cette journée devait dater dans sa vie, car elle lui avait révélé ce dont elle était capable, et l'avait rassurée sur ses propres forces. Pour la première fois, elle avait osé faire nettement acte d'autorité et maintenir sa résolution.

Elle commençait à ne plus éprouver cette défiance, ce doute d'elle-même, ce besoin d'avoir des avis étrangers qui l'empêchaient autrefois de prendre une décision. Enivrée par le grand air, l'exercice du cheval, l'ardeur de la poursuite, et sans doute aussi à son insu par la présence de celui qu'elle aimait secrètement et que nulle rivale ne lui disputait en ce moment, la jeune femme se sentait toute transformée.

Elle se disait avec une sorte d'orgueil, qu'au besoin, elle pourrait défendre ses enfants contre de sérieux dangers.

En arrivant à la ferme, vers six heures du soir, les chasseurs aperçurent les chariots des autres voyageurs. On achevait de dételer leurs bœufs, qui, ayant voyagé par le plus fort de la chaleur, tiraient la langue et semblaient très-fatigués.

Juliette entra dans la grande pièce qui servait de salle à manger, toute rouge encore et tout animée de la chasse. Savinien et Overnon la plaisantèrent gaiement. Quant à Clémence et à Geneviève, elles la complimentèrent d'un air moqueur, avec ce petit sentiment de rancune que le moindre triomphe d'une autre femme inspire aux personnes de leur caractère.

Dès que les domestiques eurent terminé le dîner, les convives s'assirent devant une grande table placée dans

un coin de l'appartement. Les mets abondants, mais grossièrement accommodés, se composaient d'énormes pièces de mouton et de springbok, le tout cuit avec la graisse provenant de l'énorme queue des moutons du Cap, qui pèse jusqu'à huit ou neuf livres.

Un des enfants récita une sorte de *Benedicite*, débité si vite et si confusément que personne n'y comprit, mot.

— Servez-vous, dit le baas en piquant son énorme fourchette dans le plat qu'il avait devant lui.

Chacun tira un couteau de sa poche, et se mit à manger avec le robuste appétit que développe l'air salubre et vif de ces contrées.

Geneviève et Clémence firent leur possible, pendant toute la soirée, pour piquer M^{me} Bartelle; mais leurs petits mots aigres-doux glissaient sur la bonne humeur de la jeune femme, qui les tournait en plaisanterie.

Les attaques devinrent pourtant si vives, tantôt sous un prétexte, tantôt sous un autre que, Valentin, impatienté, prit la défense de sa cousine.

— Vous reprochez à Juliette d'être restée ici après avoir insisté pour partir, dit-il. Si elle est restée, c'est uniquement pour vous attendre.

— Puisque son ardent désir de rejoindre M. Bartelle lui fait trouver trop lente notre manière de voyager, il vaut mieux nous séparer, fit Geneviève, hargneuse comme toute femme grasse et douillette qui vient de voyager pendant six heures sous un soleil brûlant et par des chemins affreux.

— Alors, reprit Valentin, qui était parfois brutal avec les gens qu'il n'aimait pas, vous feriez bien de profiter de l'occasion pour acheter un des chariots de Mynbeer Toster.

— Pourquoi cela ?

— Dame, parce que Juliette aura évidemment besoin de son wagon.

— Est-ce une menace ?

— Pas du tout ; c'est une observation toute naturelle et que vous auriez dû être la première à faire.

Rouge de colère, elle se mit à apostropher Valentin avec tant de véhémence et de volubilité qu'elle bredouillait.

A bout de raisons, Geneviève éclata en sanglots, en criant qu'elle poursuivrait le voyage toute seule, à pied, et autres phrases du même genre. Malheureusement pour elle, Juliette avait compris depuis plusieurs jours qu'elle serait obligée, tôt ou tard, de se séparer de ses compagnes de voyage. S'il ne se fût agi que d'elle seule, la vaillante jeune femme eût, sans hésiter, abandonné le wagon à sa *rageuse* cousine, qui pourtant, était proportionnellement plus riche que M^{me} Bartelle, et pouvait parfaitement s'acheter un chariot. Mais le salut de son mari et la vie de ses enfants étaient en jeu, et Juliette sentit qu'elle devait persévérer dans son système de fermeté et conquérir à tout prix son indépendance.

XIX.

Tout en consolant la veuve éplorée, M^{me} Bartelle l'engagea nettement à acheter un des chariots de Mynheer Toster. Sa fermeté abattit complètement la mauvaise humeur de l'avare Geneviève. Celle-ci supplia sa cousine de lui pardonner ses récriminations, qu'elle rejeta sur la fatigue du voyage, et elle devint aussi humble qu'elle s'était montrée agressive.

Après cette soirée orageuse, chacun se sépara. Avec

leur hospitalité habituelle, les boërs voulaient absolument céder leurs lits aux voyageurs; mais ceux-ci préférèrent dormir dans les chariots.

Juliette se coucha toute émerveillée de sa journée. Pour la première fois de sa vie, en effet, elle avait triomphé non-seulement des autres, mais surtout d'elle-même, c'est-à-dire de sa timidité ainsi que de son penchant à se laisser dominer et à céder, lors même qu'elle avait raison. Mais ce qui la rendait heureuse surtout, c'est que Valentin l'avait défendue contre Clémence.

— Il l'aime encore ! murmurait-elle en s'endormant; mais n'importe; il y a trois mois, il n'aurait pas osé me soutenir ainsi contre elle.

Le lendemain, on partit un peu en retard sur l'heure fixée la veille; mais Juliette se montra généreuse et attendit patiemment.

A partir de ce jour, Geneviève, tout en détestant davantage M^{me} Bartelle, n'osa plus la contredire aussi ouvertement. En revanche, Clémence devenait de plus en plus malveillante à l'égard de sa cousine.

Au bout d'une quinzaine de jours, on arriva enfin à Colesberg, la dernière garnison située sur les frontières de la colonie et des pays habités par les tribus sauvages. Là se trouvait un régiment de cavalerie dont sir Richard Overnon connaissait le colonel. Les officiers, qui s'enuyaient profondément dans ce pays sans ressources, accueillirent avec empressement les voyageurs français.

Tout en leur fournissant une foule de renseignements qui donnaient encore plus de probabilité à la présence de Gaspard Novéal aux environs de Kuruman, ils firent leur possible pour dissuader les trois femmes de leur expédition, qui allait devenir très-périlleuse. La peinture exacte, du reste, des dangers et des privations qu'elles allaient avoir à surmonter, effraya vivement Clémence et

Geneviève. Si M^{me} Bartelle avait consenti à ne pas pousser plus avant, peut-être auraient-elles volontiers renoncé à une expédition dont leurs fatigues passées les avaient déjà découragées. Mais Juliette restant inébranlable, elles n'eurent garde de la laisser partir seule à la recherche de l'oncle aux millions.

Grâce à son énergie, M^{me} Bartelle avait soutenu d'une façon merveilleuse la fatigue de la route. Clémence, au contraire, avait beaucoup perdu de sa beauté. Sir Richard et Valentin ne purent s'empêcher de faire cette remarque à une soirée que les officiers du 27^e improvisèrent en l'honneur des jolies voyageuses. Malgré la simplicité de sa toilette, M^{me} Bartelle y obtint beaucoup de succès. Les plus brillants officiers s'empressèrent autour d'elle.

Valentin, d'abord ravi des succès de sa cousine Juliette, devint bientôt maussade et de mauvaise humeur sans trop savoir pourquoi. Il s'approcha de Clémence, et se mit à causer avec la verve sarcastique et piquante qui rendait parfois sa conversation si amusante. Quelques officiers se groupèrent autour d'eux.

En voyant Valentin attentif auprès de Clémence, la pauvre Juliette sentit s'évanouir le petit moment de joie qu'elle avait goûté. Elle devint triste. Comme tout le monde riait auprès de Clémence, grâce à la verve de M. Mazeran, les désertions commencèrent à se faire autour de Juliette. Bientôt M^{me} Bartelle elle-même se rapprocha du groupe principal. M^{me} Martigné, qui tenait le dé de la conversation, n'eut garde de l'abandonner à sa rivale. Quant à Valentin, il ne fit pas non plus à Juliette l'accueil aimable et affectueux auquel il l'avait accoutumée.

Est-il besoin de le dire ? le véritable motif de la mauvaise humeur de Valentin (motif qu'il n'avait garde de s'avouer à lui-même), c'était d'avoir vu Juliette causer

si longtemps avec d'autres, sans paraître songer à son cousin.

Ce dépit était fort injuste de sa part. Il avait d'autant moins le droit d'être jaloux de Juliette qu'il ne l'aimait pas, et que, devant elle, il courtoisait ouvertement une autre femme; mais le cœur des hommes est ainsi fait.

L'accueil assez peu gracieux de Valentin froissait d'autant plus vivement M^{me} Bartelle qu'elle était loin d'en deviner le vrai motif et qu'elle l'attribuait tout naturellement à un sentiment d'indifférence.

Vers onze heures du soir, Juliette fit signe à Clémence qu'il était temps de se retirer. Celle-ci, alors dans tout le feu de son triomphe, n'eut garde d'obéir à cette muette invitation. M^{me} Bartelle fut obligée de lui rappeler qu'on devait partir le lendemain à quatre heures du matin.

— C'est impossible! s'écria Clémence. Nous sommes trop fatiguées : il nous faut encore un jour de repos.

Ce fut la répétition de la scène que nous avons déjà racontée; mais, cette fois, les deux cousines se trouvaient plus vivement surexcitées. Clémence était persuadée que le dépit d'avoir été vaincue par elle était le véritable motif de l'insistance de M^{me} Bartelle. De son côté, celle-ci cédaient peut-être, à son insu, au sentiment pénible que lui avait fait éprouver la froideur de son cousin.

Lorsqu'on fut sorti de la vaste pièce qui avait servi de salle de bal, l'orage éclata. Cette fois, Juliette, prenant son parti, déclara qu'elle ne voulait plus avoir à soutenir de pareilles discussions.

— Vous m'avez fait perdre plus de quinze jours, dit-elle à Clémence et à Geneviève. Dans un voyage comme le nôtre, les heures mêmes sont précieuses. Puisqu'il vous est impossible de suivre les conseils qui vous sont donnés de tous côtés, trouvez bon que je m'y conforme. Demain, je pars avec vous ou sans vous.

La question du wagon occupé par Geneviève vint encore embrouiller les affaires.

L'avare douairière y mit toute la mauvaise foi possible, tantôt priant, tantôt menaçant presque M^{me} Bartelle, qui restait impassible.

A minuit, Juliette quitta ses cousines, fatiguée, découragée, *écorchée*, comme on dit, par l'injustice, les reproches blessants et surtout par le manque complet de bon sens des deux veuves. Il lui fallait maintenant différer forcément son départ de quelques heures à cause du chariot de Geneviève. Le lendemain matin, au lever du soleil, elle fit décharger ce wagon et porter tout ce qui appartenait à M^{me} Martigné dans la maison qu'occupait cette dernière. On devine la fureur de la veuve, qui était pourtant moins malheureuse qu'elle ne le méritait, puisque, la veille, la femme d'un officier lui avait offert un chariot, pour le prix modéré de 1,500 francs.

— Que va faire Valentin ? se disait M^{me} Bartelle, en s'occupant activement de tous ses préparatifs. Si je lui demande de m'accompagner, je sais qu'il le fera, ne fût-ce qu'à cause de mes enfants ; mais ce sera pour lui un grand chagrin de quitter Clémence. Ai-je le droit de les séparer ainsi, moi qu'il n'aime pas et qui ne puis lui offrir aucun dédommagement, puisque je n'ai même pas le droit de l'aimer ? Puis, voyager seule avec lui... Non, non... pour Valentin comme pour moi, je ne le dois pas... Et pourtant, j'ai peur de Morany... S'il n'y avait que moi encore, mais mes deux pauvres petites filles !... Dieu puissant qui lisez dans mon cœur, s'écria-t-elle avec une profonde angoisse, inspirez-moi ce que je dois faire. De tous côtés je ne vois que dangers pour moi !

Elle se jeta à genoux et pria avec ferveur. Au bout de quelques minutes, elle se releva plus ferme et plus courageuse.

— Faisons notre devoir, murmura-t-elle, Dieu me protégera. Je ne dirai rien à Valentin.

Il avait été convenu qu'on déjeunerait ensemble le lendemain. Par suite de la paresse et de l'ivrognerie des Hottentots, il est fort difficile de les faire *démarrer d'un ancrage*, comme disent les marins. Aussi, la journée du départ ne compte-t-elle jamais que comme une demi-étape.

Pendant tout le déjeuner, Clémence employa toutes ses séductions pour enchaîner Valentin, qu'elle voyait triste et préoccupé. Soit qu'elle l'aimât véritablement, soit qu'elle cédât à un moment d'entraînement et de jalousie, soit plutôt qu'elle obéît à sa coquetterie naturelle, elle laissa échapper quelques aveux qui firent bondir de joie le cœur de Valentin. Quelle que fût son amitié pour Juliette, ce n'était guère au moment où M^{me} Martigné venait de lui avouer en quelque sorte son amour, qu'il pouvait la quitter.

Clémence, du reste, eut bien soin de le lui faire sentir. Geneviève et elle s'étudièrent, en outre, à exciter son amour-propre par des plaisanteries sur l'empire qu'elles prétendaient que M^{me} Bartelle exerçait sur son cousin.

Désespéré cependant de voir s'éloigner M^{me} Bartelle et les deux petites filles, qu'il adorait, il supplia Juliette de rester ; elle fut inébranlable.

Valentin se trouva blessé de ce que M^{me} Bartelle avait négligé de l'avertir plus tôt, de le consulter, et surtout de lui demander à l'accompagner. Au fond, comme tout homme qui se sent des torts, il cherchait à se justifier envers lui-même aux dépens des autres. En voyant l'air contraint de Juliette auprès de lui, il l'attribua aux reproches que devait se faire sa cousine à son égard. Il ne comprit pas que la pauvre femme n'osait parler de peur de laisser éclater les sanglots qui l'étouffaient.

Quant à Morany, depuis son arrivée à Colesberg, il ne s'était mêlé de rien. Prétextant une indisposition, il était resté dans son wagon et n'avait même point paru au bal des officiers. Lorsque M^{me} Bartelle le prévint de son intention de partir sans ses cousines, il s'empressa de déclarer qu'il l'accompagnerait.

Sous prétexte de laisser au gros de l'expédition le guide qu'on avait pris à Graat-Reinet, M. Morany feignit d'en chercher un autre.

— J'ai trouvé notre affaire, dit-il le soir même à Juliette. Tandis que nous courions après des guides, nous en avons un excellent parmi nos domestiques. Le métier qu'on appelle Ben-Mossul, et que j'ai à mon service, connaît tous les chemins de la colonie. Il a même voyagé bien au delà de Kuruman.

Cette découverte fit un grand plaisir à M^{me} Bartelle, qui hésitait à enlever le guide que ses cousines réclamaient à grands cris, et qui ne pouvait cependant se mettre en route sans avoir avec elle quelqu'un qui connaît le chemin.

D'après les renseignements recueillis sur la route ainsi qu'à Colesberg, Juliette avait pris le parti de gagner directement Kuruman, où demeurait M. M..., missionnaire célèbre par son zèle ainsi que par son influence sur les indigènes. Nul mieux que lui ne pouvait renseigner la jeune femme et lui faciliter les moyens de retrouver son mari.

Comme il était probable que Juliette serait obligée de rester quelques jours à Kuruman, elle espérait que cela donnerait à ses cousines le temps de la rejoindre.

Ce fut Juliette qui arrangea cela avec les autres voyageurs. M. Morany ne parut qu'à l'instant du départ. Geneviève et Clémence avaient supposé d'abord qu'il leur en voulait de ce qu'elles l'avaient beaucoup négligé de-

puis quelque temps. Le laisser partir seul comme elles le faisaient était d'ailleurs un acte d'ingratitude de la part de Geneviève et de Clémence, qui lui avaient tant d'obligations.

Il paraît cependant qu'elles se trompaient sur ses dispositions à leur égard, car il prit congé d'elles d'une façon fort amicale.

Valentin, sir Richard, Guitarnan et quelques officiers avaient projeté d'escorter M^{me} Bartelle jusqu'à une certaine distance de Colesberg; mais elle s'y opposa formellement. La pauvre femme se sentait le cœur trop gonflé pour s'exposer à recommencer la scène si cruelle des adieux.

Au moment où tout le monde se leva de table pour conduire M^{me} Bartelle et M. Morany à leurs chariots, Valentin se sentit le cœur serré par une tristesse invincible et par un profond mécontentement de lui-même.

La petite Emma, qui s'était toujours figurée, quoi qu'on pût lui dire, que M. Mazeran partait avec elle, jeta les hauts cris lorsqu'il lui dit adieu. Quant à Cécile, elle pleurait silencieusement et embrassait son ami Frédéric, qui voulait monter dans le wagon avec elle, en dépit de tout le monde.

— Tu nous laisses partir toutes seules, cousin Valentin, disait Emma, toi qui avais promis de ne jamais nous quitter! Nous aurons si peur la nuit maintenant! Quand maman voyait que nous pleurions, elle nous disait que tu étais là, et qu'en t'appellant tu accourrais à notre aide. Qui est-ce qui viendra nous secourir maintenant, ma sœur, ma pauvre maman et moi? Mon bon cousin, je t'en prie, viens avec nous!

Valentin la consolait de son mieux, mais lui-même avait les yeux remplis de larmes. En ce moment plus que jamais, il sentait combien il était coupable d'oublier

le serment qu'il avait fait de protéger ces deux enfants. Si cette sorte de mauvaise honte et la crainte de paraître ingrat envers Clémence ne l'avaient retenu, il serait parti n'importe comment avec sa cousine. M^{me} Martigné, qui le vit faiblir, vint le chercher et lui prit le bras en lui parlant à l'oreille. Pour la suivre, il voulut déposer à terre la petite Emma, qu'il tenait dans ses bras, mais l'enfant, se cramponnant à lui, refusa de le quitter.

— Viens, ma pauvre enfant, dit Juliette en accourant vers sa fille, qu'elle prit dans ses bras, sans regarder ni Valentin ni Clémence.

Sentant que son cœur allait lui manquer et qu'elle ne saurait contenir plus longtemps les sanglots qui l'étouffaient, Juliette monta dans son wagon après avoir embrassé tout le monde et donna le signal du départ.

Dix minutes après, ses deux chariots et celui de Morany roulaient, à la suite l'un de l'autre, dans la plaine immense qui s'étend au delà de la dernière garnison anglaise.

Huit jours s'écoulèrent sans amener d'autres incidents que ceux qui font toujours partie d'un voyage comme celui qu'avait entrepris M^{me} Bartelle.

Chaque matin, à quatre heures, le fidèle Bertrand venait éveiller sa maîtresse en frappant à la cloison du chariot. Juliette, qui couchait toute habillée, se levait aussitôt. Pendant qu'elle faisait sa toilette et celle de ses filles, les domestiques ravivaient le feu qui avait brûlé toute la nuit, et préparaient le café.

On mangeait une tranche de viande froide, arrosée de café au lait, ou quelquefois de thé, tout en convenant de l'itinéraire qu'on devait suivre dans la journée. Les Hottentots rassemblaient les bœufs et les attelaient avec les cris et le tapage qui accompagnent toutes leurs actions.

Vers onze heures ou midi, avait lieu une halte d'une heure ou deux, selon les difficultés du chemin parcouru.

Pendant les apprêts du déjeuner, Juliette donnait une leçon à ses petites filles, soit en plein air, soit dans le chariot.

Après le repas, qui se composait le plus souvent de tranches d'antilope grillées sur les charbons, et quelquefois de morceaux de porc-épic ou d'oiseaux tués par M. Morany, les enfants jouaient auprès de leur mère, qui causait avec le créole. Une fois les bœufs reposés et rassasiés, on les attelait de nouveau afin de commencer la seconde étape.

Chaque soir, les chariots dételés étaient placés en demi-cercle, les timons en dedans. Au milieu, on allumait un énorme brasier destiné à protéger les domestiques contre le froid, ainsi qu'à éloigner les bêtes féroces qu'on entendait rugir presque chaque nuit.

Les deux petites filles s'étaient déjà habituées à ces effroyables rugissements, qui, les jours d'orage surtout, faisaient trembler la forêt. Elles s'endormaient à côté de leur mère, les bras enlacés et le sourire aux lèvres. Fatiguée des travaux de la journée, Toinette suivait bientôt leur exemple. Juliette seule veillait encore, dévorée par de cruelles inquiétudes, roulant mille projets dans sa tête, et priant Dieu de veiller sur elle et sur ses enfants.

A mesure que l'on avançait, le chemin devenait plus difficile. Il n'y avait plus de route frayée. Le plus souvent, les chariots suivaient le sentier tracé par le pied des animaux se rendant à quelque abreuvoir. On ne rencontrait personne, sauf, de loin en loin, quelques *bushmen* qui s'enfuyaient en apercevant la caravane. L'eau commençait à devenir rare. Morany et le guide avaient

ensemble de fréquentes conférences qui inquiétaient M^{me} Bartelle, parce qu'elle avait remarqué que tous deux se taisaient dès qu'elle apparaissait. Ce guide, nommé Ben-Mossul, paraissait connaître parfaitement le pays, mais sa figure sinistre inspirait à M^{me} Bartelle une insurmontable antipathie.

XX.

Un matin, huit jours environ après le départ de Colesberg, ce Ben-Mossul, qui marchait en éclaireur à une centaine de pas en avant, revint précipitamment vers les chariots. Morany courut à lui. Ils échangèrent quelques mots d'une voix animée.

— Qu'y a-t-il ? demanda Juliette.

— Il paraît que nous nous sommes trompés de route, répondit Morany ; Ben-Mossul nous engage à prendre davantage sur la gauche.

On changea la direction des chariots avec une précipitation qui inspira une vague inquiétude à M^{me} Bartelle.

Quelques heures après, on arriva en face d'une véritable palissade de roseaux. Derrière cette palissade naturelle, on apercevait une rivière assez large. De l'autre côté, échoués sur la vase et se chauffant au soleil, d'affreux alligators faisaient miroiter leurs écailles et claquer leurs énormes mâchoires.

— Je me reconnais maintenant, dit Ben-Mossul. Ceci est un affluent de la rivière Orange. Demain matin, nous longerons un peu ces bords, et nous le traverserons à

un gué qui est à deux milles d'ici. Pour aujourd'hui, il faut camper ici.

Tandis qu'on dételait les bœufs, Morany prit son fusil et partit pour la chasse avec un de ses domestiques et deux Hottentots. Une heure après leur départ, Juliette entendit dans le lointain les aboiements de plusieurs chiens qui semblaient se rapprocher des wagons. Bientôt une antilope déboucha de la forêt et se dirigea vers le fleuve. Elle se blottit dans les roseaux à trois ou quatre cents pas des chariots. Cette antilope était blessée et le sang rougissait sa robe brune tachetée de gris. C'était le *waater-bok* des Hollandais, ou antilope aquatique.

Les aboiements des chiens devenaient plus distincts. Bientôt dix ou quinze de ces animaux sortirent à leur tour de la forêt et se précipitèrent sur l'antilope. Elle voulut se jeter à la nage pour leur échapper, mais le froid de l'eau avait déjà engourdi ses membres fatigués. Elle fit de vains efforts pour traverser les roseaux. Les chiens se précipitèrent sur elles. Ils la renversèrent après deux ou trois minutes d'une lutte désespérée. Un chasseur qui venait d'arriver sauta à bas de son cheval et acheva d'un coup de fusil l'antilope, qui avait déjà blessé deux chiens avec ses cornes acérées et ses pieds aux larges sabots. Un autre chasseur vint seconder son compagnon, qui s'efforçait de trainer l'antilope sur un terrain plus solide.

Ce *waater-bok* était un bel animal, plus grand qu'un cerf, brun marqué de gris, avec des taches blanches autour des yeux, sur le muffle et à la gorge. Ses cornes, d'un vert grisâtre, avaient la forme d'un S allongé et mesuraient près d'un mètre.

Après avoir dépouillé l'animal, ils s'approchèrent des chariots. M^{me} Bartelle envoya Bertrand leur offrir de sa

part une hospitalité que tous les voyageurs exercent les uns envers les autres.

Les chasseurs étaient deux officiers du 27^e, absents depuis un mois de leur garnison pour une expédition de chasse. Ils acceptèrent avec empressement le repas qu'on leur offrait. Ils furent tout étonnés de se trouver en face d'une jeune et jolie femme, qui leur fit gracieusement les honneurs du dîner qu'on s'était hâté de préparer.

Comme Juliette avait connu à Colesberg les amis du capitaine Morton et du lieutenant Mac-Bray, les deux officiers n'étaient pas tout à fait des étrangers pour elle. Ils lui racontèrent qu'ils venaient de faire une longue excursion à la poursuite du gibier. De son côté, elle leur apprit son projet et leur demanda conseil sur la route à suivre.

— Votre chemin est de gagner Kuruman, la station des missionnaires, répondit M. Morton, mais vous n'êtes pas sur la route. Il faut que votre guide se soit trompé.

— C'est ce qu'il m'a dit tout à l'heure.

— Il y a au moins trois jours qu'il a quitté la route. Si vous voulez bien le faire venir, je vais lui indiquer ce qu'il faut faire pour reprendre la bonne voie.

On envoya chercher le guide, qu'on eut beaucoup de peine à trouver. En dépit de la loi de Mahomet, il s'était grisé et était tombé la tête la première sur un de ces buissons de ces mimosas que les colons appellent « attends un peu. » Ce fut du moins ce qu'il raconta quand il arriva, l'air abruti et la figure couverte, en guise de compresses, de plaques de terre jaune mélangée d'huile.

Ces deux messieurs auraient voulu voir M. Morany; mais comme ils tenaient à regagner avant la nuit leur

chariot, qu'ils avaient laissé à cinq milles de là, ils durent prendre congé de M^{me} Bartelle.

M. Mac-Bray écrivit une lettre de recommandation très-pressante en faveur de M^{me} Bartelle à M. M..., le directeur de la station des missionnaires de Kuruman.

Remplis d'admiration pour le courage et la fermeté de cette gracieuse jeune femme, les deux Anglais serrèrent la main de Juliette avec une émotion profonde. Le guide, qui cherchait toujours à éviter leurs regards, leur inspirait une méfiance instinctive, et ils parlaient avec de vives inquiétudes sur le compte de cette pauvre femme et de ses enfants. Ils redoutaient surtout pour elle la traversée d'une partie du désert aride et brûlant que, par suite de l'erreur du guide, il lui faudrait maintenant parcourir pour regagner la route de Kuruman.

— En vérité, dit le capitaine à son compagnon, au bout de quelques minutes de route, j'ai peur pour cette pauvre petite femme. Si mon congé n'était pas sur le point d'expirer, je retournerais lui offrir de l'escorter jusqu'à Kuruman.

— J'y ai bien pensé, reprit le lieutenant, mais nous n'avons plus que cinq jours devant nous, et c'est à peine suffisant pour rejoindre à temps le régiment.

— C'est vrai, murmura le capitaine; il se fait tard, pressons le pas.

Ils serrèrent les jambes, et leurs chevaux partirent au galop.

Une heure tout au plus après que ces officiers eurent quitté le campement, Morany rejoignit les chariots. Il était probablement resté caché dans les environs pour attendre le départ de ces messieurs.

M^{me} Bartelle lui raconta la visite qu'elle avait reçue, et les conseils qu'on lui avait donnés sur l'itinéraire à suivre désormais.

Il fut convenu qu'on suivrait cet itinéraire. Le lendemain on partit comme d'habitude avant le lever du soleil. Vers dix heures, Juliette, qui était restée jusque là dans le chariot, eut envie de monter à cheval. Il lui semblait que la route suivie par le guide n'était pas celle qu'avaient indiquée les officiers anglais. Ben-Mossul et Morany l'assurèrent qu'elle se trompait. Elle n'osa insister davantage, mais elle ne fut pas convaincue.

Aussi resta-t-elle à cheval presque toute la journée, afin de surveiller le guide, qui lui devenait de plus en plus suspect.

Au bout de trois jours l'eau vint à manquer. On avait négligé de remplir les outres à la rivière et l'on ne trouvait plus ni sources ni ruisseaux. Morany proposa d'envoyer les bestiaux se désaltérer à une fontaine qui se trouvait à deux milles de là, mais en dehors de la direction que devaient suivre les chariots le lendemain. Il fallut bien se résigner à ce parti.

Le soir, au moment où le jour commençait à baisser, on s'aperçut que les deux chevaux de M^{me} Bartelle avaient brisé leurs entraves et s'étaient sauvés dans les bois. Ben-Mossul et Bertrand partirent à leur recherche. Comme ils ne revenaient pas, M. Morany envoya pour les seconder les cinq Hottentots qui restaient encore à la garde du camp.

Quoiqu'elle ne se rendît pas compte de toutes ces absences, Juliette fut inquiète. Après avoir couchés ses enfants, qu'elle laissa sous la garde de Toinette, elle descendit de son chariot et vint voir pourquoi on n'allumait pas comme d'habitude le brasier de nuit. Elle trouva Morany et les deux domestiques indous en train de préparer le bois.

— Où sont donc *Kipohé*, *Namolo* et *Bouhabé*? demanda la jeune femme en désignant les serviteurs hottentots qu'elle croyait encore auprès d'elle.

— Je les ai envoyés à l'aide de Bertrand et de Ben-Mossul, répondit M. Morany, dont la voix et le regard décelaient une émotion insolite.

— Il ne reste donc personne au camp? dit la jeune femme, qui se sentit le cœur serré.

— Il reste Abdul et Bhyrrub.

— Je ne les vois plus.

Sur un signe de leur maître, les deux indous venaient, en effet, de se retirer après avoir allumé le feu.

— Eh bien! reprit Morany, ne suis-je pas là? Auriez-vous donc peur auprès de moi, de moi qui veille sur vous jour et nuit, qui ne songe qu'à vous, et qui donnerais ma vie pour sauver la vôtre?

En ce moment, il était assis à côté de Juliette, à l'abri de son wagon et en dehors de la lumière projetée par le feu. M^{me} Bartelle voulut se lever, mais il la retint vivement par le bras.

— Ne vous éloignez pas encore, lui dit-il en cherchant à garder dans les siennes la main de la jeune femme. Aujourd'hui nous sommes seuls, et il faut que je vous dise...

Juliette se leva pâle et frémissante. Elle devinait le complot que le créole avait ourdi autour d'elle.

Il la saisit encore par le bras et voulut la forcer à se rasseoir. Elle résista, mais elle n'eut pas la force de lui échapper. Elle sentait d'ailleurs que toute lutte avec cet homme ne ferait que l'exciter encore. Le calme seul pouvait la sauver.

— Revenez à vous, monsieur Morany, dit la jeune femme en faisant un violent effort pour parler avec calme; songez à ce que votre conduite a d'odieux.

— Je vous aime, Juliette!

— Abuser de ma confiance pour m'attirer dans un guet-apens!

— Je ne voulais pas que vous puissiez me fuir et vous réfugier peut-être dans les bras d'un autre.

— Monsieur Morany!

— Oh! je sais bien que vous me préférez votre cousin Mazeran. Croyez-vous donc que je sois aveugle? Mais il ne vous aime pas, lui; il vous dédaigne pour une poupée qui passe sa vie à s'habiller et à se déshabiller. Moi, au contraire, j'ai compris le trésor qu'il méprisait.....

— Vous oubliez que je suis mariée, monsieur Morany!

— Votre mari est mort!

— C'est faux!

— Il est mort. Tous les renseignements que j'ai recueillis me le font supposer.

— Pourquoi ne me l'avoir pas dit avant de quitter le Cap?

— Parce que vous n'eussiez pas entrepris ce voyage.

— Vous n'avez aucune certitude.

— La dernière personne qui l'a vu était un Béchouana. Il a laissé M. Bartelle dans le *karroo*, épuisé par la fièvre, mourant de soif, de faim, et complètement perdu.

— Je ne vous crois pas.

— Qu'importe! Nous sommes seuls et je vous aime, Juliette. Vous êtes en mon pouvoir.

— Bertrand va revenir.

— Ben-Mossul s'est chargé de le perdre.

— Les Hottentots.

— Doivent attendre mes ordres à l'abreuvoir. Abdul et Bhyrrub eux-mêmes se sont éloignés. Nul ne peut venir à votre secours.

— Je n'ai besoin de personne, dit-elle avec fierté, je saurai me défendre.

— Oui, vous êtes brave. Je vous crois capable de vous tuer au besoin pour m'échapper; mais vos filles, les

oubliez-vous? C'est par elles que vous êtes en mon pouvoir.

Morany reprit l'une des mains de Juliette.

— Ecoutez, dit-il d'une voix frémissante, je vous aime depuis deux ans. Depuis deux ans, toutes mes pensées n'ont eu qu'un seul but : préparer l'heure où vous seriez à moi. Pendant deux ans j'ai éteint mon regard, enchaîné ma langue. Alors que tout mon sang brûlait auprès de vous, je paraissais calme. Je déverrais mes ardeurs, mes jalousies... Est-ce votre imbécile de cousin, est-ce un de ces Français qui aurait eu ce courage, cette patience, Juliette?... Et depuis notre départ du Cap? A peine osais-je vous parler, de peur de trahir mon secret... Mais vous n'avez donc jamais deviné ce qui se passait dans mon cœur?

Il jeta ses deux bras autour de Juliette, qui était toujours restée debout, et voulut la forcer à se rasseoir auprès de lui.

— Au secours! au secours! cria-t-elle d'une voix étranglée.

— A quoi bon appeler? dit-il en haussant les épaules, nul ne viendra.

Il voulut la serrer sur son cœur, mais la jeune femme le repoussa violemment et le frappa du poignard qu'elle portait toujours à son corsage. La lame glissa sur une côte, mais le coup ayant été appliqué avec l'énergie du désespoir. Morany, pris d'ailleurs à l'improviste, tomba à la renverse.

Avant qu'il pût se relever, un genou vigoureux s'appuya sur sa poitrine. Il aperçut à deux pouces de sa tête la figure de Toinette Gavard qui était accourue aux cris de sa maîtresse. Elle prit à deux mains la gorge du blessé, et se mit en devoir de l'étrangler bel et bien.

Comme Toinette était un vrai grenadier pour la taille

et pour la force, Morany allait probablement rendre sa vilaine âme au diable, lorsque ses deux domestiques accoururent à son secours.

Ils arrivèrent si à propos pour lui, qu'évidemment ils devaient être cachés non loin de là, de manière à assister à l'entretien de leur maître et de M^{me} Bartelle.

Tandis qu'ils s'évertuaient à ranimer Morany, qui avait perdu connaissance, Juliette et sa domestique coururent aux chariots. Elles habillèrent précipitamment les deux enfants, étonnées de cette toilette inusitée, se chargèrent de quelques provisions, de deux couvertures et de divers objets de ce genre et se sauvèrent dans le bois.

L'intention de Juliette était de s'y tenir cachée jusqu'au lever du soleil. Elle espérait que, pendant ce temps, Bertrand reviendrait au camp et se mettrait à sa recherche. Elle avait aussi l'intention de se diriger vers l'abreuvoir, dans l'espérance de retrouver les Hottentots, et de s'en faire un appui contre M. Morany. Comme elle s'attendait à être poursuivie par ce dernier, elle se hâta d'abord de s'éloigner le plus possible des wagons.

XXI.

Toinette portait Emma, M^{me} Bartelle s'était chargée de Cécile. Toutes deux firent ainsi un long trajet, d'autant plus pénible qu'elles marchaient dans l'obscurité, et au milieu de fourrés épais, dont les épines leur déchiraient cruellement les mains et la figure.

Les petites filles, effrayées, pleuraient en se cramponnant au cou de leur mère et de leur bonne.

Au bout de trois heures de cette course fatigante, les deux femmes sentirent qu'il leur était impossible d'aller plus loin. Elles se couchèrent sur la mousse et restèrent quelques minutes sans pouvoir même échanger une parole.

— Qu'allons-nous devenir? murmura enfin la pauvre Toinette.

— Pourquoi pleures-tu, maman? dit Cécile en essuyant de sa petite main le sang qui coulait sur la figure de sa mère, et que, dans l'obscurité, elle prenait pour des larmes.

— Je ne pleure pas, ma chérie, répondit Juliette en portant précipitamment son mouchoir à son visage. C'est la sueur. Nous avons marché vite.

— Pourquoi cela? pourquoi nous as-tu fait lever? nous étions bien mieux dans le chariot.

— J'ai peur, murmura la petite Cécile, en se blottissant dans le giron de sa mère.

Au même instant une bête fauve traversa le fourré non loin des enfants; le bruit de son passage fit tressaillir les pauvres femmes. Un moment après, le passage d'un autre animal renouvela leur frayeur. Cécile et Emma pleuraient, la tête appuyée sur le sein de leur mère.

Le sommeil est un besoin si impérieux pour les enfants, que, malgré tout, les pauvres petites s'endormirent en même temps. M^{me} Bartelle et Toinette les enveloppèrent bien soigneusement de couvertures et les posèrent sur le gazon entre elles deux.

— Que faire? dit encore Toinette.

Un rugissement lointain gronda dans les profondeurs de la forêt.

— Un lion! s'écria Toinette en bondissant; nous allons être dévorées cette nuit.

— Il faut essayer de faire du feu. Tâche de trouver quelques branches mortes.

Toinette se leva, mais avec une hésitation visible.

— Qu'as-tu donc ? lui demanda M^{me} Bartelle.

— J'ai peur des serpents, murmura Toinette.

Juliette se sentit frissonner. Plus d'une fois déjà, même en plein jour, elle avait failli poser le pied sur des serpents, en croyant toucher une branche d'arbre. Elle appuya la main sur son cœur palpitant et embrassa ses filles pour se donner du courage.

— Reste avec les enfants, dit-elle à Toinette. Je vais chercher du bois.

— Oh ! madame, n'y allez pas, je vous en prie ! s'écria Toinette en joignant les mains.

— Tu sais bien que le feu seul peut éloigner les bêtes féroces.

— Eh bien, madame, restez ; moi, j'irai.

— Et les serpents ?

— Il vaut mieux que je sois mordue que vous.

— Toinette !

— Que deviendraient ces pauvres petites sans vous ? reprit la digne servante. Je ne pourrais que mourir pour elles, moi, et non pas les sauver.

— Ni moi non plus, hélas !

— Peut-être, madame. Vous êtes plus instruite que moi. Puis vous êtes leur mère, enfin. Laissez-moi aller.

Juliette tendit les deux mains à la fidèle servante et l'attira sur son cœur.

— Hélas ! madame, dit Toinette en sanglotant, ce que je fais ne vaut pas de remerciements. N'ai-je pas vu naître ces pauvres petits anges que j'aime comme s'ils étaient mes enfants ? Adieu, madame, priez le bon Dieu pour moi.

— Toinette, dit M^{me} Bartelle en rappelant la servante qui s'éloignait, reste ici ; j'ai réfléchi que nous ne pouvons pas allumer de feu. M. Morany et ses domestiques

nous cherchent sans doute. La flamme et la fumée révéleraient notre présence.

— C'est vrai... mais les lions ?

— A la grâce de Dieu, ma pauvre fille !

Les deux femmes se couchèrent de chaque côté des enfants, à qui elles firent un rempart de leurs corps. Par moments, la fatigue l'emportant sur leur inquiétude, elles cédaient au sommeil. Mais bientôt les rugissements des lions et le passage de quelque bête fauve les réveillaient en sursaut.

Vers quatre heures du matin, il y eut un redoublement de bruit dans la forêt. C'était l'heure où beaucoup d'animaux se rendaient aux abreuvoirs. Puis, peu à peu, tout retomba dans le silence. Aux premiers rayons du soleil, le calme régnait autour de Juliette et de ses enfants.

Bientôt les chants des oiseaux se firent entendre et se mêlèrent aux rumeurs mystérieuses de la nature qui s'éveille.

Avec la nuit disparaissaient la plupart des dangers qui avaient tant effrayé M^{me} Bartelle.

Elle se jeta à genoux pour remercier Dieu d'avoir protégé ses enfants durant cette nuit affreuse. Il fallut ensuite songer à se mettre en route.

Étonnées de se trouver ainsi toutes seules au milieu des bois, les deux petites filles attachaient sur leur mère leurs grands yeux inquiets. Celle-ci, la tête appuyée sur ses deux mains, se demandait le chemin qu'elle devait suivre.

Continuer sa route vers Kuruman, maintenant qu'elle n'avait ni chariot, ni provisions, ni guide, il n'y fallait plus songer. Mieux valait revenir sur ses pas et regagner Colesberg. Si elle parvenait à retrouver sa route, elle avait du moins l'espoir de rencontrer en chemin la cara-

vane de ses cousines. Dans une situation désespérée comme la sienne, c'était déjà quelque chose.

Le difficile était de se reconnaître et de retrouver la route déjà parcourue. Pour un Hottentot ou un Griqua, ce n'eût été qu'un jeu ; pour une femme comme Juliette, c'était une entreprise à peu près impossible. Comme il n'y avait pas d'autre moyen que celui-ci pourtant, il fallut bien l'essayer.

Laissant ses deux filles à la garde de Toinette, et cassant des branches d'arbres, afin de retrouver son chemin pour revenir sur ses pas, M^{me} Bartelle fit une pointe de plus d'un mille dans la forêt.

Le fourré commençant à devenir moins épais, on apercevait à travers les grands arbres des jours qui annonçaient un terrain non boisé. M^{me} Bartelle pensa qu'une fois hors de la forêt, il lui serait plus facile de se reconnaître. Au bout de deux heures de marche, il devint évident qu'on allait arriver à l'extrémité de la forêt. Mais déjà les petites filles étaient fatiguées. On fit halte pour leur donner à manger.

A chaque instant, M^{me} Bartelle craignait de voir paraître M. Morany ou ses domestiques.

Les enfants ayant trop mal aux pieds pour pouvoir se remettre en marche, M^{me} Bartelle et Toinette les prirent sur leurs épaules, à la façon des femmes sauvages. Comme les pauvres voyageuses avaient en outre à porter des provisions, des armes et des couvertures, elles pliaient sous le faix.

Vers cinq heures du soir, elles arrivèrent enfin à la lisière du bois. Devant elles s'étendait à perte de vue une immense prairie dont les herbes s'élevaient à près de deux mètres de hauteur.

Les deux femmes se regardèrent d'un air consterné.

— Nous ne pourrons jamais traverser cette prairie,

murmura Toinette. Les herbes sont plus hautes que nous.

— Nous chercherons un endroit où elles soient moins touffues.

— Je n'en puis plus de fatigue, répondit la domestique en se laissant tomber sur le gazon. Il faut que vous soyez de fer pour rester encore debout, ma pauvre dame!

— Nous allons passer la nuit en cet endroit. Demain matin, nous tâcherons de découvrir un passage.

Tout en parlant, Juliette regardait autour d'elle. A deux cents pas de l'endroit où elle s'était arrêtée, elle aperçut un arbre énorme dont la partie supérieure, frappée probablement par la foudre, gisait en vingt morceaux à quelques pas du tronc. Les branches inférieures avaient échappé à la destruction, et quelques-unes descendaient presque jusqu'à terre. Leur couleur terne et jaunâtre révélait assez que la sève n'y circulait plus, et qu'elles étaient complètement desséchées.

Quoique d'une énorme largeur, le tronc n'était pas très élevé. Le sommet formait une sorte de plate-forme naturelle d'où sortaient comme des girandoles quelques grandes branches que la foudre avait épargnées.

— Si nous parvenions à grimper sur cet arbre, dit M^{me} Bartelle, les enfants y seraient en sûreté.

— Oui, mais comment y parvenir? répondit Toinette d'un ton découragé.

Comme elle achevait ces paroles, on entendit dans le lointain un bruit pareil à celui de cinq ou six chevaux traversant au galop un épais fourré.

Les enfants poussèrent un cri d'effroi et se serrèrent contre Toinette.

Un rhinocéros noir sortit du bois et s'arrêta à cinq cents mètres de l'arbre. Par bonheur pour les pauvres voyageuses, le rhinocéros, qui a l'odorat d'une extrême finesse, se trouvait au vent, par rapport à elles, et ses

petits yeux mal percés ne les avaient pas encore aperçues.

— Maman ! maman ! crièrent Cécile et Emma, effrayées par la vue de cet affreux animal.

Le sang se glaça dans les veines de M^{me} Bartelle. Guidée par le souvenir de tous les voyages qu'elle avait lus, elle avait reconnu le *borélé*, ou rhinocéros noir, dont l'aveugle brutalité est si redoutée des Loërs.

— Grimpe bien vite sur l'arbre, cria-t-elle à Toinette ; je te ferai passer les enfants !

Mais Toinette, folle de terreur, avait complètement perdu la tête. Par un mouvement instinctif, elle couvrit les deux petites filles de son corps, tout en poussant des cris de désespoir.

Soutenue par la main de sa mère, la petite Emma commença à gravir les branches ; mais, dans sa précipitation, elle tomba à terre, heureusement sans se faire de mal.

Voyant que Toinette ne pouvait rendre aucun service dans l'état de frayeur où elle était, Juliette monta précipitamment sur l'arbre après avoir attaché une corde à la ceinture en cuir d'Emma.

Grâce à ce secours, la petite fut bientôt en sûreté auprès de sa mère. Il fallut ensuite employer le même moyen pour Cécile.

A ce moment, le rhinocéros releva la tête comme pour humer le vent. Il sentait la présence de créatures humaines. Il les aperçut enfin et se dirigea de leur côté en courant avec une agilité qu'on n'aurait certes pas attendue d'une pareille masse.

Ranimée par l'imminence du danger, Toinette se hâta de grimper à l'arbre au moyen des branches.

Bien lui en prit de s'être dépêchée, car le borélé s'élança avec tant de fureur et d'aveugle impétuosité, que sa corne vint frapper le tronc de l'arbre, à quelques

ponces de la pauvre domestique. Celle-ci eut une telle frayeur qu'elle faillit se laisser tomber.

XXII.

A la vue du péril que courait leur bonne, qu'elles aimaient tendrement, Emma et Cécile redoublèrent leurs cris. De son côté, furieux de voir sa proie lui échapper, le rhinocéros se rua sur un buisson voisin, le foula aux pieds, le hacha à coups de corne et s'acharna sur lui durant plus d'un quart d'heure. Puis, apercevant les paquets de couvertures et les provisions que M^{me} Bartelle avait laissés au pied de l'arbre, il piétina le tout jusqu'à ce qu'il eût déchiré les couvertures en mille morceaux. Le fusil subit le même sort : sa crosse fut brisée en cinq ou six endroits.

Après avoir ainsi assouvi sa rage, le borélé vint se placer au pied de l'arbre, soufflant et ronflant avec un bruit qui faisait tressaillir les pauvres femmes qu'il assiégeait. De temps en temps, il se précipitait avec fureur contre le tronc de l'arbre ou levait la tête en fixant ses petits yeux pleins de malice sur ses ennemis.

Chez les enfants, il n'est guère d'émotion qui impose longtemps silence à l'estomac. Les petites filles commencèrent bientôt à demander à manger, et surtout à boire. M^{me} Bartelle et Toinette se regardèrent avec désespoir. Elles n'avaient plus rien à offrir aux pauvres petites.

Dans ces régions lointaines, où l'air est plus vif et où l'exercice développe encore l'appétit, la faim et surtout la soif tourmentent bien plus cruellement et plus promptement que dans nos climats tempérés. Voyant que leur

mère ne pouvait rien leur donner, Emma et Cécile n'insistèrent pas, mais Juliette les entendit gémir et se plaindre à l'oreille l'une de l'autre.

Elles commençaient en outre à sentir le froid du soir, que la chaleur violente qui règne pendant le jour fait encore paraître plus vif. M^{me} Bartelle ôta l'espèce de casaque ou corsage flottant qu'elle portait, et l'étendit sur ses enfants. Toinette en fit autant de son châle.

Pendant ce temps la nuit était venue. Vers onze heures, le rhinocéros prit sans doute le parti de battre en retraite, car on l'entendit s'éloigner et le bruit de ses pas se perdit dans la forêt.

Durant la nuit, divers animaux traversèrent la clairière. Quelques-uns y séjournèrent assez longtemps. Les deux femmes ne pouvaient pas les voir, mais elles distinguaient leurs yeux, qui brillaient dans l'obscurité. Elles entendaient leurs allées et leurs venues et le craquement de leurs mâchoires.

— Ce sont des chacals probablement, disait M^{me} Bartelle pour rassurer Toinette, qui tremblait de tous ses membres.

D'autres habitants de la forêt semblaient se quereller de temps en temps avec les chacals. Au bruit retentissant de leurs puissantes mâchoires, ainsi qu'à l'odeur infecte qu'ils exhalaient, Juliette reconnut des hyènes. Par instants, ces animaux poussaient une sorte de cri qui avait quelque rapport avec celui d'un enfant. D'autres fois, on aurait juré entendre des éclats de rire.

Un peu avant le lever du soleil, les animaux disparurent. Dès qu'il fit jour, M^{me} Bartelle ne put résister plus longtemps à la voix suppliante de ses enfants, qui lui demandaient à boire. Elle descendit de l'arbre et jeta un regard craintif autour d'elle. Rien ne parut.

Toinette et sa maîtresse aidèrent les enfants à des-

endre. On trouva dans les environs quelques fruits, des baies sauvages et diverses racines. Cette maigre nourriture ranima un peu les forces des pauvres fugitives. On se mit en marche.

Guidée par le vue de quelques arbres ainsi que par l'épaisseur et la verdure plus fraîche des herbages, Juliette supposa qu'il devait y avoir quelque cours d'eau de ce côté. Elle entra résolument dans la prairie en tête de la petite colonne. Après elle venaient ses deux filles. Toinette fermait la marche.

Les herbes dépassant, non-seulement la tête des petites filles, mais encore celle des deux femmes, formaient au dessus d'elles comme un dôme de verdure. La marche était excessivement pénible, et l'on n'avancait que bien lentement. Enfin, le sol devint plus humide. On rencontra deux ou trois petites flaques d'une eau saumâtre sur laquelle les enfants se précipitèrent avec des cris de joie. Cette eau avait une si affreuse couleur, que Juliette n'en laissa boire qu'une très-petite quantité à ses filles.

Ranimées pourtant par la gorgée qu'elles avaient avalée, les pauvres petites trouvèrent la force de poursuivre jusqu'à la rivière. Là, elles purent enfin se désaltérer, quoique l'eau eût encore une couleur jaunâtre, qui, en toute autre circonstance, aurait dégoûté la personne la moins difficile.

— Ce doit être une branche de la rivière Brak ou de quelque affluent de la rivière Orange, dit M^{me} Bartelle. Si nous pouvions la traverser, ce serait le meilleur moyen de faire perdre nos traces à nos ennemis.

— Oui, mais comment faire ? demanda Toinette.

— Il faut trouver un gué.

— Et les crocodiles, madame !

— Tu en as vu ?

— M'est avis qu'il y en a un là, tenez, voyez-vous la vase, à droite? Tenez! le voilà qui ouvre la gueule. Jésus, mon Dieu! quelle horrible mâchoire!

— Il faut pourtant que nous passions! s'écria M^{me} Ba-telle avec désespoir.

— Et dire que vous n'avez plus même de fusil!

— Hélas! non; ce maudit rhinocéros a brisé la crosse du mien. N'importe, il faut à tout prix mettre une barrière entre nous et M. Morany.

En parlant ainsi, elle coupa une branche d'arbre longue de sept à huit pieds, qu'elle dépouilla de ses feuilles. Munie de cette gaule, elle s'avança sur le bord de la rivière et la sonda à divers endroits. Quand la profondeur lui paraissait diminuée à certaine place, elle pénétrait résolûment dans l'eau et continuait à sonder le terrain.

Outre la crainte d'être emportée par le courant, elle était surtout tourmentée par la frayeur des crocodiles. Aussi faisait-elle le plus de bruit possible en frappant l'eau avec sa gaule, afin d'éloigner ces terribles animaux.

Après plusieurs essais infructueux, elle remarqua un endroit où l'herbe du rivage semblait avoir été foulée par le passage de divers animaux. Elle courut aussitôt à cette place et trouva en effet le gué qu'elle espérait découvrir.

L'eau n'avait à cet endroit que trois pieds environ de hauteur.

Juliette entra résolûment dans la rivière, la traversa et revint ensuite sur ses pas pour chercher ses enfants. Elle prit Cécile sur son dos. Toinette la suivit chargée d'Emma. Les deux femmes s'escriaient de leur mieux avec leur gaule et poussaient de grands cris afin d'effrayer les alligators. Un de ces animaux les suivit à quelque pas de distance, mais il se contenta de faire claquer

ses énormes mâchoires sans se précipiter sur la proie qu'il convoitait.

Laissant au soleil le soin de sécher leurs vêtements sur leurs corps, elles se remirent en marche. Quant vint le soir, elles étaient encore au milieu de l'interminable prairie. Il leur fallut y passer la nuit. Elles eurent à subir de cruelles angoisses et furent torturées par les moustiques, qui s'abattaient par milliers sur leurs mains et sur leur visage.

Le lendemain Juliette se réveilla en proie à un malaise extrême. Malgré tout son courage, elle ne pouvait presque plus marcher.

— Il faut nous arrêter, madame, dit Toinette en dévotant ses larmes. Reposez-vous.

— Non, répondit la courageuse jeune femme ; si je m'arrêtais, je ne pourrais plus me relever.

— Mais vous ne pouvez plus marcher.

— N'importe ; je marcherai. Il faut à tout prix que nous sortions de cette prairie et que nous trouvions à manger pour ces pauvres enfants.

Au bout de deux heures d'efforts surhumains, Juliette avait encore fait que deux milles tout au plus. Voyant que la force manquait tout à fait à sa maîtresse, Toinette prit les devants, laissant Juliette et ses enfants cheminer lentement sur ses traces. Elle découvrit bientôt une de ces fourmilières abandonnées qu'on rencontre en Afrique, et qui ont quelquefois quatre ou cinq mètres de hauteur. Elle parvint à grimper dessus et jeta un regard autour d'elle. Elle descendit précipitamment et revint sur ses pas.

— Madame, dit-elle, je vois là-bas des arbres et un espace couvert de petits buissons. Avez-vous la force de pousser jusque-là ?

— Oui, murmura Juliette, il le faut.

Elle s'appuya sur le bras de sa fidèle domestique et continua sa route.

Au bout de quelques minutes, l'accès de la fièvre diminuant un peu de violence, M^{me} Bartelle eut même la force de porter une de ses filles. Elle arriva à la lisière de la prairie et déposa son cher fardeau sur le sol.

— Des melons, maman, des melons! s'écria tout à coup la petite Cécile.

— Où donc, ma chérie?

— Là, maman, regarde.

Et sa petite main désignait, en effet, une énorme quantité de melons d'eau qui poussaient non loin de la prairie.

— Laissez-moi d'abord y goûter, dit M^{me} Bartelle.

Elle cueillit un de ces melons, en coupa une tranche et la goûta du bout des lèvres. Elle la rejeta aussitôt en faisant une grimace de dégoût. Le melon était d'une telle amertume qu'il fallut renoncer à le manger.

— Ah! mon Dieu! mon Dieu! s'écria Cécile en joignant les mains avec désespoir.

— Attends, dit M^{me} Bartelle qui se rappela avoir lu dans les ouvrages sur l'Afrique que quelques melons amers se trouvaient parfois parmi d'autres d'une excellente qualité.

Un autre melon se trouva délicieux. Elle en donna quelques tranches à ses filles et à Toinette, qui devorèrent avec avidité cette chair fraîche et sucrée.

Pressée par la faim, elle-même en mangea aussi, quoiqu'elle prévît que cela ne ferait qu'augmenter la fièvre.

L'accès la reprit en effet dans la soirée. Il fallut toute son énergie pour qu'elle pût allumer du feu et préparer avec Toinette le lit des enfants.

XXIII.

Pendant trois jours les pauvres fugitives vécurent de nuits sauvages et de quelques racines qu'elles faisaient mûrir sous les cendres. Epuisées par la fièvre, les forces de M^{me} Bartelle diminuaient chaque jour. L'inquiétude et la dévotion augmentaient encore les souffrances et les ravages de la maladie.

Toinette aussi commençait à ressentir les atteintes de la fièvre et les frissons qui l'accompagnent.

Bientôt elle fut plus abattue encore que M^{me} Bartelle, car l'énergie prodigieuse de la jeune femme et son amour maternel suppléaient aux forces qui lui manquaient.

Les enfants étaient fatigués. Leurs petits pieds, enflés par la marche, déchirés par les épines et les pierres à travers leurs souliers en lambeaux, leur causaient de cruelles souffrances.

Bientôt un horizon de sable jaune, diapré à de longues distances par quelques buissons rabougris de plantes épineuses, se présenta aux regards des voyageuses.

C'était le désert qui étendait à perte de vue sa surface rude et désolée.

M^{me} Bartelle reconnut qu'elle avait complètement perdu sa route.

La pauvre femme ne se sentait plus néanmoins la force de marcher à travers les hautes herbes et surtout de traverser de nouveau la rivière.

Dans le désert, au moins, la vue s'étendait à plusieurs

lieues, tandis qu'au milieu des bois un animal pouvait passer à deux milles de M^{me} Bartelle sans qu'elle s'en doutât.

Lorsque, complètement écrasé par le malheur, on n'aperçoit plus aucun moyen d'échapper aux dangers qui vous menacent, on devient en quelque sorte fataliste. On prend pour l'acquit de sa conscience des précautions qu'on sait inutiles, et l'on marche les yeux fermés sur les périls que le destin nous oblige à braver.

Il en fut de même pour M^{me} Bartelle. Toinette et elle se chargèrent de toutes les provisions qu'elles purent réunir en fait de melons, fruits et racines. Avec des roseaux tressés, Juliette forma des espèces de paniers ou de seaux dont elle doubla l'intérieur de larges feuilles et qu'elle remplit d'eau.

Ainsi chargée de ce fardeau si pesant pour une femme, et surtout pour une pauvre créature épuisée par la fièvre, la fatigue et l'insomnie, M^{me} Bartelle reprit sa marche. Elle se trouva bientôt sur un sol formé de sable jaunâtre, dans lequel les pieds enfonçaient jusqu'à la cheville. Un soleil de feu dévorait les voyageuses; sa réverbération sur le sable brûlait leurs yeux et leur visage.

Quand vint la nuit, Juliette regarda vainement autour d'elle pour chercher un abri. Partout le désert, c'est-à-dire le sable aride et brûlant. Pas même de bois pour faire du feu afin d'éloigner les bêtes féroces qu'on entendait déjà rugir dans le lointain.

L'eau était épuisée et les provisions gâtées. Rien ne résiste à l'action de ce soleil de feu.

On se coucha sans souper. Le lendemain, il fallut repartir sans avoir mangé. Les enfants avaient tellement soif qu'elles ne pouvaient plus ni parler, ni pleurer. Leurs yeux secs et agrandis par la souffrance s'atta-

chaient avec un profond désespoir sur le visage bouleversé de leur mère.

Avant la chute du jour, il fallut s'arrêter. Les forces manquaient à tout le monde.

— Madame, murmura Toinette, il m'est impossible d'aller plus loin. Je sens que je me meurs. Que Dieu ait pitié de vous et de ces pauvres enfants !

Les petites filles coururent à elle et se jetèrent dans ses bras en pleurant. Toinette les serra convulsivement sur son cœur, puis ses bras retombèrent sans force, et la pauvre femme resta étendue comme un cadavre sur le sol. Elle n'était pas morte cependant, car M^{me} Bartelle sentait encore les battements de son cœur.

— C'est la soif qui la tue, se disait Juliette avec angoisse... et pas une goutte d'eau !

Quelque temps avant de s'arrêter, M^{me} Bartelle avait remarqué à deux milles environ, dans le désert, un endroit où croissaient quelques mimosas et quelques plantes de même nature dont le feuillage plus vert et plus touffu indiquait peut-être la présence d'une source. Ce n'était qu'un indice bien vague, mais en pareille circonstance, c'était la planche à laquelle se cramponne le naufragé.

Après une heure de lutte et d'inquiétude, M^{me} Bartelle se décida à quitter ses enfants pour se rendre jusqu'à l'endroit où elle espérait trouver une source. Malgré leurs souffrances, les petites filles s'étaient endormies.

— Que Dieu vous protège, mes petits anges, murmura la pauvre mère en se penchant vers elles pour les embrasser.

A ce moment Cécile se réveilla en disant d'une voix douloureuse :

— Que j'ai soif, mon Dieu ! que j'ai soif, maman !

Et la pauvre enfant appuyait sa tête endolorie sur le sein palpitant de Juliette, qu'elle entourait de ses petits bras.

M^{me} Bartelle eut beaucoup de peine à s'en dégager. On eût dit qu'un secret pressentiment avait révélé à la pauvre enfant que sa mère allait la quitter.

Enfin M^{me} Bartelle parvint à s'éloigner. La nuit commençait à tomber. A peine Juliette pouvait-elle distinguer désormais les arbustes vers lesquels elle se dirigeait.

Ainsi qu'il arrive presque toujours dans le désert comme sur l'eau, la distance à parcourir était beaucoup plus grande que M^{me} Bartelle ne l'avait supposé.

L'obscurité devint bientôt si profonde, que Juliette perdit tout à fait le but de son excursion.

Tandis qu'elle cherchait à le retrouver avec un courage et une persévérance héroïque, elle entendit à peu de distance, sur le sable, le bruit des pas de quelques animaux qui passaient en courant à toute vitesse.

Un frisson parcourut ses membres.

Bientôt d'autres animaux qui devaient être d'une espèce différente, à en juger par le bruit de leurs pas, suivirent la même route que les premiers, en se dirigeant par conséquent du côté où M^{me} Bartelle avait laissé ses enfants. Ces derniers animaux, qui paraissaient fort nombreux, faisaient entendre une espèce de grognement sourd et brusque ressemblant un peu à celui d'un chien qui se dispose à mordre.

Le cœur glacé d'épouvante, M^{me} Bartelle renonça à trouver la source qu'elle cherchait depuis une heure et ne songea plus qu'à retourner auprès de ses enfants. Au même instant elle entendit à un quart de lieue de là, tout au plus, les rugissements de plusieurs lions qui semblaient s'appeler et qui se rapprochaient évidemment.

Haletante, éperdue, elle marchait toujours en se gui-

dant de son mieux sur la voix des animaux qu'elle supposait être des chiens sauvages ; mais ceux-ci semblaient être divisés en deux ou trois groupes, et M^{me} Bartelle ne savait vers lequel se diriger.

Bientôt les lions rejoignirent les chiens sauvages, dont leurs rugissements dominèrent la voix. Les hyènes et les chacals étaient aussitôt accourus. Les glapissements de ces derniers révélaient leur présence.

Juliette comprit que tous ces animaux étaient en train de se disputer quelque épouvantable festin.

— Ce sont peut-être mes enfants qu'ils dévorent ainsi, murmurait la pauvre mère, tandis qu'elle courait éperdue sur le sable.

À la fin, ses forces, un instant surexcitées par le désespoir et par l'amour maternel, trahirent la malheureuse femme. La respiration manqua à sa poitrine desséchée ; elle roula sur le sable et y resta étendue dans un état d'insensibilité complète.

XXIV.

Quelques-uns des motifs qui avaient décidé Clémence et Geneviève à prolonger leur séjour à Colesberg ne manquaient pas de fondement. Par suite de la paresse de ces deux dames, leurs bœufs avaient été obligés jusque-là de voyager presque constamment sous le fort de la chaleur, et se trouvaient maintenant en fort mauvais état. Faute de surveillance, on les avait en outre mal soignés. Les provisions de comestibles, et les liquides

surtout, avaient été gaspillés par les Hottentots. Ceux-ci, fainéants et poltrons comme la plupart des domestiques indigènes, ne demandaient pas mieux que de trouver des prétextes pour prolonger la vie de paresse et d'ivrognerie qu'ils menaient à Colesberg.

Après mûre délibération, il fut reconnu qu'il faudrait près de huit jours pour tout remettre en état, c'est-à-dire pour réparer les chariots, disposer celui de Geneviève, laisser reposer les bœufs et renouveler diverses provisions.

Grâces aux prévenances et aux attentions de tout genre des officiers du 27^e, les deux belles-sœurs prenaient aisément patience, mais il n'en était pas ainsi de Valentin.

Depuis le départ de M^{me} Bartelle et de ses deux charmantes petites filles, il n'avait pu retrouver ni son calme ni sa gaieté. Clémence elle-même avait inutilement déployé toute son amabilité pour le consoler. La pensée du jeune homme ne pouvait se détacher du doux et triste visage de M^{me} Bartelle. Il revoyait sans cesse les mignonnes figures de Cécile et d'Emma baignées de larmes. Il les entendait lui dire de leur voix caressante : « Cousin Valentin, tu ne viens pas avec nous ? »

— Et moi qui avait promis de veiller sur elles ! se répétait-il continuellement.

Il se reprochait amèrement d'avoir manqué à son devoir. Malgré tout son amour pour Clémence, s'il avait pu être transporté immédiatement auprès de Juliette par la baguette de quelque bonne fée, il y eût consenti avec empressement.

Le cœur oppressé par de violents remords et de vagues pressentiments, il ne pouvait tenir en place.

Levé avant le jour, il allait hâter les préparatifs du départ, c'est-à-dire ordonner les réparations nécessaires

au chariot de M^{me} Geneviève Martigné, et presser les ouvriers.

Chaque soir, il demandait qu'on fixât définitivement le jour où on se remettrait en route.

Durant les deux ou trois premiers jours, Clémence s'était beaucoup occupée de lui. Elle lui savait gré d'avoir laissé partir Juliette pour rester avec elle. Puis elle craignait toujours que, cédant à quelque lubie, il ne se décidât à rejoindre M^{me} Bartelle. Au bout de deux ou trois jours, cette crainte diminua naturellement et les actions de Valentin baissèrent d'autant.

Le major du 27^e, sir Henri Dawson, était un beau garçon de trente-cinq ans, appartenant à une grande famille et possédant une belle fortune. Il avait l'usage du monde, et de plus, la réputation d'un intrépide chasseur. A la mort d'un vieux parent, il devait hériter du titre de lord et d'un magnifique domaine.

En attendant, il faisait une cour fort assidue à M^{me} Martigné, au grand désespoir de son ami sir Richard Overnon.

Celui-ci venait épancher ses chagrins dans le sein de M. Mazeran, et les deux rivaux, toujours amis, maudissaient de concert la coquetterie de celle qu'ils adoraient, tout en jurant chaque jour de l'oublier.

Pour divertir ces dames, ou plutôt M^{me} Clémence Martigné, — car, sauf un vieux lieutenant borgne, nul ne se préoccupait de Geneviève, — les officiers organisaient chaque jour quelque partie de plaisir.

Un matin ils apprirent qu'une bande d'élangs et de gnous rayés ¹ était à deux ou trois milles de Colesberg.

Ils proposèrent à M^{me} Martigné de faire une partie de

¹ L'élan est la plus grande de toutes les antilopes et celle dont la chair est la plus estimée. Sauf les cornes et la queue, qui res-

chasse de ce côté. Clémence accepta avec empressement. Ce n'était pas qu'elle aimât follement la chasse; mais elle était enchantée de tout ce qui ressemblait à une fête ou à une partie de plaisir. Puis, cela lui offrait une occasion de mettre son amazone et certain petit chapeau qui lui allait à merveille.

Arrivés à quelque distance de la prairie où paissaient les *gnous*, les élans et les *springboks*, le major Dawson prit les devants pour faire cerner ces animaux par les cavaliers européens et hottentots qu'il avait amenés.

Valentin, qui rongea son frein depuis une heure, remplaça le brillant major auprès de M^{me} Martigné.

— Voyons, Clémence, lui dit-il, combien de temps va durer ce manège ?

— Comment, ce manège ?

— Comment veux-tu que j'appelle autrement ta coquetterie envers M. Dawson ?

— Le major est un homme charmant. J'ai grand plaisir à causer avec lui.

— Cela se voit de reste.

— Voyons, Valentin, ne me tourmente pas. Tu abuses de tes privilèges de cousin. Capitaine Dawson, quels sont ces beaux oiseaux qui voltigent là bas ?

Et poussant son cheval à côté de celui du capitaine,

semblent à celles des autres antilopes, il se rapproche du bœuf, dont il a la nature douce et patiente.

Le gnou rayé (que les Hollandais nomment *bluewildebeest*, bête sauvage bleue) est l'une des antilopes les plus élégantes et les plus rapides à la course. Il a la tête du bœuf, le corps du cheval, le bas de la jambe et le pied du cerf. Sa robe est d'un gris souris qui prend une teinte bleuâtre sur les flancs. Il porte une crinière flottante de quelques centimètres de hauteur, dont le poil, noir au milieu, est blanc à chaque extrémité. C'est un des plus beaux animaux de l'Afrique.

la coquette jeune femme abandonna Valentin à sa colère et à sa jalousie.

Quelques minutes après on entendit à l'arrière-garde le galop précipité de deux chevaux, et un murmure de voix joyeuses que dominait une voix d'enfant.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria M^{me} Martigné, c'est Frédéric !

C'était bien lui en effet.

Le petit drôle avait demandé la veille à faire partie de la chasse. On le lui avait naturellement refusé. Il laissa partir tout le monde ; puis, il séduisit un domestique hottentot, fit seller deux chevaux pour lui et pour son guide, et prit la clef des champs.

Deux heures après le départ de la petite expédition, maître Frédéric, triomphant, se jetait au cou de sa mère, qui le gronda un peu et finit par l'embrasser beaucoup.

Comme elle n'avait aucun pouvoir sur lui et redoutait ses imprudences, elle appela Valentin pour lui confier le petit vagabond. Celui-ci, lesté et hardi comme un singe, saisit le pied de Mazeran, puis sa jambe, et se hissa ainsi jusque sur la selle de son cousin, qu'il embrassa joyeusement.

M^{me} Martigné espérait un peu que les caresses de l'enfant dérideraient le front soucieux de Valentin, mais ce dernier se contenta de saluer Clémence, et n'essaya pas de lui parler.

— Fi ! le boudeur ! lui cria-t-elle en riant.

Il ne répondit pas et s'éloigna avec Frédéric. Quoiqu'il aimât beaucoup cet enfant, il aurait préféré être seul. Il était dans des humeurs noires et n'avait guère envie de causer.

Après avoir épuisé tous les sujets de conversation pour animer son taciturne cousin, Frédéric finit par parler de M^{me} Bartelle et de ses deux petites filles. Malgré ses dé-

fauts, qui tenaient plus à sa mauvaise éducation qu'à son caractère, Frédéric avait un excellent cœur, et il adorait sa tante et ses cousines.

Il se mit à raconter à Valentin combien il avait eu de chagrin en les voyant partir.

— Si tu savais comme elles pleuraient, dit-il ; ma tante aussi. De grosses larmes roulaient sur ses joues. Vous n'avez pas vu cela, vous autres, parce qu'elle se cachait de vous, mais moi je l'ai bien vu. Pauvre tante Juliette, qui était si bonne ! et Cécile, et Emma aussi ! Si j'avais été un homme, vois-tu, Valentin, je les aurais accompagnées pour les défendre et leur tuer du gibier. Ça m'a fait tant de peine de les voir partir seules !

Et le bon petit garçon s'essuyait furtivement les yeux, tout honteux de pleurer ainsi.

— Cet enfant a plus de cœur que moi, se dit Valentin en passant la main par un geste caressant sur la tête du petit garçon. Si je souffre aujourd'hui, c'est bien fait ; je le mérite. Oh ! pourquoi ne suis-je pas parti avec Juliette et ses pauvres enfants ? qui sait où elles sont maintenant et quels dangers les menacent ?

Pendant ce temps, on avait commencé les préparatifs de la chasse. Les rabatteurs à cheval étaient partis en faisant un très-long détour afin de cerner les bêtes fauves et de les forcer à diriger leur course vers les chasseurs.

Ce jour-là, comme il s'agissait moins de tuer du gibier que de s'amuser, les officiers du 27^e avaient amené leur meute, composée de vingt-quatre beaux chiens, conduits par un vieux piqueur appartenant à sir Henri Dawson.

Ils se proposaient de forcer quelques animaux et de donner ainsi à M^{me} Martigné le spectacle d'une véritable chasse à courre. Je dis *mesdames*, car Geneviève faisait aussi partie de l'expédition.

Vêtue d'une amazone qui devait la mettre au supplice, et dont le corsage, tendu par ses robustes appas, semblait sur le point d'éclater comme la grande voile d'un navire pendant un coup de vent, Geneviève abritait son petit nez pointu et ses grosses joues écarlates sous un extrait de chapeau espagnol qui lui donnait l'air le plus drôle du monde.

— Regarde donc ma tante Geneviève, dit à Valentin, Frédéric, qui n'était ni respectueux ni charitable envers sa tante. On dirait un bonnet grec sur une citrouille.

Mais Valentin pensait à Juliette et n'écoutait pas Frédéric.

Pour en revenir à Geneviève, elle était perchée sur un cheval aussi maigre qu'elle-même était grasse. Le lieutenant borgne, qui le lui avait choisi, avait sans doute supposé qu'un cheval aussi maigre ne pouvait être bien ardent. La pauvre bête, en effet, n'avait point de vellétés méchantes ; mais Geneviève, qui ne savait pas monter à cheval, se cramponnait si bien à la bride, qu'elle finit par exaspérer sa pacifique monture.

Celle-ci lança une ruade et envoya Geneviève prendre sa mesure sur le gazon, à la grande frayeur de la maladroite amazone et de son fidèle écuyer, le lieutenant borgne.

Sauf quelques petites contusions, Geneviève ne s'était pourtant fait aucun mal dans sa chute, mais par malheur elle était tombée à côté d'une fourmilière. Dérangées par cet aérolithe inattendu, les fourmis se précipitèrent sur la pauvre femme avec une furie dont rien ne saurait donner l'idée à des Européens.

En un clin d'œil, Geneviève fut couverte de morsures. Elle se mit à pousser des cris de détresse et se sauva au plus vite. Malheureusement elle emportait avec elle des milliers de fourmis qui travaillaient consciencieusement.

— Sauvez-moi ! sauvez-moi ! criait-elle au lieutenant borgne qui se cognait le front de désespoir.

Le seul moyen pour M^{me} Geneviève Martigné d'échapper à ses terribles ennemies, c'eût été de se déshabiller complètement, mais le pauvre officier n'osait lui donner ce conseil. Il monta à cheval et galopa jusqu'après de Clémence, qu'il appela au secours de sa cousine.

Le premier mouvement de M^{me} Ernest Martigné fut de courir à Geneviève ; mais elle songea tout à coup que si elle la touchait, les fourmis pourraient bien déménager et venir s'établir chez elle. S'arrêtant à une distance respectueuse de sa cousine, elle parut peu disposée à s'approcher davantage de la veuve, qui, folle de douleur et de frayeur, se roulait à terre en poussant des cris de désespoir. Tout à coup une idée sublime vint au lieutenant borgne. Il prit Geneviève dans ses bras, courut jusqu'à une mare qui se trouvait à quelques pas et l'y plongea jusqu'au cou.

Croyant sans doute qu'on voulait la noyer, Geneviève se défendait des ongles et des pieds avec énergie. Le lieutenant tenait bon avec un courage héroïque et s'évertuait inutilement à expliquer ses bonnes intentions à l'ingrate Geneviève.

Enfin, un autre officier vint au secours du galant lieutenant. On retira de l'eau M^{me} Geneviève Martigné, couverte de fange et dans un état indescriptible. Le petit chapeau espagnol était resté dans la mare avec une partie des faux cheveux auxquels il était attaché... Et l'amazone !.. et la figure même de Geneviève !.. Ah ! grand Dieu ! quel désastre !

Quoique la pauvre femme dût cruellement souffrir, et que tout le monde en eût pitié, elle avait une si drôle de mine avec sa figure gonflée, ses cheveux en désordre, ses yeux effarés, ses vêtements collés sur son corps et

diaprés de boue, que personne ne pouvait s'empêcher de rire.

Valentin transporta la veuve jusqu'aux chariots. On la laissa entre les mains d'un Hottentot qui passait pour avoir un certain talent médical.

Clémence resta quelque temps auprès d'elle, mais elle n'était pas femme à sacrifier ainsi son plaisir pour les autres. Elle envoya un domestique à cheval chercher la femme de chambre de Geneviève et un chariot pour ramener celle-ci à Colesberg.

Malgré le bain qu'elle venait de prendre, Geneviève n'était pas complètement débarrassée de ses implacables ennemies. Les petites cloches qui succédaient à leur piqure la brûlaient tellement qu'elle ne sentait pas le froid de ses vêtements mouillés.

Valentin et M. Overnon vinrent savoir de ses nouvelles.

— Écoutez, lui dit Valentin, vous n'avez qu'un seul moyen de vous débarrasser des fourmis. Entrez dans le wagon, fermez les rideaux et déshabillez-vous complètement. Faute de mieux, je vais vous laisser mon pardessus, et le plaid de notre ami Richard. Enveloppez-vous là dedans le mieux possible jusqu'à ce que l'autre chariot soit venu vous chercher.

Le conseil était bon, et Geneviève finit par se décider à le suivre. Au bout d'un quart-d'heure, elle apparut vêtue du pardessus et portant le plaid en guise de jupon. Quant au petit chapeau espagnol repêché par le lieutenant, elle l'avait replacé sur sa tête, tout humide qu'il était, en se contentant de l'envelopper d'un mouchoir blanc pour le rendre plus présentable.

Porté par Clémence ou par Juliette, ce costume hétéroclite aurait pu ne pas avoir l'air trop ridicule; mais sur le corps en boule de Geneviève et surmonté de sa

grosse figure effarée, il produisait le plus singulier effet du monde.

La première personne qui aperçut M^{me} Martigné partit d'un éclat de rire, et, malgré le sang-froid britannique, l'hilarité devint bientôt générale.

Geneviève remonta bien vite dans le chariot, en lançant un regard courroucé aux spectateurs, et ne reparut que le soir au dîner, dans la toilette la plus splendide de sa garde-robe.

Tandis qu'elle roulait vers Colesberg, en compagnie de sa domestique, sur qui elle épanchait chemin faisant sa mauvaise humeur, la chasse commençait.

Clémence, qui n'en prenait qu'à son aise et qui croyait chasser en Afrique avec la même régularité qu'en Europe, se trouva bientôt seule avec son fils et un jeune enseigne de dix-sept ans, assez lourd et peu spirituel, nommé M. Bussell.

— Pourquoi ne rejoignez-vous pas les autres chasseurs ? demanda-t-elle au petit enseigne, qui rougit jusqu'au blanc des yeux.

— Mes chevaux ne sont pas de force à suivre ceux de mes amis, répondit-il avec un peu de tristesse. Ils viennent d'être malades tous les deux, et je n'en ai pas une douzaine comme le major Dawson.

— Le major a sans doute une grande fortune ?

— Oui, madame. Il doit en outre hériter un jour d'une terre magnifique, presque à côté de celle de votre ami, sir Richard Overnon.

— La propriété de sir Richard ne doit pas être fort importante, d'après ce qu'il nous a dit.

— Je vous demande pardon, madame, elle vaut bien cinq ou six cent mille francs.

— Vraiment ! fit Clémence surprise.

— Puis, son oncle, lord Chesfield, lui laissera une terre bien plus considérable dans le Warwickshire, et le titre de lord.

— Vous voulez parler de M. Dawson ?

— Non, madame. Je connais bien sir Richard Overton, quoiqu'il ne m'ait pas reconnu, lui, car j'étais un enfant quand il est venu à Westernhouse. Il a déjà deux cent trois mille livres sterling de revenu (cinquante ou cinquante-quinze mille francs); et son oncle lui en laisse plus du double.

— Etes-vous bien certain de cela ?

— Parfaitement, madame; un de mes cousins est ministre dans sa paroisse et je l'ai souvent entendu parler de sir Richard Overton.

Diverses circonstances qu'il serait trop long de rapporter ici avaient plusieurs fois éveillé la curiosité de Clémence au sujet de sir Richard. Quoiqu'il criât par-dessus les toits qu'il était sans fortune, il agissait en tout comme un homme riche. Les nombreuses emplettes qu'il avait faites à Paris et au Cap pour ce voyage avaient dû lui coûter fort cher, et pourtant il avait paru n'y attacher aucune importance.

Maintenant qu'elle le connaissait davantage, Clémence le jugeait d'ailleurs fort capable d'avoir dissimulé sa fortune, afin de s'assurer qu'on l'aimerait pour lui-même. Elle se promit d'approfondir ce mystère à la première occasion, mais seulement après avoir quitté Colesberg, afin que sir Richard ne pût se douter des indiscretions du jeune enseigne et acquérir la preuve de ses soupçons.

Après avoir tué quelques animaux à coups de fusil, les chasseurs résolurent de forcer un vieux gnou rayé qu'ils avaient isolé de la bande.

Poursuivi par les chiens, le gnou tourna quelque temps dans la vaste prairie; puis, prenant sa course en

ligne directe, il se dirigea vers un marécage situé à cinq milles de l'endroit où se trouvaient les chasseurs.

Ceux-ci le suivirent de toute la vitesse de leurs montures. M^{me} Martigné elle-même galopa sur leurs traces, guidée par le jeune enseigne et par le major Dawson. Valentin s'était approché un moment de sa cousine, mais, en la voyant causer avec le major, il avait éprouvé son cheval et poussé en avant.

Grâce à l'excellente race de chevaux qu'on trouve dans la colonie, et aux nombreux haras des boërs, tous les officiers étaient bien montés. Aussi la chasse fut-elle menée rapidement.

Le *gnou* ne tarda pas à fléchir. Il fit un dernier effort pour atteindre l'étang, mais les chiens le rejoignirent et se jetèrent sur lui. Il se défendit vaillamment des pieds et des cornes.

Le sang coulait à flots sur la robe d'un bleu grisâtre marquée de raies irrégulières du *bluewildebeest*. Ses petits yeux farouches annonçaient la rage et la détresse. Sa crinière était couverte de boue et de sang. Malgré son héroïque résistance, il fut bientôt renversé par les chiens. Un des chasseurs termina son agonie en lui tirant à bout portant un coup de carabine.

XXV.

Tandis que, pour donner la curée aux chiens, on ouvrait le *gnou* rayé, l'arrière-garde des chasseurs rejoignait les premiers arrivés.

Les aboiements des chiens et les cris des chasseurs

furent lever une quantité d'oiseaux qui se tenaient cachés dans les joncs de l'étang Ils tournoyèrent quelque temps au-dessus de leur retraite habituelle en poussant des cris discordants et finirent par se poser au milieu de la pièce d'eau, dont les bords étaient entourés d'une épaisse couche de boue desséchée.

Sur cette vase croissait un fouillis de plantes et d'arbustes, au milieu desquels resplendissait d'admirables fleurs aux couleurs vives et brillantes

Une de ces fleurs surtout attira l'attention de M^{me} Martigné et lui fit pousser un cri d'admiration C'était une fleur disposée par petits groupes, dont le rouge éclatant ressortait sur un feuillage d'un vert presque aussi sombre que celui du lierre.

— Dieu! quelle jolie coiffure on ferait avec cela! s'écria Clémence.

— D'autant plus que cette fleur se conserve très-longtemps, lui dit le major Dawson, qui avait repris sa place auprès d'elle.

— Est-ce qu'il n'y aurait pas moyen de s'en procurer?

— Pas ici, du moins, répondit le major.

— Pourquoi donc?

— Parce que cette lisière d'herbes et de plantes rampantes que vous voyez autour de l'étang est l'asile d'une quantité de serpents, dont la morsure serait mortelle. Ces étangs sont tellement redoutés que les animaux eux-mêmes n'osent y venir boire.

— Quel dommage! dit Clémence avec une petite moue chagrine. Je me serais fait, avec ces fleurs, une si jolie coiffure pour le bal que vous nous donnez demain!

— Vous n'avez pas besoin de cela pour être la plus belle, répondit galamment le major, qui, malgré son intrépidité bien connue, n'était pas assez insensé pour risquer sa vie à satisfaire le caprice d'une femme qu'il

trouvait fort aimable, mais dont il n'était nullement amoureux.

Sir Richard Overnon fit un mouvement pour se diriger vers l'étang, mais M. Dawson le saisit par le bras.

— Êtes-vous fou ? lui dit-il. Vous exposer à une mort affreuse pour une fleur que vous ne pourrez même pas atteindre !

M^{me} Martigné joignit ses instances à celles du major, et passa son bras sous celui de sir Richard, afin de mieux retenir le jeune Anglais, à qui son héroïsme valut un sourire et un regard qui le firent tressaillir de joie.

Appuyé contre un arbre à quelques pas du groupe, Valentin avait tout entendu. Le regard et le sourire que Clémence venait d'adresser à sir Richard et la manière affectueuse dont elle s'appuya sur son bras froissèrent le cœur de Mazeran. Déjà assombri par le mécontentement qu'il éprouvait de sa propre conduite, il était dans une de ces dispositions d'esprit où tout nous blesse et nous apparaît sous les plus tristes couleurs. Irrité contre lui-même et contre les autres, il éprouvait ce profond dégoût des hommes et de la vie qui envahit quelquefois notre âme.

Il jeta son fusil sur son épaule, s'arma d'un long bâton qu'il prit à l'un des Hottentots et s'avança tranquillement vers la lisière de verdure qui bordait l'étang.

Un cri d'effroi partit de toutes les bouches. Le major et les autres officiers s'élançèrent pour le retenir. Il les repoussa en souriant et continua d'avancer en dépit de leurs amicales représentations.

Outre le sentiment de jalousie qui pousse tout amoureux froissé à se venger d'une ingrante en lui prouvant sa supériorité sur ceux qu'elle lui a préférés, Valentin cédaït encore à l'entraînement de l'amour-propre natio-

nal. Quoique bon cavalier et bon tireur, il n'était pas de force à lutter, sous ces deux rapports, contre les intrépides chasseurs du 27^e, qui avaient sur lui l'avantage de l'expérience et de l'habitude. Aussi était-il heureux de faire à son tour ce qu'aucun d'eux n'avait osé faire.

En dépit des instances des officiers anglais et des cris de Clémence, notre écervelé continua donc sa route vers l'étang.

Quoique son cœur battit avec violence et que la pensée des serpents fit courir de temps en temps un frisson dans ses veines, il marchait la tête haute et le sourire aux lèvres. Au fond, il eût mieux aimé attaquer tout seul un lion, un rhinocéros ou un buffle, un ennemi enfin qu'il pût combattre ouvertement, que d'affronter la morsure lâche et sournoise d'un serpent contre lequel il n'aurait peut-être pas même le temps de se défendre. Tout en avançant au milieu des herbes, il songeait au danger qu'il courait et se reprochait déjà son insigne folie.

— L'autre jour, se disait-il, je n'ai pas eu le courage d'accompagner Juliette et ses pauvres petites filles, que j'avais juré de protéger; et maintenant me voilà en train d'exposer ma vie comme un imbécile, pour satisfaire le caprice d'une coquette qui se moque de moi.

Comme il achevait ces mots, les herbes remuèrent tout près de lui. Une sorte de sillage imprimé à leurs tiges révéla la fuite de quelque animal rampant. A quelque distance devant lui, il crut apercevoir d'autres animaux levés autour d'un arbuste.

Il tressaillit et jeta involontairement un regard vers la terre ferme. La vue des nombreux spectateurs qui le suivaient des yeux, fit cesser la courte hésitation qu'il avait éprouvée.

— C'était une insigne folie que d'entreprendre cette aventure, se dit-il, mais maintenant que j'ai commencé, ce serait une lâcheté que de reculer. Il ne sera pas dit que, devant tous ces Anglais, un Français n'ait pas osé faire ce qu'il avait promis. En avant !

Et passant sa main sur son front humide de sueur, il se dirigea résolument vers la touffe de fleurs.

Quelques pas plus loin, un serpent jaune d'or dressa devant lui sa large tête couverte d'une sorte de calotte qu'il balançait à droite et à gauche comme s'il cherchait de quel côté mordre l'audacieux qui troublait son sommeil.

Valentin, qui tenait de la main gauche son bâton et de la main droite une longue baguette de rifle (fusil à un coup), frappa lestement de cette baguette le cou du *geele-slange* ou *kooper-kaupel* (serpent coiffé), qu'il sépara presque du corps. Puis, repoussant le serpent qui cherchait encore à se traîner vers lui, il lui enfonça dans le dos la pointe en fer de son bâton et le cloua sur la vase.

Il continua ensuite sa route, choisissant tous les endroits où la croûte de vase lui paraissait la plus solide, et surveillant d'un œil vigilant le moindre mouvement des herbes.

Comme il arrivait aux touffes de fleurs, un serpent moins long, mais bien plus gros que le premier et de couleur plus sombre, se jeta sur Valentin. Cet animal, qui n'était autre qu'un *puff-ader*, ou grosse vipère à la morsure mortelle, s'était lancé à rebours, c'est-à-dire du côté où se trouvait la queue, en se repliant comme un acrobate. Surpris par cette évolution imprévue, Valentin faillit être mordu. Ce ne fut que par un mouvement instinctif qu'il exécuta avec son bâton une véritable parade qui heurta le corps du *puff-ader* et le détourna forcément du jeune Français.

— Prenez garde à vous ! lui crièrent en même temps plusieurs voix.

Il se retourna vivement et aperçut, à huit ou dix pas de lui, un serpent de deux à trois mètres de long, excessivement mince et couleur gris-rouillé, qui se dirigeait vers lui avec une singulière rapidité, en balançant au-dessus des herbes sa tête brune dont les yeux vitreux brillaient de colère et de méchanceté.

C'était un *mamba*, le plus terrible, le plus agile et le plus redouté de tous les serpents africains.

Valentin porta machinalement la main à sa ceinture, mais il avait laissé ses pistolets dans les fontes de sa selle, et son couteau de chasse était trop court pour qu'il pût s'en servir dans cette occasion.

Il se retourna précipitamment pour lancer un coup de bâton au *puff-ader*, qui était revenu sur lui. Au même instant, une détonation retentit, et le mamba, la tête fracassée par une halle, s'abattit presque aux pieds de M. Mazeran.

Effrayé sans doute par la détonation, le *puff-ader* prit la fuite et s'éloigna lentement en traînant dans la fange son corps, que le bâton de Valentin avait dû blesser en plus d'un endroit.

Valentin jeta un rapide regard autour de lui. Ne voyant plus rien qui décélât l'approche d'un serpent, il cueillit précipitamment quelques grappes des fleurs si vivement désirées par Clémence, et se mit en route pour sortir de l'étang.

Au premier plan, sur la rive, se tenaient sept ou huit officiers, le fusil à la main et l'œil fixé sur le chemin que parcourait le téméraire jeune homme. Dawson et Overnon, qui avaient tiré ensemble sur le mamba, rechargeaient précipitamment leurs fusils. Derrière eux, la foule

broyante et gesticulante des Hottentots se livrait à la pantomime animée habituelle à ces messieurs.

Quelques serpents montrèrent sans doute leurs têtes hideuses au-dessus des herbes, tandis que Valentin opérât son retour, car cinq ou six coups de feu partirent de la rive. Un gros serpent qui se tenait tout près du bord et qui semblait guetter le passage de M. Mazeran, fut aperçu par l'œil vigilant de M. Dawson, et reçut presque en même temps deux balles qui l'abattirent sur la vase desséchée. La partie supérieure de son corps se débattant dans les herbes cherchait encore à se traîner vers Valentin, mais le bâton ferré de ce dernier en fit promptement justice. En examinant plus tard ce bâton, il vit que les dents du serpent y avaient marqué leur empreinte.

Lorsque Valentin sortit enfin de l'étang, un tonnerre d'applaudissements accueillit son arrivée. Richard s'élança vers lui et le reçut dans ses bras avec une émotion si vive que Valentin en fut profondément touché.

Le major Dawson, trop brave lui-même pour ne pas admirer le courage des autres, tendit la main au jeune Français, et serra celle de Valentin avec une sincère émotion.

Les autres officiers en firent autant.

Quant à Frédéric, qui s'était faufilé entre les jambes des officiers, il sauta d'un bond au cou de Valentin et l'embrassa en criant *bravo* comme les autres de toute la force de sa petite voix.

Malgré sa coquetterie, Clémence éprouvait une sincère affection pour son cousin. Au fond, c'était peut-être, après son fils, l'individu qu'elle aimait le mieux. Malheureusement l'ambition, la coquetterie, l'amour-propre, etc., partageaient son cœur avec cette affection.

En voyant Valentin s'exposer à un péril si grand pour l'amour d'elle, Clémence avait éprouvé de cruelles inquiétudes. Son cœur, cependant, n'avait pu se défendre d'un mouvement d'orgueil. Deux ou trois fois son regard s'était arrêté involontairement sur le groupe des officiers anglais comme pour leur dire :

— Voilà comment je sais me faire aimer, moi !

Elle n'avait pas eu néanmoins le courage de suivre des yeux la dangereuse entreprise de son cousin et s'était retirée à l'écart, la tête cachée dans ses deux mains. Quand les cris de la foule eurent annoncé l'arrivée de Valentin, elle accourut vers lui ; rassurée maintenant sur le compte de Mazeran, elle se préoccupait déjà de l'opinion du monde, c'est-à-dire des gens qui l'entouraient en ce moment. Aussi avait-elle profité de cet empire sur soi-même que donne l'usage des salons pour composer sa figure et retenir le premier mouvement qui la portait à se jeter dans les bras de son cousin.

Avec les dispositions de ce dernier à tout voir en ce moment sous les couleurs les plus sombres, il ne pouvait manquer de mal interpréter le sang-froid plus ou moins réel de M^{me} Martigné. Il serra d'un air glacial la main qu'elle lui tendait et ne répondit que par un sourire presque ironique aux reproches affectueux qu'elle lui adressa.

Au lieu d'offrir à Clémence les fleurs qu'il avait failli payer de sa vie, il les déposa tranquillement dans le wagon, comme s'il n'avait pas entendu le souhait que M^{me} Martigné avait exprimé quelque temps auparavant au sujet des fleurs.

Clémence le suivit d'un œil étonné, mais l'amour-propre l'empêcha de faire aucune observation.

En approchant de Colesberg, les chasseurs rencon-

trèrent un chariot suivi d'une dizaine de chiens et de six chevaux conduits en laisse par des Hottentots.

— Dieu me pardonne ! s'écria un lieutenant qui marchait en avant avec Valentin, voici Morton et Mac-Bray.

Les officiers galopèrent jusqu'au wagon. Au bruit des pas de leurs chevaux, deux Européens sortirent du chariot et poussèrent un hurrah joyeux.

Toute la bande des officiers du 27^e se trouva bientôt réunie autour des nouveaux venus, qui n'étaient autres que les deux chasseurs que M^{me} Bartelle avait rencontrés sur sa route. Tout en racontant à leurs amis les principaux épisodes de leur voyage, Morton et Mac-Bray vinrent à parler de la jeune et jolie Française qu'ils avaient vue quelques jours auparavant.

Valentin, à qui on répéta leurs paroles, s'approcha bien vite pour obtenir des nouvelles de sa cousine.

Morton lui expliqua dans quelles circonstances il l'avait rencontrée et ne lui dissimula pas les inquiétudes qu'il éprouvait pour elle.

— Ce qui a contribué, surtout, dit-il, à me donner des soupçons sur le guide, c'est la direction qu'il faisait suivre à M^{me} Bartelle. Ils avaient déjà beaucoup dévié de leur route, et cependant cet homme connaît trop bien le chemin de Kuruman pour s'être trompé aussi grossièrement.

— Que supposez-vous alors ? demanda Valentin vivement inquiet.

— En vérité, je ne sais, répondit Morton, mais une sorte de pressentiment me dit que cette aimable et courageuse jeune femme est exposée à quelque trahison. C'est au point que si l'expiration de nos congés ne nous avait forcément rappelés à Colesberg, Mac-Bray et moi, nous serions restés auprès d'elle pour la protéger au

moins jusqu'à ce qu'elle eût regagné la route de Kuruman.

— Oh ! certainement, s'écria Mac-Bray ; le cœur m'a saigné en quittant ces pauvres petites filles, si jolies et si douces.

— D'autant plus, reprit Morton, que M^{me} Bartelle avait l'air fort souffrante, en dépit du courage avec lequel elle cherchait à le cacher.

— Pauvres petites ! répéta Mac-Bray, qui avait un enfant de l'âge de Cécile et d'Emma.

Un frisson d'inquiétude et de remords traversa le cœur de Valentin. Il se trouvait lâche et ingrat d'avoir ainsi abandonné sa cousine et les deux enfants de Juliette.

— Je partirai cette nuit même pour les rejoindre, se dit-il. Que Dieu me pardonne mon retard et me permette d'arriver à temps !

Aussitôt de retour à Colesberg, il donna l'ordre à Joseph et à ses domestiques hottentots de commencer les préparatifs du départ.

A la fin du souper, il annonça qu'il comptait se mettre en route la nuit même, avant le lever du soleil. Chacun se récria contre ce départ précipité, mais le jeune homme tint bon.

— Attends trois ou quatre jours seulement, et nous partirons avec toi, lui dit M^{me} Martigné

— Je ne puis.

— Trois jours seulement.

— Il faut que je parte immédiatement.

— Attends deux jours... voyons, deux jours.

— Pas un seul. Je suis trop inquiet pour cette pauvre Juliette et ses chers petits anges.

— Deux jours seulement.

— Non, Clémence ; si j'arrivais trop tard, jamais je

ne me le pardonnerais. Je me fais déjà de cruels reproches d'avoir laissé partir Juliette toute seule avec ce Morany, qui...

— Eh bien ?

— Rien. Il ne faut pas accuser les gens à l'avance ; mais enfin, à tout prix, je veux rejoindre M^{me} Bartelle.

— Et nous ? murmura Clémence, un peu froissée.

— M^{me} Geneviève et toi, vous avez deux protecteurs : Savinien et sir Richard.

— Certainement, fit Clémence, qui espérait sans doute éveiller la jalousie de son cousin. Pour mon compte, j'ai une entière confiance dans le dévouement de ces deux messieurs.

— Alors, tout est pour le mieux, répliqua Valentin, et vous n'avez pas besoin de moi. Pour aller plus vite, je partirai à cheval. Quand j'aurai rejoint Juliette, je monterai dans le petit chariot avec Bertrand.

— Alors je pourrai me servir du vôtre ? dit Geneviève.

— Je ne demanderais pas mieux, chère madame ; mais j'en aurai besoin à Kuruman.

— J'en achèterai un à Kuruman, répondit Geneviève.

— Vous n'en trouverez pas, fit M. Dawson.

Bon gré, mal gré, Geneviève dut renoncer à son projet économique.

— A propos, demanda-t-elle à Valentin, et ces belles fleurs que vous avez cueillies hier au soir ?

— Je vais les porter à cette pauvre Juliette, répondit Valentin. Toutes fanées qu'elles seront, elles lui prouveront du moins que nous n'oublions pas les absents.

— C'est une bonne pensée, s'écria Clémence avec un empressement destiné à cacher la contrariété qu'elle éprouvait. Je me fais une fête de penser que je serai bientôt près d'elle.

— Permettez-moi une observation, dit le major Dawson. M^{me} Bartelle a sur vous, mesdames, une avance de huit jours environ ; mais comme, involontairement ou non, son guide lui a fait faire un grand crochet sur la gauche, d'après ce que nous ont appris Morton et Mac-Bray, il faut bien compter au moins deux ou trois jours de perdus. Maintenant, voici ce que je propose pour que vous puissiez rejoindre madame votre cousine. Vous ferez partir deux jours à l'avance vos bœufs, vos chariots et vos domestiques. Morton, Fitz Herald et moi, nous attellerons des chevaux à nos propres chariots, et nous pourrons ainsi vous faire aisément rejoindre vos équipages en doublant les deux premières étapes.

La proposition étant aussi avantageuse qu'aimable, les dames Martigné s'empressèrent de l'accepter. Clémence espérait un peu que cela déciderait Valentin à rester avec elle, mais elle fut trompée dans son attente. Mazeran était trop inquiet pour consentir à différer son départ d'un seul jour.

Malgré les fatigues, les privations et même les dangers auxquels s'exposait le jeune homme, Morton et Mac-Bray n'osèrent le dissuader de son entreprise.

Quant à Clémence, furieuse à son tour de ses instances inutiles, elle ne disait plus rien. Au fond du cœur, son amour-propre espérait que Valentin faiblirait au moment du départ et que sa jalousie, non moins que son affection, l'empêcherait de laisser seule, avec ses deux rivaux, la femme pour laquelle il venait ce jour-là même d'exposer sa vie.

Overnon et Valentin, ainsi que leurs domestiques, passèrent la nuit à faire les préparatifs de son départ. Les bagages et les provisions les plus indispensables pour un si long trajet avaient été soigneusement empa-

quetés et chargés sur le dos de trois chevaux que conduisaient en laisse Joseph Furetal et deux domestiques hottentots, montés eux-mêmes sur trois autres chevaux.

Outre les chevaux qu'il possédait déjà, Valentin en avait acheté trois à des officiers de la garnison, et l'obligeant sir Richard lui avait, de plus, prêté deux des siens.

Enfin, M. Morton avait cédé à Valentin un domestique Béchuanas, qui avait accompagné les deux officiers dans leur excursion de chasse et qui connaissait parfaitement le pays. De son côté, le major Dawson, qui s'était pris d'amitié pour l'aventureux et brave jeune homme, l'avait forcé d'accepter un fusil de Manton, avec divers ustensiles de chasse. Plusieurs officiers lui remirent en outre des lettres, pour quelques chefs Béchuanas, dont les tribus se trouvaient disséminées sur la route.

Emu et reconnaissant de toutes ces prévenances faites avec un réel intérêt, Valentin embrassa affectueusement sir Richard et les braves officiers du 27^e, et partit à six heures du matin pour rejoindre sa cousine Juliette.

XXVI.

Malgré tous les bagages que ses amis l'avaient forcé d'emporter, Valentin entreprenait une rude tâche en faisant à cheval un aussi long voyage. N'ayant personne avec qui causer, et ne pouvant par conséquent se distraire des sombres pensées qui le préoccupaient, ni calmer l'impatience qui le dévorait, Valentin faisait d'aussi longues journées de marche que le permettaient les forces de ses chevaux. Souvent, durant les haltes de

la petite caravane, il prenait son fusil et cherchait à tuer quelques oiseaux ou quelques antilopes. Outre le plaisir qu'il y trouvait, la chasse était pour lui une nécessité. Sous la chaleur dévorante du soleil africain, aucune provision ne se conserve ; pour avoir de la viande mangeable, il faut tuer les animaux le jour même. Au bout de quelques heures, la chair est corrompue.

Quelques jours après son départ de Colesberg, Valentin, suivi de Joseph, qui était devenu un assez bon cavalier, grâce à son incroyable hardiesse, tomba sur la piste d'un *oryx* ou *gemsbok*.

Cette antilope, l'une des plus élégantes et en même temps une des plus délicates comme venaison, est de la taille d'un petit mulet. Les crins épais de sa queue descendent plus bas que ses larges jarrets. Elle a une robe fauve, une crinière et une raie noire sur le dos. La tête est blanche, avec des raies sombres disposées presque comme les courroies de la tétière d'une bride. Ses cornes noires, fines, régulières, droites et légèrement penchées en arrière, mesuraient près d'un mètre de long.

Joseph et deux des Hottentots parvinrent à détourner le *gemsbok* et à le renvoyer à Valentin. Celui-ci le tira à cinq cents pas environ et lui logea une balle dans le corps. L'*oryx* tomba, se releva et fit encore quelques pas. Valentin courut à lui pour l'achever. Au moment où il n'en était plus qu'à cinq ou six pas, le *gemsbok* fit demi-tour et se précipita sur le chasseur avec la rage du désespoir.

Avant que Valentin eût le temps d'éviter l'animal furieux, celui-ci le frappa de ses cornes acérées.

Joseph se jeta bravement sur le *gemsbok*, esquiva un coup de pied suivi d'un coup de corne, et détourna sur lui la fureur de l'animal.

Pendant ce temps, tout blessé qu'il était, Valentin ti-

rait un pistolet de sa poche et le déchargeait à bout portant dans la tête de l'oryx.

Joseph releva son maître et l'aida à regagner la fontaine près de laquelle on avait fait halte. Le pauvre garçon, qui pleurait à chaudes larmes, pensa de son mieux la blessure de M. Mazeran.

Le lendemain matin, malgré la souffrance qu'il éprouvait et la fièvre qui commençait à s'emparer de lui, Valentin voulut, bon gré mal gré, se remettre en route.

Envenimée par la chaleur et la fatigue, la blessure, de Valentin lui causait par moments de vives douleurs. Aussi, malgré tout son courage, n'avancait-il que bien lentement.

Au bout de quelques lieues, Barilé, le Béchwana que lui avait donné M. Morton, lui fit voir l'endroit où les chariots de M. Morany-avaient quitté la route de Kuruman pour s'enfoncer sur la gauche dans les bois.

— C'est bien extraordinaire, murmura le Béchwana, qui savait quelques mots d'anglais. Le chemin est bien facile à suivre cependant.

Valentin se demanda un moment s'il devait suivre la trace des chariots ou continuer sa route, dans l'espoir de retrouver M^{me} Bartelle et M. Morany, qui auraient certainement reconnu leur erreur et regagné le bon chemin. Après quelques indécisions, il marcha dans la même direction que les chariots, qu'il espérait gagner de vitesse.

Il aurait mieux valu pour lui qu'il choisit l'autre parti, car il fut obligé de faire un long crochet dans la forêt, puis dans les prairies, et de retourner ensuite sur ses pas pour regagner la route de Kuruman, que les chariots étaient venus rejoindre, ainsi qu'il l'avait supposé.

Le soir du quatorzième jour, le Béchwana, dont la vue était plus perçante que celle des Européens et même

que celle des Hottentots, découvrit une petite colonne de fumée qui devait provenir, dit-il, de quelque bivouac.

— Qui te fait croire cela ? lui demanda Valentin.

— Je sens une odeur de viande grillée, répondit le Béchuanà.

Quoique toujours souffrant de sa blessure, qui le forçait à se tenir tout courbé sur son cheval, Valentin mit sa monture au galop. Un instant après, il put se convaincre que le sauvage avait bien deviné.

À cent pas de lui, trois chariots dételés étaient groupés l'un à côté de l'autre. Des bœufs et des chevaux paissaient à quelque distance.

Valentin reconnut les chariots de sa cousine. Son cœur battit avec violence.

La première personne qu'il aperçut fut M. Morany.

Le créole fit un geste de colère en reconnaissant Mazeran et courut à l'un des chariots. Mais avant qu'il en eût soulevé la portière, Valentin était près de lui.

— Où donc est M^{me} Bartelle ? demanda Valentin d'une voix inquiète.

— Valentin ! s'écria la jeune femme, qui sortit à l'instant même de son wagon, appuyée sur le bras de la fidèle Toinette.

Elle se jeta dans les bras de son cousin ; puis, penchant la tête sur l'épaule de Mazeran, elle se mit à sangloter avec une amertume qui navra le cœur du jeune homme.

Il crut d'abord qu'il était arrivé quelque malheur aux petites filles de Juliette ; mais, au même instant, Emma et Cécile vinrent se jeter à son cou.

Tout en embrassant avec une joyeuse effusion les deux enfants, qui poussaient des cris d'allégresse, Valentin regardait M^{me} Bartelle. Il fut douloureusement frappé du

changement extraordinaire qui s'était opéré chez la jeune femme. Maigre, pâle, épuisée, les yeux creux et cernés, les paupières gonflées et meurtries, elle semblait avoir à peine la force de se soutenir.

— Mon Dieu ! s'écria-t-il avec angoisse, tu as donc été malade, Juliette ?

— Un peu, répondit-elle ; j'ai payé mon tribut à la fièvre, mais cela va mieux, n'est-ce pas, Toinette ?

Toinette ne répondit pas et tourna la tête pour qu'on ne vît pas les grosses larmes qui roulaient sur ses joues amaigries.

— Les enfants aussi ont l'air bien fatiguées, reprit Valentin, qui craignait d'alarmer sa cousine en insistant sur l'état où il la trouvait.

— Elles ont eu à souffrir aussi, répondit Juliette en faisant signe de s'éloigner à Toinette, qui se tordait les mains avec impatience.

— Oui, cousin, s'écria Emma, qui s'était déjà emparée d'une des mains de M. Mazeran. Oh ! nous avons bien des choses à te raconter, va !

— Vraiment ? dit le jeune homme en souriant sans quitter des yeux le visage épuisé de la mère.

— Oui, reprit-elle ; maman a eu peur, elle s'est sauvée avec nous.

— Et une nuit nous avons couché sur un arbre, dit Cécile.

— Et puis nous avons failli être mangées par un gros rhinocéros.

— Et nous avons eu si soif !

— Et si faim !

— Et notre pauvre maman, qui avait la fièvre et qui pleurait !

— Et Toinette aussi !

— Que veulent-elles dire ? demanda Valentin, alarmé

de tout ce que les deux petites filles lui racontaient avec une volubilité tout enfantine.

Toinette, qui s'éloignait, se retourna pour lever les yeux et les mains au ciel; mais M^{me} Bartelle lui imposa de nouveau silence par un regard suppliant.

— Je te raconterai cela plus tard, dit Juliette. Mais toi-même tu es bien changé. Comme tu as l'air fatigué et souffrant!

— Je suis venu à cheval, et ce maudit soleil m'a quelque peu rôti, répliqua Valentin.

— Quelle imprudence!

— Je me reprochais de t'avoir laissée partir seule. J'avais hâte de te revoir. Je n'ai pu y tenir davantage, et comme les chariots n'étaient pas prêts, je suis parti en avant-garde.

— Combien je te remercie, Valentin!

Quelque souvenir douloureux éteignit sans doute le sourire qui avait effleuré les lèvres de Juliette. En dépit de tous ses efforts, un sanglot convulsif souleva sa poitrine, et, couvrant sa figure de son mouchoir, elle fondit en larmes.

— Juliette, s'écria le jeune homme surpris et inquiet de cette profonde douleur, qu'y a-t-il? que s'est-il passé? Parle donc, je t'en conjure. Aurais-tu éprouvé quelque accident? quelqu'un t'aurait-il?.. Si je croyais Morany...

Elle l'interrompit par un geste suppliant.

— Il ne m'est rien arrivé, murmura-t-elle, c'est la fièvre; je suis si faible! La moindre chose me bouleverse... la joie de te revoir... Tiens, laisse-moi pleurer un moment. Ensuite, je t'expliquerai tout.

— Vous arrivez juste à propos pour le dîner, monsieur Valentin, dit à ce moment M. Morany, qui venait de surgir à côté du chariot. J'ai eu la chance de tuer ce matin un porc-épic dont la chair a la meilleure mine du monde.

Après un instant d'hésitation involontaire, Valentin serra la main que lui tendait M. Morany et murmura quelques paroles de politesse.

— Comment avez-vous laissé nos voyageurs ? reprit Morany. Clémence est-elle toujours aussi belle ? A-t-elle fait bien des victimes parmi ces pauvres officiers du 27^e ?

Tout en répondant au créole, Valentin ne pouvait détacher ses yeux de sa cousine.

— Vous trouvez Juliette bien changée, n'est-ce pas ? lui dit Morany à voix basse. C'est la fièvre, et puis une malheureuse excursion qu'elle a faite.

— Comment cela ? Quelle excursion ?

— Elle vous la racontera elle-même. Si vous saviez quelle peur elle m'a causée ! Pendant cinq jours, je l'ai crue perdue, elle et ses deux petites filles. Je tremble encore rien que d'y songer. Quand je pense que si j'étais arrivé quelques heures plus tard, je n'aurais peut-être trouvé que leurs cadavres !

— Oh ! mon Dieu ! s'écria Valentin, de grâce apprenez-moi... Voyons, Juliette, que s'est-il donc passé ? Dis-le moi, je t'en prie.

— Après souper.

— Non, maintenant. Je ne pourrai pas manger tant que j'aurai cette inquiétude sur le cœur.

— Eh bien ! commença la pauvre femme, que M. Morany ne quittait pas du regard, un soir que tous mes domestiques étaient partis pour s'acquitter de divers travaux, des sauvages... des Bushmen sans doute... sont venus attaquer les chariots. L'un d'eux a blessé M. Morany.

— Oh ! légèrement, interrompit le créole en souriant.

— En voyant tomber M. Morany, j'ai cru qu'il était mort. J'ai couru aux chariots ; j'ai pris un de mes enfants, Toinette l'autre, et nous nous sommes sauvées

dans la forêt comme des folles. Nous avons couru toute la nuit. Au lever du soleil, nous nous sommes trouvées toutes seules au milieu des bois.

— Pauvre Juliette !

— Impossible de retrouver les chariots. Je ne sais d'ailleurs si j'aurais osé y revenir à cause des sauvages, que je croyais en être les mattres. J'ai voulu regagner la route de Colesberg, je me suis perdue complètement.

XXVII.

Juliette raconta ensuite, mais en les atténuant beaucoup, une partie des épreuves qu'elle avait eu à subir. Elle parlait d'une voix lente et faible. Comme elle avait la tête baissée et le front appuyé sur sa main, Mazeran ne pouvait voir sa figure.

Il était évident pour Valentin que tout ce qu'elle racontait était vrai, et pourtant il avait comme un pressentiment qu'on lui cachait quelque chose. Il remarqua en outre que M. Morany ne détournait pas les yeux de M^{me} Bartelle, et que celle-ci évitait avec soin de regarder le half-cast.

Une contrainte évidente régnait entre ces deux personnages et révélait quelque incident que tous deux dissimulaient.

— Je saurai ce qui en est, se dit Valentin ; mais, pour cela, il ne faut pas que je les mette sur leurs gardes en leur laissant deviner mes soupçons.

En conséquence, il ne fit aucune question de nature à éveiller leur défiance. Il se contenta de déplorer les

cruelles angoisses auxquelles avait été soumise sa pauvre cousine.

On fit préparer dans le chariot de Bertrand un lit pour Valentin, qui avait grand besoin d'un peu de repos après tant de nuits passées à la belle étoile.

Dès qu'il fut seul avec Bertrand, dont il connaissait le dévouement à M^{me} Bardelle, Valentin le questionna sur tout ce qui s'était passé durant son voyage. Malheureusement, Bertrand ne put rien lui apprendre de nouveau.

En arrivant au campement avec le petit chariot, le fidèle domestique avait appris que sa maîtresse s'était sauvée pour échapper à des bushmen qui avaient attaqué la caravane et qui avaient été mis en fuite par Morany et les deux Indous. On s'était empressé de chercher M^{me} Bartelle de tous côtés, mais ce n'était qu'au bout de plusieurs jours qu'on l'avait enfin retrouvée avec ses deux petites filles, à demi-mortes de fatigue, de soif et de fièvre, et qu'on les avait ramenées au campement.

— Moi, je cherchais d'un autre côté, continua Bertrand, et je ne suis arrivé au camp que le lendemain du retour de ma pauvre maîtresse. Quand je l'ai vue, monsieur Valentin, ça m'a fait une impression ! Oh !... Elle avait l'air d'une morte .. Et ses pauvres petites filles !... elles étaient si faibles qu'elles ne pouvaient quasiment se tenir debout... Ça reprend si vite, les enfants ! A peine s'il y paraît déjà... Mais madame ne se remet pas, elle... Tenez, monsieur Valentin, moi je crois, comme vous, qu'il s'est passé quelque chose qu'on ne veut pas nous dire.

— Par votre femme, vous pourriez peut-être...

— Oh ! j'ai souvent essayé de la questionner, mais lorsque madame lui a recommandé le secret, le diable ne la ferait point parler. Au lieu de me répondre, Toinette se met à pleurer. Sous prétexte que cela cause

inutilement de la peine à ma femme, madame m'a défendu de l'interroger désormais là-dessus.

— Evidemment, il y a quelque chose, murmura Valentin, en se couchant sur le cadre recouvert d'une peau de mouton qui lui servait de lit. Dès demain, je vais mettre Joseph en campagne. Le petit drôle est rusé comme un singe, et il m'obtiendra quelques renseignements. Une fois sur la voie, nous verrons bien.

Malheureusement pour les projets de Valentin, il arriva au jeune homme ce qui arrive souvent aux natures énergiques et nerveuses. Tant qu'il avait eu à surmonter les fatigues et les dangers de la route, il avait trouvé dans sa volonté la force de dompter les alternatives de fièvre et d'épuisement que lui causaient sa blessure, les atteintes d'un soleil de feu et les injures d'un climat insalubre. Maintenant que ces obstacles étaient surmontés, les forces lui manquaient tout à coup, et la maladie prenait le dessus.

A ces causes physiques s'en joignaient d'autres d'un ordre différent. Outre les inquiétudes qu'il avait éprouvées pour sa cousine Juliette et ses deux petites filles, qu'il aimait comme si elles eussent été ses propres enfants, il avait été rudement éprouvé par la lutte qui se livrait dans son cœur entre son amour pour Clémence, d'un côté, et son affection pour M^{me} Bartelle, de l'autre.

Par une contradiction étrange et qu'on rencontre bien souvent néanmoins, il sentait d'autant plus le besoin de voir Clémence qu'il en était plus éloigné. Près d'elle, il éprouvait un sentiment indéfinissable qui ressemblait parfois à de la haine. Loin d'elle, il oubliait presque sa coquetterie pour ne songer qu'à sa jolie figure et à son esprit.

Je dois dire pourtant que depuis qu'il avait rejoint M^{me} Bartelle, l'intérêt que lui inspirait cette dernière

avait tout effacé. Pour la première fois, depuis bien longtemps il avait presque oublié la belle Clémence. Mais l'impression produite par toutes ces luttes morales et physiques n'en avait pas moins exercé une funeste influence sur son organisation déjà si vivement surexcitée.

Dans la nuit, le délire le prit. Son état donna bientôt de sérieuses inquiétudes à Joseph et au vieux Bertrand.

— Et dire que nous n'avons pas de médecin ! s'écria Bertrand. Il y a bien madame, qui connaît quelque chose aux remèdes, mais ma pauvre maîtresse est si fatiguée que je n'ose la réveiller à cette heure de la nuit.

— Je vais aller chercher le Bechuana qui nous a conduits ici, dit Joseph après un instant de réflexion. Presque tous les sauvages savent panser les blessures et connaissent des remèdes contre la fièvre. Celui-là a déjà très-bien pansé mon maître, et il a l'air d'un bon garçon, malgré sa vilaine figure.

Il sortit du chariot et se mit à la recherche du Bechuana. Il comptait le trouver auprès du feu autour duquel étaient couchés les domestiques hottentots, mais il ne l'aperçut pas.

— Il sera sans doute retourné à Colesberg, lui dit Abdul Sherazie, le khansamah de Morany.

— A cette heure de la nuit ?

— Il est déjà quatre heures du matin.

— Et sans avoir pris congé de mon maître ? C'est bien extraordinaire.

— C'est comme cela, pourtant.

— Et votre guide, à vous, ce babouin de Ben-Mossul ?

— Il sera probablement parti en ayant pour tirer quelque pièce de gibier.

— On n'y voit pas à deux mètres de soi.

Le khansamah se retourna de l'autre côté et se rendormit ou fit semblant de se rendormir.

Tandis que Joseph regagnait le chariot, il crut apercevoir une ombre qui s'approchait en rampant du cercle éclairé par la flamme.

Il se cacha derrière une roue du chariot et attendit.

L'homme qui arrivait si mystérieusement se glissa à côté des dormeurs, le plus près possible du feu, et parut se disposer à sommeiller. Un autre individu, qui paraissait venir du même endroit, surgit à son tour dans le cercle de la lumière, et vint se coucher à côté d'Abdul Sherazie, avec lequel il échangea quelques mots à voix basse.

Vivement intrigué de toutes ces allées et venues, Joseph en fit part à Bertrand. Sur le consentement de celui-ci, Furetal retourna auprès du brasier, afin de voir quels étaient les deux hommes qui venaient d'arriver. Il reconnut le guide Ben-Mossul. Quant au second, ce devait être Bhyrrub Komul, l'autre domestique de M. Morany, car il était maintenant couché à côté du khansamah.

La fièvre et le délire de Valentin augmentant toujours, Bertrand se décida à réveiller M^{me} Bartelle. Il aurait pu, du reste, le faire plus tôt, car Toinette lui dit que la jeune femme n'avait pas fermé les yeux de la nuit. Comme Juliette couchait toute habillée, elle fut bientôt sur pied. Chemin faisant, Bertrand lui raconta ce dont Joseph Furetal venait d'être témoin. M^{me} Bartelle leva les yeux au ciel et ne répondit pas.

— J'ai peur que ce coquin de Ben-Mossul ne nous perde encore, dit Bertrand. Jamais nous n'arriverons à Kuruman.

— Si, répondit M^{me} Bartelle d'un ton singulier, nous y arriverons, sois-en sûr, et notre voyage se fera désormais directement.

— Pourquoi cela, madame ?

Elle le regarda avec les yeux fixes et distraits d'une personne qui a parlé involontairement et qui ne se rappelle plus de ce qu'elle vient de dire. Elle ne répondit pas. Comme ils arrivaient en ce moment au chariot de Valentin, elle souleva la portière et monta dans le wagon.

A la lueur du falot que tenait Bertrand, elle examina quelque temps le malade. Puis, elle envoya son domestique chercher divers objets que Toinette savait où trouver. Elle pensa la blessure de Valentin et lui fit ensuite avaler de la quinine.

Au bout de deux heures, la fièvre avait beaucoup diminué. M^{me} Bartelle se retira alors en laissant Joseph à côté du malade.

— Surtout, mon ami, dit-elle à ce dernier en le quittant, que M. Mazeran ne reste jamais seul. Arrangez-vous pour cela avec Bertrand, et veillez bien sur votre maître.

— Est-ce qu'il courrait quelque danger ? s'écria Joseph, qui adorait Valentin et se serait fait volontiers tuer pour lui.

— Non, répondit la jeune femme d'une voix faible ; mais, dans un voyage comme celui-ci, on est exposé à tant de périls qu'un malade ne doit jamais rester seul, entendez-vous ?... jamais seul.

Valentin fut installé le mieux possible dans le chariot afin qu'il ne souffrit pas trop des affreuses secousses que les fondrières imprimaient à chaque instant au véhicule. Puis la petite caravane reprit sa marche vers Kuruman.

XXVIII.

Bon et généreux, Valentin avait fait la conquête de la plupart des Hottentots, non-seulement de ceux qui étaient

à son service, mais encore des domestiques de M. Morany et de M^{me} Bartelle. Ces pauvres diables, à qui il distribuait de temps en temps du tabac ou quelque verre d'eau-de-vie, avaient d'ailleurs un motif tout particulier pour porter de l'intérêt à M. Mazeran.

Ainsi que nous l'avons dit au début de ce récit, Valentin jouait passablement du violon. D'après les conseils de sir Richard Overnon et de quelques autres personnes du Cap, il avait emporté son instrument avec lui. De temps en temps, lorsqu'on arrivait aux haltes de bonne heure, il prenait son violon après souper et faisait danser les Hottentots.

Ceux-là seuls qui connaissent la passion des Africains pour la danse, peuvent comprendre à quel point le talent et la complaisance de Valentin le rendaient cher aux Hottentots.

Aussi conduisaient-ils son chariot avec une sollicitude et une précaution tout à fait contraires à leurs habitudes de paresse et d'insouciance.

On n'était plus qu'à sept ou huit journées de Kuruman, lorsque Valentin, qui allait beaucoup mieux, fut atteint subitement d'une attaque de paralysie. Ses bras et ses jambes lui refusaient tout service. Il pouvait à peine parler.

Juliette accourut auprès de lui. Il fixa sur la jeune femme, qui pleurait, des yeux remplis de tendresse et de reconnaissance, mais sa bouche ne put murmurer que des mots inintelligibles.

— C'est la conséquence de tous les accès de fièvre qu'il a subis ces jours derniers, dit M. Morany.

— Croyez-vous ? répondit M^{me} Bartelle en attachant un regard profond sur le créole.

-- Parbleu ? Est-ce que vous supposeriez ?.....

— Je vous crois maintenant capable de tous les crimes, murmura-t-elle d'une voix sourde.

Le voyage avait singulièrement amélioré ce jeune homme au physique comme au moral. Malgré son apparence toujours frêle et chétive, il supportait à merveille la fatigue et les privations. Il est vrai que le pauvre diable avait vécu jusque-là dans une telle misère, que le lit le plus dur et la plus maigre pitance lui paraissaient suffisants. Bien qu'agé de dix-sept ans, et n'en paraissant que quinze tout au plus, il avait une intelligence fort au-dessus de son âge, à laquelle se joignait, dans les circonstances critiques, tout l'aplomb vif et railleur du gamin de Paris.

Gouaillieur et rageur de sa nature, il tenait tête à tous les autres domestiques. Il ne baissait pavillon ni devant Hercule Caritaud, ni même devant James Kanstich, le domestique de M. Overnon, quoique ce dernier lui eût administré deux ou trois leçons de boxe des mieux conditionnées.

Du moment d'ailleurs qu'il s'agissait de Valentin, l'univers entier disparaissait aux yeux de Furetal. Au besoin, il aurait brûlé la caravane pour faire cuire une côtelette à son maître.

Aussitôt que le Hottentot eut achevé son récit, Joseph rentra dans le chariot. Il s'arma de son revolver et d'un couteau de chasse, et s'en alla trouver le guide, qui déjeûnait à l'abri du chariot de M. Morany.

Ben-Mossul, qui était loin de se douter des intentions du petit Français, qu'il regardait d'ailleurs comme un enfant, le laissa approcher sans défiance.

Dès que Joseph fut à deux pas du métis, il l'ajusta tranquillement de son revolver, et lui dit avec une résolution et un sang-froid prodigieux.

— Tu as empoisonné mon maître.

— Ce n'est pas vrai, s'écria le métis, qui ne put réprimer un tressaillement.

— Tu as empoisonné mon maître avec une infusion de fleurs jaunes que tu as préparée cette nuit.

— Non.

— Lève-toi, et marche devant moi.

— Où veux-tu que j'aille ?

— Au chariot de mon maître.

— Je n'irai pas.

— Alors, je vais te tuer comme un chien.

Il n'y avait pas à se méprendre à la voix et au regard de Joseph. Il était parfaitement décidé à exécuter sa menace. Tout en continuant ses protestations et ses récriminations, Ben-Mossul se leva et se dirigea vers le chariot.

— Laisse ton couteau tranquille, ou je tire, lui cria Joseph, qui le vit porter furtivement la main au couteau qu'il cachait dans les plis de son *kaross*.

L'autre obéit.

Lorsque tous deux furent arrivés au chariot de Mazeran, Joseph montra au métis la figure altérée de Valentin.

— Peux-tu guérir mon maître ? lui demanda-t-il.

— Non, répondit Ben-Mossul, c'est la fièvre.

— Tu mens ! c'est ceci, répliqua Furetal, en lui montrant l'infusion.

— Je ne sais pas ce que c'est.

— Tu mens ! Tu es venu furtivement cette nuit mettre cette infusion à la place de la tisane qu'avait préparée M^{me} Bartelle, dit Joseph, qui ne parlait ainsi que par conjecture, mais qui avait à peu près deviné la vérité.

— Non.

— Alors, tu vas boire ceci.

— Non certainement.

— Pourquoi ?

— Je ne suis pas malade.

— Ou c'est de la tisane , et ça ne te fera pas de mal ; ou c'est du poison, et alors c'est toi qui l'as versé. Bois ou je tire.

Après un moment d'indécision, le métis haussa les épaules en souriant, prit le vase et en avala le contenu tout entier, à la grande stupéfaction de Joseph, qui resta tout interdit de cette tranquillité

— Et maintenant vous voilà rassuré, dit le métis en regardant Joseph de cet air sournoisement narquois particulier aux sauvages, Ben-Mossul peut aller à sa besogne.

Il s'éloigna d'un pas calme et assuré, sans daigner se retourner pour jouir de la surprise de son ennemi.

XXIX.

La fin de cette petite scène avait eu pour témoin impassible (impassible du moins en apparence) M. Alexandre Morany. Au moment où il avait vu arriver le métis suivi de Joseph, qui le menaçait de son revolver, M. Morany avait échangé un regard avec Ben-Mossul en portant la main à la poche de sa veste, dans laquelle il cachait toujours un petit revolver.

Un coup d'œil de Ben-Mossul lui avait fait comprendre qu'il n'avait qu'à se tenir tranquille. Il paraît néanmoins que M. Morany n'était pas parfaitement convaincu que l'infusion fût inoffensive, car il ne put réprimer un geste de surprise quand il vit le guide avaler sans sourciller la boisson que lui présentait Furetal.

— Ah ! ça ! Joseph, êtes-vous fou ? dit d'une voix sévère M. Morany, qui se montra quand le métis se fût

retiré. Tuer notre guide et sur des soupçons dont vous voyez maintenant l'injustice ! Ce n'est ni à un domestique ni à un enfant comme vous qu'il appartient de commander ici. Pour cette fois, je vous pardonne ; mais que jamais pareille folle ne se renouvelle. Elle vous coûterait cher.

Joseph s'inclina sans répondre, et M. Morany s'éloigna. Au même instant Bertrand, qui se tenait caché dans le fond du chariot, s'approcha de Furetal.

— Tu as bien agi tout de même, mon garçon, dit-il au jeune homme qui restait tout déconcerté. Il y a quelque secret entre ces deux hommes-là, j'en suis sûr maintenant. J'ai vu le regard qu'ils ont échangé. Puis M. Morany a eu l'air trop surpris quand Ben-Mossul a bu ce que tu lui présentais.

— Si c'était du poison, il ne l'aurait pas avalé comme cela, murmura Joseph.

— A moins qu'il n'ait du contre-poison, dit Bertrand, frappé d'une idée.

— Tu as raison ! s'écria Joseph. C'est peut-être pour cela qu'il s'en est allé si vite. Resté avec M. Mazeran.

— Où vas-tu ?

— Tu le sauras plus tard. Prends toujours les pistolets.

Joseph monta dans le chariot, dont le timon était tourné vers l'intérieur du cercle formé par les wagons et les bagages, et sortit par l'arrière en sautant lestement sur le sol. Il se mit ensuite à plat ventre et commença à ramper comme un vrai sauvage.

De temps en temps il levait la tête avec précaution pour voir s'il n'apercevait pas Ben-Mossul. A la fin, il reconnut ce dernier qui parlait avec vivacité à Sherazie, le khansamah de M. Morany.

Sherazie semblait refuser quelque chose que le métis

demandait avec instance. Enfin le guide courut à M. Morany, auquel il adressa précipitamment quelques mots, et qui lui répondit aussitôt par un geste affirmatif adressé au guide d'abord et ensuite à Sherazie.

Ce dernier s'inclina en signe d'obéissance, prit une clef dans sa ceinture et entra dans le chariot de son maître. Il en sortit quelques minutes après avec une bouteille et un verre, qu'il remit à Ben-Mossul. A l'instant où celui-ci les recevait de sa main, Bertrand s'approcha de Morany et lui dit quelques mots. Morany lui répondit aussi par un geste affirmatif et le suivit immédiatement.

— Qu'est-ce que cela veut dire ? se demanda Joseph sans quitter des yeux maître Ben-Mossul. Pourquoi Bertrand a-t-il quitté mon maître après m'avoir promis de ne pas le laisser seul pendant mon absence ?

Le métis passa derrière le chariot afin d'être hors de vue. Il déboucha la bouteille, qui exhalait une forte odeur de vinaigre, et s'en versa un plein verre. Au moment où il allait le porter à sa bouche, Joseph lui saisit le bras si brusquement, que tout le contenu du verre tomba sur le sol.

— Donne-moi cette bouteille et marche devant moi, lui dit Joseph, tenant son revolver à quelque distance de la poitrine de Ben-Mossul.

Cette fois encore, celui-ci dut obéir et se laissa ramener au wagon de M. Mazeran.

Joseph y retrouva M. Morany, à qui M^{me} Bartelle parlait avec beaucoup d'animation. Quant à Valentin, il était toujours immobile. Son regard même commençait à s'éteindre.

— Qu'est-ce encore ? s'écria M. Morany, en apercevant les deux ennemis. Joseph, je vous avais défendu...

— Quand il s'agit de la vie de mon maître, je n'écoute personne, monsieur, répondit Furetal, qui se sentait soutenu par la présence de M^{me} Bartelle.

— Insolent ! fit M. Morany, en levant le *jambok* ou cravache en peau d'hippopotame qu'il tenait à la main.

— Tonnerre du ciel ! ne frappez pas, monsieur ! s'écria Joseph. Nous autres, Parisiens, nous ne sommes pas des chiens qu'on fouette, entendez-vous ? Ne bouge pas, toi, dit-il en ajustant Ben-Mossul, qui avait fait un mouvement pour s'enfuir. Bertrand, charge-toi de ce coquin de métis, et vous, madame, ajouta-t-il en passant la bouteille à M^{me} Bartelle, ayez la bonté de faire boire un verre de ceci à M. Mazeran, le plus tôt possible.

— Mais c'est du vinaigre, s'écria Juliette en respirant l'odeur de la bouteille,

— C'est ce que je crois aussi, madame, répondit-il, mais il faut croire que c'est bon pour diminuer l'effet de la drogue qu'on a fait prendre à mon maître, et que j'ai forcé ce coquin de métis à avaler tout à l'heure, car je l'ai trouvé se disposant à boire un verre de ce vinaigre.

— Bertrand, je vous ordonne de baisser votre pistolet, dit Morany au vieux domestique, qui tenait son arme à quelques pouces de la poitrine du guide.

Ben-Mossul, cette fois, avait perdu toute son assurance, et regardait M. Morany d'un air d'angoisse. Bertrand ne répondit pas, mais il conserva sa position. Alors le créole tira de sa poche le petit revolver qui ne le quittait jamais et l'arma.

— Monsieur Morany, dit le vieux domestique, vous auriez tort de me faire du mal. Nous ne vous disons rien, à vous. Quant à cet homme, s'il n'est pas coupable, il n'a rien à craindre. Si c'est du poison qu'il a versé à M. Mazeran, vous devez trouver juste qu'il en soit puni.

— Je n'ai pas l'habitude de me laisser commander par les domestiques, reprit Morany pâle de colère. Baissez votre arme, ou je tire sur vous.

— A vos risques et périls, alors, monsieur, dit Joseph en ajustant le créole.

Tout à coup, M^{me} Bartelle poussa un cri de joie qui fit tressaillir les spectateurs.

A peine Valentin avait-il avalé la moitié du verre de vinaigre, qu'il avait tressailli, étendu les bras et fait deux ou trois mouvements. Au bout de cinq minutes, la paralysie avait complètement disparu.

En revanche, le guide commençait à vaciller sur ses jambes, et sa figure trahissait déjà un violent malaise.

— Monsieur Morany, sauvez-moi ! cria-t-il enfin.

Celui-ci hésita un instant.

— Sauvez-moi !... sauvez-moi !... répéta le métis.

— Que faut-il faire ? demanda Morany.

— Le vinaigre ! par pitié, le vinaigre !

M. Morany voulut prendre la bouteille que tenait M^{me} Bartelle, mais Joseph lui arrêta la main.

— Drôle ! s'écria Morany.

— Prenez garde ! lui dit Joseph, qui était très-pâle ; je ne suis pas votre domestique et je défends mon maître, à moi. Je ne voudrais pas tuer un chrétien ; mais aussi vrai qu'il y a un Dieu, si vous tirez sur moi, je tire aussi.

— Pourquoi défendez-vous cet homme, si vous n'êtes pas son complice, monsieur ? demanda M^{me} Bartelle d'une voix sourde.

Morany eut encore un moment d'hésitation.

— Du vinaigre, ou je dis tout, murmura le métis, dont la langue s'épaississait déjà.

— Donnez-moi cette bouteille, s'écria le créole en s'élançant sur Joseph.

— Ecoute, Ben-Mossul, dit Furetal en montrant la bouteille au métis, que la paralysie gagnait à vue d'œil, avoue la vérité, et je te donne un verre de ce vinaigre.

— Oui, oui, balbutia le malheureux ; mais vite, vite !

— Parle alors !

— Eh bien ! c'est monsieur Mora...

Un coup de revolver tiré sur Joseph interrompit la phrase commencée par le métis. Heureusement pour le jeune domestique, il se tenait sur ses gardes, et il s'était baissé précipitamment. La balle passa au-dessus de sa tête et traversa la toile du chariot. Ainsi qu'il l'avait promis, Joseph riposta immédiatement, mais il manqua aussi M. Morany.

Profitant de la bagarre, le guide s'empara de la bouteille. Avant qu'il eût le temps de boire, Bertrand la lui arracha des mains. Morany, ivre de fureur, déchargea le second coup de son revolver sur le vieux domestique, qui tomba en poussant un cri déchirant.

— Bertrand, mon pauvre Bertrand ! s'écria M^{me} Bartelle en se précipitant au secours du malheureux jardinier.

Cette fois Ben-Mossul saisit la bouteille et en avala une gorgée ; mais Joseph la brisant d'un coup de crosse de revolver, renversa sous ses pieds le métis, anéanti par l'effet du poison.

— Dis la vérité, ou je t'étrangle, reprit Joseph.

— C'est M. Morany qui m'a ordonné d'empoisonner M. Mazeran avec de la *ngotuané*, murmura Ben-Mossul, que le genou de Furetal étouffait.

— Tu mens, chien ! s'écria Morany.

— Et c'est lui aussi qui m'a dit de faire dévier M^{me} Bartelle de la route de Kuruman afin de la conduire...

Un coup de revolver tiré à bout portant par Morany

brisa la tête du malheureux métis, dont la cervelle rejaillit sur M^{me} Bartelle qui poussa un cri d'horreur.

— Misérable assassin ! cria-t-elle au créole, qui avait l'air dans ce moment d'un tigre furieux.

Une balle que Morany reçut au même instant dans l'épaule l'empêcha de répondre, mais elle ne fit que traverser les chairs sans le blesser grièvement.

— A moi ! s'écria-t-il ; à moi !

Les deux Indous, qui se tenaient sans doute aux aguets, accoururent aussitôt.

Par un mouvement instinctif, Juliette se jeta au devant de Valentin, que Morany cherchait à ajuster. Ce dernier fit un geste de rage et releva précipitamment le fusil de Sherazie, qui aurait pu blesser Juliette en tirant sur M. Mazeran. Bhyrrub-Komul et Joseph se couchaient en joue tous les deux, mais sans tirer, tandis que Juliette tenait son revolver dirigé contre Abdul-Sherazie. Valentin et Morany cherchaient aussi à s'ajuster, mais la position de Juliette les en empêchait.

Tout à coup, M. Morany parut changer brusquement d'idée, il s'éloigna en courant, après avoir fait signe à ses domestiques de le suivre.

— Mes enfants ! s'écria M^{me} Bartelle en se précipitant après lui, car elle avait deviné son projet.

XXX.

Avec cette force inouïe que la passion donne quelquefois aux natures les plus faibles, Juliette franchit en quelques bonds la distance qui séparait les deux cha-

riots, et se jeta entre ses enfants et M. Morany, qui étendait déjà la main pour s'emparer de Cécile.

— Prenez les petites filles, cria-t-il à ses domestiques.

Mais Joseph, arrivé presque en même temps que les deux Indous, leur barrait le passage. De son côté, Toinette avait saisi une broche et se tenait dans la position du soldat qui croise la baïonnette. Un des Hottentots, un vieux *driver* (conducteur de chariot), dont M^{me} Bartelle avait soigné le fils durant le voyage, avait résolument saisi un fusil et se montrait disposé à en faire bon usage. Enfin, Valentin, appuyé sur un bâton, arrivait lentement au secours de M^{me} Bartelle.

Après un instant d'indécision, M. Morany baissa son revolver. Il resta un moment silencieux, les sourcils froncés et les yeux fixés sur ses adversaires avec une expression indicible de haine et de fureur. Il s'aperçut que deux ou trois Hottentots s'approchaient et semblaient disposés à soutenir Juliette et le vieux *driver*, qui avait sur eux une grande influence.

— Allons, dit-il à M^{me} Bartelle, vous triomphez aujourd'hui. Je pars. Seulement, n'oubliez pas ce que vous avez juré sur la tête de vos enfants l'autre jour. Au revoir. Avant peu nous nous retrouverons; et cette fois, rien ne pourra vous enlever à mon amour.

Il s'éloigna à reculons, les yeux toujours fixés sur ses adversaires, qu'un geste suppliant de Juliette empêchait de tirer sur lui. La pauvre femme craignait qu'en reposant il ne blessât ses filles, qui se collaient toutes tremblantes contre les vêtements de leur mère.

Joseph, qui trépignait de colère comme un petit coq de combat, voulait poursuivre ses ennemis, mais M^{me} Bartelle le retint.

— Laissez-les partir, lui dit-elle, nous sommes si peu

nombreux maintenant que, pour le salut commun, chacun de nous doit ménager sa vie.

Au même instant, deux Hottentots apportèrent le corps du pauvre Bertrand, qui respirait à peine, et dont l'agonie commençait. Toinette, éplorée, se jeta sur le corps de son mari. Les deux vieillards s'aimaient tendrement, et la pauvre Toinette était folle de désespoir. Bertrand, plus calme, cherchait à la consoler par quelques mots pleins de courage et de résignation.

— C'est la volonté de Dieu, lui disait-il. Il faut s'y résigner... Les enfants... je voudrais bien les embrasser... si madame le permet.

Juliette prit les deux petites filles et les mit à côté du fidèle domestique. Elles entourèrent sa tête grise de leurs petits bras. En voyant pleurer leur mère et leur bonne, les enfants pleuraient aussi et mouillaient de leurs larmes la figure ridée du vieillard, qui les contemplait avec une profonde affection.

— Que le bon Dieu les protège, les pauvres petits anges ! murmura le fidèle domestique... et vous aussi, madame ! Vous avez toujours été bien bonne pour moi. Je vous confie ma femme. Je sais bien que vous ne la laisserez manquer de rien. Adieu, monsieur Mazeran, que Dieu vous protège aussi... Parlez-leur quelquefois du pauvre Bertrand, madame.

— Oh ! nous te soignerons bien, va, mon pauvre Bertrand, dit la petite Emma en collant sa joue rosée sur celle du vieillard.

— Moi, d'abord, je te donnerai la moitié de mon café, ajouta Cécile.

Il sourit doucement.

— Avec deux gardes-malades comme cela nous vous sauverons, mon ami, dit M^{me} Bartelle en affectant un espoir qu'elle n'avait plus.

— Je sais bien que la mort arrive, répondit-il d'une voix qui s'affaiblissait à chaque minute. J'ai travaillé courageusement en ce monde et j'ai fait mon possible pour remplir mes devoirs. J'ai confiance en la miséricorde de Dieu.

Son regard devint vague et il ne balbutia plus que quelques mots confus.

Par un mouvement machinal, il attira vers lui les têtes des deux petites; puis, levant les yeux vers le ciel, comme pour prier encore la Providence de les protéger, il rendit le dernier soupir.

Tandis que M^{me} Bartelle et Joseph Furetal s'occupaient de Toinette, qui poussait des cris déchirants, M. Morany et ses domestiques s'étaient hâtés de terminer leurs préparatifs de départ.

Tout blessé qu'il était, Valentin voulait se traîner jusqu'à eux; mais il dut céder aux instances de Juliette, qui lui représenta que, dans l'état de faiblesse où il était, il ne pourrait que se faire tuer.

— Que deviendrais-je alors? lui dit-elle; que deviendraient mes pauvres enfants?

En ce moment d'ailleurs, perdant toutes les forces qu'il avait dû à l'excitation de la lutte et du danger, Valentin finit par s'évanouir.

Il resta longtemps dans cet état. Quand il revint à lui, les chariots de Morany et toute son escorte avaient disparu dans la forêt.

Un des Hottentots préposé à la garde des bœufs, qui paissaient non loin du camp, accourut bientôt tout effaré. Il annonça que M. Morany et son escorte avaient emmené une partie des bœufs de M^{me} Bartelle et dispersé les autres dans le bois. On s'aperçut aussi, quelques minutes plus tard, que Morany avait fait couper les har-

nais et les courroies d'attelage des bœufs de ses ennemis, et mis leurs chevaux en liberté.

Ces manœuvres retardèrent forcément le départ de Juliette et de Valentin.

Il fallut creuser une fosse pour la sépulture de Bertrand qui fut enterré près de la fontaine, au pied d'un grand arbre. Toinette s'était couchée sur la tombe de son mari et ne voulait plus la quitter. Juliette lui envoya Emma et Cécile. Les deux petites filles se jetèrent à son cou et lui dirent en pleurant :

— Ma bonne Toinette, tu veux donc désobéir à ton mari, qui t'avait dit de nous protéger. Tu ne nous aimes donc plus, puisque tu nous abandonnes ?

La pauvre femme embrassa en sanglotant les deux petites filles et se leva silencieusement. M^{me} Bartelle lui tendit les bras. Les deux femmes se tinrent longtemps embrassées. Enfin Toinette se dégagea des bras de sa maîtresse ; puis, posant la main sur la tête des enfants, fixant les yeux sur la fosse où son mari dormait du sommeil éternel, elle murmura d'une voix entrecoupée de sanglots :

— Sois tranquille, Bertrand, je vivrai pour elles, et quand nous nous reverrons là haut...

Elle ne put achever et laissa tomber sa tête sur l'épaule de M^{me} Bartelle, qui serra de nouveau sur son cœur la bonne et fidèle domestique.

On ne put partir que le lendemain. Outre ce retard, les chariots, traînés désormais par un nombre insuffisant de bœufs, ne pouvaient marcher que fort lentement. A chaque passage difficile, il fallait atteler tous les bœufs au même chariot, puis revenir faire la même opération pour le second wagon.

Il manquait pour diriger les efforts et les travaux des

Hottentots la main énergique d'un homme. Valentin ne pouvait se lever, et, malgré tout son courage, il était incapable de rien faire.

Juliette fut obligée de prendre la direction de la caravane.

Il serait impossible de dire toutes les luttes qu'elle eut à soutenir contre la paresse et l'ivrognerie de ses domestiques indigènes, contre les obstacles et les dangers sans cesse renaissants d'un trajet de près de trois mois à travers des prairies immenses, des plaines sablonneuses et des forêts inextricables. Outre la surveillance incessante que réclamaient d'elle la direction du voyage et le gouvernement des Hottentots, il lui fallait encore s'occuper des enfants et soigner Valentin, qui fut très-longtemps à se rétablir.

Pendant quinze jours, il eut constamment le délire.

Le nom de Juliette revenait à chaque instant sur ses lèvres. La pauvre femme, les yeux fixés sur la figure amaigrie de son cousin, tressaillait chaque fois qu'elle entendait prononcer son nom. Mais un sourire navrant, inspiré par quelque cruelle pensée, remplaçait presque aussitôt le sourire de bonheur qui avait un instant effleuré ses lèvres. Elle cachait alors sa tête dans ses deux mains et sanglotait avec une profonde amertume.

Lorsque, au bout d'un mois environ. Valentin put marcher et monter à cheval, il fut frappé d'admiration en voyant avec quel mélange d'énergie et de douceur Juliette savait se faire obéir des Hottentots. Outre la femme gracieuse, douce et bonne qu'il avait connue, il en découvrait une autre toute nouvelle pour lui, dont le courage et l'intelligence le remplissaient d'étonnement. Tous ces sentiments se peignaient si bien, même à son insu, dans ses discours et sur sa physionomie, que, plus d'une

fois, le cœur de Juliette battit d'orgueil et de joie en devinant ce qui se passait dans celui de son cousin.

Bien qu'il n'eût pas dit un mot à ce sujet, bien que lui-même peut-être ne se fût pas encore avoué le changement qui s'était opéré en lui, Juliette se sentait aimée. Elle, non plus, ne voulait pas se l'avouer, mais cette pensée que son esprit se refusait à formuler, son cœur en subissait l'influence, qui lui inspirait une nouvelle énergie.

Souvent, pendant le repas du soir, ou bien au moment du départ, Juliette promenait un regard attentif et vigilant sur tout ce monde dont elle était le chef et la providence. En songeant que c'était peut-être au courage et à l'énergie d'une faible femme comme elle que tous les objets de son affection devaient d'avoir surmonté tant de périls, elle éprouvait une enivrante sensation de fierté. Mais un souvenir cruel semblait toujours empoisonner ce moment de bonheur et assombrir la physionomie de la jeune femme.

En approchant de Kuruman, la station principale des missionnaires, on commença à rencontrer du monde sur la route. Il va sans dire que nous nous servons du mot *route* pour caractériser le chemin que suivaient les voyageurs, et qui n'était marqué que par la trace du passage d'autres chariots. Quant à des chemins proprement dits, depuis Colesberg, il n'y en avait plus la moindre apparence.

Quelques-uns des indigènes rencontrés par la petite caravane marchaient plus vite que les chariots de M^{me} Bartelle. Ils annoncèrent à Kuruman l'arrivée de nos voyageurs, et racontèrent ce qu'ils avaient appris des Hottentots au sujet du courage et de la bonté de la jeune femme.

XXXI.

Les missionnaires, bons juges en matière de courage et de dévouement, firent une véritable ovation à Juliette, qui fut touchée de leur empressement et de leurs prévenances affectueuses. Quant à ses petites filles, tout le monde les embrassait et les caressait avec un intérêt et un attendrissement faciles à comprendre.

Peu de temps après son arrivée à Kuruman, M^{me} Bartelle tomba malade à son tour. Les natures nerveuses comme la sienne, uniquement soutenues par l'énergie morale, montrent en effet une résistance singulière à la douleur et à la fatigue tant que dure la lutte. Dès que le combat est terminé, l'excitation qui leur a communiqué une vigueur factice s'éteignant peu à peu, le corps reste épuisé, anéanti, comme pendant la réaction qui suit un violent accès de fièvre.

Ainsi que dans la plupart des colonies anglaises, presque tous les missionnaires de cette partie de l'Afrique appartiennent au culte évangélique. A l'époque où M^{me} Bartelle arriva à Kuruman, la mission avait pour chef M. M..., dont nous ne reproduisons ici que les initiales pour ne pas alarmer sa modestie. Il est, du reste, très-connu maintenant, non-seulement en Afrique, mais en Europe.

Comme la plupart des missionnaires, M. M... possédait quelques notions de médecine. Il s'empressa d'accourir au chevet de M^{me} Bartelle.

Le calme et la bonne nourriture ainsi que le repos du corps et de l'esprit ramenèrent bientôt Juliette à la santé.

Quant à Valentin, qui était complètement rétabli, il témoignait à sa cousine une telle affection et une telle sollicitude de tous les instants, il entourait les enfants de tant de soins et de prévenances, que la jeune femme, oubliant ce qu'elle-même avait fait pour lui, ne savait comment le remercier de son dévouement.

Les renseignements que M^{me} Bartelle recueillit à Kuruman vinrent jeter une nouvelle incertitude dans son esprit. M. M... avait bien entendu parler des deux Français, mais ils craignaient qu'ils ne fussent pas ceux que cherchait M^{me} Bartelle.

— Je crois que ce sont de simples matelots, dit-il, probablement des déserteurs de quelque navire. Au reste, je vais mettre tout en œuvre pour savoir ce qui en est. J'ai été assez heureux pour rendre quelques petits services aux Béchuanas de ce pays, et, par amitié pour moi, il s'en trouvera bien quelques-uns qui consentiront à nous aider dans nos recherches. Ce qui rendra notre tâche plus difficile, c'est que vos deux compatriotes ne restent jamais longtemps dans la même contrée.

En dépit de ce que lui disait le bon missionnaire, Juliette aurait voulu partir tout de suite pour cette nouvelle expédition, mais M. M... s'y opposa formellement. La santé de Juliette, d'ailleurs, ne lui permettait pas de se mettre en route aussi promptement.

M. M... envoya des émissaires dans la direction où l'on supposait que devaient être les chasseurs français.

Il les chargea en outre de divers messages pour les Béchuanas de ce pays.

Pendant ce temps, Clémence et Geneviève, escortées par sir Richard et par Savinien Guitarnan, cheminaient sur la route de Colesberg à Kuruman.

Quoiqu'ils fussent partis six jours seulement après Valentin, ils marchèrent avec tant de lenteur qu'ils ne

parvinrent à Kuruman que longtemps après M^{me} Bartelle. Les deux cousines arrivèrent à la station des missionnaires si fatiguées et si découragées qu'elles déclarèrent d'abord qu'elles renonçaient à pousser plus loin leur voyage. Savinien, qui n'était plus reconnaissable, tant il paraissait abattu et anéanti, appuyait de toutes ses forces la nouvelle résolution de Clémence.

Sir Richard Overnon lui-même, maintenant jaune et maigre bien au delà de ce qu'avait demandé miss Anna, commençait à regretter le *roast-beef* de la Tamise et les boulevards de Paris. La compagnie de Savinien n'était pas précisément amusante, et depuis le départ de Valentin il avait perdu ces bonnes causeries à cœur ouvert qui savaient si bien charmer les longues soirées et les routes monotones.

Son amour pour M^{me} Martigné avait aussi reçu un grand échec. D'abord la coquetterie de la jeune femme à Colesberg lui avait beaucoup déplu. Plus tard, elle avait paru revenir complètement à lui et lui sacrifier même tout à fait M. Guitarnan, mais une indiscretion du petit Frédéric avait inspiré à sir Richard une certaine défiance au sujet de ce retour subit.

— Toi qui es si riche, lui avait dit un jour le petit garçon, pourquoi n'as-tu pas acheté un chariot avec de beaux chevaux, comme celui du major Dawson ?

— Mais, je ne suis pas riche du tout, moi, avait répondu Overnon étonné de cette réflexion.

— Oh ! que si, répliqua l'enfant terrible. Maman a bien dit l'autre soir que tu étais très-riche, très-riche, mais que tu te faisais passer pour pauvre pour... je ne sais plus pourquoi elle a dit... Mais enfin, tu as un beau château et beaucoup d'argent et plus tard, tu en auras encore davantage. Par exemple elle m'a bien défendu de

répéter cela : aussi, tu ne lui diras pas, n'est-ce pas, car je serais bien grondé ?

— Ta maman s'est trompée, répliqua sir Richard de plus en plus surpris.

— Non, non, non ! Elle est bien certaine, car c'est M. Bussel qui lui a dit cela, tu sais bien ce jeune officier qui m'a fait monter sur son poney à Colesberg.

Malgré son désir de plaire à M. Overnon, Clémence Martigné avait trop peu l'habitude de se contraindre pour dissimuler, pendant la marche, sa mauvaise humeur, son égoïsme, son manque de courage et d'énergie. Quelques mois de fatigues et d'inquiétudes avaient suffi pour changer singulièrement la figure de M^{me} Martigné. Tandis que la lutte et le danger semblent donner un nouveau lustre à la beauté qui tient surtout de la personne morale et par conséquent du cœur, ils déforment singulièrement la beauté pour ainsi dire toute plastique et surtout de convention qui ne peut se passer de toilette et de soins de tout genre.

Très-romanesque au fond, en dépit de ses prétentions au calme et au positivisme, M. Overnon n'avait pas tardé à être désenchanté par le contraste trop évident qui existait entre les paroles sentimentales de Clémence et ses actions. Il s'était aperçu que cet ange qui ne parlait que d'amour, de dévouement, etc., etc., se préoccupait plus que tout le monde du déjeuner et du dîner, et concentrait toutes ses pensées sur le bien-être de sa propre personne. Ce qu'il y avait de curieux, c'est que Clémence avait été la première à faire cette remarque au sujet de Savinien, qui s'arrangeait toujours en effet de manière à avoir la meilleure place et les meilleurs morceaux. Elle avait parfaitement raison à cet égard, mais tandis qu'elle regardait M. Guitarnan avec le gros bout

de la lorgnette. elle se contemplait elle-même avec un verre si petit et si trouble, qu'elle ne s'apercevait nullement de son propre égoïsme. Aussi était-elle tout étonnée de se l'entendre reprocher par Geneviève, et quelquefois même par Savinien. Malgré son amour pour M^{me} Martigné, ce dernier s'écartait souvent dans la pratique des sentiments de dévouement et d'abnégation qu'il possédait si bien en théorie.

De tous ces petits incidents, il résultait en définitive que nos voyageurs débarquaient à Kuruman mécontents les uns des autres et fort peu disposés à entreprendre de compagnie une nouvelle expédition.

Cette fois encore il arriva ce qui était arrivé au Cap. Ils commencèrent par faire tout au monde pour détourner M^{me} Bartelle de continuer son voyage. Puis, quand ils la virent inébranlable dans sa résolution, ils ne purent soutenir la pensée qu'elle allait peut-être profiter toute seule du voyage, tandis qu'eux-mêmes en seraient pour tant de fatigues et de dangers inutilement supportés.

De nouveaux renseignements vinrent d'ailleurs raviver l'espoir des héritiers Novéal. Cette fois il s'agissait, non plus de probabilités, mais bien de certitudes.

Poussé par l'intérêt que lui inspirait le courage et le dévouement de M^{me} Bartelle, M. M... avait écrit et fait écrire de tous côtés pour obtenir des renseignements au sujet de M. Gaspard Novéal et du capitaine.

En ce moment, le parent de M. M..., le célèbre docteur L..., qui avait longtemps habité Litourbarouba, à deux cents milles du nord de Kuruman, était en train de faire son admirable voyage de Saint-Paul de Loanda à Quilimané. Il avait laissé parmi les sauvages des divers pays qu'il avait parcourus une réputation de droiture et de bienfaisance qui rejaillissait sur tous les Européens établis dans cette partie de l'Afrique.

Pendant le séjour de Juliette et des Martigné à Kuruman, le docteur M..... reçut plusieurs lettres du docteur L.....

Dans une de ces lettres, ce dernier racontait que tandis qu'il longeait les bords du Zambèze pour se rendre à Quilimané, en traversant le pays des Babimpés, il avait entendu parler d'un blanc prisonnier chez les Batongas, peuplade belliqueuse qui habite à soixante milles environ du Zambèze sur la rive gauche. Il n'avait pu se procurer de renseignements bien précis à cet égard, mais d'autres sauvages avaient confirmé les assertions des Babimpés. Un d'eux lui avait vendu pour un fusil et quelques verriers une preuve évidente de la présence de cet étranger sur les bords du Zambèze. C'était une montre à secondes, toute brisée il est vrai, car le sauvage à qui elle appartenait, et qui l'avait achetée d'un Batonga, la portait suspendue à sa coiffure en guise d'ornement.

Craignant de succomber dans le périlleux voyage qu'il avait entrepris, et désirant qu'on pût secourir ce Français prisonnier des Bashoukoulampos, s'il vivait encore, le docteur L... envoyait la montre à son confrère, afin que M. M... essayât de se procurer des renseignements sur leur malheureux compatriote.

Cette montre, que le messager makololo remit fidèlement à M. M... portait sur sa boîte en or les initiales H. B., qui étaient bien celles de M. Henri Bartelle.

Après avoir eu soin de préparer Juliette à cette importante nouvelle, M. M... présenta cette montre à la jeune femme.

Juliette n'eut besoin que d'un seul coup d'œil pour reconnaître la montre de son mari. Malgré toutes les précautions du bon missionnaire, la secousse qu'elle éprouva fut si vive qu'elle resta plus d'une heure sans connaissance.

En outre de cet indice précieux, la lettre, ou plutôt le journal de M. L..., contenait encore divers renseignements fort importants pour la famille Martigné. Dans un passage écrit deux mois plus tard, et daté de Baroma, le docteur L... racontait que dans sa route on lui avait parlé plusieurs fois d'un sorcier blanc très-célèbre qui existait chez les Batongas, peuplade de la rive gauche du Zambèze, non loin des mines d'or de Mazanzoué.

M. L... n'ayant malheureusement appris ces circonstances que longtemps après avoir traversé le pays des Batongas, il n'avait pu faire de recherches relativement à ce blanc, dont il regardait l'existence comme certaine, mais sur lequel il lui était impossible de donner aucun autre renseignement.

Seulement, en renvoyant dans leur tribu les deux fidèles Makololos porteurs des lettres du docteur L... à M. M..., il les avait chargés de faire tous leurs efforts pour recueillir quelques renseignements plus précis lorsqu'ils repasseraient par Mazanzoué.

Plus heureux que le missionnaire, parce qu'on se défait moins d'eux, les Makololos parvinrent à se procurer les renseignements que désirait le docteur L... Un d'eux aperçut même le blanc dont on avait parlé à ce dernier.

On l'appelle Tamanou, dit le Makololo à M. M... Il est le premier médecin des eaux (ceux qui sont censés avoir le pouvoir de faire tomber la pluie) et le sorcier le plus redouté de la tribu. Il demeure habituellement à la cour de Mbourousemé, le roi de cette portion des Batongas; mais dès qu'on avait appris l'arrivée d'un autre blanc, on l'avait envoyé à quarante milles du Zambèze pour éviter qu'il ne fût reconnu par son compatriote. C'était un beau vieillard habillé comme les Batongas

et très-brun pour un Européen. Il lui manquait les deux oreilles, et ses pieds avaient été mutilés de telle façon qu'il pouvait à peine les appuyer à terre. Ce traitement lui avait été infligé pour le punir de ses tentatives d'évasion et le mettre dans l'impossibilité de recommencer.

XXXII.

En voyant arriver les messagers Makololos, il avait fait son possible pour s'approcher d'eux ; mais Mbourousomé avait aussitôt envoyé des hommes pour l'empêcher de leur parler. Malgré toute la surveillance dont on l'entourait, Tamanou était parvenu à faire remettre à un Makololo une amulette ou *grigri*. Le sorcier lui avait fait dire en même temps de garder précieusement cette amulette, attendu que les blancs la lui achèteraient fort cher.

M. M... se fit aussitôt montrer l'amulette, que le Makololo avait caché jusque-là avec un soin minutieux. Patient et méfiant comme le sont tous les sauvages, celui-ci voulait avant tout faire son prix, et comme il attachait d'autant plus de valeur à l'amulette que les blancs semblaient la désirer plus vivement, le marché fut assez long à conclure.

Ainsi que s'en doutait M. M..., la prétendue amulette n'était qu'une ruse employée par l'Européen pour que le Makololo conservât précieusement son cadeau. C'était tout bonnement un sachet en peau attaché à un morceau de bois grossièrement tourné et représentant une tête de singe. Au grand désappointement des Européens, qui

avaient espéré découvrir quelque trace de leur compatriote ou quelque indice de sa nationalité, ils ne trouvèrent dans ce sacquet que deux ou trois petits cailloux et quelques herbes desséchées.

— Attendez, dit M. M... en reprenant le sacquet, que Clémence examinait en ce moment.

Il prit une brosse et se mit à frotter le sacquet qu'il débarrassa ainsi de l'enduit noirâtre provenant de la poussière, du soleil et de la sueur du Makololo.

— Je vois quelque chose d'écrit ! s'écria-t-il tout à coup, s'arrêtant au milieu de la besogne et approchant le sacquet de ses yeux.

On se précipita vers lui.

— Attendez ! dit-il encore ; oui, voici un D..., puis un E..., puis un C...

— Et puis ?

— On ne voit plus rien, mais le reste du mot doit se trouver sous la couche de crasse qui reste encore.

Il se remit à frotter le sacquet.

Au bout de quelques minutes on put lire le mot tout entier ; c'était : *Décousez*.

Il est inutile d'ajouter qu'on se hâta d'obéir à cette recommandation, que Clémence se chargea d'exécuter.

Entre les deux doubles qui formaient le dessous du sacquet, on trouva un autre morceau de peau blanche et très-fine. Sur cette peau, la main d'un Européen avait écrit à la hâte les mots suivants :

« Je suis prisonnier chez les Batongas. Si cet écrit parvient entre les mains d'un chrétien, je le supplie d'employer tous ses efforts pour faire connaître ma cruelle position et pour me délivrer. Mon nom est Gaspard Novéal. Mes parents habitent Madras. Je prie de leur écrire. Chez les Bashoukoulopos de Mbourousemé,

on m'appelle *Tamanou*. Quand il vient des étrangers le roi m'envoie dans la montagne et défend à ses sujets de parler de moi... Cette lettre est la cinquième que j'écris. Il est probable que les autres ne sont point tombées entre les mains des chrétiens. Dieu veuille que celle-ci soit plus heureuse.

« GASPARD NOVÉAL,

« Ex-commandant en chef de la cavalerie du rajah
de Travancore. »

Nous n'essaierons point de décrire l'émotion produite par la lecture de cette lettre.

Cette fois il ne s'agissait plus de conjectures, M. Novéal était vivant, et l'héritage de la *begum* lui appartenait.

Cette lettre ne portait pas de date, il est vrai, probablement parce que le pauvre Français ne savait plus ni la date ni le jour où il vivait ; mais le témoignage du Makololo était là pour y suppléer.

Clémence, Geneviève et Savinien s'embrassèrent en pleurant de joie. Toutes les fatigues, toutes les souffrances, toutes les rancunes passées même étaient oubliées.

Dans leur enthousiasme, les futurs héritiers de M. Novéal seraient partis du jour au lendemain pour Sérouma, si M. M... les avait laissés faire.

Le missionnaire leur représenta vainement que les fatigues et les dangers qu'ils avaient eus à braver jusque-là n'étaient rien à côté de ceux qu'ils auraient à supporter. Forêts épaisses à traverser, rivières et marécages à passer, montagnes à gravir, peuplades hostiles à braver, tout enfin se trouvait réuni pour rendre aussi dangereux que pénible ce voyage de trois cents lieues.

— Nous sommes maintenant trop avancés pour recu-

ler, répondirent les dames Martigné ; il ne sera pas dit que nous ayons inutilement supporté tant de fatigues pour nous arrêter juste au moment où nous obtenons la certitude qui nous avait manqué jusqu'ici. A tout prix, il faut que nous délivrions M. Novéal. Nous emporterons de quoi racheter sa liberté, et nous aurons la douce satisfaction de penser que c'est à nous qu'il la doit.

— Et sa reconnaissance nous en récompensera généreusement, ajoutait chacun au fond du cœur, en songeant aux millions du cher cousin.

Avec de pareilles pensées on comprend que personne ne se souciait de rester en arrière.

Au dernier moment, cependant, on eut des hésitations. Les préparatifs considérables qu'il avait fallu faire avaient forcé nos futurs voyageurs à envisager sérieusement chacune des difficultés, chacun des dangers de leur expédition.

Cette fois encore, il arriva ce qui était arrivé au Cap. Tout en envisageant avec plus de sang-froid les périls qu'ils allaient courir, M^{me} Bartelle n'eut pas un instant l'idée de renoncer à la noble tâche qu'elle s'était imposée de retrouver son mari. L'amour même qu'elle se sentait au fond du cœur pour Valentin était une raison de plus pour la décider à cette entreprise. Il lui semblait que cela rendait son devoir plus impérieux et plus sacré.

L'hésitation de ses cousines, au dernier moment, n'ébranla nullement ses résolutions. Elle déclara qu'elle partirait seule.

Quand les autres héritiers la virent si déterminée, ils ne purent soutenir la pensée qu'elle allait peut-être profiter sans eux du voyage, tandis qu'eux-mêmes en seraient pour tant de fatigues et de dangers inutilement supportés. Les hésitations disparurent et chacun se sentit une nouvelle ardeur.

Une autre question fort grave pour M^{me} Bartelle et M^{me} Martigné, c'était de savoir si elles emmèneraient leurs enfants.

En présence des difficultés et des périls de ce voyage, qui devait durer six mois au moins, sans compter le retour, elles ne pouvaient songer à les exposer à de telles épreuves. L'excellent missionnaire, qui était devenu la Providence de cette contrée, offrit aux deux mères de se charger des enfants. Elles savaient bien que M. M... en aurait le plus grand soin.

Mais ce qui inquiétait Juliette et Clémence et les faisait hésiter, c'était la pensée des ennemis mystérieux qui pourraient profiter de leur absence pour ravir leurs plus chers trésors.

— Mesdames, leur dit enfin M. M..., qui voyait et comprenait leurs angoisses, il n'y a pas à balancer en cette circonstance. Il est matériellement impossible que vous emmeniez vos enfants. Il vous faudra voyager la plupart du temps à dos de bœuf et plus souvent encore à pied. Comment voulez-vous que des enfants de cet âge puissent y résister ? Avant un mois ils auraient succombé. Je ne puis même expliquer que par un miracle de la Providence qu'ils aient pu arriver jusqu'à Kuruman.

« Laissez vos enfants ici, je les traiterai avec les plus grands soins. Quant aux dangers qui les menacent, croyez bien qu'ils seront plus en sûreté près de moi que partout ailleurs. D'après ce que vous m'avez dit, c'était évidemment ce Morany qui dirigeait les coups portés aux membres de votre famille. En ce moment il est bien loin de Kuruman, ainsi que le prouvent tous les renseignements dont je vous ai fait part. Ce qu'il y a même à craindre, c'est qu'il ne dresse quelque enbuscade sur votre route. S'il revenait de ce côté, je serais infor-

mé de sa présence dans le pays bien longtemps à l'avance, et je vous garantis qu'il n'approcherait pas de vos enfants.

« D'ailleurs, je vous le répète, vous n'avez pas à choisir. Emmener ces pauvres petites créatures, serait les condamner à une mort certaine. »

Quelque cruelle que fût cette séparation, Juliette dut s'y résigner.

Elle laissa auprès de ses enfants la fidèle Toinette, qui promit de ne les quitter ni jour ni nuit.

— Dans le cas où il m'arriverait malheur, lui dit M^{me} Bartelle, j'ai déposé entre les mains de M. M... une somme suffisante pour faire face aux frais de leur retour en France. Une fois arrivée à Paris, tu prendrais mes pauvres orphelines par la main et tu les conduirais chez M^{me} Maillac, la seule parente qui leur reste. Elle paraissait avoir quelque affection pour moi, et j'espère qu'elle aurait pitié de mes pauvres enfants. Que Dieu me pardonne de les avoir exposées à tant de dangers !

Laissant à Valentin le soin de terminer tous les préparatifs, M^{me} Bartelle passa avec ses filles et Toinette la dernière journée de son séjour à Kuruman. Elle s'était juré de partir sans réveiller les enfants afin de leur éviter les douleurs de la séparation, mais elle n'eut pas le courage de tenir sa résolution.

Ses baisers réveillèrent les deux petites filles qui se mirent à pousser des cris de désespoir en apprenant qu'elles allaient être séparées de leur mère.

Le chef de la mission, qui voyait le mal affreux que cette scène causait à la mère et aux enfants, parvint enfin à emmener M^{me} Bartelle, tandis que Toinette faisait de son mieux pour consoler les petites filles. Habitues à ne jamais quitter leur mère, Cécile et Emma ne pouvaient se consoler de ne plus la voir chaque matin. Aussi,

quoique plus jeunes que leur cousin Frédéric, furent-elles plus vivement affectées du départ de M^{me} Bartelle que le petit garçon ne le fut de celui de sa mère qu'il aimait pourtant de tout son cœur.

Bientôt dans le *Cousin aux millions* nous retrouverons nos voyageurs dont les aventures passées n'étaient que le prélude de dangers plus grands et d'aventures plus extraordinaires encore.

FIN.

COLLECTION MICHEL LÉVY

LE
BAL DE L'OPÉRA

ABRÉVIÉ

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

OUVRAGES

DU MÊME AUTEUR

Format grand in-18

L'AMOUR AU NOUVEAU-MONDE.	1 vol.
LES AMOURS DU BEAU GUSTAVE.	1 —
LES AMOURS D'UNE NOBLE DAME.	1 —
LE BAL DE L'OPÉRA	1 —
BRAS-D'ACIER	1 —
LA CABANE DU SABOTIER	1 —
LES CHASSEURS D'HOMMES.	1 —
LES CHASSEURS DE TIGRES.	1 —
LE CHATEAU DE VILLEBON.	1 —
LES CHAUFFEURS INDIENS.	1 —
LES CHEMINS DE LA VIE.	1 —
LE COUSIN AUX MILLIONS.. . . .	1 —
DEUX AMIS	1 —
UN DRAME A CALCUTTA	1 —
UN DRAME A TROUVILLE.	1 —
LES MAITRESSES DU DIABLE	1 —
LES ORPHELINS DE TRÉGUÉREC.	1 —
LE ROMAN DE DEUX JEUNES FEMMES	1 —
SCÈNES DE LA VIE CONTEMPORAINE.	1 —
LE TESTAMENT DE LA COMTESSE	1 —
LA VENGEANCE D'UN MULATRE	1 —

Clichy. — Imp. M. Loignou, Paul Dupont et Cie, rue du Bac-d'Asnières, 12.

LE BAL DE L'OPÉRA

PAR

ALFRED DE BRÉHAT. *pseud. of*
A. Méryenne



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 13
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1870

Droits de reproduction, et de traduction réservés

R. A. H.
m. n.



LE
BAL DE L'OPÉRA

C'était au foyer de l'Opéra, en plein carnaval, un samedi soir, ou plutôt un dimanche matin. Trois heures venaient de sonner à l'horloge près de laquelle ont lieu tant de rendez-vous. La foule était nombreuse. On se marchait sur les pieds : c'est un des plaisirs du bal masqué... Plus d'un petit domino bleu, rose ou noir, vagabond jusque-là, se fixait au bras de quelque habit noir. Mainte vertu de circonstance, rebelle depuis minuit aux sollicitations les plus pressantes, commençait à s'attendrir. Sous la barbe complaisante du masque, on apercevait des lèvres roses et de jolies dents blanches qui semblaient pro-

mettre de joyeux appétits et de voluptueux baisers. Les étrangers surtout étaient en butte à mille agaceries. Le domino de l'Opéra manque absolument de patriotisme, et les Français ont peu de vogue auprès des Françaises de ce canton. Aussi était-ce plaisir de voir la désolation de tous ces jouvenceaux, tellement pareils les uns aux autres qu'ils semblaient avoir été rasés, coiffés, cravatés et habillés par la même mécanique.

En quête d'une intrigue, ils arpentaient depuis minuit la longueur du foyer. Leur lorgnon mélancolique dardait un regard suppliant sur chaque domino. Trop heureux celui d'entre eux qui trouvait à réaliser ses rêves d'écolier, en rencontrant quelque femme sur le retour qui lui racontait ses chagrins en dégustant sa huitième douzaine d'huitres et son sixième verre de chablis ! Mais la plupart rentraient tristement au logis paternel, en supputant ce que leur avait coûté leur inutile voyage au bal de l'Opéra.

Assis au fond du foyer, tout près de l'horloge,

un jeune homme nommé Fernand de Varelles baïllait de tout son cœur..., c'est-à-dire de toutes ses mâchoires. Vingt-six à vingt-sept ans, une figure spirituelle, de fines moustaches noires, le teint mat et chaud d'un créole, de grands yeux, des gants frais, un habit comme celui de tout le monde, — ce qui est le seul vêtement distingué, — dix louis dans sa poche, un bon appétit, pas de maîtresse, beaucoup de nonchalance, un peu d'ennui et pas mal de mauvaise humeur : voilà quel était au physique et au moral le signalement de notre héros.

Au bout de quelques minutes, un monsieur tout couvert de bijoux, évidemment Moldave, Italien, courtier marron ou marchand de contre-marches, quitta la place qu'il occupait près de Fernand pour s'élançer sur les traces de quelque sylphide de sa connaissance. Il fut aussitôt remplacé sur le divan par une petite femme blonde, vêtue d'un simple domino noir. Elle poussa un soupir de soulagement en ramenant

vers elle les plis de sa crinoline, qui n'avaient pas manqué de s'étaler à droite comme à gauche sur les genoux de ses deux voisins. L'un de ces voisins était un volumineux Allemand, à tous crins, qui étouffait dans son habit bleu et dans sa cravate blanche. Il paraissait singulièrement préoccupé de sa voisine de droite, forte femme dont le domino gonflé laissait deviner des charmes rebondissants, dignes d'une statue de la Santé. Comme la petite blonde avait un peu empiété, en s'asseyant, sur la place de l'Allemand, il daigna cependant faire attention à elle, et la repoussa en grommelant afin de conserver lui-même toutes ses aises. Quant à Fernand de Varelles, qui retardait un peu sur son siècle, il se serra poliment afin de laisser le plus de place possible à la nouvelle venue. Puis il se remit à bâiller de plus belle.

La voisine attendait sans doute quelqu'un, car elle regardait attentivement chaque cavalier qui passait. Elle semblait inquiète et contrariée.

Bientôt l'impatience la prit : ses petits pieds, de fort jolis pieds, vraiment, commencèrent à battre une sorte de polka sur le parquet.

On sait quel effet agaçant produisent, sur des gens déjà impatientés, les bâillements spasmodiques d'un voisin. L'exercice auquel se livrait Fernand ne tarda pas à exaspérer le petit domino.

— En vérité, dit-elle au jeune homme avec le laisser aller en usage au bal masqué, en vérité, voisin, tu bâilles d'une manière insupportable.

— Dis donc, beau masque, tu m'as l'air d'assez mauvaise humeur ?

— Oh oui ! oh oui !

— Un infidèle ?...

— Je le crains.

— Que tu aimes ?

Le domino haussa les épaules.

— C'est un coulissier.

— Et c'est sur moi, innocent, que tu te venges des crimes de ce volage!

— Cela t'étonne encore, pauvre petit ami? Comme tu connais les femmes, bon Dieu! On ne t'a donc pas appris à l'École de droit comme quoi c'est le premier article de leur code pénal que l'innocent paye pour le coupable.

— Allons, je ne discute plus; épanche sur moi ta colère. Mais seulement, dis-moi: si tu n'aimes pas cet absent, pourquoi tiens-tu tant à sa fidélité?

— Mon cher, c'est le seul bien que je possède au soleil. Bois, champs, prairies, il est tout pour moi. Tu dois comprendre alors que je n'ai pas envie d'en partager l'amour et les revenus?

— Une idée!

— Spirituelle?

— Éternellement spirituelle, ma chère, et comique de père en fils!... Venge-toi de lui avec moi?...

— Oui-da!

— Ce serait juste et moral. Une fois, au moins, le coupable aurait payé pour l'innocent.

Le domino se mit à rire.

— Est-ce que tu vas me faire une déclaration ?
reprit la jeune femme.

— Qui sait ? Pourquoi cette question ?

— Afin de me recueillir et de t'écouter avec toute la gravité convenable.

— Ne te recueille pas, mais écoute-moi. Je t'offre trois choses : Primo, mon bras pour faire un tour de promenade...

— Secundo ?

— Un souper au café Anglais ou chez Bignon.

— Ah ! ah ! ah !... Et... tertio ?...

— Tertio... Je te le dirai en soupant, le tertio.

— Non, je veux d'avance un menu complet.

Est-ce ton cœur qui fait le tertio ?

— Quand je viens au bal masqué, je laisse mon cœur à la maison.

— Très-bien ! Tu dis cela pour que j'aie l'y chercher.

— Tiens, je n'y pensais pas. Quel plaisir de causer avec une femme d'esprit : on dit de jolis mots sans le savoir.

— Voyons, achève ton raisonnement, car il se peut que je te quitte d'un instant à l'autre.

— Eh bien, ma chère, tu as de jolis pieds, de jolies mains, des beaux yeux, des dents éblouissantes, des cheveux charmants et, de plus, beaucoup d'esprit.

— Je ne crois pas un mot de ce que tu me dis là, mais, n'importe, cela me fait plaisir de l'entendre.

— Faut-il recommencer ?

— Inutile, tu aurais l'air d'un orgue de Barbarie ou d'un avocat payé à l'heure. Continue plutôt.

— Toutes ces qualités, que ton masque me laisse deviner, ne suffisent pas pour que je

donne ainsi mon cœur à un domino inconnu, quelque aimable qu'il puisse être.

— Tu le regardes donc comme un bien grand trésor, ce pauvre cœur ?

— Pour moi, oui ; pour les autres, non. Vois ce monsieur qui passe à côté de nous avec des yeux d'albinos : ces yeux-là n'ont rien d'attrayant, et cependant ils sont fort précieux pour leur propriétaire.

— Mon cher, la comparaison n'est pas juste : si cet albinos prête ses yeux, il ne lui en restera plus. Toi, tu peux donner ton cœur sans le perdre.

— Si je le place mal ?

— Tu perdras les intérêts, voilà tout.

— C'est déjà quelque chose.

— Juif!... Ainsi tu ne m'aimes pas ? reprit-elle en riant.

— Comment veux-tu que je le sache ? Ote ton masque et je te répondrai peut-être. Tout ce que j'ai vu de ta personne me séduit. Je te

trouve plus de grâce et d'esprit qu'il ne t'en faudra pour me faire tourner la tête, si le reste est à l'avenant. Tu me plais beaucoup, mais j'ignore si je t'aimerai.

— On le dit tout de même ! Avec de pareils scrupules, tu ne dois pas être Parisien ?

— Non ! che chuis Auvergnat !

— menteur ! tu dois être créole ou Breton.

— C'est vrai, je suis de l'île Bourbon ; mais comment l'as-tu deviné ?

— A ton teint et à tes scrupules. Au reste, tu as raison ; ta réserve me donne bonne opinion de ton cœur. Adieu.

— Quelle conclusion !... C'est ainsi que tu récompenses la franchise que tu prétends estimer.

— Je te jure que, loin de me faire partir, ta sincérité m'aurait plutôt décidée à rester ; mais je viens d'apercevoir mon gros infidèle qui promène un petit domino rose...

— Et tu veux lui faire une scène ?

— Peut-être. Cependant, non ; cela flatterait trop son amour-propre. Donne-moi le bras.

— Volontiers.

— Attends, dit la jeune femme. Monsieur, continua-t-elle en s'inclinant devant son voisin allemand, laissez-moi vous remercier de la gracieuse obligeance avec laquelle vous m'avez fait place sur ce divan. La première fois que j'aurai l'honneur de me rencontrer avec votre fiancée, je la féliciterai sur son bonheur de posséder un époux si galant et si occupé d'elle, qu'il vient lui chercher une cuisinière jusqu'au bal de l'Opéra.

L'étranger ébahi répondit par un demi-salut à l'adieu railleur de la jeune femme. Sa volumineuse compagne grommela quelques mots trop peu parlementaires pour que nous puissions les rapporter ici. Fernand et la petite blonde étaient déjà arrivés à l'autre extrémité du foyer, lorsque le digne Allemand commença à compren-

dre que décidément le domino s'était moqué de lui.

Pendant ce temps, Varelles et son inconnue suivaient le coulissier à cinq ou six pas de distance.

— Tu connais donc ce gros Allemand ? demanda Fernand.

— Pas le moins du monde. J'ai parlé au hasard. Tous les célibataires allemands qu'on rencontre à l'étranger sont fiancés dans leur pays ; c'est leur position sociale. Tu vois, du reste, que cela ne les empêche pas de se distraire. Le voyage, entre les fiançailles et le mariage, est pour eux ce qu'est l'école de peloton pour les recrues. Ils doivent y compléter leur éducation avant de passer dans le régiment des maris. Marchons plus vite, continua-t-elle, et parle-moi bien tendrement.

— De quoi ?

— Peu importe.

— De mes trois propositions ?

— Si tu veux ; mais ce sera du temps perdu.
Tu vois si je suis franche.

— Hélas !...

— Hélas !... dit-elle en le contrefaisant.
Voyons, sois donc plus tendre. Tu vois bien que M. Mouchonnier m'a reconnue et qu'il se détourne pour nous regarder.

— Mouchonnier ? qu'est-ce que c'est que ça ?

— C'est mon coulissier.

Fernand s'empressa de prendre un air pathétique.

— Je t'en prie, mon ange, donne-moi ton adresse.

Le petit domino se mit à rire.

— Ce n'est pas délicat, ce que tu fais, de réclamer le paiement de tes services. Fi donc !

— Dans le département de l'amour, la mendicité n'est pas interdite. Les femmes ne donnent rien aux pauvres honteux.

— C'est profond, ce que tu dis là, répondit-elle d'un ton distrait.

En ce moment, M. Mouchonnier était sur les charbons. Sa grosse tête aux joues rebondies se tournait sur son col empesé comme la tête d'un Chinois sur la cangue, afin de suivre des yeux Fernand et la petite blonde. Celle-ci, tout entière au coulissier, semblait avoir complètement oublié son complaisant cavalier. Enfin Mouchonnier ne put y résister davantage. Avec cette exquise galanterie qui caractérise la jeune France de la Bourse, il lâcha le bras du domino rose, fit un demi-tour et planta lestement sa compagne au beau milieu du salon.

— Adieu, maintenant, et merci, dit la petite blonde en quittant à son tour le bras de Fernand.

— Et l'adresse ?

— Non.

— Je t'en prie !

— Rue de Lancry, 18.

Fernand crut deviner un sourire sous les barbes du masque.

— Tout à l'heure, dit-il, je vous ai vue ouvrir votre porte-monnaie sur le divan. J'y ai aperçu des cartes de visite... Donnez-m'en une.

— Tu crois que je t'ai donné une fausse adresse ?

— Ma foi, je le crains.

Elle se mit à rire de bon cœur.

— Décidément, tu es un homme d'esprit, dit-elle ; bonsoir.

— De plus en plus illogique ! Mais je suis entêté : je ne te rendrai ta liberté que si tu me donnes ta carte.

— Il nous voit.

— Tant mieux ; cela excitera sa jalousie.

— Au fait ! Allons, tenez.

Elle ouvrit son porte-monnaie. Au moment d'y prendre une carte, elle eut un instant d'hésitation.

— Le Mouchonnier regarde, répéta Fernand, voilà le vrai moment.

— Eh bien, tenez, dit-elle en lui tendant une

carte qu'il s'empressa de serrer dans la poche de son gilet. Et maintenant, adieu, ajouta-t-elle en serrant la main de son compagnon. Ne me suivez pas.

— Adieu et merci, répondit Varelles en pressant tendrement la petite main qu'on lui retirait.

Le coulissier accosta aussitôt la jeune femme. Fernand, qui les observait de loin, put suivre à son aise toutes les phases de leur explication. Bientôt réduit du rôle d'accusateur à celui d'accusé, le volage Mouchonnier semblait avoir beaucoup de peine à obtenir son pardon. La réconciliation n'arriva qu'au bout d'une demi-heure d'instances. Enfin, les deux parties belligérantes conclurent un traité de paix qu'elles allèrent signer au café Anglais. Giroux et Tahan auraient pu dire le surlendemain ce que cette réconciliation coûta au digne coulissier.

Voyant que M. Mouchonnier gagnait l'escalier de sortie avec la petite blonde, Fernand vint se

mettre près de la porte. Le domino se pencha vers son cavalier et lui dit quelques mots à l'oreille. Mouchonnier se mit à rire en regardant Fernand d'un air assez moqueur. Quant à la petite blonde, elle fit un salut de la main au jeune homme ; mais celui-ci crut remarquer une nuance de raillerie dans les jolis yeux bleus qu'il voyait scintiller à travers les deux trous du masque.

— Se serait-elle encore moquée de moi ? se dit-il. Bah ! nous verrons bien demain.

La carte qu'il avait reçue portait ceci : « Madame Emilia Walstein, 8, cité Trévisé. »

Le lendemain, à trois heures de l'après-midi, Fernand entra au numéro 8.

— Madame Emilia Walstein ? demanda-t-il à la concierge.

Celle-ci leva les yeux de dessus son tricot et regarda M. de Varelles avec une sorte d'étonnement.

— Madame Emilia ? répéta-t-elle en enfon-

çant sous son bonnet une de ses longues aiguilles.

— Oui : Madame Emilia...

— Au second, la porte en face.

— Merci, madame, répondit Fernand, qui songeait déjà à se concilier les bonnes grâces de la concierge.

Deux minutes après, il sonnait au second. On le fit attendre assez longtemps. Enfin, la porte s'ouvrit. Une jeune et jolie femme, encore en peignoir du matin, parut sur le seuil. Elle était évidemment plus grande que le petit domino de la veille. Puis, ses magnifiques cheveux noirs aux reflets bleuâtres, ses yeux noirs et veloutés, ses traits réguliers et son profil de statue révélaient une origine étrangère. En apercevant M. de Varelles, elle rougit.

— Qui demandez-vous, monsieur ? dit-elle avec un accent italien fortement prononcé.

— Madame Emilia Walstein ?

— C'est moi, monsieur.

Fernand fit un mouvement pour entrer ; mais la jeune femme ne semblait nullement disposée à lui livrer passage.

— Vous avez quelque commission pour moi ? reprit-elle en baissant les yeux devant le regard ardent de M. de Varelles.

Du premier coup d'œil, celui-ci avait reconnu son erreur. Cette femme ne pouvait être le petit domino du bal masqué. Il la trouvait si belle, néanmoins, qu'il était décidé à tout mettre en usage pour causer quelques instants avec elle.

— N'est-ce pas une de vos cartes, madame ? répondit-il en montrant la carte que le petit domino noir lui avait remise.

— Oui, monsieur, mais comment se trouve-t-elle entre vos mains ?

— C'est toute une histoire, madame, et je ne puis vous la raconter sur le palier.

En disant cela, il entra, et passait tout de suite de l'antichambre dans la première pièce

qu'il aperçut devant lui. Après un moment d'hésitation, madame Walstein prit le parti de suivre Fernand. Il la salua respectueusement, lui avança un fauteuil et en prit un autre pour lui-même. Tout cela fut fait avec tant d'aisance, que la jeune femme, tout interdite, lui laissa faire les honneurs de son propre salon et s'assit par distraction, ne sachant comment couper court à cette visite, qui lui semblait si étrange et que son visiteur paraissait trouver si naturelle.

— Madame, j'étais cette nuit au bal de l'Opéra, dit enfin Fernand qui, tout en parlant, jetait autour de lui un regard observateur et cherchait à deviner la position sociale de la jeune femme.

— Mais je... je ne vois pas...

— Veuillez me laisser achever, madame; vous comprendrez tout à l'heure en quoi cela vous concerne.

Vareilles ne manquait ni d'esprit ni d'entrain. Un sourire spirituel animait ses lèvres. Les longs cils de ses yeux noirs n'en masquaient nullement

le regard vif et expressif. Il raconta gaiement son histoire de la veille, et mit à se moquer de lui-même et des autres avec tant de verve et de maligne bonhomie, que madame Walstein finit par l'écouter avec un certain plaisir. Souvent elle ne pouvait s'empêcher de sourire. Bientôt même, et sans trop comprendre comment cela s'était fait, elle se trouva engagée dans une sorte de conversation.

Lorsque Fernand eut achevé son épopée, la jeune femme fit un mouvement pour se lever et pour congédier son visiteur, qui pourtant ne l'effrayait plus.

— Ah ! de grâce, madame, ne me renvoyez pas si promptement ! s'écria-t-il ; ce serait trop cruel. Songez à la déception que je viens d'éprouver. Le plus doux privilège des femmes est de consoler les affligés. Laissez-moi au moins le temps de m'habituer à mon malheur.

— C'est un malheur que vous prenez fort gaiement, je crois, répondit la jeune femme, qui

restait debout la main appuyée sur le dossier du fauteuil.

— Je vous en prie, madame, rasseyez-vous, reprit Fernand. L'empressement que vous mettez à me renvoyer achève de troubler ma pauvre cervelle, et me fait complètement oublier ce que j'ai à vous demander.

Toutes ces folies étaient débitées d'un ton moitié sérieux, moitié plaisant, qui variait suivant l'expression de la physionomie de madame Walstein. Tout en engageant M. de Varelles à partir, Emilia se rassit presque sans s'en apercevoir. Au fond du cœur, peut-être n'était-elle pas fâchée d'avoir la main un peu forcée. Ce jeune homme l'intriguait et l'amusait.

Afin de se donner un prétexte pour rester quelque temps encore, Fernand insista pour obtenir de madame Walstein l'adresse de la jeune femme qu'il avait rencontrée à l'Opéra.

— En cherchant un peu dans le cercle de vos connaissances, vous devez deviner quelle est

celle de vos amies qui s'est moquée de moi, dit-il.

— Il m'est d'autant plus facile de le deviner, que je ne connais que deux ou trois personnes à Paris, répondit-elle.

— Eh bien, quel est le nom de mon perfide domino ?

— Je ne vous le dirai pas. Mon amie n'a sans doute trouvé d'autre moyen que celui-là pour se débarrasser de vous. Ce n'est pas à moi de la trahir.

— Alors, demandez-lui la permission de me dire son adresse, et permettez-moi de revenir ici chercher la réponse.

— Cela est impossible. Je ne sors pas et ne puis recevoir personne.

— Pourquoi ?

— En vérité, monsieur, je vous trouve d'une singulière indiscretion...

— Décidément, madame, vous découvrez en moi tous les défauts possibles. Je ne puis ce-

pendant pas vous quitter en vous laissant une pareille opinion de ma personne. Il faut que je me justifie.

— Je vous en prie, monsieur, cessons cette plaisanterie. Allez-vous-en. Si mon mari revenait, vous vous exposeriez, vous m'exposeriez moi-même à quelque scène désagréable.

— J'espère que non, répliqua Varelles, qui ne pouvait se décider à partir. Je raconterai à monsieur votre mari tout ce qui m'est arrivé. Si c'est un homme d'esprit, il en rira.

— Oui, mais...

Elle s'arrêta brusquement et rougit.

— C'est un excellent homme, reprit-elle en rougissant davantage, mais il est très-jaloux... surtout des Français.

— Il est Italien comme vous, sans doute?

— Non, monsieur, c'est un Allemand. De grâce, partez.

— Alors, dites-moi quand je pourrai vous revoir.

— Vous demandez donc cela à toutes les femmes ?

— A tous les dominos, oui ; à toutes les femmes, non.

— Pourquoi cette différence ?

— Quand je demande à un domino de le revoir, j'obéis à un sentiment de curiosité : je veux savoir si sa figure et son caractère répondent à l'idée que je m'en suis formée d'après sa conversation. Mais, aujourd'hui, lorsque je vous supplie de m'accorder la permission de revenir, c'est que...

— Eh bien ?...

— Eh bien ! c'est qu'au moment de m'éloigner de vous, je sens que mon cœur va rester ici. Permettez-moi de revenir pour l'y reprendre.

— Oh ! ces Français, s'écria la jeune femme, ils sont tous les mêmes ! On me l'avait bien dit.

— Vous n'avez pas encore eu le temps de les connaître.

— Je vous demande pardon ; il y en a beaucoup à Rome.

— Vous avez habité Rome ?

— J'y suis née.

— Que je regrette de ne pas connaître ce beau pays !

— Vous n'avez jamais été en Italie ?

— Hélas ! non ; ce voyage est un de mes rêves, et, chaque année, quelque circonstance imprévue m'empêche de l'accomplir.

Entraînée par le charme des souvenirs, madame Walstein se mit à causer de l'Italie avec cette animation et cette chaleur particulières aux races du midi de l'Europe.

Elle était vraiment fort belle ainsi. Tandis que les paroles se pressaient sur ses lèvres de corail, ses pensées se reflétaient dans le velours de ses grands yeux noirs.

Fernand regardait la jeune femme avec admiration. Elle s'en aperçut tout à coup et s'arrêta brusquement, confuse, et frappée au

cœur par le regard de feu du jeune créole. Une fois engagée, la conversation continua.

Depuis son arrivée en France, madame Walstein vivait dans un isolement absolu. A part son mari et l'amie que Fernand avait rencontrée à l'Opéra, Emilia ne voyait personne. Walstein passait une partie de ses journées dans les ateliers, dans les musées et surtout dans les cafés. En revanche, il n'aimait pas que sa femme sortit. Elle se résignait facilement à cette réclusion. Où eût-elle été, en effet, dans ce Paris dont la foule et le bruit l'effrayaient ? Au milieu de toutes ces figures étrangères, elle sentait son cœur se contracter et se replier sur lui-même, comme ses membres sous l'influence du climat.

En rencontrant le regard ardent et sympathique de Fernand, elle crut y voir briller un rayon de son beau soleil d'Italie. Au bout d'une heure, ces deux jeunes gens, qui se connaissaient à peine, causaient comme deux vieux

amis. Fernand racontait à madame Walstein son enfance passée dans une plantation de l'île Bourbon, son arrivée à Paris et les déceptions de son cœur, dont les chaleureux instincts et la naïve confiance étaient venus se briser contre la coquetterie parisienne. De son côté, Emilia parlait de Rome, des processions de la ville sainte, des fêtes de tout genre et des longues promenades du soir sur les bords du Tibre.

Elle lui raconta une partie de sa vie. Orpheline presque au sortir du berceau, Emilia demeurait à Rome chez un de ses oncles. Celui-ci possédait deux maisons meublées qu'il louait à des étrangers. M. Walstein avait habité pendant quelque temps le second étage de la plus petite de ces deux maisons. Il venait souvent passer la soirée chez son propriétaire. La tante et les cousines d'Emilia, jalouses de la pauvre orpheline, la tourmentaient à l'envi. Walstein avait pris sa défense. Il était devenu amoureux d'elle. La famille de Walstein s'opposant au mariage,

ainsi que les parents d'Emilia, l'Allemand avait enlevé la jeune fille.

— Et vous vous êtes mariés en France? demanda Fernand.

— Oui, monsieur, répondit-elle en baissant les yeux.

— Si vous aviez un enfant, ce serait du moins une compagnie pour vous, dit M. de Varelles.

— J'en ai un, monsieur; un beau petit garçon de dix-huit mois. J'aurais bien voulu le nourrir, mais son père s'y est opposé. Il est vrai que j'étais fort malade. On l'a mis chez une nourrice à la campagne. Je vais le voir une fois par semaine.

En ce moment, on entendit ouvrir la porte extérieure.

— Mon mari! s'écria la jeune femme, qui se leva pâle et tremblante. Mon Dieu! mon Dieu! que va-t-il dire?

— Je lui expliquerai la cause de ma présence.

— Il ne vous croira pas : il est si jaloux ! Si vous saviez... Mon Dieu, le voici !

— Dites-lui que vous m'avez connu à Rome, que j'ai demeuré avant lui dans une des maisons de votre oncle. Je me nomme Fernand de Varelles. J'ai su votre adresse par votre amie : Comment s'appelle-t-elle ?

— Julia Brady.

— Bien ; laissez-moi faire et ne craignez rien.

Comme il achevait ces paroles, la porte s'ouvrit violemment. Un homme gros et robuste, aux longs cheveux en désordre, coiffé d'un chapeau à longs poils et vêtu d'une ample redingote à brandebourgs, s'arrêta sur le seuil en roulant des yeux courroucés. Emilia fit quelques pas au-devant de lui. L'émotion l'empêchait de parler. Soutenue cependant par sa frayeur même, la jeune femme faisait assez bonne contenance. Quant à Fernand, il s'était levé tranquillement et regardait d'un air calme

M. Walstein, dans lequel il venait de reconnaître son Allemand du bal de l'Opéra. Voyant que personne ne parlait et que la figure courroucée de M. Walstein s'empourprait de plus en plus, Fernand jugea à propos de ne pas prolonger davantage ce silence embarrassant.

— C'est sans doute M. Walstein? dit-il en s'adressant d'un ton respectueux à la jeune femme; voulez-vous être assez bonne pour me présenter à lui?

— M. Fernand de Varelles, mon ami, balbutia l'Italienne, obéissant instinctivement à l'impulsion de Fernand.

— Je ne connais pas ce nom, répondit d'un ton bourru M. Walstein, qui regardait tour à tour la figure pâle de sa femme et la physionomie souriante du créole.

— J'ai demeuré, à Rome, chez l'oncle de madame Emilia, dit Fernand, et j'ai eu l'honneur d'y rencontrer madame quelquefois.

— Est-ce lui qui vous a donné son adresse? demanda l'Allemand.

Emilia tressaillit. Son oncle ignorait son adresse et n'avait pu, par conséquent, la donner. Heureusement, Fernand ne se laissa point prendre à cette ruse de Walstein.

— Non, monsieur, répondit-il, je la tiens de madame Julia Brady. J'ai conservé un trop bon souvenir de mes hôtes de Rome pour ne pas saisir avec empressement toutes les occasions de savoir de leurs nouvelles.

Malgré le naturel et l'aplomb de cette réponse, Walstein semblait encore hésiter. Sur un signe de Fernand, Emilia se rassit, plus morte que vive. Sans faire attention à la mauvaise humeur évidente de l'Allemand, M. de Varelles reprit tranquillement son fauteuil. Puis, se tournant vers Emilia, il se mit à lui parler de Rome et de ses monuments, comme s'il continuait une conversation commencée avant l'arrivée de M. Walstein.

La tranquille assurance de Fernand finit par réagir sur Emilia. Elle éprouvait déjà, près de lui, cette confiance qu'une femme ressent au bras de l'homme dont elle connaît la bravoure et l'énergie. Dans les circonstances difficiles, du moment où les nerfs des femmes ont résisté au premier choc, elles sont sauvées. L'énergie morale reprend bien vite le dessus et leur donne alors un courage, un sang-froid qui manqueraient en pareil cas à bien des hommes.

Ce qui rendait la situation fort difficile pour Varelles, c'est qu'il n'avait jamais mis les pieds à Rome. Par bonheur, il s'était beaucoup occupé de beaux-arts et sa mémoire le servait à merveille. Guidé par le souvenir de ses lectures, il fut à même de parler pertinemment des monuments et des tableaux les plus célèbres de la ville sainte.

Toujours de mauvaise humeur, Walstein ne pouvait se décider à prendre un parti. Adossé à la cheminée et les sourcils froncés, il écoutait

d'un air sombre la conversation d'Emilia et de Fernand. Surexcité par la situation et par une sorte de naïve admiration que trahissaient les yeux de la belle Italienne, Varelles naviguait avec beaucoup de hardiesse et d'habileté au milieu de tous les écueils qui l'entouraient. Quant à la jeune femme, elle éprouvait à la fois une sensation agréable et pénible. Elle souffrait, mais elle se sentait vivre. Il y a dans toutes les émotions du danger combattu une sorte de jouissance indéfinissable. Emilia se sentait entraînée par l'esprit et par la hardiesse avec lesquels Fernand trouvait moyen de lui dire une foule de choses gracieuses et presque tendres, à la barbe de Walstein. Ce dernier n'y comprenait rien. D'une phrase insignifiante, Varelles faisait un compliment, presque une déclaration. Il lui suffisait, pour cela, d'un regard ou d'un mot rappelant quelque souvenir de la conversation qu'il venait d'avoir avec la jeune femme.

— Mon Dieu, oui ! racontait Fernand, une plaisanterie d'une dame romaine m'a valu la découverte d'un admirable chef-d'œuvre. Cette dame m'avait invité à visiter, dans les environs de Rome, le château de Piazzalotta, qui appartenait aux vieux marquis de Guadalfi.

— Je connais de nom ce marquis, interrompit Walstein. C'est un vieux fou qui a des tableaux magnifiques et ne les laisse voir à personne.

— Précisément, reprit Fernand, qui mêlait le faux et le vrai. Ma belle dame n'eut garde de m'avertir de cette dernière circonstance. « Vous « trouverez à Piazzalotta, me dit-elle, un admirable tableau du Pérugin représentant une « femme blonde, un vrai chef-d'œuvre. » Dès le lendemain, j'arrivais à l'adresse qu'elle m'avait indiquée. Par bonheur le marquis était absent... On me laissa entrer, ou, pour mieux dire, je forçai l'entrée, ajouta-t-il en regardant sournoisement Emilia, qui ne put réprimer un sourire. En pénétrant dans le salon, j'aperçus

un admirable tableau, nouvellement arrivé sans doute, car il n'avait même pas de cadre. Je ne saurais vous dire l'impression que j'éprouvai. Figurez-vous une femme jeune et belle, non pas une blonde comme je m'y attendais, mais une brune avec des cheveux noirs et des yeux de velours. Quels beaux traits nobles et réguliers ! Un sourire enivrant, plein de grâce et de fierté, errait sur ses lèvres. Et puis, quelle richesse de tons et de couleur ! Sous sa peau blanche et transparente, nuancée d'une teinte à la fois rose et dorée, semblable au duvet d'un beau fruit, on sentait circuler un sang jeune et généreux. Mais si vous aviez vu ses yeux surtout ! Oh, ses yeux ! je les vois encore, moi !... Ce jour-là, j'ai compris tout ce que les poètes ont dit des yeux de leurs maîtresses. Celui qui a aimé cette femme, si elle a jamais existé, a dû trouver dans ses yeux l'enfer ou le paradis !... J'aurais volontiers passé toute la journée à contempler cette œuvre magnifique, mais on

craignait le retour du maître, il me fallut partir.

— Et vous n'avez jamais revu ce tableau ? demanda Walstein, qui avait parfaitement donné dans le panneau et cru à la réalité de l'aventure.

— Oh ! si je retourne à Rome, je le reverrai, répondit Fernand en lançant à madame Walstein un regard qu'elle ne comprit que trop. Oui, je le reverrai, dussé-je entrer comme un voleur chez le marquis et m'exposer à recevoir quelque coup de fusil...

— C'est singulier, reprit l'Allemand, entraîné sans s'en apercevoir dans la conversation, je connais presque tous les beaux tableaux qui sont en Italie, et je n'ai aucun souvenir de celui-là. De qui diable pourrait bien être cette tête de femme ?

Tandis que Walstein se creusait la tête pour deviner l'auteur d'un tableau qui n'avait jamais existé, Emilia réprimait avec peine un sourire. La singularité de la situation et le péril qui l'en-

tourait donnaient un charme étrange aux tendres paroles de M. de Varelles. Dès que Walstein détournait la tête, les yeux de Fernand parlaient à ceux d'Emilia un langage plus éloquent et plus brûlant encore que celui de ses lèvres.

Quant à l'Allemand, une fois sur le chapitre de la peinture, il ne tarissait plus. Fernand ayant critiqué de confiance un tableau de Van Dyck (qu'il ne connaissait que par un article de journal), Walstein prit chaudement la défense de l'élève de Rubens. Fernand tint bon, toujours de confiance. Au bout de dix minutes, la discussion marchait si bien, que les deux interlocuteurs se coupaient la parole et s'apostrophaient avec toute la véhémence à l'usage des gens qui soutiennent des opinions opposées. Walstein y allait bon jeu, bon argent, comme on dit. Il se promenait à grands pas dans le salon, en accompagnant chaque argument de force gestes et souvent d'un coup de poing sur quelque meuble. Aussitôt que Walstein faisait demi-

tour, Fernand regardait Emilia en souriant, comme pour lui faire comprendre le peu de prix qu'il attachait au résultat de cette discussion.

Emilia baissait alors les yeux d'un air contrarié, mécontent même. Cependant, il faut bien l'avouer, lorsque le changement de position de Walstein empêchait Fernand de la regarder, elle levait bien vite les yeux sur le jeune créole.

Au beau milieu de la discussion, on entendit retentir la sonnette.

— Où diable est donc la domestique? demanda Walstein avec impatience.

— Vous savez bien qu'elle est malade, répondit sa femme avec douceur. Le médecin lui a défendu de se lever avant deux jours.

— La peste soit de la vieille sorcière! murmura-t-il... Laissez, laissez, je vais ouvrir.

— Pourquoi n'êtes-vous pas parti? dit préci-

pitamment la jeune femme en s'adressant à M. de Varelles.

— J'attendais que M. Walstein m'invitât à revenir, répondit-il avec une sorte de hardiesse respectueuse.

— N'y comptez pas : je m'y opposerais, d'ailleurs. De grâce, allez-vous-en ; vous me mettez au supplice.

Avant qu'il eût le temps de répondre, une voix de femme se fit entendre.

— Julia!... dit madame Walstein d'un ton consterné. Oh ! monsieur, voyez à quoi vous m'exposez !

Fernand se leva brusquement et courut devant de madame Brady, qui entra dans le salon.

— Enfin, vous voilà ! dit-il en lui tendant la main comme à une amie intime. J'étais bien sûr qu'en attendant encore un peu, je vous verrais arriver.

La petite blonde, car c'était bien elle cette

fois, ne put réprimer un sourire en reconnaissant son cavalier de l'Opéra.

— Mais, monsieur, dit-elle en cherchant à prendre un air grave, vous vous trompez, sans doute.

— Non pas, non pas, reprit-il avec une vivacité enjouée. Vous m'avez dit hier que vous viendriez à trois heures. Vous voyez bien qu'il est déjà trois heures et demie.

— Il y a une bonne raison pour que je n'aie pu vous dire cela, monsieur, c'est que je ne...

— Ma chère Julia, dit Emilia qui se hâta d'intervenir, permets-moi de te présenter mon mari, M. Walstein. Nous sommes allés deux fois chez toi pour te trouver, mais inutilement.

Toute préoccupée de Fernand, Julia n'avait pas regardé le maître de la maison. Elle resta fort surprise en reconnaissant l'Allemand dont elle s'était moquée la veille. Elle rougit un peu et répondit par un salut embarrassé au cordial bonjour de Walstein.

En embrassant son amie, Emilia lui dit tout bas :

— Ton étourderie d'hier soir vient de me placer dans une situation fort difficile. Fais semblant de connaître beaucoup ce jeune homme, et dis que c'est toi qui lui as donné mon adresse. Je t'expliquerai tout plus tard.

Pendant ce dialogue, Fernand s'était hâté de recommencer la discussion, afin d'empêcher Walstein d'écouter ce que se disaient les deux jeunes femmes. Emilia aurait voulu emmener son amie dans une autre pièce pour causer plus librement ; mais Julia ne se prêtait nullement à cette manœuvre. Les femmes ont un talent, un instinct tout particulier pour deviner un mystère et pour pressentir un amour naissant ! Elle prit donc une chaise et se mêla à la conversation.

D'abord, tout marcha fort bien. L'arrivée de Julia et son intimité apparente avec M. de Varelles avaient dissipé les soupçons de M. Walstein. Lancé à corps perdu dans la peinture, il

pérorait, sa pipe d'une main et son pot de bière de l'autre, absolument comme s'il eût été au café.

Julia se douta bientôt qu'il existait une sorte d'intelligence entre son amie et M. de Varelles. Quelques regards qu'elle saisit au vol lui firent deviner bien des choses. Il y avait un peu de tout dans ces regards-là. Bien habile aurait été l'observateur qui eût pu définir les lueurs qui, par moments, rayonnaient dans les noires prunelles de madame Walstein. Julia n'analysait pas, elle sentait. Une sorte de jalousie, une jalousie d'amour-propre plus encore que de cœur, doublait la pénétration, ou, pour mieux dire, l'intuition de la jeune femme.

Elle était venue pour voir son amie avec l'intention bien arrêtée de lui raconter son intrigue du bal de l'Opéra, et de la prier de ne donner aucun renseignement sur son compte à son aimable cavalier. Malheureusement, fatiguée du bal et de sa réconciliation avec M. Mouchonnier,

madame Brady avait fait la paresseuse, et s'était laissé prévenir par M. de Varelles. La veille déjà, ce dernier lui avait paru fort gai et fort aimable. Maintenant, elle le trouvait d'autant mieux, qu'il semblait plaire davantage à une autre femme. Aussi regardait-elle comme un acte d'empiétement sur ses droits l'attention que Fernand témoignait à madame Walstein.

— C'est moi qu'il a vue la première, se disait-elle; c'est pour moi, et non pour Emilia, dont il ignorait l'existence, qu'il est venu ici aujourd'hui.

Cédant à un sentiment de jalousie inné chez les femmes de l'ordre de Julia, madame Brady fit son possible pour détourner de madame Walstein l'attention de Fernand et pour le captiver par son esprit. Elle était plus spirituelle qu'Emilia; mais déjà, pour Fernand, tout l'esprit du monde ne valait pas un regard de la belle Italienne. Julia comprit bientôt son infériorité. Elle en conçut un petit sentiment d'irritation qui se traduisit

par quelques railleries. Puis elle s'amusa à taquiner les deux jeunes gens, toujours sous forme de plaisanterie et de manière qu'ils ne pussent s'en fâcher.

A chaque instant, elle lançait quelques malignes allusions qui, poussées un peu plus loin, auraient suffi pour mettre Walstein sur la voie. Julia s'arrêtait toujours à temps, mais c'était pour recommencer un instant après et plonger les deux jeunes gens dans de nouvelles transes. Tantôt elle racontait des histoires de maris et d'amants trompés, enjolivées d'allusions que Fernand ne comprenait que trop. Tantôt elle plaisantait M. de Varelles sur ses conquêtes du bal masqué, et lui reprochait une foule d'aventures qu'elle inventait. Désolé de se voir ainsi posé en don Juan de carnaval devant la belle Italienne, le pauvre Fernand n'osait même plus se justifier, car Julia lui disait aussitôt :

— Eh ! mon Dieu, monsieur de Varelles, qu'avez-vous besoin de vous en défendre ? Vous

êtes garçon et vous ne nous devez aucun compte de vos bonnes fortunes ; n'est-ce pas, Emilia ?

— Sans doute, répondait l'Italienne, dont le regard commençait à fuir celui de Fernand.

Tout en devinant le jeu de son amie, Emilia s'y laissait prendre. Madame Walstein en voulait à Julia de ses malices, mais elle en voulait aussi à Fernand des aventures qu'on lui attribuait, et que cependant elle devinait être de l'invention de Julia.

Le créole essaya d'abord de lutter contre madame Brady ; malheureusement, celle-ci, fort spirituelle d'ailleurs, tirait un grand avantage de sa position ; puis, Fernand craignait de piquer au jeu l'amour-propre de la jeune femme et de la pousser à quelque méchanceté. Chaque fois qu'il tentait une sortie, il était ramené par quelque mordante repartie de madame Brady.

Quoiqu'il tendit tous les ressorts de son intelligence, et qu'il tint les yeux ouverts comme un enfant devant la cabane de Polichinelle, Walstein

ne comprenait que le sens littéral des phrases échangées, et, par conséquent, que la moitié de la conversation. De temps en temps, cependant, l'accent et le sourire de Julia laissaient deviner à l'Allemand quelque railleuse intention.

— En vérité, dit-il à Fernand, près duquel il se trouvait assis, on ne sait jamais à quoi s'en tenir avec ces Françaises. Elles ont toujours l'air de se moquer de quelqu'un. Après qui cette dame en a-t-elle donc?

— Après vous, parbleu, répondit Fernand en baissant la voix. Ne l'avez-vous pas encore deviné?

— Après moi?

— Sans doute.

— Pourquoi?... Comment?... Je ne l'ai jamais vue.

— Pardon... Me promettez-vous de ne pas lui répéter ce que je vais vous dire?

— Je vous le promets.

— Vous rappelez-vous un certain petit do-

mino noir qui, cette nuit, était assis près de vous au foyer et qui vous a parlé de votre fiancée?

— Oui, oui ! mais baissez la voix, je ne veux pas que ma femme sache que j'étais à l'Opéra.

— Eh bien, ce petit domino n'était autre que Julia.

— Vraiment?

— C'est moi qui lui donnais le bras, lorsqu'elle vous a dit que vous cherchiez une cuisinière pour votre fiancée.

— Chut donc ! Il me semblait bien, en effet, que j'avais déjà entendu sa voix quelque part et que votre visage aussi ne m'était pas complètement inconnu. Maintenant je la reconnais. Mais pourquoi m'en veut-elle à cause de cela?

— Vous savez bien que les femmes se soutiennent toujours entre elles. Julia s'amuse à vous tourmenter, afin de vous punir de votre infidélité.

— Vous avez raison, dit Walstein, complète-

ment dupe de cette explication. Je comprends maintenant ses allusions et le double sens de ses paroles. Maudite petite femme ! Pourvu qu'elle ne raconte pas cette histoire à madame Walstein !

— Tant que je serai là, elle n'osera pas... Vous comprenez..., devant un étranger !

— Oui, mais quand vous serez parti?...

— Dame, alors je ne réponds de rien.

— Si vous pouviez l'emmener ?

C'était justement là que Fernand voulait en venir.

— Ce sera difficile. Vous voyez qu'elle fait de son côté tout ce qu'elle peut pour me renvoyer.

— Tiens !... tiens !... tiens !...

— C'est pour cela qu'elle me lance tant de railleries.

— En effet, en effet... Comment diable faire ? Voyons, monsieur, aidez-moi, un peu. Entre hommes, il faut bien se soutenir aussi. Tâchez

de l'emmener ; je vous serai très-reconnaissant de ce service.

Fernand s'aperçut que Julia les écoutait. Il se pencha pour dire quelques mots à l'oreille de Walstein, qui répondit par un signe d'assentiment.

— Savez-vous que vous n'êtes guère polis, messieurs, leur dit en riant la jolie blonde. Il paraît que notre conversation vous ennuie, puisque vous faites des aparté.

— Voyez comme vous êtes injuste, madame, répondit Fernand. M. Walstein me disait justement qu'il trouvait tant de plaisir à vous écouter, qu'il en avait oublié un rendez-vous important.

— Un joli rendez-vous d'amour ? chantonna Julia, dont les yeux petillaient de malice.

— Oh ! non, se hâta de répondre Walstein ; c'est un de mes amis et sa femme qui m'ont donné rendez-vous au Louvre, pour quatre heures.

— Il est grand temps d'y courir, alors, dit Julia en consultant sa montre ; quatre heures ne tarderont pas à sonner.

— J'ai une voiture en bas, madame, fit M. de Varelles, se levant et s'adressant à Julia ; voulez-vous me permettre de vous ramener chez vous ?

— Merci ; je vais rester encore quelques instants avec mon amie, repartit Julia d'un ton légèrement moqueur.

— Je suis bien fâché de vous enlever Emilia, dit précipitamment M. Walstein ; mais elle est aussi du rendez-vous. Ce sont des compatriotes qui nous ont invités à dîner depuis plusieurs jours. Je craindrais de les désobliger en manquant de parole.

— C'est différent alors, répliqua madame Brady, qui surprit le coup d'œil étonné qu'Emilia jeta sur son mari. Un autre jour, j'aurai le plaisir de causer plus longuement avec cette bonne Emilia. J'espère que désormais vous ne

prenez de rendez-vous que pour vous seul. Dans les ménages parisiens, c'est toujours ainsi; chacun a ses rendez-vous à part.

— Je vous demande mille pardons, madame, balbutia l'Allemand, qui crut voir dans les paroles de Julia une allusion à sa conduite de la veille.

— Il n'y a pas de quoi, repartit madame Brady, un peu piquée de se voir ainsi forcée de battre en retraite. Un mari qui n'accepte de rendez-vous qu'à la condition d'y mener sa femme, c'est trop rare pour que nous n'applaudissions pas de tout notre pouvoir à cette fidélité de l'âge d'or. Adieu, Emilia! adieu, époux modèle! Que le dieu des amours fidèles vous récompense suivant vos mérites!

Walstein fit une énergique grimace en donnant — *in petto* — la jeune femme à tous les diables.

Pendant ce petit colloque, Fernand prenait congé de madame Walstein.

— Ne me sera-t-il pas permis de venir vous présenter mes hommages ? demanda-t-il.

— Non, monsieur, répondit-elle, je ne vois personne.

— Je vous en conjure...

— Je ne puis, répondit-elle en baissant les yeux pour ne pas rencontrer le regard suppliant qu'il lui semblait sentir à travers ses paupières baissées.

L'arrivée de Julia ne permit pas à Fernand d'insister davantage.

— Il pleut à verse, madame, dit-il à madame Brady après avoir regardé à la fenêtre. Voulez-vous me permettre de vous offrir l'abri de ma voiture ?

Julia refusa d'abord, puis elle finit par accepter, un peu pour rester plus longtemps avec M. de Varelles, et plus encore peut-être pour faire enrager son amie, dont les lèvres avaient eu une imperceptible contraction.

Jusqu'au dernier moment, Fernand avait

espéré que l'Allemand l'inviterait à revenir. Il n'en fut rien. Une vigoureuse poignée de main et un cordial remerciement pour l'avoir débarrassé de Julia, voilà tout ce que le créole put tirer de Walstein. Quant à la belle Italienne, soit embarras, soit toute autre cause, elle répondit à peine au salut de M. de Varelles.

Madame Brady était la fille d'une pianiste française qui était allée mourir de la poitrine en Italie. La mère et la fille logeaient chez l'oncle d'Emilia. A peu près du même âge, les deux jeunes filles avaient fait promptement connaissance. Lorsque Julia était retournée à Paris, une correspondance s'était engagée entre elle et son amie de Rome. Cette correspondance avait eu le sort de beaucoup d'autres. On s'était écrit d'abord deux fois par semaine, puis tous les huit jours, puis tous les mois. Au bout de la troisième année, on ne s'écrivait plus qu'une fois par an. Julia avait donné l'exemple de la paresse. Emilia, moins oublieuse, s'était tou-

jours montrée la plus exacte. L'arrivée de la belle Italienne à Paris avait renoué les relations des deux jeunes filles.

— Comment ferai-je pour revoir madame Walstein ? se demandait Fernand de Varelles en descendant l'escalier. Chez elle, je ne dois plus y songer. Je ne puis désormais la rencontrer que chez madame Brady. Il faut absolument que j'obtienne l'autorisation de m'y présenter.

Le résultat de ces réflexions fut un redoublement d'amabilité envers Julia. Celle-ci n'y répondit d'abord que par un sourire moqueur et par des railleries. Elle devinait le motif de cet empressement et tenait à prouver à Fernand qu'elle n'était point sa dupe. Celui-ci eut l'esprit de la laisser railler et de s'avouer vaincu. Cette petite satisfaction d'amour-propre adoucit un peu madame Brady. Clémentine dans la victoire, elle finit par accorder à Fernand l'autorisation qu'il sollicitait. Sans qu'elle voulût se l'avouer, peut-être espérait-

elle effacer par son esprit l'impression que la beauté d'Emilia avait produite sur M. de Varelles.

On comprend que Fernand s'empressa de profiter de la permission. Il devint bientôt l'un des habitués les plus assidus du salon de madame Brady. Mais, à son grand désappointement, il n'y rencontrait jamais Emilia. M. Walstein n'aimait point à sortir le soir, et sa femme devait lui tenir compagnie. Puis, il détestait et Julia et les jeunes gens que sa femme aurait pu rencontrer chez la jolie blonde.

Voyant le mauvais effet qu'il produisait en parlant de madame Walstein, Varelles feignit de l'avoir complètement oubliée. Un jour, cependant, madame Brady céda à un petit mouvement d'orgueil féminin. A quoi servirait d'ailleurs une amie, si on ne pouvait s'accorder le plaisir de la faire enrager ? Bien qu'Emilia ne parlât jamais de Fernand, Julia était trop fine pour ne pas deviner que la jeune femme pen-

sait à lui quelquefois. Elle résolut de les mettre tous deux en présence et de savourer un peu son triomphe : triomphe d'amour-propre, bien entendu, car, au fond, Julia n'aimait pas M. de Varelles. Il lui plaisait et la préoccupait un peu, voilà tout.

Une après-midi, Emilia et Fernand se rencontrèrent à l'improviste dans le salon de Julia. En apercevant le jeune homme, Emilia rougit et se mit aussitôt sur la défensive. Fernand n'eut garde de se heurter de front contre une résistance si bien préparée. Il continua à causer avec Julia. Celle-ci déployait toute sa coquetterie pour le retenir auprès d'elle. Un amant adoré n'eût pas été mieux traité que Fernand semblait l'être en ce moment par la jolie blonde.

Rien ne fatigue tant une garnison que de se tenir toujours sur pied pour repousser un ennemi dont l'attaque n'a jamais lieu. Rassurée par la contenance de Fernand, Emilia ne tarda pas à désarmer. Elle se départit peu à peu de sa

roideur glaciale. Bientôt, par un mouvement adroitement combiné, Fernand se trouva placé près de madame Walstein.

Il lui parla d'abord de choses indifférentes. Ses devoirs de maîtresse de maison obligèrent Julia de s'occuper de quelques autres personnes. Pendant qu'elle causait d'assez mauvaise grâce à l'autre extrémité du salon, Fernand aborda tout à coup un sujet de conversation auquel Emilia n'était plus préparée. Il n'y eut pas d'explication entre eux. Au bout de dix minutes cependant, Fernand la suppliait déjà de lui accorder un rendez-vous. Emilia feignit d'abord de prendre la chose en plaisanterie. Il insista. Elle répondit alors, d'un ton froid et contraint, que cette insistance lui déplaisait. Au fond du cœur, ce qui la choquait, c'était moins l'obstination de Fernand que sa hardiesse d'oser lui demander un rendez-vous au moment même où, devant elle, il venait de faire la cour à une autre femme. Quelques mots échappés à

la vivacité méridionale d'Emilia trahirent à son insu les secrètes préoccupations de son cœur.

Fernand y répondit par un sourire si doux, si tendre et si franc, qu'elle sentit l'innocence du jeune homme avant même qu'il eût parlé.

— Je n'aime pas votre amie, dit-il à demi-voix à madame Walstein; mais ce n'est que chez elle qu'il me reste l'espérance de vous revoir. Indiquez-moi un autre moyen de me rencontrer avec vous, et je vous jure de ne jamais lui parler.

— Que penserait Julia de cet abandon soudain? répondit Emilia en feignant de sourire.

— Que m'importe! C'est vous seule que j'aime.

— Je ne crois pas un mot de ce que vous dites, répondit-elle en haussant les épaules.

Mais le sourire et le regard de la belle Italienne démentaient un peu ses paroles.

Julia se douta de quelque chose. Un sentiment d'amour-propre l'empêcha de venir elle-même interrompre l'entretien. Elle ne voulait pas avoir l'air d'être jalouse. Sous le premier prétexte venu, elle envoya Walstein auprès des deux jeunes gens.

On se sépara.

En sortant du salon, Emilia répondit par un long regard au regard d'adieu de Fernand. Ce fut tout ce qu'il obtint ce soir-là de la belle Italienne ! Mais, après tout ce que Fernand lui avait dit, ce regard était presque un aveu.

Quelques jours s'écoulèrent. Varelles passait sa vie à chercher les occasions de revoir madame Walstein. Il la rencontra enfin chez Julia. Peu à peu, les visites de l'Italienne à son amie devinrent plus fréquentes. Julia ne tarda pas à s'apercevoir que Fernand arrivait chez elle à peu près aux mêmes heures que madame Walstein. Rien n'était convenu entre eux, cependant. Seulement, Varelles avait remarqué les

jours et les heures qu'Emilia choisissait d'habitude pour aller voir madame Brady. De son côté, madame Walstein apportait à ses visites une certaine régularité à laquelle le plaisir de rencontrer Fernand n'était peut-être pas tout à fait étranger.

Madame Brady avait trop d'amour-propre et de coquetterie pour ne pas s'impatienter bien vite de ce manège. Par suite de la lutte, Fernand commençait d'ailleurs à lui plaire sérieusement. Elle plaisanta tellement Emilia sur la coïncidence de ses visites avec celles de Fernand, que la jeune femme n'osa plus se trouver avec M. de Varelles. Il en résulta que le créole passa plusieurs jours sans revoir madame Walstein. Décidément amoureux, le pauvre garçon en perdait la tête. Il aimait si passionnément la belle Italienne, qu'il ne savait qu'inventer pour la revoir. Il lui écrivit plusieurs lettres. Elle ne répondit pas. Deux ou trois fois, cependant, touchée de l'amour et des sup-

plications de Fernand, la jeune femme avait pris la plume. Elle n'en était plus à se cacher son amour pour M. de Varelles : un petit sentiment d'amour-propre l'empêchait seul de céder à la voix de son cœur. Si les lettres de Fernand eussent été moins bien tournées, moins gracieuses et moins spirituelles, peut-être Emilia aurait-elle eu le courage d'y répondre ; mais la jeune femme, peu habituée à écrire le français, avait honte de son ignorance, qu'elle s'exagérait encore. Plus elle aimait Fernand, plus elle redoutait de paraître ridicule à ses yeux.

Comme on le voit, madame Walstein se ressentait déjà des mœurs parisiennes et de cette crainte du ridicule qui devient un ridicule chez bien des gens. Néanmoins, elle s'était fait une douce habitude de recevoir les lettres de Fernand. Elle les portait sur elle, et les relisait vingt fois par jour. Depuis qu'elle ne voyait plus M. de Varelles, toute la vie de la jeune femme s'était réfugiée dans ces petits carrés de

papier. Elle les étudiait mot par mot. A chaque lecture, il lui semblait découvrir une nouvelle pensée.

Un jour, cette correspondance, qui s'effectuait par l'entremise de la concierge de madame Walstein, s'interrompit brusquement. Emilia commença par s'étonner d'un silence que rien ne motivait. Puis, vinrent successivement l'inquiétude, la jalousie et les pleurs. Les journées de la pauvre femme s'écoulèrent désormais avec une lenteur désespérante. Quatre pages d'écriture de moins à lire par jour, et tout était changé dans la vie de madame Walstein. Tout l'ennuyait, la contrariait, lui était odieux. Elle allait tous les jours chez Julia. Le plus souvent, elle n'osait parler de Fernand. Quand elle en avait le courage, Julia semblait ne pas comprendre l'interrogation cachée dans les phrases maladroitement de son amie. Elle répondait à côté, ou détournait la conversation. Enfin, madame Walstein ne put y résister davantage. La pre-

mière fois qu'elle avait rencontré Fernand chez madame Brady, Emilia portait à sa ceinture un petit bouquet de violettes. M. de Varelles l'avait demandé du regard; Emilia l'avait refusé. Ne sachant comment se rappeler au souvenir de Fernand sans lui écrire, madame Walstein eut une de ces inspirations qui ne naissent que dans le cœur d'une femme. Elle glissa trois violettes sous une enveloppe à l'adresse de M. de Varelles, et mit à la poste son épître parfumée.

Deux jours s'écoulèrent encore. Pas de réponse. Emilia ne tenait plus en place. Dès qu'elle apercevait la concierge, elle lui jetait un regard dont cette femme comprenait fort bien la signification; mais celle-ci ne pouvait répondre que par un signe négatif.

En désespoir de cause, madame Walstein retourna chez Julia.

— A propos, lui dit-elle au milieu de la conversation, que devient donc ce jeune homme que je rencontrais quelquefois chez toi?

— De qui veux-tu parler? répliqua madame Brady, qui comprenait parfaitement.

— Un créole, dit Emilia, en ayant l'air de chercher... Monsieur..., monsieur... Ah! je m'en souviens!... Monsieur de Varelles.

— Il est très-malade, répondit Julia les yeux fixés sur le visage de sa rivale. A propos de je ne sais quelle femme, il s'est pris de querelle avec un officier de dragons. Cela lui a valu un coup d'épée dont il a failli périr.

La fixité du regard de Julia et son sourire moqueur mirent heureusement madame Walstein sur ses gardes et lui donnèrent la force de dissimuler son émotion.

— L'affreuse chose que ces duels! dit-elle en faisant un effort surhumain pour raffermir sa voix. M. Walstein me fait frémir lorsqu'il me raconte ceux qu'il a eus autrefois. Il paraît qu'en Allemagne on se bat très-souvent.

Puis elle se mit à parler d'autres choses d'un air indifférent, trop indifférent même, car ce

fut la gaieté inaccoutumée de sa conversation qui révéla à madame Brady tout ce que souffrait l'Italienne. Au bout de quelques minutes, Emilia prit congé de madame Brady. Toutes deux s'embrassèrent, le sourire sur les lèvres, ainsi qu'il convient entre deux amies qui se détestent.

Une fois dehors, Emilia baissa son voile et prit une voiture. Il lui tardait d'être seule. Elle étouffait. Des larmes brûlantes oppressaient son cœur ; l'inquiétude la dévorait.

Pour retourner chez elle, il lui fallait traverser la rue de Fernand. Que de fois, en passant, elle avait jeté un rapide et furtif regard sur les croisées qu'elle savait dépendre de l'appartement de M. de Varelles ! Il lui avait dit qu'il demeurait au troisième. Un peu avant d'arriver à cette rue, Emilia renvoya sa voiture. Elle prit le trottoir du côté opposé à la maison de Fernand : elle le suivit lentement, les yeux fixés sur l'appartement où se mourait

peut-être celui qu'elle aimait. Les passants la coudoyaient et la heurtaient sans qu'elle y prit garde.

Elle revint deux fois sur ses pas. Il lui semblait qu'un hasard quelconque devait la mettre au courant de ce qui se passait chez M. de Varelles. Comme elle revenait une troisième fois, en se disant que c'était la dernière, elle aperçut un prêtre qui entrait dans la maison de Fernand.

— Il est donc à la mort ! se dit-elle. Je veux le revoir.

La conclusion était un peu forcée ; mais une femme inquiète pour celui qu'elle aime rapporte tout à l'objet de sa préoccupation.

Elle entra résolument. M. Walstein eût été sur le seuil que cela ne l'aurait pas arrêtée. Elle traversa le vestibule comme une flèche et gravit rapidement les trois étages. Rendue sur le palier, elle s'arrêta pour respirer. Elle n'osait plus entrer ni descendre. Enfin, la peur d'être sur-

prise fit qu'elle posa sa main tremblante sur le cordon de la sonnette. Personne ne vint. Elle s'aperçut alors que la clef était dans la serrure ; elle entra et frappa du doigt à une seconde porte qui se trouvait en face d'elle.

— Entrez, dit une voix faible.

Comme elle ouvrait la porte, un gros chien noir vint à elle et lui fit quelques caresses ; puis il retourna près du lit sur lequel reposait M. de Varelles.

Fernand était bien pâle. Un de ses bras, étendu sur le lit, était recouvert de bandages. Le jeune homme regardait Emilia d'un air étonné et ravi. Il n'osait encore croire à son bonheur.

— Emilia ! murmura-t-il enfin, Emilia, est-ce bien vous ?

Elle voulut répondre, mais les pleurs lui coupèrent la parole. Elle prit la main du blessé sur laquelle elle appuya ses lèvres. Le gros chien poussa un petit gémissement et lécha les

main de la jeune femme, comme pour la remercier de l'affection qu'elle témoignait à son maître.

Emilia s'assit à côté du lit et se mit à causer avec Fernand.

Nous ne répéterons pas tout ce qu'ils se dirent d'abord.

En reproduisant ici les paroles des deux jeunes gens, nous ne serions encore qu'un infidèle narrateur. L'amour a une langue à part, une sorte de langage musical dont la mélodie vient du cœur.

— Que vous est-il donc arrivé? demanda enfin Emilia.

— Une sotte querelle avec un officier. En sortant brusquement d'un magasin, il a renversé une vieille femme. Au lieu de s'excuser, il s'est mis à rire. Je l'ai appelé brutal. Il m'en a témoigné son mécontentement par un coup d'épée qui m'a traversé le bras et même entamé la poitrine.

— Je savais bien que Julia m'avait menti !
s'écria madame Walstein.

— Que vous a-t-elle dit ?

Emilia le lui raconta.

— Je vous jure..., s'écria-t-il.

— Ne jurez pas ! interrompit-elle en posant sa jolie main sur la bouche de Fernand. J'étais certaine d'avance qu'elle me trompait.

— Vous saviez bien que je vous aimais, n'est-ce pas ?

— Vous me l'avez écrit si souvent !

— Et désormais, vous me laisserez vous le dire ?

Emilia ne répondit pas, mais sa tête se pencha si près de celle du blessé, que leurs lèvres se rencontrèrent.

— Adieu, lui dit-elle en se levant.

— Déjà !

— Il le faut bien : « on » doit s'étonner de mon absence.

— Déjà, mon Dieu ! répéta le pauvre garçon

avec une profonde tristesse. Vous me promettez de revenir, au moins?

— Pour que je le puisse, il ne faut pas qu'on remarque aujourd'hui mon absence.

— Que vous êtes bonne et que je vous aime!
Adieu!

Ils se dirent tant de fois adieu qu'au bout de vingt minutes, Emilia était encore là, sa main posée dans celle de Fernand.

— Pensez à moi et soignez-vous bien, dit-elle enfin en refermant la porte.

Elle revint le lendemain, mais elle ne put rester qu'un quart d'heure.

— M. Walstein part demain pour l'Allemagne, dit-elle au blessé. On voulait m'emmener, mais j'ai répondu que j'étais souffrante; il restera quinze jours là-bas.

— Et je vous verrai tous les jours! s'écria Fernand..., bien longtemps chaque fois?

— Oui; j'apporterai mon ouvrage et je tra-

vailleurai près de vous. Je serai votre garde-malade.

— Ah ! quel bonheur !

— Mais vous serez bien obéissant et bien sage ?

— Oui, oui !

— Alors, commencez par ne pas agiter ainsi vos bras en frappant vos mains l'une contre l'autre, comme un petit enfant à qui l'on promet un jouet. Et maintenant, adieu. Demain, vous ne me verrez pas, mais je prierai Dieu pour votre guérison.

La journée du lendemain parut bien longue à M. de Varelles. C'est surtout quand on est seul et malade que le cœur sent son isolement et qu'on éprouve le besoin d'aimer et d'être aimé.

Le surlendemain, madame Walstein arriva dans la chambre du blessé avec toute une provision de broderies et de livres.

— Pourquoi tous ces livres, grand Dieu ? demanda Fernand.

LE BAL DE L'OPÉRA

— Pour vous faire la lecture, mon ami.

— J'aime mieux causer avec vous.

— Cela vous fatiguerait.

— Mais...

— Silence, interrompit la jeune femme en le menaçant du doigt. Je suis fort despote et j'entends qu'on m'obéisse. Sinon, je pars.

Malgré cette profession de foi, quand madame Walstein se retira, vers six heures, elle n'avait pas fait un seul point, ni lu une seule page. Elle n'avait pas causé non plus, dans la crainte de fatiguer Fernand. Il paraît, néanmoins, qu'elle ne s'était pas trop ennuyée, car le lendemain, elle arriva deux heures plus tôt et ne partit que plus tard.

Elle avait pourtant affaire à un malade bien exigeant. Il ne la quittait pas des yeux, et voulait toujours tenir ses mains dans les siennes. De temps en temps, comme elle le voyait fatigué par une attention soutenue, elle le forçait à se reposer un peu. Il n'avait pas la moindre déli-

catesse : il se faisait payer son obéissance, et d'avance..., on devine en quelle monnaie; puis il niait effrontément le payement pour toucher encore le prix de sa docilité.

En dépit du médecin, qui doutait un peu de l'effet calmant de ce moyen, Fernand revint promptement à la santé. Bientôt, il put se lever et déjeuner avec sa jolie garde-malade. On plaçait une petite table devant le feu. Emilia mettait le couvert. Le garçon du restaurant voisin apportait les plats; puis on fermait la porte à double tour. « Nous voilà chez nous, » disait Emilia, qui revenait s'asseoir près de son malade.

Le seul invité admis en tiers dans ces repas si joyeux, c'était Fox, le beau chien d'arrêt de Fernand.

Gourmand comme presque tous les convalescents, M. de Varelles éprouvait souvent la tentation d'enfreindre les prescriptions du médecin. Quand Emilia s'apercevait de ces velléités de désobéissance, elle saisissait de sa petite main le

morceau qui faisait l'objet du débat, et le jetait à Fox. Celui-ci tranchait immédiatement la question, tout en se livrant à une pantomime qui prouvait combien il goûtait la méthode employée par Emilia pour forcer son malade à suivre le régime ordonné par le médecin.

Comme Fox avait tenu fidèle compagnie au malade, si longtemps seul, Emilia comblait le gros chien de caresses. Quelquefois, Fox, cédant à l'attraction que le regard humain exerce sur tous les animaux, levait une de ses pattes et la posait doucement sur les genoux de madame Walstein.

— A bas, Fox ! lui criait Fernand.

— Ne bouge pas, Fox ! murmurait Emilia.

Fox regardait tour à tour son maître et la jeune femme ; puis il finissait généralement par céder à la volonté de cette dernière, par l'excellente raison que cette volonté se trouvait d'accord avec la sienne.

Alors c'étaient des rires d'Emilia et des récriminations de Fernand. Il feignait de boudier pour

qu'on l'apaisât par quelques tendres paroles ou quelquefois par un baiser. Durant cette réconciliation, le pauvre Fox, bientôt oublié, retirait tristement sa grosse patte, et se couchait philosophiquement sur le tapis, ou sur un coin de la robe d'Emilia.

En réalité, la tendresse d'Emilia était calme et sérieuse; mais elle cherchait à égayer son malade. Puis elle avait peur des longs silences durant lesquels les regards de Fernand brûlaient ses yeux. Un jour, ce silence se prolongea plus longtemps que d'habitude. Emilia et Fernand étaient assis l'un auprès de l'autre, sur un divan qu'ils avaient trainé vis-à-vis du feu... Emilia comprit le danger. Elle voulut se lever. Malgré sa blessure, Fernand jeta ses deux bras autour de la taille de l'Italienne, afin de la retenir près de lui. Tout à coup, une expression de vive souffrance passa sur le visage pâle encore du blessé.

— Mon Dieu, qu'avez-vous? s'écria la jeune femme.

— Rien, répondit-il en essayant de sourire.

— Mais si ; vous pâlissez, vous souffrez ! vous vous seriez fait mal ?

— Un peu..., en levant les bras ; mais ce n'est rien.

Emilia se rassit tout inquiète. Elle gronda bien fort M. de Varelles de son imprudence.

— C'est votre faute, lui dit-il tout bas ; pourquoi vous éloigner de moi ?

Emilia ne s'éloigna plus... Ce jour-là, elle ne retourna chez elle que bien tard. Lorsqu'elle revint le lendemain, Fernand courut lui ouvrir.

— Enfin, te voilà ! lui dit-il en refermant bien vite la porte.

— Je t'avais dit que je viendrais à onze heures, dit Emilia. Il n'est que onze heures et cinq minutes. Vois plutôt à ta pendule.

— Alors ; mon cœur avance sur ma pendule, répliqua Fernand, qui aidait la jeune femme à se débarrasser de son mantelet et de son chapeau. Te plains-tu de cela ?

Le brave Fox, auquel on ne faisait plus attention, tournait autour des deux jeunes gens et semblait se plaindre d'un tel manque d'égards.

— Pauvre bon chien ! s'écria l'Italienne en saisissant tout à coup la grosse tête de Fox entre ses deux petites mains. Viens, que je te dise bonjour !

Et tandis que Fernand, agenouillé devant la cheminée, ravivait le feu et plaçait un coussin sous les pieds de madame Walstein, celle-ci embrassait comme une folle maître Fox, qui se laissait faire avec beaucoup de dignité.

— Eh bien ! et moi ? s'écria Varelles en s'asseyant auprès d'Emilia.

Elle le regarda de côté en riant et continua à caresser Fox ; mais ce ne fut pas pour longtemps.

Comme d'habitude, les deux jeunes gens déjeunerent ensemble. Leur table était si petite qu'il n'y n'avait place que pour une seule assiette et un seul verre.

Quoique fort médiocre musicien, Varelles avait un piano. Douée de l'admirable organisation musicale commune à presque toutes ses compatriotes, Emilia chanta quelques romances. Sa voix de contralto, extrêmement sympathique et un peu voilée, avait ce charme particulier que la sourdine donne aux cordes du violon. Assis près de son amie, ou le coude appuyé sur le piano et les yeux fixés sur l'expressive physionomie de l'Italienne, Fernand s'enivrait de la contemplation de cette belle personne. Ses yeux, ses oreilles et son cœur semblaient se dilater pour voir, pour entendre et pour aimer.

Quand la pendule sonna cinq heures, on trouva qu'elle avait marché si vite, qu'on aurait récusé son témoignage si celui des montres ne l'avait confirmé. Il fallut se quitter. Ce fut bien long! Lorsque Emilia était arrivée, Fernand n'avait pas mis deux minutes à la délivrer de son mantelet et de son chapeau. Il passa plus d'un grand quart d'heure à les lui rendre.

Puis il fallut encore un autre quart d'heure pour arriver du salon à la porte extérieure. De retard en retard, six heures sonnaient au moment où madame Walstein rentra chez elle. Fernand était venu la conduire jusqu'à l'angle de la rue. Il la suivit des yeux tant qu'il put la voir.

— Que vais-je faire maintenant ? se dit-il.

Il ne devait revoir Emilia que le lendemain, à dix heures. Ce délai lui semblait interminable. Il paraît que l'Italienne avait eu la même impression, car elle vint à neuf heures et demie.

Une semaine s'écoula ainsi. Les deux jeunes gens avaient oublié le monde entier, ou, pour mieux dire, ils vivaient dans un autre monde.

Un matin, cependant, Emilia n'arriva chez son ami qu'après deux heures. Elle était pâle. Des larmes avaient rougi ses beaux yeux.

— Mon mari est de retour ! dit-elle.

Les amants ont tous l'insouciance des enfants et un peu celle des sauvages. Ils oublient facilement le lendemain.

Le retour de M. Walstein était une chose inévitable et d'autant plus facile à prévoir, qu'il avait annoncé en partant que son absence ne durerait que quinze jours. Il y en avait dix-huit de passés, et pourtant son arrivée surprit les deux jeunes gens comme un coup de foudre.

Emilia ne put donner que quelques minutes à son ami.

— Quand te reverrai-je ? lui demanda-t-il en la quittant.

— Je ne sais, dit-elle tristement. Je tâcherai de venir demain. Tu sais bien que je ferai mon possible, n'est-ce pas?... Aime-moi toujours.

Elle partit.

Quelques jours se passèrent. Emilia et Ferdinand ne se voyaient plus que bien rarement. Jaloux et violent, Walstein ne laissait à sa femme que fort peu de liberté. De loin en loin, les deux jeunes gens se rencontraient chez Julia...

Madame Brady ne tarda pas à remarquer de nouveau la coïncidence de leurs visites. Elle ne

se fit pas faute d'en plaisanter. Varelles prit la chose en riant et ne répondit à ses railleries que par des plaisanteries. Il n'en fut pas de même de madame Walstein.

La contrainte qu'elle était obligée de s'imposer pesait à son caractère. Son amour et sa jalousie la rendaient très-imprudente.

Au début d'une passion, alors que la femme résiste encore au penchant de son cœur et fuit celui qu'elle aime déjà, c'est presque toujours l'homme qui trahit son secret aux yeux du public. Ses assiduités, ses regards, ses tristesses, ses démarches d'autant plus apparentes qu'une feinte indifférence les déjoue souvent et le force de les multiplier, tout cela attire l'attention. Plus tard, au contraire, dès que de tendres aveux ont réuni ces deux cœurs, dès que les amants sont d'accord pour se rencontrer et pour dépister les curieux, c'est presque toujours la femme qui fait tout découvrir. A partir du jour où elle s'est donnée, elle met

son amour sur un piédestal, au bas duquel s'arrêtent toutes les autres considérations. L'amour, qui remplit son cœur, envahit chaque jour une nouvelle partie de son existence. Dans certains moments de passion et de jalousie, une femme sacrifierait l'univers entier pour le regard d'un seul homme. Par une pente insensible, elle arrive chaque jour à négliger une nouvelle précaution. Et si son ami, plus prudent à cause d'elle, lui représente qu'elle a tort..., loin de le remercier de sa réserve, elle lui en veut presque toujours de sa prudence.

— Tu ne m'aimes plus ! lui dit-elle... ; ou bien encore : — Tu ne m'aimes pas autant que je t'aime !

Que répondre à cela?... Si la jalousie s'en mêle, c'est bien pis encore. Sous l'empire de cette passion, la femme la plus maîtresse d'elle-même porte à chaque instant les regards sur les deux personnes qu'elle soupçonne de la tromper. Elle répond en souriant à ceux qui lui

parlent, mais elle répond à tort et à travers. Quand elle ne peut parvenir à rompre le tête-à-tête, sa seule consolation est de le faire remarquer aux autres et de dire un peu de mal de sa rivale. Sa gaieté apparente peut tromper des hommes, mais non d'autres femmes. Ses voisines ne tardent pas à échanger un de ces regards indéfinissables, qui contiennent un volume d'observations et de conjectures. Désormais, elles savent une partie de la vérité : elles auront bientôt deviné le reste.

Au fond, Julia n'était pas méchante, mais c'était une femme du demi-monde. Chez ces femmes, dont presque tous les instincts sont faussés, souvent par suite de leur éducation et toujours par suite des nécessités de leur existence, du moment où l'intérêt, c'est-à-dire les besoins matériels de la vie ne sont plus en jeu, c'est l'amour-propre qui règne en tyran.

Outre sa jolie figure, son esprit, et l'avantage d'être aimé d'une autre femme, Fernand

offrait encore à Julia l'attrait de la curiosité, de l'inconnu. Il aimait Emilia d'un amour tendre, confiant, passionné, dévoué, que madame Brady n'avait jamais rencontré parmi ses adorateurs. Julia n'avait garde de s'avouer que la profondeur de cet amour tenait non-seulement à celui qui l'éprouvait, mais aussi à celle qui l'inspirait. L'orgueil était là pour empêcher Julia de faire cette réflexion.

Puis, il faut bien l'avouer, madame Walstein se montrait aussi maladroite que possible. Exigeante et passionnée, elle sacrifiait tout à l'amour qui la dominait. Le monde entier se résumait pour elle en Fernand. Ne pouvant voir Varelles ailleurs que chez Julia, elle était heureuse de l'y rencontrer. En revanche, elle se fâchait tout rouge quand Fernand semblait s'occuper de madame Brady. A peine dans la rue, elle se repentait de sa folle jalousie; mais il était trop tard.

De son côté, autant pour forcer Emilia à la

mettre dans la confiance que pour se venger du rôle qu'on lui faisait jouer et de l'indifférence de Fernand, madame Brady prenait un malin plaisir à tourmenter son amie. Tantôt, elle accaparait Varelles dans un coin du salon et lui débitait mystérieusement, à l'oreille, avec force minauderies, toutes les balivernes qui lui passaient par la tête. Tantôt, elle harcelait les deux amants par des mots dont la double entente exaspérait Emilia.

Un beau jour, elle découvrit un nouveau moyen de taquiner son amie.

Sur la demande de Julia, qui aimait beaucoup les chiens, Fernand avait amené maître Fox chez madame Brady. Celle-ci s'aperçut bientôt que la jalouse Italienne paraissait contrariée chaque fois que son amie caressait le beau chien. C'était un enfantillage de la part d'Emilia, mais tous ces enfantillages sont le cortège obligé des joies et des chagrins de l'amour. Madame Walstein se rappelait combien de douces paroles et

de tendres baisers Fernand et elle avaient échangés tandis que la grosse tête de Fox reposait sur leurs genoux. Chaque fois que la main de Julia passait sur la tête de Fox, cela froissait madame Walstein. Elle en voulait presque au pauvre chien de se laisser ainsi caresser par tout le monde.

— Je ne veux plus que tu lui amènes Fox, dit-elle à Fernand.

Mais Julia y tenait. A la première visite de Fernand, elle réclama maître Fox.

— Il est si turbulent, répondit Varelles. Je crains toujours qu'il ne brise quelque chose dans votre salon.

— Cela m'é regarde, répliqua vivement madame Brady. Je vais envoyer mon domestique le chercher.

— Un autre jour je vous l'amènerai, dit Fernand, qui vit un nuage passer sur le front d'Emilia.

— Non pas..., aujourd'hui... ; à moins toute-

fois, ajouta-t-elle en enveloppant du même regard moqueur Emilia et Varelles, à moins qu'on ne vous ait défendu de l'amener, ce pauvre Fox.

— Quelle idée !

— Dame, il y a des personnes si singulières ! N'est-ce pas, monsieur Walstein ?

— Hein ? Quoi ? répondit ce dernier, dont toute l'attention était concentrée sur une tartine de pain de seigle qu'il beurrerait méthodiquement.

— Voici de quoi il s'agit, reprit madame Brady sans quitter des yeux Emilia...

Fernand comprit que Julia allait se laisser aller à quelque méchanceté s'il ne céda pas à son caprice. Il s'empressa de sonner le domestique de la petite blonde et l'envoya chercher maître Fox.

Emilia fit un geste d'impatience. Des larmes de dépit vinrent humecter ses longs cils. Elle détourna la tête pour éviter le regard de Fernand, qui la suppliait de se calmer.

— Eh bien, de quoi s'agit-il donc ? demanda Walstein après avoir consciencieusement achevé sa tartine.

Par bonheur pour les deux amants, la soumission de Fernand et la petite victoire que Julia venait de remporter avaient désarmé la maligne jeune femme. Elle ne put s'empêcher néanmoins de tarder un peu à répondre, pour faire bien sentir toute l'étendue de sa puissance et de sa miséricorde.

Elle aurait voulu que les yeux d'Emilia lui demandassent grâce ; mais l'Italienne affectait au contraire de la braver par une hautaine indifférence. Ce défi silencieux faillit encore tout brouiller. Julia finit cependant par répondre d'une manière évasive :

— Je parlais de Fox, dit-elle à Walstein. N'est-il pas vrai que son maître le calomnie et qu'il se comporte fort bien en société ?

— Hum..., oui, assez bien, murmura l'Allemand, qui n'aimait pas le chien de Fernand ;

seulement, il se met toujours devant le feu et ne laisse de place à personne.

L'innocent objet de cette querelle arriva bientôt. Julia s'en empara la première. Mais, sur un signe d'Emilia, Fox courut à l'Italienne. Une sorte de lutte s'engagea entre les deux femmes pour garder le bel animal. Madame Walstein eut d'abord l'avantage; mais un sucrier bien rempli fit pencher la balance en faveur de Julia. Quand il eut satisfait sa gourmandise, Fox revint faire l'aimable auprès de la belle Italienne. Celle-ci le repoussa du pied. Un peu plus, elle se fût mise à pleurer. Elle partit ce soir-là bien plus tôt que d'habitude.

Madame Walstein avait promis à Fernand d'aller le lendemain passer quelques instants avec lui.

— A quelle heure viendrez-vous? lui demanda-t-il tout bas en sortant.

— Je n'irai pas! répondit la jalouse Italienne. Elle vint cependant, mais ce fut avec la ferme

intention de bouder tout le temps. Il va sans dire qu'aux premiers mots de Fernand, Emilia oublia toutes ses résolutions.

Leur situation, néanmoins, devenait de jour en jour plus difficile. A force de penser à M. de Varelles, madame Brady avait fini par l'aimer tout de bon.

Malheureusement, ce mot « aimer » justifie aux yeux d'une femme bien des méchancetés que sa conscience lui reprocherait sans cela. Aussi injustes l'une que l'autre, les deux amies en étaient arrivées à se haïr tout à fait. Prévoyant une querelle sérieuse au bout de toutes ces petites piques d'amour-propre, Fernand cherchait en vain à calmer les jeunes femmes. Ce qu'il y avait de pis, c'est que Walstein commençait à remarquer aussi l'hostilité des deux amies. La moindre circonstance pouvait désormais le mettre sur la voie. Favorisée par sa position et d'ailleurs naturellement moqueuse, Julia avait l'avantage dans les reparties mor-

dantes qu'elle échangeait avec son amie. Celle-ci s'en vengeait en faisant sentir à sa rivale que Fernand n'aimait qu'elle, et qu'il restait insensible aux avances de madame Brady.

Un jour, Fernand vint faire une visite à Julia. Il la trouva seule. Elle le plaisanta, comme d'habitude, sur ses amours avec Emilia; comme toujours aussi, il nia ce qui était.

— A propos, dit Julia, qui l'observait à la dérobée, vous savez qu'Emilia et Walstein ne sont pas mariés ?

— Je l'ignorais, répondit-il.

— Je l'ai appris l'autre jour, par hasard. Walstein l'a enlevée. Il avait promis de l'épouser, mais il ne se hâte guère de tenir sa promesse. Après tout, il n'a peut-être pas tort, le pauvre homme, et vous le savez mieux que personne...

— On a toujours tort de ne pas tenir ses promesses, répliqua Fernand.

La confiance de Julia ne produisit pas l'effet

qu'elle en attendait. Elle ne diminua nullement l'amour de Fernand pour Emilia.

A leur première rencontre, et dès les premiers mots, celle-ci lui avoua que Julia avait dit la vérité. Walstein lui avait, en effet, juré de l'épouser. Le désir de légitimer sa faute et de donner un nom à son enfant avaient seuls pu décider Emilia à supporter les défauts et les violences de l'Allemand.

En entendant la pauvre femme raconter avec une touchante simplicité ce qu'elle avait souffert, Fernand sentit ses yeux se remplir de larmes.

— Maintenant, tout m'est égal, pourvu que tu m'aimes, répondit-elle.

Le lendemain, elle arriva tout essoufflée ; elle appuya sa belle tête sur la poitrine de Fernand et resta ainsi durant plusieurs minutes sans pouvoir parler.

— Il m'a suivie, dit-elle enfin. En tournant le coin de la rue Richer, je me suis retournée

par hasard et je l'ai aperçu sur l'autre trottoir. J'ai pris par le haut du faubourg Montmartre, puis je me suis jetée brusquement dans la rue Cadet. J'ai fait encore deux ou trois détours en marchant bien vite. Il m'a perdue de vue. Je n'ai pas trouvé de voiture; alors j'ai couru pour arriver à temps chez toi. Vois comme mon pauvre cœur bat!

— C'est Julia qui nous vaut cela, reprit-elle au bout d'un instant de silence. Elle a excité les soupçons de Walstein par ses railleries et ses mots à double entente... Oh! la méchante femme, que je la hais!

— Il faut la ménager davantage, dit Fernand avec douceur. Quelque jour, si tu la pousses à bout, elle dira tout à M. Walstein.

— Eh bien, tant pis! Je la crois bien capable d'une pareille infamie; mais, quand je la vois faire la coquette avec toi et m'accabler de railleries, je ne suis plus maîtresse de moi.

— Si elle te raille un peu, tu le lui rends bien.

— Vas-tu prendre son parti ! Plus tu la défendras, plus je la détesterai !

— Vilaine jalouse ! ne sais-tu pas que je n'aime que toi ?

— Oui, oui, je te crois ; mais, enfin, je ne veux pas que d'autres fassent semblant de t'aimer, surtout devant moi..., et surtout quand je n'y suis pas, ajouta-t-elle bien vite, pour prévenir l'observation que Varelles allait faire en riant.

— Je t'assure que Julia ne m'aime pas. Ce n'est chez elle qu'une affaire d'amour-propre, et tu devrais être assez raisonnable...

— Certes non, elle ne t'aime pas ! interrompit l'Italienne... Elle est incapable d'aimer quelqu'un. Mais elle est si coquette ! Jure-moi que tu ne l'aimes pas.

— Tu le sais bien.

— N'importe. Cela me fait plaisir de te l'entendre dire. Voyons, répète : « Je n'aime pas cette coquette de Julia Brady. »

— ... « Cette coquette de Julia Brady. »

— « Et j'aime ma petite Emilia, qui m'aime de tout son cœur. »

— « Et j'aime ma petite Emilia, qui me tourmente de tout son cœur. »

— Ah ! vous faites des variantes ! c'est joli, Fernand. Eh bien, pour votre peine...

Il se hâta de demander grâce et de répéter tendrement les paroles de la fantasque Italienne. Son obéissance fut récompensée aussitôt d'une amnistie pleine et entière.

— Ce n'est pas pour moi que je crains, reprit-elle un instant après ; c'est pour toi. Walstein est un duelliste redoutable. Il m'a raconté qu'il avait déjà tué deux hommes en duel.

— Diable ! fit Varelles en riant.

— Et toi ?

— Moi, je me suis aussi battu deux fois.

— Eh bien ?

— Eh bien, j'ai été blessé les deux fois.

— Mon Dieu, mon Dieu ! s'il allait te cher-

cher querelle !... S'il te tuait, je ne te survivrais pas !

— Folle ! murmura Fernand tout ému, en l'attirant sur son cœur.

Ils se revirent quelques jours après chez Julia. En dépit des recommandations de Fernand, la guerre recommença entre les deux femmes. Varelles remarqua avec inquiétude que Walstein semblait comprendre mieux que d'habitude les malignes insinuations de Julia. Pour comble de malheur, M. de Varelles fut obligé de partir à dix heures pour assister à la signature d'un contrat de mariage. Comme il s'agissait d'une de ses proches parentes, il ne pouvait se dispenser d'y figurer.

Il attendit jusqu'au dernier moment, car l'état d'animation des deux rivales lui faisait redouter quelque orage.

Ses craintes n'étaient que trop fondées.

Le lendemain, dans l'après-midi, Fernand lisait au coin du feu, ou, pour mieux dire, il te-

nait un livre, car sa pensée était bien loin de l'ouvrage qu'il avait à la main. Un violent coup de sonnette le fit tressaillir. Il courut ouvrir. Ce fut M. Walstein qui se présenta. Boutonné jusqu'au menton, le chapeau sur les yeux et les sourcils froncés, il tenait à la main une canne de colossale dimension.

Quoique pris à l'improviste, Fernand ne perdit pas trop la tête. Il salua Walstein d'un air assez naturel, et lui offrit un fauteuil près du feu.

L'Allemand le repoussa d'un geste superbe. Il était rouge-écarlate et crevait de colère dans sa peau. Ses yeux roulaient comme ceux d'un chat dont on frotte le poil à rebours.

— Je sais tout, monsieur! dit-il d'une voix qui eût fait honneur à un traître de mélodrame.

— Tout quoi? demanda Fernand, qui se sentit sur Walstein la supériorité qu'un homme bien élevé, calme en même temps qu'énergique,

conserve toujours sur un individu violent et de mauvaise compagnie.

— Julia m'a tout raconté, monsieur !

Fernand resta silencieux.

— D'abord, je veux les lettres de ma femme, reprit M. Walstein.

— Je n'en ai pas, répondit Fernand :

— Je les veux ! cria l'Allemand. Donnez-les-moi, monsieur, ou sinon...

Il éclata en menaces et en injures.

Vareilles se rassit. Il comprenait qu'il ne pouvait empêcher cette explication, déjà si violente, d'arriver aux dernières extrémités que par beaucoup de calme et de sang-froid. Il s'aperçut bientôt, néanmoins, que plus il se montrait poli et conciliant, plus l'Allemand élevait la voix et prenait des airs de matamore.

Alors il changea de ton, sans rien perdre toutefois de son calme et de sa politesse.

— Ne criez pas tant, dit-il. Asseyez-vous et causons tranquillement. La porte est fermée.

Nous voilà parfaitement seuls. Si vous tenez à employer les voies de fait, il vous sera toujours temps d'y avoir recours. Maintenant, que voulez-vous ?

— Monsieur, vous avez séduit ma femme...

— Avant tout, permettez-moi une observation : vous n'êtes pas marié avec madame Emilia.

— Qui vous l'a dit ?

— Je le sais. Ainsi, partons de là. Si vos soupçons étaient fondés...

— Mes soupçons, monsieur?... il s'agit de certitudes, entendez-vous ! Julia m'a tout raconté, vous dis-je. De son côté, ma femme m'a tout avoué.

Il entra dans des détails qui ne prouvèrent que trop clairement à Fernand que madame Walstein était, en effet, parfaitement convenue de tout.

Comme l'Allemand s'échauffait progressivement dans son récit, Fernand jugea à propos de l'interrompre.

— Enfin, que voulez-vous? demanda-t-il encore.

— Les lettres d'Emilia, d'abord.

— Vous comprenez que, si j'en avais, ce n'est pas à vous que je les remettrais, répliqua Fernand. Je n'ai d'ordre à recevoir que de madame Emilia elle-même. Finissons-en. Vous avez séduit cette jeune fille en lui promettant le mariage. C'est une vilaine action, monsieur, une action indigne d'un homme d'honneur... Si elle vous avait trompé pour moi, vous n'auriez eu que ce que vous méritez. Maintenant, est-ce un duel que vous êtes venu me proposer?

— Oui, monsieur. Je le veux, je l'exige, et je saurai bien vous y forcer.

— Pourquoi ne pas le dire tout de suite, au lieu de faire tourner cette grosse canne qui ne m'inquiète pas du tout! Je suis à vos ordres.

— Alors, ce soir ou demain matin, je compte recevoir la visite de vos témoins.

— C'est entendu.

L'Allemand se leva d'un air contrarié. La scène dramatique qu'il s'était arrangée en imagination, et dans laquelle il s'était vu remplissant le rôle de la Statue du Commandeur avait fait un tiasco complet. Sa fureur avortait. Appuyé contre la cheminée, il hésitait à partir. Il lui coûtait de renoncer à son effet et de se retirer vaincu par le sang-froid de son adversaire. Puis, la vue de l'appartement lui rappelait sans doute les visites que Fernand y avait reçues d'Emilia.

— Depuis longtemps je me doutais de votre intrigue, reprit-il. L'autre jour, j'ai suivi Emilia. Je l'ai perdue de vue, je ne sais comment, au détour d'une rue. C'est fort heureux pour elle et pour vous, monsieur. Si je l'avais trouvée ici, je l'aurais jetée par la fenêtre.

— Et moi ?

— Vous aussi.

— Je ne crois pas, monsieur, répondit d'un ton sec et froid M. de Varelles, que les airs menaçants et les manières de bâtonniste de Walstein

commençaient à ennuyer. D'abord, je m'attendais à recevoir votre visite d'un jour à l'autre. Comme on m'avait averti que vous étiez fort violent et même fort brutal, j'avais pris mes précautions en conséquence. Vous voyez, ajouta-t-il en ouvrant le tiroir d'une petite table et en montrant à Walstein deux pistolets armés. Si vous aviez eu le malheur de toucher Emilia, je vous aurais tué sur la place, je le jure, et avec autant de sang-froid que je vous le dis.

— On y regarde à deux fois avant de tuer un homme, dit Walstein, qui était devenu fort pâle, car il sentait que Fernand parlait sérieusement.

— On y regarde aussi à deux fois avant de jeter une femme par la fenêtre, répliqua Vanelles. Mais brisons là : il serait de mauvaise grâce de poursuivre cette conversation, qui ne regarde désormais que nos témoins. J'ai l'honneur de vous saluer.

Déconcerté par ce calme hautain, dont la froide

énergie glaçait sa colère, l'Allemand se retira en grommelant.

Arrivé à la porte, il éprouva pourtant le besoin de dire quelque chose pour « enlever sa sortie », comme on dit au théâtre.

— J'attends vos témoins, dit-il d'un ton emphatique ; vous savez mon adresse ?

— Parbleu ! répondit Varelles impatienté en lui tournant le dos.

Fernand courut se mettre à la fenêtre. Dès qu'il vit M. Walstein déboucher sur le trottoir, il descendit l'escalier quatre à quatre et se jeta dans la première voiture qu'il aperçut.

— Cité Trévisé, numéro huit. Dix francs de pourboire si vous marchez bon train, dit-il au cocher.

Cinq minutes après, le cocher arrêta à l'endroit désigné son cheval haletant et couvert de sueur.

Fernand monta l'escalier en deux bonds et sonna chez madame Walstein. Ce fut Emilia qui

vint lui ouvrir. Elle était pâle et changée. Ses paupières rougies révélaiient bien des larmes.

— Toi ! s'écria-t-elle, toi !

Elle se suspendit à son cou ; puis, elle le repoussa brusquement.

— Il va revenir, dit-elle ; il te tuerait ! Pars bien vite.

— Viens avec moi.

— Non, je ne puis... J'ai promis...

— Je t'en supplie ! je tremble de te laisser près de cet homme.

— Je te jure que je n'ai à redouter aucun mauvais traitement. Au nom du ciel, va-t en... Je t'écrirai... Tu me fais mourir !... Aie pitié de moi !... Va-t'en !... va-t'en !

Folle d'inquiétude, la pauvre femme tremblait de tous ses membres ; ses dents claquaient. Fernand la serra une dernière fois sur son cœur dans une étreinte passionnée, et s'enfuit.

Comme il arrivait au premier étage, il enten-

dit les dalles du rez-de-chaussée résonner sous un pas lourd et saccadé. En se penchant sur la rampe, il aperçut un chapeau à longs poils qui lui fit reconnaître M. Walstein. Afin d'éviter une nouvelle scène, Fernand se jeta dans une cuisine dont la porte se trouvait ouverte. Puis, lorsque M. Walstein eut gravi les deux étages, Varelles descendit chez la concierge.

En sa qualité de femme, celle-ci fut touchée du désespoir et de l'inquiétude que trahissaient les paroles et la figure du jeune homme. Elle lui promit de veiller sur madame Walstein et de le tenir au courant de tout ce qui pourrait arriver d'important dans le ménage.

Après être revenu dix fois sur ses pas pour faire quelque nouvelle recommandation, M. de Varelles se mit en devoir de trouver des témoins. Il se rendit d'abord chez le baron de Sénan, un de ses amis d'enfance et de collège. Tout en se montrant disposé à rendre le service qu'on réclamait de son amitié, ce dernier prévint Fer-

— nand qu'il avait fort peu l'habitude des affaires d'honneur.

— Il serait à désirer, mon cher Fernand, lui dit-il, que tu choisisses pour ton second témoin un homme qui ait un peu d'expérience sous ce rapport, un militaire, par exemple.

— Tu as raison, répondit Fernand ; je vais écrire au commandant Vernon.

— Où est-il en garnison ?

— A Rambouillet.

— Alors, va le chercher, ce sera plus sur. Un traite mieux ces affaires-là de vive voix que par lettre.

— Tu as encore raison. Je pars tout de suite.

— Comme il est fort probable que tu ne pourras pas ramener le commandant cette nuit, à cause de son service, tu feras bien de demander à ton adversaire un jour de délai.

Fernand serra la main de son ami et couru au chemin de fer. Il entra dans le premier café

venu, écrivit deux mots à Walstein et partit pour Rambouillet.

Le lendemain soir, à cinq heures, il était de retour avec le commandant Vernon.

Il trouva chez lui une lettre assez grossière de Walstein. L'Allemand regardait évidemment le délai demandé par Fernand comme un signe de faiblesse. Sans relever les termes blessants de sa lettre, Varelles se contenta de le prévenir qu'il se mettait à sa disposition pour le lendemain.

« A cause de madame Walstein, ajoutait Fernand, je crois qu'il vaut mieux que nos témoins se rencontrent chez moi que chez vous. Si vos amis veulent bien prendre la peine de venir demain, de neuf à dix heures, ils trouveront mes deux témoins, le commandant Vernon et M. de Sénan. Tout pourrait alors se terminer le jour même. »

Lorsque Fernand rentra le soir avec le commandant, on lui remit une lettre de M. Walstein.

« Monsieur, écrivait l'Allemand, avant que nos témoins se rencontrent, je désire avoir avec vous un instant d'entretien. Trouvez-vous à neuf heures au café de Mulhouse; je vous y attendrai. »

— Je vous accompagnerai, Fernand, dit le commandant après avoir pris connaissance de cette lettre.

— Je puis bien y aller seul...

— Non pas; une fois qu'une affaire de ce genre est engagée, il est important de la conduire suivant les règles. J'ai mauvaise opinion de votre adversaire. Si ce monsieur veut se battre, c'est l'affaire des témoins; s'il veut faire un accommodement, il faut qu'il soit bien prouvé que c'est lui qui a mis les pouces.

— Mais, commandant...

— Oh! pas de mais! Suis-je, oui ou non, votre témoin? Avez-vous, oui ou non, confiance dans mon amitié et dans ma vieille expérience!

— Certes oui.

— Eh, bien, alors, suivez mes conseils et ne faites pas de fausses démarches. Quand il s'agit de son honneur, un homme ne saurait trop y regarder.

— Que diable peut-il me vouloir ?

— Nous verrons cela demain. Et attendant, couchez-vous de bonne heure et dormez, si c'est possible. Pour un jour de duel, il faut avoir les nerfs calmes et, par conséquent, le corps reposé. Adieu.

Dès que le brave commandant eût tourné les talons, Fernand n'eut rien de plus pressé que de courir chez la concierge de la cité Trévisé.

Cette femme lui donna de bonnes nouvelles d'Emilia.

— Je suis montée plusieurs fois chez eux sous divers prétextes, dit-elle à Fernand. La pauvre jeune femme avait les yeux bien rouges, mais elle ne paraissait pas malade. Il lui parle quasiment avec plus de douceur que d'habitude.

— Ne vous a-t-elle rien remis pour moi ?

— Non, monsieur. Du reste, elle n'aurait pas pu : il ne la quitte pas d'une minute.

Le lendemain, à neuf heures précises, Fernand, accompagné du commandant, arrivait au café de Mulhouse.

Il aperçut Walstein assis dans un coin devant une bouteille de bière. Fernand s'avança vers l'Allemand et lui présenta M. Vernon.

Walstein salua gauchement. Il se sentait mal à l'aise sous le regard sévère et perçant du vieux militaire.

— Monsieur, dit-il à Fernand, je voudrais vous parler en particulier.

Le commandant s'éloigna un peu et s'assit à une table voisine.

A cette heure matinale, il n'y avait que trois ou quatre personnes dans le café.

Resté en tête-à-tête avec Fernand, Walstein semblait fort embarrassé : il regardait tour à tour le plafond, la table et la bouteille de bière.

Au rebours de Petit-Jean, ce qui lui faisait défaut, c'était le commencement.

— Monsieur, dit-il enfin, ma femme a su que nous allions nous battre ; elle m'a juré que si ce duel avait lieu, elle se tuerait. Vous connaissez son caractère exalté : elle tiendrait son serment. Malgré sa faute, je ne puis m'empêcher de l'aimer. Moi aussi, j'ai eu des torts envers elle ; car je lui avais promis le mariage... Je sens qu'il me serait impossible de vivre sans Emilia. Pour l'empêcher de me quitter, je lui ai proposé de l'épouser, et de légitimer ainsi notre fils. Elle y a consenti, mais à une condition : c'est que notre duel n'aurait pas lieu. Maintenant, tout dépend de vous. Donnez-moi votre parole d'honneur de ne plus chercher à revoir Emilia... Voilà tout ce que je vous demande.

Le pauvre homme suait à grosses gouttes. Sous l'empire d'une profonde émotion, il avait cessé d'être ridicule.

Fernand appuya ses deux coudes sur la table et laissa tomber sa tête dans ses mains.

Tout un monde de pensées tourbillonnaient dans son cerveau. Il ne pouvait se décider à renoncer à cet amour qui tenait une si grande place dans sa vie. C'était son bonheur qu'on lui demandait de sacrifier pour jamais.

En voyant l'attitude des deux rivaux, le commandant se douta de la vérité. Il vint s'asseoir à côté d'eux.

Après un moment d'hésitation, Walstein le mit au courant. Vernon prit Fernand par le bras et l'emmena un peu à l'écart.

— Mon cher ami, lui dit-il, il n'y a pas à hésiter : si vous aimez cette femme, vous devez vous sacrifier à son bonheur.

— Ne plus la revoir ! dit Fernand d'un ton désolé.

— Voyons, reprit le commandant, soyez homme et raisonnons. Avec votre famille, votre

nom et vos relations, voulez-vous, pouvez-vous épouser cette jeune femme et reconnaître le fils de ce Walstein?... Pas de phrases, mon ami..., oui ou non?... Non, n'est-ce pas?... Tôt ou tard, cette liaison aura son terme. Que deviendra cette pauvre femme?... que deviendra son enfant? Vous sentez-vous le courage de prendre cette responsabilité! Walstein est le seul qui puisse réhabiliter cette jeune fille et légitimer cet enfant. Vous lui reprochiez l'autre jour de ne pas l'avoir fait plus tôt. Maintenant tout dépend de vous. Les reproches que vous lui adressiez, voulez-vous les encourir?

Fernand se débattait en vain contre cette logique impitoyable d'un homme ferme et droit. Sa conscience, d'accord avec M. Vernon, ne lui permettait pas de contredire le commandant. Comme un enfant qui se sent dans son tort, il cherchait à éluder une réponse directe.

— Si j'accepte les conditions de ce monsieur, dit-il enfin, il va croire que j'ai peur de lui. Il

le dira à Emilia. Elle me prendra pour un lâche et me méprisera.

M. Vernon haussa les épaules.

— Mon cher ami, dit-il, un duel est toujours une chose grave. De plus, il s'agit ici de l'honneur d'une femme, de l'avenir d'un enfant. Il ne faut pas que de mesquines susceptibilités d'amour-propre vous servent de prétexte pour vous empêcher de faire votre devoir. Vous avez déjà eu deux duels, et votre maîtresse vous a vu blessé. Il est un courage aussi nécessaire à un homme de cœur que celui de se battre : c'est celui de remplir son devoir d'honnête homme, malgré l'entraînement de ses passions. Au surplus, je me charge de tout arranger. Venez.

Le commandant prit le bras de Fernand et le ramena près de Walstein.

— Monsieur, dit-il à l'Allemand, mon ami consent à ce que cette querelle en reste là. Seulement, comme dans votre lettre d'hier vous vous êtes permis certaines expressions bles-

santes, vous voudrez bien lui écrire quelques mots pour vous rétracter.

— Je le ferai, dit Walstein après un instant de silence; mais monsieur me promet-il de ne pas chercher à revoir Emilia?

— A mon tour, j'y mets deux conditions, dit Varelles en coupant la parole au commandant, qui fit un geste d'impatience. Avant d'engager ma parole, je veux parler à Emilia, ne fût-ce qu'un instant.

— Non, non, c'est impossible! s'écria Walstein.

— Alors, battons-nous!

— Un moment! reprit M. Vernon. Fernand, qu'avez-vous à demander à madame Emilia?

— Je veux être certain que monsieur ne l'a pas maltraitée, et qu'elle peut encore être heureuse avec lui. Qu'elle me rassure sur ces deux points, et je donne ma parole de ne plus chercher à la revoir.

Le commandant entraîna Fernand à cinq ou six pas.

— Êtes-vous fou ? lui dit-il. Pourquoi ne pas demander à cet homme qu'il vous fasse ses excuses de ce que vous avez bien voulu séduire sa femme ! Si votre duel a lieu, et si cette pauvre fille se tue, comme elle a menacé de le faire... L'en croyez-vous capable d'abord ?

— Oui.

— Et vous hésitez !... — Monsieur, dit le commandant en s'adressant à Walstein, voici l'arrangement que je vous propose : l'entrevue que demande mon ami aura lieu chez vous ; je vous promets qu'elle sera aussi courte que possible. Dès que Fernand sera rassuré sur le sort de madame Emilia, il nous donnera sa parole.

— Je ne veux pas qu'ils se revoient ! s'écria l'Allemand en s'arrachant les cheveux de désespoir.

M. Vernon le prit à part et parvint à lui faire

entendre raison. Les trois hommes montèrent dans la même voiture et se rendirent immédiatement chez M. Walstein.

Pas un mot ne fut prononcé durant le trajet. Walstein monta le premier. Il revint bientôt chercher le commandant et Varelles, qui étaient restés sur le palier.

— Emilia est dans le salon, dit-il à ce dernier. Entrez.

Il fit un mouvement pour suivre Fernand. Le commandant le retint doucement et l'entraîna dans une chambre voisine.

Emilia et Fernand s'étaient promis de rester maîtres d'eux-mêmes et de se parler avec calme. A peine se furent-ils aperçus, qu'ils se trouvèrent dans les bras l'un de l'autre. Tous deux pleuraient.

Lorsque Fernand put parler, il demanda à Emilia comment Walstein s'était comporté envers elle.

— Il ne m'a pas maltraitée, dit Emilia. Une

fois le premier moment de colère passé, il s'est même montré très-bon pour moi. Il m'a juré sur l'honneur que, si je consentais à l'épouser et à partir avec lui, jamais il ne me ferait le moindre reproche, la moindre allusion relativement au passé.

— Que décidez-vous ? demanda Fernand d'une voix tremblante.

— Je dois un nom à mon enfant, murmura-t-elle en détournant la tête pour ne pas rencontrer le regard de Fernand.

Bientôt, cependant, par un mouvement plus fort que sa volonté, elle leva les yeux sur le jeune homme. Il était pâle comme un mort et tremblait. Leurs regards se croisèrent. Il la saisit dans ses bras...

La porte s'ouvrit brusquement. Le commandant entra dans le salon. Il portait l'enfant d'Emilia et le mit dans les bras de sa mère.

— Maintenant, dit-il, si vous voulez continuer

à vous embrasser, Fernand et vous, jetez cet enfant à terre. Cela vaudra tout autant, d'ailleurs, que de le condamner à rester toute sa vie un enfant illégitime...

Emilia tressaillit et serra la pauvre petite créature contre sa poitrine.

— Adieu, Fernand ! dit-elle , adieu pour jamais !

Il saisit sa main. Elle la retira et sortit précipitamment du salon en se couvrant la figure avec son mouchoir. Fernand s'élança après elle. Le commandant le retint à bras-le-corps.

— Non, dit-il, non ! Cette femme remplit son devoir ; à vous de remplir le vôtre.

Fernand suivit son ami dans la chambre où l'attendait Walstein. Ce dernier était dans un état d'agitation inexprimable.

Vareilles lui donna sa parole d'honneur de ne plus chercher à revoir Emilia.

— A condition, bien entendu, ajouta le jeune

homme, que vous tiendrez aussi votre engagement de l'épouser.

— Je l'ai juré devant Dieu, répondit l'Allemand, et je ne manquerai pas à mon serment.

— Séparons-nous maintenant, dit le commandant, qui craignait toujours quelque orage.

Au moment de sortir, il dit tout bas à M. Walstein :

— Partez le plus tôt possible.

— C'était mon intention, répondit l'Allemand. Demain j'aurai quitté Paris.

Le commandant prit le bras de Varelles et e ramena chez lui. Dans la nuit, Fernand tomba malade. Il fut obligé de garder le lit près d'un mois. Un moment même, son état inspira de graves inquiétudes à ses amis.

Pendant sa convalescence, un étranger remit une lettre chez son concierge. Cette lettre était d'Emilia et ne contenait que ces mots :

« Je suis mariée depuis hier et mon enfant a

un nom. Walstein a tenu sa promesse. Tenez la vôtre. Adieu, soyez heureux.

» Votre amie,

» EMILIA WALSTEIN. »

Deux violettes glissées dans l'enveloppe étaient restées collées contre le papier de la lettre. Fernand pressa sur ses lèvres ce dernier adieu d'un amour brisé.

Pendant la maladie de Fernand, Julia avait fait de fréquentes visites au jeune créole.

Elle s'était figuré, durant les premiers jours, que Fernand commençait à oublier pour elle l'Italienne absente; mais son amour-propre reçut un nouvel échec.

Un soir qu'elle s'était un peu moquée de sa rivale, elle ajouta en souriant :

— Convenez, Fernand, que vous y pensez moins souvent qu'autrefois, et que vous ne m'en voulez plus autant qu'il y a deux mois ?

— Qui vous fait supposer cela ? demanda-t-il.

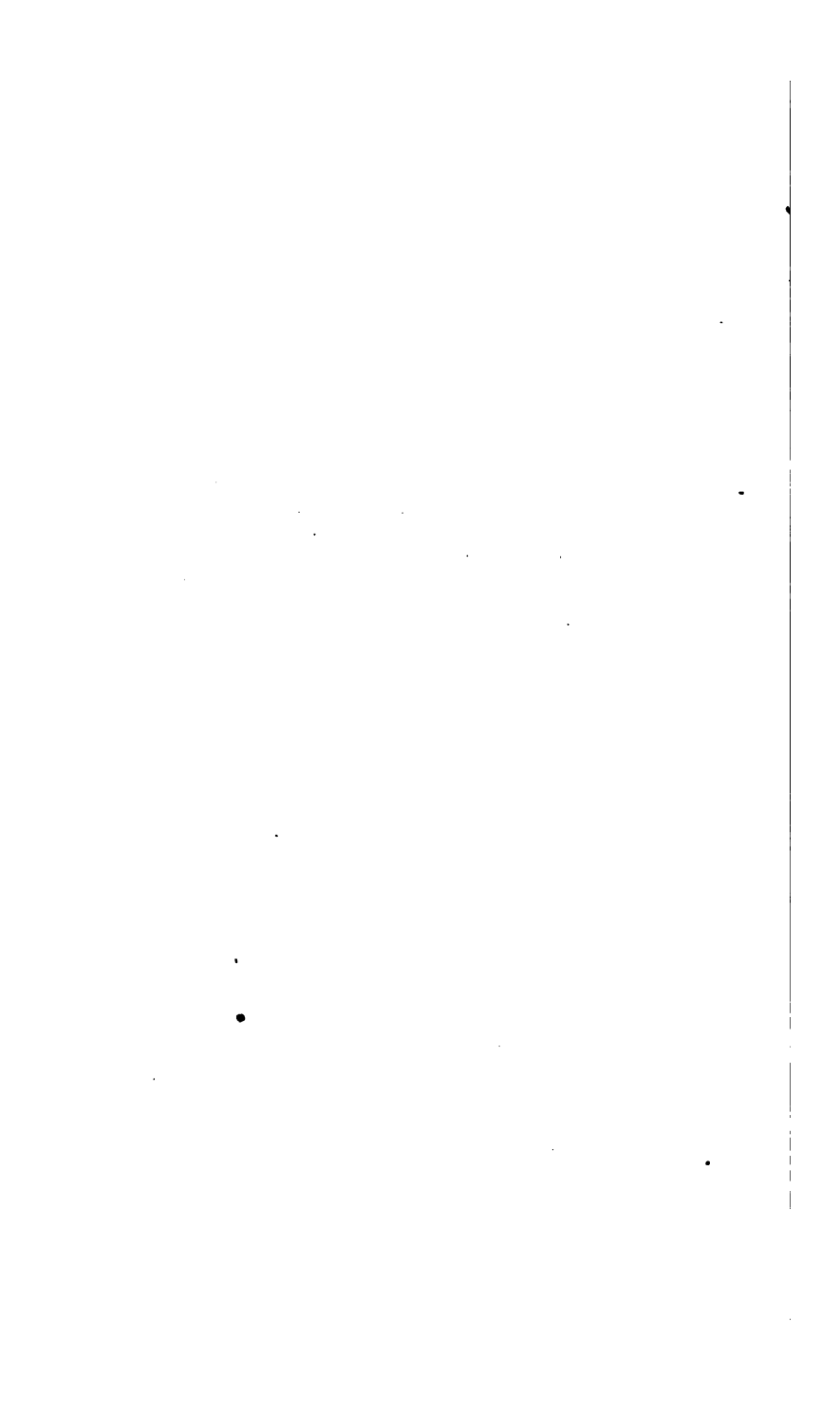
— Vous paraissez me recevoir avec plaisir.

— Vous êtes la seule personne avec qui je puisse causer d'elle, répondit Fernand d'un ton froid.

Julia comprit et ne se fit plus d'illusions à cet égard.

Elle demeure maintenant à Londres, où la retient l'amitié d'un des plus riches négociants de la Cité.

Quant à M. de Varelles, on m'a dit l'autre jour qu'il venait de quitter Paris pour retourner à l'île Bourbon.



CLARA

I

Charles Baumier était le fils d'un ébéniste du faubourg Saint-Antoine. Le père Baumier travaillait beaucoup, dépensait peu et mettait de l'argent de côté. Son fils travaillait peu, dépensait beaucoup et faisait des dettes. Ce système de balance déplaisait fort au vieil ébéniste. Un beau jour, ce dernier passa de vie à trépas. Charles se trouva maître, à vingt-deux ans, d'une petite fortune.

C'était un assez beau garçon de cinq pieds six pouces, au teint coloré, à la barbe épaisse et

aux poignets solides. Il buvait sec et frappait dur. En moins de trois ans, grâce aux parties de plaisir, aux soupers, aux maitresses, aux cartes, la fortune de Baumier se trouva singulièrement réduite. Un ami intime de quinze jours lui conseilla de faire valoir le reste de son argent à la Bourse. Cet ami se chargea naturellement du maniement des fonds. Il les mania si bien, que Baumier fut forcé de songer à vivre de son travail, et de chercher une place. Ainsi que bien des gens, Baumier désirait beaucoup d'appointements et peu de travail. Généralement, on lui offrait le contraire. Il fit le difficile, et refusa des occasions qui ne se représentèrent plus.

N'ayant rien à faire et manquant d'argent pour s'amuser comme autrefois, Charles passait une partie de ses journées à lire. Les récits de chasses et de voyages le charmaient par-dessus tout. Les expéditions de Levillant lui montèrent la tête. Il n'eut bientôt plus qu'une seule idée :

partir pour l'Afrique, s'enfoncer dans le désert, y vivre des produits de sa chasse, tuer force éléphants, en vendre les défenses et ramasser ainsi toute une fortune.

Le 8 juin 1845, il débarquait au cap de Bonne-Espérance avec tout un arsenal d'armes et une grande caisse de munitions. Deux mois après, un *boër* (colon hollandais) qui s'en retournait à son habitation, située sur les limites de la colonie, déposait au milieu d'une immense forêt notre Parisien, qu'accompagnait un domestique hottentot. Après avoir payé au Hollandais le prix du voyage, Baumier s'aperçut qu'il ne lui restait plus que vingt francs pour toute fortune. En revanche, il possédait deux fusils, une paire de pistolets, un sabre et force munitions. Christophus, le Hottentot, qui portait ces munitions, trouvait même qu'il y en avait beaucoup trop.

En quinze jours, notre héros tua huit serpents, un porc-épic, un steinbok et deux springboks (variétés d'antilopes). Trouvant que les

serpents étaient beaucoup trop nombreux relativement aux antilopes, et que la cuisine de son nouveau maître était mal servie, Christophus quitta furtivement Baumier endormi. Il emporta naturellement l'un des fusils, pour conserver sans doute un souvenir de son maître; mais il eut la délicatesse de laisser presque toutes les munitions.

Charles se trouva seul dans un pays inconnu. A défaut d'autres qualités, il avait du courage. Il continua à chasser, en marchant tout droit devant lui.

Brisé de fatigue, mal nourri, et n'ayant pour abri que le feuillage des arbres, Baumier maigrissait et se désolait. Pour comble de malheur, il ne rencontrait pas un seul éléphant. En revanche, un keitloa (rhinocéros noir à deux cornes), qu'il avait blessé, le renversa et faillit le tuer. Tous deux restèrent étendus côte à côte, le rhinocéros mort et le chasseur évanoui. En ouvrant les yeux, Baumier aperçut autour de

lui une cinquantaine de petits êtres hideux, et presque nus, dont la courte chevelure crépue ressemblait à la laine d'un mouton. Ces affreuses créatures étaient armées d'arcs et de flèches de petite dimension. Cinq ou six portaient des *assagaies* ou javelots. C'étaient des Bushmen, sauvages vagabonds qui vivent de pillage. Ils commencèrent par dépouiller complètement le malheureux Français, qu'ils laissèrent nu comme un ver. Sachant que les flèches des Bushmen sont empoisonnées, Baumier n'eut garde de résister. Puis, ils commencèrent à dépecer le keitloa. Leur intention bien arrêtée était de tuer le chasseur; mais ils comptaient l'employer auparavant comme bête de somme, et lui faire porter les morceaux du rhinocéros jusqu'à la caverne qui servait de retraite à ces bandits à peau brune. Un détachement de boërs du voisinage était en ce moment à la recherche des Bushmen, qui leur avaient volé des bestiaux. Ils arrivèrent à l'improviste, surpri-

rent les sauvages, et les fusillèrent sans pitié. Sept ou huit Bushmen, tout au plus, parvinrent à s'échapper.

On délivra Baumier. Il ne put retrouver ni ses vêtements, ni ses armes, ni son argent. Faute de mieux, il dut s'affubler des habits d'un gigantesque boër tué dans le combat.

Le chef des boërs s'appelait Adam Roschoff. C'était un propriétaire des environs. Il questionna Baumier, d'abord en hollandais, puis en anglais. Par bonheur pour le jeune homme, il comprenait un peu cette dernière langue. Il raconta au boër une partie de son histoire, et lui avoua qu'il ne savait que devenir. Roschoff l'écouta tranquillement, lança vers le ciel cinq ou six bouffées de fumée, rechargea sa pipe, et finit par offrir à Charles de le prendre pour domestique. Baumier rougit d'indignation et refusa. Le boër alluma silencieusement son tabac et s'éloigna.

Resté seul, Baumier fit de tristes réflexions.

— Que vais-je devenir? se demanda-t-il.

Au moment de se séparer des boërs, il se posa une dernière fois cette terrible question. Ne pouvant y répondre d'une manière satisfaisante, il fit un effort de courage et courut trouver Adam Roschoff pour lui déclarer qu'il acceptait sa proposition.

On arriva à Weizberg, l'habitation de Roschoff. Une grande jeune fille, au teint un peu hâlé, aux cheveux blonds et aux yeux bleus, vint au-devant des boërs. C'était Clara, la fille unique de Roschoff. Elle embrassa son père et jeta un regard étonné sur Baumier, toujours affublé de la défroque du gigantesque boër. Clara était une enfant gâtée, fort mal élevée, comme les neuf dixièmes des filles de boërs, très-fantasque, et de manières un peu communes. En voyant le grotesque accoutrement de Baumier, elle se prit à rire aux éclats. Les boërs firent chorus. Par esprit d'imitation, les Hottentots se mirent de la partie. Charles rougit jus-

qu'au blanc des yeux de honte et de colère. Il crut qu'on insultait à sa triste situation. En cela, il avait tort. Les boërs riaient bêtement et comme des gens grossiers, mais sans aucune arrière-pensée de froisser leur hôte.

Un grand et beau garçon de vingt-trois à vingt-quatre ans, nommé Servâas Burgieter, se distinguait surtout par ses bruyants éclats de rire. Il causait avec Clara et lui montrait du doigt le pauvre Français. Si ce dernier n'avait pas été si faible et si épuisé, il serait tombé à coups de poing sur les rieurs. Il en voulait surtout à la jeune fille et à Burgieter. Il baissa la tête et les larmes lui vinrent aux yeux. Les boërs s'arrêtèrent, tout étonnés de cet excès de sensibilité, dont ils ne comprenaient pas le motif.

On servit bientôt le diner. Baumier fut placé entre deux boërs, qui lui versèrent force rasades avec une sorte de bienveillance à la fois brusque et cordiale.

Le soir même, les boërs étrangers quittèrent Weizberg. Servåas Burgieter, seul, y resta encore cinq ou six jours. Le jeune Hollandais faisait évidemment la cour à Clara Roschoff. Baumier avait pris en grippe ce Patagon à la démarche pesante, aux joues blafardes et à la parole empâtée. Son gros rire produisait sur Charles l'impression désagréable que nous éprouvons lorsqu'une charrette chargée de longues barres de fer passe auprès de nous. De son côté, le Hollandais regardait notre compatriote de fort mauvais œil. Il ne perdait jamais une occasion de faire remarquer à Roschoff et à sa fille les maladresses du jeune Français.

Il faut avouer, du reste, que Charles faisait un assez mauvais domestique. Aussi peu habitué au travail qu'à l'obéissance, il ne pouvait s'assujettir à sa nouvelle position. Puis, au lieu de profiter de son instruction pour se rendre utile, Baumier, froissé par l'accueil qu'on lui avait fait à Weizberg, se drapait dans sa dignité,

et se contentait de remplir mécaniquement les travaux qui lui étaient commandés. Il lui eût été très-facile de conquérir les bonnes grâces de Clara. Au lieu de cela, il lui gardait rancune de ses éclats de rire, et affectait de ne jamais lui adresser la parole.

Le hasard vint à son aide. Un jour que Charles écrivait en France, Roschoff remarqua que son domestique avait une fort belle écriture. Il le chargea aussitôt de tenir les comptes de la maison, comptes fort simples, du reste, car ils se réduisaient au dénombrement des troupeaux, qui ne comprenaient pas moins de vingt-cinq mille têtes de bétail. Tout en flânant jadis dans les ateliers de son père, Baumier avait pris quelques notions du métier d'ébéniste. Il s'en servit pour raccommoder quelques meubles, et pour se fabriquer à lui-même un petit mobilier qui excita l'admiration et l'envie de Clara. C'était là une belle occasion de se concilier les bonnes grâces de la jeune fille; mais Baumier fit la

sourde oreille. Il fallut qu'un ordre formel de Roschoff obligéât Charles à fabriquer pour Clara des meubles pareils aux siens.

Peu à peu, cependant, Baumier devint à Weizberg une sorte d'intendant et de contre-maitre. Roschoff ne pouvait se passer de lui, ce qui ne l'empêchait pas de le rudoyer à l'occasion et de lui faire sentir fort durement sa position de domestique. L'orgueil du boër se dédommageait ainsi d'une supériorité qu'il ne voulait pas s'avouer, mais qu'il reconnaissait instinctivement. Quant à Clara, comme tout le monde prévenait ses moindres désirs, elle était fort mécontente du peu d'égards que lui témoignait le nouveau serviteur de son père.

Un jour, Servâas Burgieter arriva à Weizberg. Clara, assez nonchalante d'habitude, lui fit un accueil charmant. C'était toujours lorsque Baumier se trouvait présent que la jeune fille se montrait aimable envers le boër. Ce dernier recevait les prévenances de Clara avec la plus

grande tranquillité et comme une chose toute naturelle. Quant à Baumier, il ne paraissait même pas s'en apercevoir.

Pendant que Servàas était encore à Weizberg, un colon anglais qui demeurait dans le voisinage, c'est-à-dire à une vingtaine de lieues tout au plus, vint inviter les Roschoff à la noce d'une de ses filles. Les hôtes de Weizberg se trouvaient naturellement compris dans l'invitation. Il en fut de même de Baumier, car celui-ci avait eu l'occasion de rendre divers petits services à des voisins, soit comme écrivain, soit surtout comme ébéniste, et chacun commençait à le rechercher.

Le premier jour de la semaine suivante, Roschoff et sa fille, Burgieter, Baumier et quelques autres boërs partirent ensemble pour New-Garden, où demeurait la jeune mariée. Les voyageurs étaient répartis, deux par deux, dans d'immenses chariots à quatre roues, trainés chacun par quatre chevaux que leurs *drivers*

(conducteurs) menaient à grandes guides et à toute vitesse dans les plus affreux chemins. Grâce à l'adresse merveilleuse que déploient les Hollandais et les Hottentots à ce genre d'exercice, on arriva sans encombre à New-Garden.

En quittant le cap, Baumier y avait laissé une caisse contenant quelques vêtements qui lui eussent été fort inutiles dans ses expéditions au milieu des forêts. Un boër du voisinage avait eu la complaisance de rapporter cette caisse au jeune Français. Tout heureux de retrouver ces souvenirs d'un temps plus prospère, Baumier emporta la caisse à New-Garden. Il fit une toilette complète et se mit en vrai gentleman. Clara ne l'avait jamais vu que sous ses grossiers habits de travail. Elle faillit ne pas le reconnaître, lorsqu'il arriva dans la salle où tous les convives se trouvaient réunis.

L'entrée de Baumier fit sensation. Les jeunes filles regardèrent avec curiosité ce domestique, mieux habillé que son maître. Les jeunes gens

ricanaient et cherchaient à critiquer le nouveau venu. L'élégance relative de Baumier valut à Clara mille compliments ironiques ou sincères. Cela mit la jeune fille d'autant plus de mauvaise humeur que, suivant son habitude, Charles ne semblait faire aucune attention à elle. En véritable enfant gâtée, elle se plaignit à son père. Le bonhomme lui rit au nez et l'envoya promener.

Après diner, on se mit à danser. Il n'y avait pour tout orchestre qu'un malheureux Hottentot qui jouait du violon. On arrosa si bien l'archet du virtuose, que le Hottentot finit par tomber ivre mort. Tandis qu'on travaillait à le dégriser, Baumier, qui voyait le désespoir des jeunes filles, prit le violon et joua quelques contredanses. Ce n'était pas un Paganini, tant s'en fallait; il n'allait pas toujours en mesure, et, sur cinq notes, il en faisait généralement quatre fausses; mais les boërs ne sont pas tout à fait aussi exigeants que les abonnés de l'Opéra.

Le talent de Baumier mit le comble à son succès auprès des femmes. Naturellement, il n'en déplut que davantage aux fashionables de l'endroit : car il y a des fashionables partout. Leurs costumes varient suivant leur classe et leur pays, mais leurs prétentions et leurs jalousies restent toujours les mêmes. Excité par Clara, Servâas Burgieter se distingua par sa grossièreté envers le jeune Français. Il semblait faire exprès de le heurter à chaque instant. Puis il se mettait à rire d'un air insolent, lorsqu'un coup de sa robuste épaule avait envoyé le Français trébucher avec sa danseuse contre quelque autre couple.

Peu patient de sa nature, et fort mal disposé d'ailleurs pour le jeune boër, auquel il gardait rancune, Baumier ne tarda pas à se fâcher. Au premier abordage qui eut lieu entre lui et le Hollandais, il repoussa Burgieter par un vigoureux coup de coude. Servâas répondit, courrier pour courrier, par une bourrade qui faillit ren-

verser le jeune Français. Puis, comme Baumier levait la main, il le saisit tout à coup par la cravate et par la ceinture de son pantalon, et l'enleva de terre comme il eût fait d'un enfant. Les autres boërs se mirent à rire. Baumier, furieux, profita de sa position pour appliquer de chaque main un soufflet retentissant sur les joues rebondies de son adversaire. Ce dernier le lâcha brusquement et tomba dessus à coups de poing. Les femmes s'enfuirent en criant. Les jeunes gens firent cercle autour des combattants. Burgieter était évidemment bien plus fort que son rival. Quoique celui-ci fût plus agile, le résultat du combat ne semblait pas douteux. Le violon n'était pas cependant le seul talent de société que possédât Baumier. Durant sa folle jeunesse, fier de sa force physique et de son adresse, il avait beaucoup fréquenté les salles d'escrime, de canne et même de boxe française, c'est-à-dire de *chausson*, si le lecteur veut bien me permettre d'employer l'expression con-

sacrée. Dans cette circonstance, il mit à profit ses anciennes études. Un déluge de coups de pied et de coups de poing arriva de tous les côtés à la fois sur le Hollandais abasourdi. En vain ripostait-il avec une force qui eût assommé un bœuf ; ses coups furieux portaient dans le vide, ou ne rencontraient que les pieds et les poings du jeune Français. Ivre de rage et la figure en sang, le boër se jeta sur Baumier pour le saisir à bras-le-corps. Un coup de poing et un croc-en-jambe adroitement combinés renversèrent Burgieter sur le sol. Alors cinq ou six de ses amis se jetèrent à la fois sur Baumier ; d'autres s'interposèrent. Une réaction s'opérait en faveur du Français. Les vieillards parvinrent enfin à pénétrer jusqu'aux combattants et les séparèrent. A peine debout, Servâas saisit son *roër* (long fusil à un coup) et ajusta son adversaire. Roschoff détourna le coup. On emmena le boër, qui saignait comme un bœuf, et les danses recommencèrent aussitôt. Dans ces

pays à demi sauvages, une querelle est chose si commune, qu'on l'oublie bien vite.

II

L'honneur du combat resta néanmoins à Baumier. La force physique et l'adresse étant les qualités que les boërs estiment le plus, la victoire du jeune Français lui valut un redoublement de considération.

La danseuse de prédilection de Baumier était la sœur de la mariée, jeune et jolie Anglaise de dix-sept à dix-huit ans. Au moment où Charles allait l'inviter pour la cinquième ou sixième fois, Clara s'approcha de Baumier et lui dit d'un ton délibéré :

— Charles, je devais danser avec Burgieter. Puisque vous êtes cause qu'il ne vient pas, vous allez le remplacer et danser avec moi.

— J'ai promis, murmura Baumier.

— Ce n'est pas vrai ! riposta la jeune fille ; vous alliez inviter Suzannah... , pour la septième fois au moins, je pense. Eh bien ! vous l'inviterez plus tard, voilà tout. Allons, venez.

Baumier la suivit en grommelant. Les trois premières figures se passèrent sans qu'il ouvrit la bouche. Il est vrai que la plupart des autres danseurs en faisaient autant ; mais Clara, qui avait vu Baumier causer gaiement avec la mariée, ainsi qu'avec Suzannah, fut très-mécontente de son silence.

— En vérité, dit-elle avec humeur, je voudrais bien savoir pourquoi vous avez invité jusqu'ici tout le monde, excepté moi. Il me semble que vous auriez dû commencer par la fille de votre maître...

— Mademoiselle, répondit Charles, froissé dans son orgueil, mynheer Roschoff me paie pour surveiller ses troupeaux et tenir ses comptes ; mon travail ne s'étend pas plus loin.

Elle frappa du pied avec toute l'impatience d'une enfant mal élevée.

— Ainsi vous ne m'auriez pas invitée ? reprit-elle.

— Je n'aurais pas osé, dit Charles avec une nuance de raillerie. Un domestique inviter sa maîtresse !

— Vous savez bien que c'est l'usage ici, répondit-elle avec vivacité. Ce n'est pas ce motif. Cela vous ennuie, de danser avec moi. La preuve, c'est que vous ne me dites pas un mot, tandis que vous causiez avec toutes vos autres danseuses.

— Moi ? dit Baumier.

— Oui, vous. A Weizberg, chacun cherche à m'être agréable ; vous, au contraire, vous êtes complaisant pour tout le monde, excepté pour moi. Dès que j'arrive quelque part où vous êtes, vous vous sauvez.

— Dame, fit Baumier, c'est bien naturel. Vous

ne songez qu'à me gronder ou à me faire gronder par votre père.

— Vous avez toujours l'air si bourru envers moi !

— Je suis triste, voilà tout.

— Pourquoi ne m'avoir pas confié vos chagrins dès le premier jour de votre arrivée ?

— Votre accueil n'était pas de nature à m'encourager.

— Comment une de vos compatriotes vous aurait-elle donc accueilli ?...

— En voyant arriver un malheureux étranger, épuisé de fatigue, de misère et de faim, une Française aurait couru le consoler et lui adresser quelques bonnes paroles : au lieu de lui rire au nez, comme vous l'avez fait, vous et Burgieter.

Clara baissa la tête et rougit. En dépit de son manque complet d'éducation, un instinct secret lui disait que Baumier pouvait bien avoir raison. Elle devint toute pensive. Absorbée par ces

réflexions d'un genre si nouveau, Clara laissa achever le quadrille sans avoir repris la parole. A l'instant de quitter Baumier, elle lui serra tout à coup la main, et lui dit les larmes aux yeux :

— Charles, je crois que j'ai eu tort, en effet. Je suis bien fâchée de vous avoir fait de la peine, mais je vous jure que je riais sans mauvaise intention.

Touché du ton ému avec lequel la jeune fille avait prononcé ces paroles, Baumier resta tout embarrassé pour y répondre. Une espèce d'amour-propre l'empêchait de laisser voir son émotion.

— Est-ce que vous m'en voulez encore? lui dit Clara, qui se méprit sur la cause de son silence.

— Non certes! s'écria-t-il.

— Bien vrai?

— Je vous le jure!

— Et maintenant, vous danserez et vous causerez avec moi ?

— De grand cœur, Clara. Voulez-vous m'accorder, non pas le prochain quadrille, mais l'autre ?

— Avec qui dansez-vous le premier?... avec Suzannah, sans doute ?

— En effet.

— Ah !... elle vous plaît donc beaucoup ?

— Je la trouve charmante.

Clara garda un moment le silence.

— J'espère bien que nous partirons demain, reprit-elle bientôt avec un accent d'humeur.

— Déjà ? fit Baumier.

— Sans doute. Moi d'abord, je suis fatiguée et je m'ennuie ici...; puis...

Elle s'arrêta brusquement en voyant que Charles regardait d'un autre côté.

— Allez donc prendre votre danseuse, lui dit-elle avec un mouvement d'impatience. Vous

— Pourquoi pas ? dit la Hollandaise, exaspérée par le ton provocant de Suzannah. Pourquoi pas ? Si mon père paie des gages à Charles, ce n'est pas pour que celui-ci travaille pour d'autres que pour nous.

Baumier rougit de colère et de confusion.

— Mon engagement avec Adam Roschoff expire dans quatre mois, dit-il en faisant un effort pour se contenir. Dussé-je mourir de faim, je ne le renouvellerai pas. Je vous promets, miss Suzannah, qu'à cette époque, du moins, vous aurez votre coffret.

— Ne craignez pas de rester sans place, repartit Suzannah. Mon père et mon oncle Hendrick ne demanderont pas mieux que de vous prendre à leur service.

— Allons, venez donc, Charles ! fit Clara avec impatience.

Baumier sortit avec elle. Ils arrivèrent aux chariots sans que le jeune Français eût prononcé une seule parole. Déjà repentante de son mou-

vement de colère, la Hollandaise cherchait maintenant à apaiser le ressentiment de Charles. D'autant plus froissé de l'humiliation qu'il venait de subir, qu'elle avait eu la jolie Suzannah pour témoin, Baumier travaillait silencieusement à disposer les chariots pour la route, et ne répondait que par monosyllabes aux questions indirectes par lesquelles Clara cherchait à engager la conversation.

Le lendemain, pendant tout le chemin, il resta sombre et renfrogné. Quant à Roschoff, il dormait, ou causait avec un autre boër qui faisait route avec les autres habitants de Weizberg.

Quelques jours s'écoulèrent. La petite excursion que Baumier venait de faire avait eu cela de mauvais pour lui, qu'elle avait réveillé dans son esprit des souvenirs et des désirs qui lui rendaient maintenant plus amère une position à laquelle il avait fini par s'habituer. A New-Garden, libre de toute occupation, il avait vécu en gentleman. De retour à Weizberg, il lui fallut

reprendre ses travaux et redevenir domestique. Roschoff n'était certes pas un méchant homme, mais il était violent et grossier. Même dans ses moments de bonne humeur, il avait des boutades qui froissaient le jeune Français, sans que le boër s'en doutât aucunement.

Le plus grand bonheur de Baumier était de se retirer dans quelque endroit écarté pour rêver à cette France, qu'il avait quittée avec tant de joie et vers laquelle se portaient maintenant tous ses rêves. Aussi, maudissait-il intérieurement la pauvre Clara, qui venait à chaque instant le déranger.

N'osant avouer le véritable motif qui l'attirait vers Baumier, elle inventait les prétextes les plus absurdes pour avoir occasion de causer avec le jeune Français. Elle avait cependant beaucoup plus d'intelligence que la plupart de ses compatriotes, mais, faute d'exercice, son esprit était lent et paresseux. Il lui manquait surtout ce tact tout particulier que la

vie de société développe chez les Européennes. Puis, son caractère d'enfant gâtée et de maîtresse absolue, et peut-être aussi de femme jalouse, se trahissait de temps en temps par des mouvements d'impatience et de colère, sur les motifs desquels Baumier, prévenu contre elle, se méprenait complètement. Pleinement convaincu que la jeune Hollandaise ne cherchait qu'à lui imposer un surcroît de besogne et à le faire punir par Roschoff, il interprétait en mal toutes les démarches de Clara à son égard. La timidité gauche et maladroite de la jeune fille entretenait Charles dans son erreur.

Un matin, Roschoff partit à cheval à la pointe du jour pour aller inspecter ses troupeaux. Baumier se hâta d'achever la tâche que le boër lui avait laissée en partant. Puis, saisissant quelques journaux français qu'un *trader* (commerçant ambulante) lui avait vendus la veille, il s'enfonça dans un bois de *yezzerhout* (bois de fer), situé non loin de l'habita-

tion. Dix minutes après, il s'asseyait sur la mousse, à côté d'une fontaine, et se mettait à dévorer les journaux qui lui parlaient de son pays.

Il régnait une de ces chaleurs lourdes et suffocantes qui annoncent l'orage, et dont l'influence se fait sentir même aux organisations les moins impressionnables et aux caractères les plus égaux. Baumier avait à peine commencé sa lecture, qu'une forme humaine se dressa devant lui. Il leva les yeux et reconnut Clara. Elle tenait à la main une poignée en cuivre qu'elle venait d'arracher de son armoire après de laborieux efforts.

— Que me voulez-vous ? demanda Baumier, qui ne put retenir un geste d'impatience et d'humeur.

Cette brusque réception acheva de déconcerter la pauvre fille.

— Tout à l'heure, dit-elle en cachant son embarras sous un ton de brusquerie, tout à

l'heure, en ouvrant l'armoire de ma chambre, la poignée m'est restée dans la main.

— Eh bien ?

— Dame, je venais vous demander de la raccommoder...

C'était la cinquantième fois au moins depuis huit jours que Clara venait ainsi relancer, comme on dit, le jeune Français sous les plus absurdes prétextes. Cette fois, poussé à bout par cette persécution incompréhensible pour lui, il ne put contenir son impatience.

— En vérité, Clara, s'écria-t-il, vous avez donc juré de me tourmenter ?

— Mais, Charles, balbutia Clara toute confuse, je vous assure que cette poignée... Tenez, voyez plutôt.

— Au diable soient votre armoire et sa poignée ! s'écria le pauvre garçon exaspéré. Clara, si je n'étais soutenu par l'idée que mon engagement avec votre père finit dans trois mois et que je pourrai bientôt quitter votre infernal pays, je

crois que je me ferais sauter la cervelle, tant vous me rendez la vie dure par vos tracasseries.

Il tourna le dos à la jeune fille, et se prit le front entre les deux mains avec la pantomime habituelle aux gens exaspérés.

Déconcertée par ce rude accueil, frappée au cœur par les réponses de Charles, et plus encore peut-être par l'annonce de son départ, Clara resta abasourdie, sans trouver un mot à répondre. Lorsqu'elle ouvrit la bouche pour parler, elle sentit que les larmes allaient lui couper la parole, et elle s'éloigna précipitamment. A peine avait-elle fait cinquante pas, qu'elle éclata en sanglots d'autant plus violents, qu'elle les avait plus longtemps comprimés.

Cette petite scène avait eu pour témoin invisible Jacobus Oubana, un des serviteurs hottentots de Weizberg. Sans entendre les paroles de Baumier, il en avait aisément compris le sens à ses gestes, ainsi qu'à la violence avec laquelle Charles avait jeté à terre la malencontreuse poi-

gnée d'armoire. Jacobus suivit Clara de loin.

Au moment où la jeune fille, tout éplorée, traversait un sentier, elle se trouva nez à nez avec son père.

— Qu'as-tu donc, ma pauvre enfant? s'écria le boër, étonné de la profonde douleur de sa fille.

Au lieu de répondre, Clara se sauva à toutes jambes et s'enfonça dans le bois. Roschoff, étant à cheval, ne put la suivre. Comme il regardait autour de lui, il aperçut Jacobus qui débouchait dans le sentier.

— Oubana, sais-tu ce qui est arrivé à ma fille? demanda-t-il au domestique.

Bavard comme tous les Hottentots, et d'ailleurs fort jaloux du serviteur européen, Jacobus s'empressa de raconter, avec force exagérations, la scène dont il venait d'être témoin. Adam, furieux, jeta la bride de son cheval au Hottentot, et courut trouver Baumier. Peu s'en fallut que, dans le premier élan de sa colère, il ne frappât le jeune Français. Une sorte de respect que

Charles inspirait au grossier boër, à l'insu même de celui-ci, arrêta seul la main déjà levée du Hollandais. En revanche, il accabla Charles de reproches et d'injures.

Des larmes de colère et d'humiliation brûlaient les yeux de Baumier, mais il ne répondit pas un mot. Exaspéré de ce silence qui lui imposait malgré lui, Roschoff chercha une punition à infliger à son domestique.

— Charles, reprit-il enfin, avec force invectives et jurons qu'on nous permettra de ne pas reproduire, j'ai dit aux ouvriers qui travaillent au *kraal* (sorte de parc aux bestiaux) d'Om-Stény que je leur enverrais d'autres haches, et des pioches ; prenez au magasin le paquet d'outils placés sur l'établi. Portez-les tout de suite à Om-Stény. Vous ferez la route à pied. J'entends que vous soyez de retour à sept heures, pour le souper.

Une distance d'au moins quatorze milles (environ cinq lieues) séparait Weizberg de l'endroit

que Roschoff venait de désigner. Il était déjà près de midi. Baumier avait donc à faire dix lieues en moins de sept heures, par une chaleur affreuse et avec un énorme fardeau. Il y avait de quoi tuer un Européen. Baumier dédaigna, néanmoins, de se plaindre et de réclamer. Il s'achemina vers le magasin, y prit les objets qu'on lui avait désignés et se mit en route pour Om-Stény.

III

Un soleil ardent et pour ainsi dire corrosif, dont nous ne saurions nous faire une idée en Europe, dardait en plein sur la tête du jeune homme, et le faisait beaucoup souffrir. Au bout de deux lieues, le pauvre garçon, ruisselant de sueur et respirant à peine, fut obligé de s'arrêter un instant à l'ombre d'un bouquet d'arbres

Il s'étendit par terre, et, serrant entre ses deux mains son front brûlant, il pria Dieu de le faire mourir. Tout à coup, il entendit le galop de deux chevaux. Il se leva brusquement et se hâta d'essuyer les larmes qui couvraient sa figure. Clara Roschoff apparut presque aussitôt dans le sentier. Montée sur un des chevaux de l'habitation, elle en tenait un second par la bride.

— Enfin, je vous trouve, mon pauvre Charles ! s'écria-t-elle en sautant à terre. Mon Dieu, que vous avez chaud et que vous devez souffrir ! Je vous ai amené un cheval ; mon père n'en saura rien.

Elle prit son mouchoir et voulut essuyer le front ruisselant de Baumier. Dans la disposition d'esprit de ce dernier, il ne pouvait manquer de prendre pour une raillerie ou pour un piège cet intérêt si singulier de la personne même qui venait de le faire punir. Il écarta la main de Clara, reprit son lourd fardeau d'outils et se remit silencieusement en marche.

La jeune Hollandaise, confuse et douloureusement froissée, le suivit tristement. A la fin, la pauvre fille ne put résister à son chagrin : elle éclata en sanglots.

— Charles ! s'écria-t-elle, que vous ai-je donc fait pour que vous me traitiez ainsi ?

Il regarda d'un air stupéfait la jeune fille, qui joignait les mains et pleurait comme une Madeleine. En dépit de ses préventions et de sa colère, il se sentit ému.

— Mon Dieu ! Clara, dit-il enfin, je ne comprends rien à votre chagrin. Il me semble que ce serait plutôt à moi de vous demander pourquoi vous m'en voulez, et pourquoi vous cherchez toujours à rendre plus pénible encore ma triste position.

— Moi ! s'écria Clara stupéfaite, moi !... Oh ! Charles, comment avez-vous pu vous figurer cela ? moi qui donnerais tout au monde pour vous éviter un chagrin !

— En vérité, je ne m'en serais guère douté,

reprit-il avec un peu d'amertume. N'est-ce pas vous qui tout à l'heure encore avez excité contre moi la colère de votre père, en lui racontant ce qui venait de se passer entre nous ?

— Mon Dieu ! mon Dieu ! répéta la pauvre fille en joignant les mains, vous me croyez donc bien méchante ? Je vous jure devant Dieu que je n'ai pas dit un mot de cela à mon père. C'est ce maudit Jacobus Oubana, qui nous avait sans doute entendus. Au nom du ciel, Charles, croyez-moi... ! bien vrai, ce n'est pas moi qui...

Les larmes l'interrompirent. Elle se laissa tomber sur le gazon et se mit à sangloter. Cette fois, et en dépit des apparences, Baumier sentit qu'elle disait la vérité. Il regretta ses injustes reproches. Il jeta ses outils à terre, s'agenouilla près de Clara, qui pleurait toujours, et fit de son mieux pour la consoler. Quelques paroles échappées au trouble et à la profonde émotion de la pauvre enfant firent enfin deviner la vérité au jeune Français.

— Voyons, Clara, lui dit-il calmez-vous; je vois bien que j'avais tort de vous regarder comme mon ennemie.

— Moi, votre ennemie! s'écria-t-elle; moi, qui ne pense qu'à vous... Et pourtant, Dieu sait comment vous me traitez! Chaque fois que je m'approche de vous et que je vous adresse la parole, vous me recevez si durement!... Je sais bien que je ne suis pas belle comme les femmes de votre pays, et que je n'ai ni leur esprit ni leur éducation, mais enfin ce n'est pas ma faute, et jamais vous n'en trouverez qui vous aime plus que moi...

Toute honteuse de l'aveu qui venait de lui échapper, la pauvre Clara se cacha la tête dans les deux mains et se remit à pleurer.

Charles s'assit à côté d'elle, écarta doucement les mains de la jeune fille et les porta toutes deux à ses lèvres par un mouvement rempli de reconnaissance et de tendresse. Clara rougit d'abord et devint ensuite toute pâle. Elle re-

garda timidement le jeune homme, et laissa retomber sa tête sur l'épaule de Baumier.

— Bonne Clara, combien j'étais injuste envers vous! lui dit affectueusement le jeune Français.

— Ainsi, vous ne me haïssez pas, comme je le croyais? murmura-t-elle.

— Non certes! Maintenant, au contraire, je vous aime de tout mon cœur.

— Autant que Suzannah? reprit-elle avec une anxiété qu'elle s'efforça vainement de dissimuler sous un sourire.

— Bien plus que Suzannah!

— Vrai?

— Je vous le jure, ma bonne Clara!

— Oh! que je suis heureuse! s'écria-t-elle.

Quelque chose, cependant, manquait au bonheur de Clara. Quoique fort inhabile à pénétrer les secrets du cœur humain, elle sentait confusément, et par une sorte d'instinct, la différence qui existait entre l'affection que Charles lui té-

moignait et l'amour qu'elle-même éprouvait pour lui.

En ce moment, en effet, le cœur du jeune Français, si longtemps isolé et froissé, débordait de reconnaissance et d'affection ; mais là se bornaient les sentiments que lui inspirait Clara. Si des idées d'amour et de mariage se présentaient à son esprit, ce n'était que comme un rêve dont il ne savait même pas s'il devait demander la réalisation. On ne pouvait attribuer son hésitation à un sentiment d'intérêt ni d'ambition. La fortune du père de Clara était, en effet, considérable relativement à celle de Charles, qui ne possédait rien au monde. Seulement, le malheur ayant habitué Baumier à réfléchir, il envisageait sérieusement la situation. En ce moment, il se demandait si lui-même se sentait capable de renoncer pour jamais à la France, et d'aimer assez Clara pour que, dans la suite, ni elle ni lui n'eussent à se repentir de leur mariage.

Clara se figura que le silence du jeune homme

provenait d'indifférence ou d'ennui. Elle se reprit bientôt à pleurer. Voyant qu'elle se méprenait sur les sentiments qu'il éprouvait maintenant pour elle, Charles prit le parti de lui ouvrir sincèrement son cœur. La pauvre fille le remercia de sa franchise avec tant d'effusion et de naïve tristesse, qu'à son tour Charles sentit ses yeux se remplir de larmes. Au moment où il allait répondre à la jeune Hollandaise, les pas de trois chevaux lancés au galop retentirent dans le lointain. Clara se jeta dans le bois et se cacha derrière un buisson ; mais elle n'eut pas le temps d'emmener les deux chevaux. Bientôt trois Hottentots à cheval arrivèrent à côté de Baumier. L'un d'eux était Jacobus Oubana ; il s'approcha du jeune Français.

— Que me veux-tu ? lui demanda ce dernier.

— Le *bads* (maitre) s'est aperçu qu'il manquait deux chevaux, dit le Hottentot d'un air insolent. Il a pensé que vous les aviez emmenés, malgré sa défense. Il m'a envoyé avec mes ca-

marades pour les reprendre et les ramener à Weizberg.

— Les voilà, répondit Charles en montrant les deux étalons ; je n'en ai monté aucun.

— Pourquoi les avez-vous emmenés, alors ? fit Jacobus, tout orgueilleux de la mission dont on l'avait chargé.

Baumier se retourna si brusquement, que le Hottentot fit un bond en arrière.

— Drôle ! s'écria le jeune Français, dont les yeux étincelaient, qui t'a donné le droit de me questionner ? Tais-toi et va-t'en.

Les Hottentots prirent les deux chevaux et repartirent à fond de train. Dès qu'ils eurent disparu, Clara sortit du bois.

— Comment allons-nous faire, maintenant ? dit-elle d'un ton désolé.

— Mon Dieu, ma bonne Clara, répondit Charles, il n'y a qu'un parti à prendre : vous allez retourner tout doucement à Weizberg, et

moi, je vais continuer ma route pour Om-Stény.

— Sous ce soleil, et chargé comme vous l'êtes, il y a de quoi vous tuer ! répondit-elle.

— Bah ! dit-il en affectant une gaieté qu'il était loin d'éprouver, je suis plus robuste que vous ne le croyez. Adieu, ma bonne Clara ; je suis bien heureux de l'explication que nous venons d'avoir ensemble, et je vous aime de tout mon cœur.

— Je vous accompagnerai jusqu'à Om-Stény, dit Clara en se levant. C'est moi qui suis cause de cette cruelle corvée, et je veux la partager.

Charles eut beau gronder et supplier, la jeune Hollandaise persista dans sa résolution. Force fut à Baumier de la laisser marcher à côté de lui. Bientôt même, elle voulut prendre une partie des outils dont le poids écrasait son compagnon de route. Cette fois, ce fut au tour de celui-ci de résister.

Bien que l'habitation de Roschoff fût située

presque au milieu des bois, il n'y avait que fort peu d'ombre sur le chemin de Weizberg à Om-Stény. C'est pour cela que le boër l'avait donné à parcourir à son domestique. Malgré les souffrances que causait aux deux jeunes gens leur marche rapide à l'ardeur d'un soleil dévorant, ils arpentaient la route avec une sorte de gaieté. Charles faisait de son mieux pour distraire la pauvre Clara, dont le dévouement le touchait profondément. Quant à Clara, elle riait et pleurait tour à tour. L'amour et peut-être aussi la souffrance transformaient complètement cette nature, en apparence lourde et lymphatique. S'il n'y avait eu qu'elle à souffrir, elle se fût trouvée tout heureuse. La pauvre fille trahissait quelquefois les secrètes pensées de son cœur par des paroles et des attentions si touchantes, que Baumier en était ému jusqu'au fond de l'âme. Il saisissait alors la main de la Hollandaise et la serrait dans les siennes, ou la portait à ses lèvres. Ce muet témoignage d'affection et de re-

connaissance gonflait de bonheur le cœur de la jeune fille.

Quelque diligence qu'eussent faite les deux jeunes gens, ils ne purent regagner Weizberg qu'à sept heures et demie. Roschoff, dont la colère avait eu le temps de s'apaiser, regrettait déjà l'épreuve, trop pénible pour un Européen, à laquelle il avait condamné le jeune Français. L'orgueil l'empêchant de s'avouer ses remords, il épancha sa mauvaise humeur sur Jacobus, qui vint maladroitement lui raconter son expédition... Au lieu d'éloges, le Hottentot ne reçut que des coups de *jambok* (sorte de cravache). L'absence de sa fille, au moment du souper, inquiéta vivement le boër.

Un serviteur mozambique vint enfin annoncer qu'il apercevait Baumier dans le chemin. Roschoff resta tout surpris en voyant arriver, avec le jeune Français, sa fille Clara, dont la démarche chancelante et la figure décomposée révélaient la fatigue.

— Ne gronde pas Charles, dit-elle à son père, qui accourait au-devant d'elle. C'est moi qui l'ai retardé. Je te dirai tout.

Elle se laissa tomber sur un banc et s'endormit tout à coup.

Malgré son caractère à la fois apathique et violent, Roschoff aimait sa fille. L'inquiétude le prit. Il oublia Baumier pour ne s'occuper que de Clara. Peut-être même n'était-il pas fâché de trouver un prétexte pour fermer les yeux sur le retard du jeune Français. Quand on chercha ce dernier pour le souper, on ne put le trouver. Brisé de fatigue et la tête en feu, il s'était réfugié dans une grange et dormait au milieu des bottes de paille. Quant à Clara, les servantes hottentotes la portèrent dans sa chambre, la déshabillèrent et la mirent au lit. Elle s'éveilla le lendemain matin avec une fièvre violente. Les émotions qu'elle avait éprouvées, plus encore peut-être que le soleil et la fatigue, en étaient cause. Malgré le délire qui commençait à s'emparer d'elle,

la pauvre fille trouva la force de tout raconter à son père. Mais, auparavant, elle lui fit jurer sur la Bible de ne pas gronder Baumier. Dans son délire, qui ne dura heureusement que deux nuits, elle répétait à chaque instant : — Mon père, ne gronde pas Charles ; c'est moi qui suis cause de tout.

Grâce à la robuste constitution de la jeune fille, son indisposition n'eut pas de suite. La maladie n'a guère de prise chez ces natures que purifient et fortifient la vie et le travail en plein air. Baumier fut moins heureux que sa compagne de route. Il avait d'ailleurs commis l'imprudence de boire, coup sur coup, plusieurs verres d'eau froide en rentrant à Weizberg. Il tomba sérieusement malade.

Tourmenté par sa fille, et cédant peut-être aussi à un remords secret, Roschoff fit demander le médecin le plus rapproché de l'habitation. Il fallut l'envoyer chercher à plus de trente lieues de Weizberg. Après avoir solidement diné et cons-

•

ciencieusement examiné le malade, l'Esculape remonta à cheval en hochant la tête d'un air tristement significatif. Cette fois, pourtant, l'événement donna un démenti aux sinistres prévisions du docteur. Baumier se rétablit tout à coup, au moment où tout le monde le croyait perdu. La première personne qu'il aperçut en recouvrant sa connaissance fut Clara, assise à son chevet. La pauvre fille ne l'avait pas quitté. Lorsque son père se mettait en colère et la forçait de se coucher, elle se relevait furtivement dans la nuit et venait s'installer près de son malade. Dans son délire, ce dernier parlait toujours de la France. Entraîné sans doute par le souvenir des plaisirs de sa folle jeunesse, il répétait continuellement le nom d'une actrice d'un petit théâtre qu'il avait eue jadis pour maîtresse.

Peu au fait des mœurs parisiennes, Clara se figura que cette Olympe, dont Charles parlait si souvent, était une jeune fille qu'il aimait. Cette pensée désolait la pauvre fille. Lorsque

Baumier, touché du dévouement de cette bonne créature, la remerciait avec effusion, elle souriait tristement et détournait la tête pour lui cacher ses larmes.

Bientôt Charles put sortir et se promener dans les environs. Un jour qu'il était assis à l'ombre d'une sorte de tonnelle élevée dans le jardin, Roschoff vint s'asseoir à côté de lui. Le digne boër semblait fort embarrassé. On devinait sa perplexité, rien qu'à voir l'irrégularité des bouffées de fumée qu'il tirait de sa pipe avec plus de précipitation que d'habitude. Dix fois il ouvrit la bouche pour commencer la conversation, et dix fois il la referma sans avoir parlé.

— Charles, dit-il enfin, je crois que le climat de notre colonie n'est pas bon pour vous. Puis, vous n'êtes pas fait pour rester domestique. Cette vie-là vous tuerait tôt ou tard. Il vous faut retourner dans votre pays.

— La France est bien loin ! répondit Charles, et les voyages coûtent cher.

— Hélas ! oui, reprit Roschoff en poussant un gros soupir ; mais je vous fournirai les moyens de regagner votre patrie. Quand vous partirez de Weizberg, je vous donnerai une centaine de bœufs. Soit à Grahamstown, soit à Beaufort, vous en tirerez toujours bien trois mille rixdales (environ 5,500 francs) ; avec cela, vous pourrez payer votre passage et vivre en France jusqu'à ce que vous ayez trouvé une occupation.

Charles baissa tristement la tête. Il devinait le véritable motif qui poussait Roschoff à désirer son départ ; il lui en coûtait d'autant plus d'accepter l'argent que lui offrait le boër.

— Je vous remercie de votre généreuse proposition, dit-il enfin. Je n'ai aucune ressource : il me sera probablement impossible de jamais vous rembourser l'argent que vous m'offrez...

— Que diable voulez-vous ! fit le boër. Prenez tout le temps qu'il vous faudra. Après tout, si je perds ces trois mille rixdales, tant pis ! Ainsi, e'est convenu ?

— Quand faudra-t-il partir? demanda Baumier, dont le cœur était bouleversé par des sentiments tellement contradictoires, qu'il ne savait lui-même s'il devait se réjouir ou se plaindre des dispositions du boër.

— Ces jours-ci, répondit Roschoff. Dès que vous serez rétabli..., la semaine prochaine, par exemple.

— Le plus tôt possible enfin, pensa Baumier. Je comprends.

Encore un peu faible des suites de sa maladie, il avait, comme beaucoup de convalescents, une certaine peine à fixer ses idées. Tandis qu'il réfléchissait silencieusement à côté de Roschoff, qui continuait à fumer avec une précipitation insolite, un Hottentot s'approcha du boër.

— Mynheer Burgieter vient d'arriver, dit le Hottentot. Il demande le baàs.

Heureux de s'être débarrassé de la proposition qui lui coûtait tant à faire, Roschoff se hâta de suivre son domestique.

Baumier resta seul.

Jusqu'alors, il avait appelé de tout son cœur le moment de retourner en France. Maintenant, qu'on mettait à sa disposition le moyen de réaliser son désir, il se sentait oppressé par une vague tristesse et par un profond découragement.

Tandis que, le front appuyé contre un tronc de *yezer-hout*, il se perdait dans de tristes rêveries, la voix de Clara le fit tressaillir. La jeune fille s'approcha lentement et vint s'asseoir à côté de Charles.

IV

En rencontrant le regard si doux, si affectueux de cette bonne et naïve créature, Charles éprouva une indicible sensation de calme et de soulagement. Il prit la main de la jeune fille et la pressa sur ses lèvres par un mouvement plein

de reconnaissance et de tendresse. Elle rougit et soupira.

— Savez-vous ce que votre père vient de me proposer, Clara ? dit-il à la jeune Hollandaise.

— Oui, répondit-elle ; il m'en a parlé hier au soir. Ainsi vous allez retourner en France ?

— Mon Dieu, oui..., probablement..., murmura-t-il en étouffant un soupir.

— Vous voilà bien content !

Il ne répondit pas.

— Vous allez revoir vos parents.

— Je n'en ai plus.

— Vos amis...

— Un homme ruiné en a-t-il ?

— Vous referez votre fortune. Mon père vous a dit qu'il vous donnerait deux cents bœufs, n'est-ce pas ?

— Oui..., c'est-à-dire cent... ; oui, répondit machinalement Charles, qui regardait Clara et pensait à autre chose qu'aux bœufs du père Roschoff.

— Il m'avait promis que ce serait deux cents, murmura la jeune fille... D'ailleurs, moi aussi, Charles, je puis vous prêter de l'argent. J'ai à moi huit mille rixdales qui me viennent de ma mère. Je vous les donnerai.

Il fit un geste de refus.

— A quoi voulez-vous que cela me serve ici ? reprit-elle avec vivacité. Vous me les rendrez plus tard, après avoir fait fortune. Cela vous forcera de penser quelquefois à nous..., même lorsque vous aurez épousé celle que vous aimez.

— Qui donc ? fit le jeune homme tout surpris.

— Mademoiselle Olympe.

— Olympe ?

— Celle dont vous parliez toujours dans votre délire.

Il se sentit rougir. En regardant Clara avec une sorte de confusion, il s'aperçut que la jeune fille avait les yeux remplis de larmes.

Il lui saisit la main.

— Pourquoi pleurez-vous? lui demanda-t-il brusquement.

— Je ne pleure pas, répondit-elle en détournant la tête.

De grosses larmes coulaient sur les joues de la pauvre fille, qui les essuyait furtivement.

— Ainsi, reprit Charles, vous consentez à me donner votre fortune pour que je puisse retourner en France y épouser celle que j'aime?

— Oui, Charles, et de grand cœur!

— Mais votre père n'y consentira pas?

— Quand il le saura, vous serez loin.

— Alors, il vous battra...

Elle haussa doucement les épaules.

— Je le sais bien, semblait-elle dire, mais que m'importe!

— Et vous?

— Oh! moi, je n'ai besoin de rien.

— Si vous vous mariez...

— Je ne me marierai pas.

— Jamais?

— Jamais ! fit-elle avec conviction.

La pauvre enfant était à bout de forces. Elle se mordait les lèvres pour ne pas crier. Les larmes débordaient de ses paupières gonflées. Charles se laissa tomber à genoux devant elle.

— Clara, lui dit-il de sa voix la plus douce, je n'aime personne en France, et personne n'y attend mon retour. C'est ici que je voudrais rester. C'est une jeune fille de ce pays que j'aime et que je veux épouser.

— Suzannah ? demanda Clara, dont le corsage s'agitait avec précipitation, car son cœur avait senti toute la tendresse qui vibrait dans la voix de Baumier.

— Non, Clara, je n'ai jamais été amoureux de Suzannah. Celle que j'aime, et que j'aimerai toujours, car c'est pour son cœur et pour sa bonté que je l'aime, c'est vous, Clara. Vous paraissiez tout à l'heure désirer que je fusse

heureux. Eh bien, cela dépend de vous seule. Voulez-vous être ma femme bien-aimée?

La pauvre fille jeta ses deux bras autour du cou du jeune Français. Elle doutait encore. Elle éloigna la tête de Charles de la sienne pour le regarder dans les yeux. Il paraît que les regards de Baumier rassurèrent complètement la jeune fille, car l'expression d'anxiété que sa physionomie conservait encore disparut tout à fait.

Mon Dieu, que je suis heureuse ! murmura-t-elle. Oh ! si ma pauvre mère était là !... Ainsi, vous m'aimez aussi, Charles ?

— Oui, ma bonne Clara, je vous aime, et de toute mon âme, je vous jure... Et vous ?

— Si je vous aime, moi ? Ah ! vous le savez bien ! Tenez, Charles, si vous étiez parti, je crois que je serais morte de chagrin. Mon Dieu, que je suis heureuse et que vous êtes bon de m'aimer ! Mon bon Charles, je vous aimerai tant et je m'occuperai tellement de vous rendre heureux,

que vous ne regretterez pas votre pays. Mais est-ce bien vrai que vous m'aimez?...

Charles prit les deux mains de la jeune fille dans les siennes :

— Je t'aime, Clara ! dit-il tout bas d'une voix tendre et émue. Me crois-tu, maintenant ?

— Oh oui ! murmura-t-elle.

Un grossier ricanement résonna tout à coup auprès des deux jeunes gens. Ils aperçurent Servâas Burgieter. Le jeune boër riait encore, mais de mauvaise grâce. On voyait qu'il était furieux.

— Eh bien, maître de danse, dit-il d'une voix insolente, est-ce que c'est la mode, dans votre pays, que les hommes se mettent à genoux devant les femmes ? Vous avez l'air joliment bête comme cela, savez-vous ?

Il se mit à ricaner.

Il est bon de savoir que cette épithète de « maître de danse » est une injure qu'à l'étranger on applique de droit à tous les Français.

— Servâas, dit Charles, dont les yeux étincelaient, il est de mode, dans mon pays, de faire sa volonté et d'envoyer promener les insolents, savez-vous ?

— Est-ce pour moi que vous dites cela ?

— Parbleu !

Clara avait disparu. Servâas, étouffant de colère et de jalousie, ne cherchait qu'un prétexte pour éclater, comme les héros d'Homère. Il débuta par un torrent d'injures trop grossières pour que nous puissions les répéter. Des injures, il passa aux menaces ; des menaces, il allait arriver aux coups, lorsqu'il fut retenu par Roschoff, qui accourait, avec sa fille et cinq ou six domestiques. Tandis que Clara parlait à Baumier, Roschoff cherchait à calmer le jeune boër et lui reprochait sa violence contre un malade. Emporté par la colère et la jalousie, Servâas accueillit fort mal les observations du bâas de Weizberg.

— Tout cela est de votre faute, dit-il enfin au boër. Pourquoi accueillez-vous de pareils vaga-

bonds ? Avec vos cheveux blancs, vous n'êtes qu'un vieux fou !

Burgieter était comme les moulins qu'on monte pour un certain nombre de tours. Une fois qu'il avait commencé un chapelet d'injures, il fallait qu'il l'égrenât jusqu'au bout. La patience de Roschoff n'y résista pas longtemps.

— Ah ! c'est comme cela, s'écria-t-il, tu veux déjà faire le maître ici ! Eh bien, je commence par te dire que je consens au mariage de ma fille et de Charles. Maintenant, si tu n'es pas content, rappelle-toi que le vieux Roschoff a encore bon bras et bon œil, et que son roër porte mieux que le tien.

Clara se jeta au cou de son père, et Charles saisit la main du vieillard, qu'il serra affectueusement. Mais Adam, tout entier à sa colère, repoussa brusquement les deux jeunes gens pour continuer à se quereller avec Burgieter. Tous deux armaient déjà leurs roërs, lorsque Baumier s'interposa à son tour.

— Du moment qu'il s'agit d'une balle à échanger, c'est moi que cela regarde, dit-il. Comme je suis l'insulté, j'ai le choix des armes.

— Ta, ta, ta ! interrompit Burgieter , je me moque de tous vos usages de France, moi. Nous sommes au Cap, et vous vous battez au roër, comme nous.

— Soit, fit Baumier. Prêtez-moi votre fusil, mynheer Roschoff.

Après un assez long débat entre le jeune Français et le vieux boër, ce dernier fut obligé de céder.

— Tue-moi ce coquin-là, dit-il à Baumier, et Clara est à toi, aussi vrai que je m'appelle Adam Roschoff.

— Nous allons nous placer dans le chemin à deux cents yards de distance, dit Burgieter. Nous marcherons l'un sur l'autre, et chacun tirera quand il voudra.

— Non pas ! s'écria Roschoff. Je connais Ser-vâas. Pourvu qu'on lui laisse le temps de viser,

c'est le meilleur tireur du pays. Il faut égaliser les chances.

— Eh bien, dit Baumier, qu'on nous place à cinquante yards seulement et le fusil au pied. Nous ferons feu à un signal. Tant mieux pour celui qui tirera le plus vite et qui visera le plus juste.

Ce fut au tour de Burgieter de se récrier.

— Et si nous nous tuons tous les deux ? fit-il avec humeur.

— Tant pis.

— Tant pis ! tant pis ! répéta le boër ; je ne veux pas de ces conditions-là, moi !

— Alors, mettons-nous à cent yards.

Après un nouveau débat, Burgieter finit par consentir à ce dernier arrangement.

Tandis qu'il chargeait soigneusement son fusil, et que Roschoff en faisait autant pour celui de Baumier, le jeune Français s'approchait de Clara.

— Ma Clara bien-aimée, lui dit-il, je ne sais

quel est le sort que la Providence me réserve. Si je meurs, tu auras ma dernière pensée. Prie Dieu pour moi, car je n'ai jamais eu autant d'envie de vivre qu'en ce moment. Je t'aime, Clara...

Elle se jeta en pleurant dans ses bras ; les larmes ruisselaient sur ses joues. Elle était comme folle. Il fallut que son père l'arrachât des bras de Baumier.

— Tu vas lui troubler la vue et faire trembler son bras ! s'écria le vieillard en écartant la jeune fille. Si tu l'aimes, reste là et ne lui donne pas de distractions. Il a besoin de tout son sang-froid.

Tout en conduisant Charles à son poste, le vieillard lui donna quelques conseils. On compta les cent yards. Burgieter sifflait d'un air nonchalant. Charles semblait avoir oublié sa maladie et marchait d'un pas ferme. Quant à Clara, elle s'était emparée d'un fusil et avait disparu dans le bois.

Enfin, le vieux Roschoff donna le signal en élevant son large chapeau, Baumier tira le premier et toucha le jeune boër à l'épaule. Le mouvement involontaire que fit ce dernier en recevant la balle déranger son coup. Au lieu d'atteindre Charles en pleine poitrine, comme elle l'eût fait infailliblement sans cet incident, la balle de Servâas effleura seulement le front de Baumier.

— Puisqu'il n'y a rien de fait, recommençons, dit Baumier.

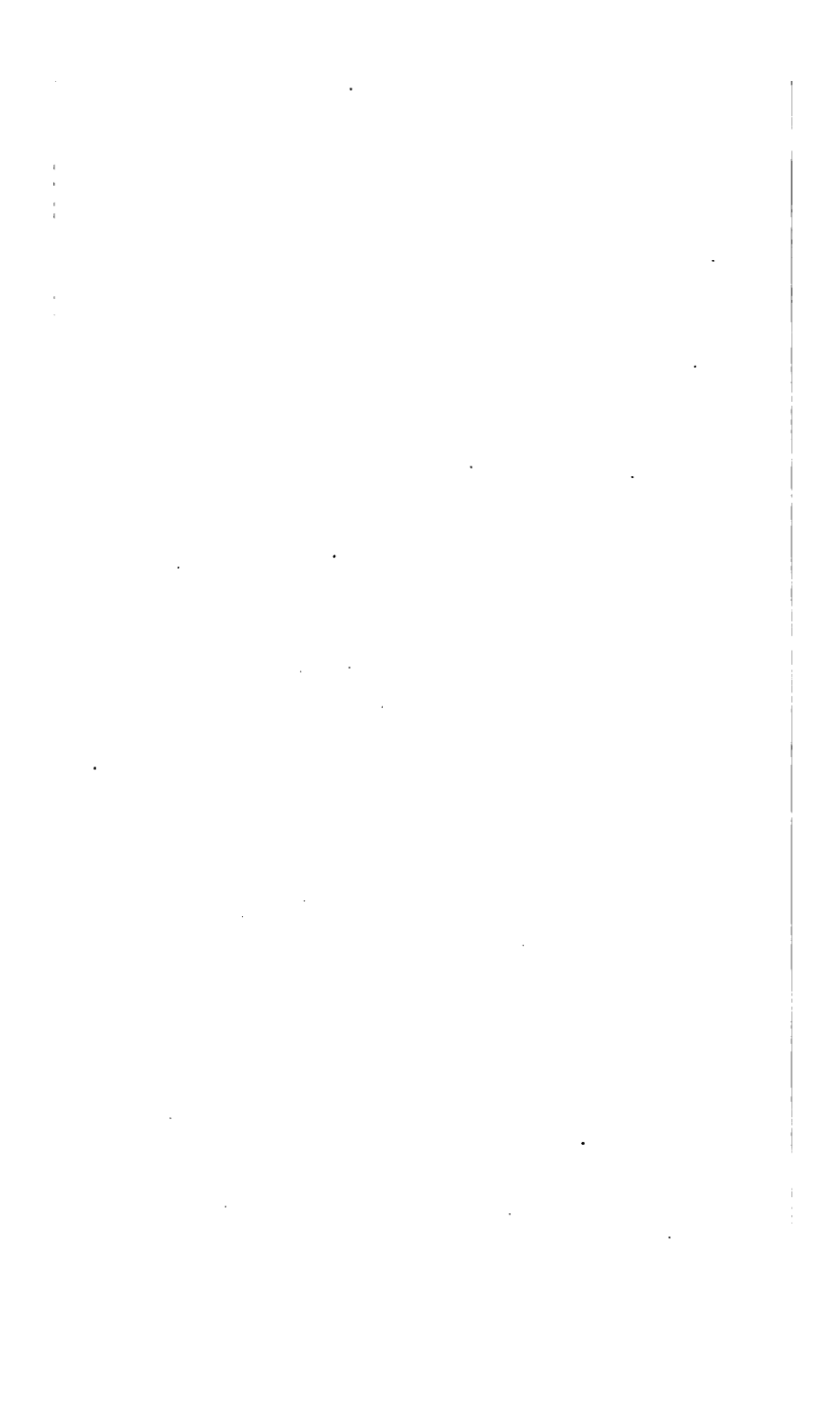
— Au diable ! fit le Hollandais ; je ne suis pas si bête que de risquer une seconde fois ma vie pour une fille qui ne veut pas de moi. Épousez-la, et que l'enfer vous étrangle tous les deux !

Tout en parlant, il ôtait son habit. On s'aperçut alors qu'il était blessé. Clara courut à lui. Il la repoussa d'abord assez brutalement, mais elle revint à la charge. Il finit par la laisser panser sa blessure, qui n'avait du reste rien de dangereux.

Mécontent et humilié, le jeune boër voulait s'en retourner immédiatement à son habitation. Dur au mal, ainsi que le sont presque tous les boërs, il semblait ne pas s'apercevoir de sa blessure. On eut mille peines à le retenir à Weizberg.

Bien que violent et brutal, comme la plupart des gens qui vivent au milieu des bois et ne connaissent d'autres lois que leurs volontés, d'autre puissance que la force physique, Servâas n'était pourtant pas, au fond, un méchant homme. Lorsqu'il partit de l'habitation, au bout de deux jours, il prit congé de Roschoff et de sa fille sans trop de ressentiment. L'amour-propre froissé l'empêchait seul de se réconcilier complètement. Par la suite, Baumier et lui vécutent en assez bonne intelligence. Il assista même au mariage de Charles et de Clara, qui eut lieu quelques mois plus tard. Il vient de temps en temps les voir à Weizberg. Seulement, il n'aime pas que le père Roschoff le plaisante

sur son échec matrimonial, et il lui a déjà cassé deux pots de bière sur la tête pour le faire taire. Cela ne les empêche pas d'être les meilleurs amis du monde, et de chasser souvent ensemble. Adam Roschoff, toujours vert et robuste, a maintenant quatre petits-enfants. Il répète à qui veut l'entendre que son gendre Baumier est l'homme le plus capable de la colonie, et que, si le gouvernement anglais avait pour un penny de bon sens, Charles serait immédiatement nommé gouverneur du cap de Bonne-Espérance. Clara est du même avis. Ils finiront certainement par le persuader à Baumier. En attendant, celui-ci se contente de vivre heureux et tranquille auprès de sa femme et de ses enfants.



SUZANNE DAUNON

I

Suzanne Daunon avait vingt-deux ans, les plus beaux yeux du monde et un mari très-jaloux. Depuis deux mois elle habitait Rueil, où M. Daunon lui avait loué une petite maison pour l'été.

Comme beaucoup de Parisiens, M. Daunon tenait à se persuader qu'il passait la belle saison à la campagne. En réalité, tout au plus aurait-il pu dire qu'il y couchait. Jugez-en. Il partait de Rueil tous les matins à huit heures, afin d'arriver à Paris pour son bureau, car il était

architecte, et des plus employés. La plupart du temps, entraîné par quelque client ou quelque ami, il restait à dîner à Paris et passait la soirée à son cercle. Il arrivait alors à Rueil par le dernier convoi, juste à temps pour se mettre au lit. Souvent même, retenu par les charmes d'une partie de whist, il était obligé de prendre une voiture et ne rentrait qu'à une heure du matin.

Avec tout cela, il trouvait moyen de tourmenter sa femme pendant le peu d'instant qu'il restait avec elle. Il y a des gens qui ont tant de ressources, lorsqu'il s'agit de se rendre désagréables ! A quarante-cinq ans, il avait la violence d'un jeune homme et l'humeur taquine et bourrue d'un vieux garçon.

Un soir, madame Daunon était seule, comme d'habitude. Elle n'avait pas d'enfants ; c'était là son plus grand chagrin. Dix heures venaient de sonner. Elle avait lu à sa fenêtre, jusqu'au moment où l'obscurité l'avait empêchée de conti-

nuer. Le livre était tombé sur ses genoux, sans qu'elle songeât à demander de la lumière.

— Elle rêvait... à quoi?... Dieu le sait!... et le diable aussi.

Il y avait, vis-à-vis de sa croisée, une petite maison séparée de la sienne par cinq ou six de ces jardins en miniature comme on en rencontre aux environs de Paris. Les habitants de cette maison préoccupaient un peu madame Daunon.

A diverses reprises, elle avait aperçu une jeune femme... assez jolie, autant que la distance lui avait permis d'en juger... qui se livrait à une manœuvre singulière. A certains moments de la journée, le soir surtout, vers sept ou huit heures, cette dame fermait un des côtés de ses persiennes, un seul et toujours le même; puis, se blottissant derrière ce rempart, elle glissait un mouchoir blanc entre les barreaux de manière qu'il pût être facilement aperçu du dehors. Quelque temps après, Suzanne la

voyait quitter son poste d'observation et s'élan-
cer vers le fond de la chambre. Dans son em-
pressement, elle oubliait quelquefois de laisser
retomber les grands rideaux d'étoffe de la croi-
sée. Alors, sur le perfide et transparent tissu des
petits rideaux, se dessinaient tout à coup deux
ombres qui se précipitaient l'une vers l'autre et
restaient quelque temps embrassées. Puis, sans
même se séparer la plupart du temps, les deux
ombres s'avançaient lentement vers la croisée
et faisaient retomber les grands rideaux en
épaisse étoffe de soie. Tout rentrait alors dans
l'obscurité.

Cela n'avait pas lieu tous les soirs ; trois ou
quatre fois par semaine, tout au plus. Madame
Daunon avait observé que c'était surtout les
mardis, les jeudis et les samedis. Ce qui aidait
sa mémoire, sous ce rapport, c'est qu'elle avait
remarqué que ces jours-là coïncidaient avec les
représentations du Théâtre-Italien.

Ce manège durait depuis un mois. Le plus

souvent, madame Daunon n'y faisait pas attention. Elle y était habituée; puis, au fond, elle n'était pas curieuse : si peu curieuse même, qu'elle n'avait pas cherché à savoir qui habitait cette maison.

Mes lectrices trouveront cela invraisemblable; mais je dois ajouter, pour tout expliquer, que madame Daunon était un peu nonchalante et qu'il était assez difficile de l'arracher à l'indifférence qui semblait former le fond de son caractère. Je dis « qui semblait », car un observateur, détaillant sa physionomie, se fût étonné, à bon droit, du contraste qui existait entre sa froideur apparente et le feu qui couvait sous le velours de ses grands yeux bruns.

Quelquefois, pourtant, madame Daunon restait des heures entières les yeux fixés sur les grands rideaux de la maison mystérieuse. Souvent alors, sans qu'elle s'en aperçût, des larmes glissaient entre les franges soyeuses de ses longs cils. Peut-être pensait-elle qu'il était doux

d'aimer et de se sentir aimée, de parler tout bas de son amour et d'entendre à son oreille une voix passionnée murmurer de tendres paroles. Peut-être demandait-elle à Dieu pourquoi il lui avait refusé ce bonheur, à elle qui se sentait un cœur si aimant et si dévoué.

— A quoi me sert d'être jeune et belle? se disait peut-être madame Daunon. Pourquoi m'avoir mis dans le cœur une flamme qu'il est de mon devoir d'éteindre? Suis-je donc destinée à mourir sans avoir connu les deux grands bonheurs de la femme : l'amour et la maternité?

Ce soir-là, il y avait de l'orage dans l'atmosphère. Madame Daunon était plus triste encore que d'habitude. La vieille servante qui demeurait avec elle lui avait demandé la permission d'aller veiller une parente fort malade, dans le voisinage. Suzanne lui avait permis de s'absenter pour toute la nuit. Quoique cette femme se tint toujours à la cuisine et que madame Daunon ne s'aperçût guère de sa présence en

dehors du service, l'idée de se savoir entièrement seule dans la maison augmentait encore le sentiment d'isolement qui gonflait le cœur de Suzanne.

Écrasée par une sorte d'anéantissement moral et physique, madame Daunon laissa retomber son beau front sur ses deux bras croisés sur l'appui de la fenêtre. La détonation d'un coup de feu, tiré non loin de la maison, parvint à son oreille, mais il ne put l'arracher à sa préoccupation.

Au bout de quelques minutes, un bruit soudain la fit tressaillir. Elle se passa la main sur les yeux, comme une personne qui se réveille en sursaut. Au moment où elle relevait la tête, un jeune homme achevait d'escalader le treillage placé sous la croisée et s'élançait dans la chambre par la fenêtre ouverte. Suzanne était tellement plongée dans ses rêveries, ou plutôt dans son anéantissement, qu'au premier instant elle resta immobile, regardant machinalement le

jeune homme et cherchant à se rendre compte de ce qui se passait.

— Madame..., commença l'inconnu.

Le son de sa voix arracha madame Daunon à l'espèce de somnambulisme dans lequel son esprit était resté plongé jusque-là. Elle poussa un cri et s'élança sur le cordon de la sonnette, sans réfléchir que personne ne pouvait venir à son appel. Le jeune homme se précipita au-devant d'elle et lui retint la main, avec un air de respect et de prière.

— Au nom du ciel, madame, ne sonnez pas ! lui dit-il à demi-voix d'un ton suppliant ; ce serait me perdre. Je ne suis pas un malfaiteur. De grâce, écoutez-moi. Il s'agit de la vie et de l'honneur d'une femme. Ayez pitié d'elle. Vous êtes si belle, que vous devez être bonne. Laissez-moi vous expliquer comment je me trouve ici... Vous me chasserez ensuite, si vous le voulez...

— Je n'ai rien à entendre, répondit Suzanne,

un peu rassurée cependant par le langage et le ton respectueux de l'inconnu. Je suis chez moi, et je ne connais aucun motif qui permette à un étranger de s'introduire ainsi dans une maison inconnue..., à cette heure avancée de la nuit surtout... Sortez, ou j'appelle !

Il fit un mouvement pour obéir; mais, au même instant, on entendit un bruit de pas précipités et d'armes heurtées, qui partait d'une petite ruelle contiguë au jardin. Par un mouvement instinctif, l'inconnu se rejeta au fond de la chambre.

— Voilà ceux qui me poursuivent, dit-il à madame Daunon. Votre maison est cernée maintenant : impossible de leur échapper... Je sortirai, si vous l'ordonnez, madame; mais vous aurez à répondre devant Dieu de la vie de deux personnes !

— Pourquoi vous poursuit-on ? demanda Suzanne, touchée malgré elle du ton solennel de cette prière.

Il hésita.

—Je viens quelquefois voir une amie qui demeure non loin de votre maison, dit-il enfin. On a inspiré, sur mon compte, à son mari, des soupçons fort injustes, de sorte que je ne puis lui faire visite que secrètement. Ce soir, il est arrivé à l'improviste, pendant que nous causions ensemble. J'ai dû fuir. Au moment où je franchissais le mur, il a fait feu sur moi. Je suis tombé, mais, par bonheur, c'était une terre labourée. Je suis resté quelques minutes sans connaissance, je ne sais combien. Pendant ce temps, il a sans doute couru au poste de la troupe, car, au moment où je commençais à revenir à moi, j'ai entendu résonner des fusils. Voyant qu'on allait se mettre à ma recherche, j'ai pris la fuite. Comment ai-je fait pour franchir les murs que j'ai escaladés? je n'en sais rien; mais je suis arrivé ici à travers deux ou trois jardins. Sentant qu'il me serait bientôt impossible de continuer, j'ai fait un dernier

effort et j'ai escaladé ce treillage placé sous votre fenêtre...

— Je ne puis cependant vous garder ici, dit madame Daunon, dont le cœur palpitant trahissait l'agitation. Si l'on vous y trouvait...

— Je suis à vos ordres, madame, reprit tristement le jeune homme. S'il ne s'agissait que de ma vie, croyez bien que je vous aurais déjà délivrée de ma présence. Mais il est une autre vie plus précieuse que la mienne, qui se trouve aussi exposée. Le mari ne me connaît pas. Ce soir même, il n'a pu voir ma figure. Si je réussis à lui échapper, il se persuadera qu'il a tiré sur quelque maraudeur, quelque voleur de fruits. Si, au contraire, il parvient à mettre la main sur moi, tout s'éclaircira. C'est un étranger, un ancien militaire, un homme jaloux et violent..., il la tuera.

— Vous l'aimez bien, cette amie ? dit-elle, emportée par une de ces pensées inexplicables qui traversent quelquefois le cœur des

femmes, et qu'elles-mêmes ne pourraient analyser.

Il hésita.

— Je donnerais ma vie pour la sauver, répondit-il enfin d'une voix à la fois vibrante et contenue, qui fit passer un frisson dans les veines de la jeune femme.

— Que dois-je faire? se demanda-t-elle.

Au même instant, on sonna à la porte d'entrée qui donnait du côté opposé au jardin.

— Les voilà ! dit le jeune homme; ma vie est entre vos mains, madame...

— Mais s'ils vous ont vu pénétrer dans le jardin?... dit Suzanne; s'ils veulent entrer et visiter la maison?

— Ils n'en ont pas le droit, répondit l'inconnu. Il faut qu'un magistrat les accompagne.

— Mais enfin, monsieur, reprit Suzanne, qui me garantit...?

Il ouvrit son portefeuille, en retira une carte

de visite et la présenta à madame Daunon, qui la prit machinalement.

— Je m'appelle Roger de Maubert, dit-il avec tristesse. Mon nom est le seul renseignement que je puisse ajouter à ceux que je viens de vous donner.

— Vous êtes le frère de madame de Vériant ? s'écria Suzanne.

— Oui, madame. Vous connaissez Léopoldine ?

— Nous avons été élevées ensemble au couvent des Oiseaux, monsieur. Je n'oublierai jamais combien elle a été bonne pour moi. Je me souviens qu'elle me parlait souvent de son frère Roger...

Madame Daunon fut interrompue par un tapage épouvantable. On carillonnait à briser la sonnette, et de violents coups de pied faisaient retentir la porte.

— Ils sont capables d'entrer de force, murmura M. de Maubert.

En ce moment, en effet, des pas précipités retentirent dans le corridor.

— Ils auront passé par la fenêtre du rez-de-chaussée ! s'écria Suzanne. Je cours au-devant d'eux. Cachez-vous ici, monsieur, ajouta-t-elle en désignant à M. de Maubert un petit cabinet de toilette aux portemanteaux duquel M. Daunon suspendait ses vêtements.

Tandis que Roger lui obéissait, la jeune femme descendit précipitamment. Arrivée à moitié de l'escalier, elle se trouva en face d'un homme qui montait un pistolet d'une main et une épée de l'autre. Deux soldats le suivaient d'un air assez embarrassé. Ils sentaient vaguement que cette violation de domicile pouvait bien être en dehors de la légalité.

Un d'eux portait un fallot.

— Que voulez-vous, monsieur ? demanda madame Daunon en barrant le passage à l'individu qui se permettait d'envahir ainsi sa maison.

— Je cherche un misérable que j'ai surpris dans mon jardin. Il doit s'être réfugié chez vous, répondit l'inconnu, qui semblait en proie à la plus violente exaspération.

— Il n'y a ici aucun étranger, fit madame Daunon en essayant de raffermir sa voix, qui tremblait.

Au lieu de répondre, l'inconnu prit Suzanne par la taille, la posa de côté sans lui faire aucun mal, et monta d'un bond au premier étage.

— C'est ma chambre, monsieur! lui cria madame Daunon, qui le vit mettre la main sur la poignée de la porte de l'appartement où elle avait laissé M. de Maubert.

— Commençons par voir ailleurs, dit l'étranger en élevant la lanterne qu'il avait prise au soldat, afin de se rendre compte de la distribution des appartements.

La maison n'ayant que le rez-de-chaussée, un étage et trois mansardes, elle fut bientôt visitée de fond en comble, en dépit des protestations

de madame Daunon. Naturellement, on ne trouva rien. Exaspéré par le mauvais résultat de ses recherches, l'inconnu avait l'air d'un fou furieux. Il grinçait des dents et se donnait des coups de poing sur la tête à se briser le crâne. Il fut sur le point de passer devant la chambre de Suzanne sans y pénétrer; mais la jalousie l'emporta et il se précipita dans l'appartement.

Une sueur froide couvrit le front de madame Daunon.

Au même instant, un individu en robe de chambre et en pantoufles sortit du cabinet de toilette et s'avança au-devant de l'inconnu.

Suzanne crut un moment que c'était son mari et fit un mouvement pour courir à lui; mais elle reconnut bientôt M. de Maubert, qui s'était affublé des vêtements de M. Daunon. Pour compléter l'illusion, il avait coupé sa barbe et saupoudré sa chevelure avec de la poudre de riz, ce qui lui donnait l'air d'avoir des cheveux gris, autant du moins qu'on pouvait s'en apercevoir,

car un madras lui enveloppait la tête jusqu'aux oreilles.

— Que se passe-t-il donc ? demanda M. de Maubert d'une voix ferme. De quel droit se permet-on de violer ainsi le domicile d'un honnête citoyen ?

— Monsieur, s'écria l'inconnu, je vous demande mille pardons ; mais je vais vous expliquer...

— Je ne veux aucune explication, répondit Maubert avec humeur. Chacun est maître chez soi, et je vous prie de sortir immédiatement. Quant à vous, messieurs, continua-t-il en s'adressant aux deux soldats qui, comme le caporal « de la payse, » auraient bien voulu ne pas être dans leur position, j'en référerai demain à votre chef. Nous verrons depuis quand votre consigne vous permet d'entrer de vive force dans une maison, sans l'assistance d'un magistrat.

— Pardon, excuse, monsieur, répondit un

des militaires, je sais bien que nous avons eu tort; mais c'est la faute de ce monsieur, qui nous a entraînés. Vu que c'était un ancien militaire, nous avons cru... Nous allons nous en retourner. Si ça avait été un malfaiteur, vous comprenez bien que c'était de notre devoir de prêter main-forte... car, sans cela... Enfin, en vous renouvelant nos excuses, monsieur, nous partons.

— Alors, retirez-vous immédiatement, reprit Roger, et je consens à ne pas porter plainte.

— Monsieur, dit l'inconnu dont la voix tremblait encore de fureur, puisque vous êtes marié, vous devez comprendre ma position. Je me nomme Carlo Palazzi. J'ai servi comme lieutenant dans la légion étrangère. Aujourd'hui, comme je sortais du café où je vais d'habitude, avant la représentation du Théâtre-Italien, où j'ai mes entrées, on m'a remis une lettre anonyme qui m'apprenait que, tous les soirs, un jeune homme pénétrait chez moi dès que j'étais

absent. Je prends une voiture et des armes, et j'accours. Comme je traversais la cour, j'aperçois, dans l'obscurité, une forme humaine qui escaladait le mur du jardin. Je tire... Je suis sûr de l'avoir blessé. Je cours au poste pour chercher du renfort... Nous avons suivi ses traces jusqu'ici. Un paysan, que nous avons rencontré et qui venait en sens contraire, nous a dit qu'il n'avait vu passer personne. Votre maison étant la dernière, il nous a semblé que l'homme que nous poursuivions n'avait pu se réfugier qu'ici ; de sorte que...

— Monsieur, interrompit madame Daunon, la ruelle a deux issues. A travers la haie que vous avez longée pour venir jusqu'ici, se trouve un passage qui donne sur un sentier, et ce sentier se perd dans la campagne.

— Malédiction ! s'écria l'Italien, il se sera sauvé par là. Pardonnez-moi, monsieur et madame..., je suis confus de mon indiscretion ; mais mettez-vous à ma place...

Tout en parlant, il reculait devant M. de Maubert, qui lui ferma la porte au nez. Il fit un geste de colère et se décida enfin à descendre l'escalier. Au même instant, un bruit de voix s'éleva du côté de la porte d'entrée. Les soldats qui étaient restés en dehors, parurent, quelques minutes après, conduisant un homme qu'ils venaient d'arrêter. Palazzi s'élança vers le pauvre diable, qui n'était autre que M. Daunon.

Heureusement pour lui, le mari de Suzanne était loin d'avoir l'extérieur d'un don Juan. Ses petites jambes grêles et mal tournées semblaient fort contrariées d'avoir à porter son gros ventre, que dessinait un gilet de soie noire assez peu de mise à cette époque. Ses visites aux travaux qu'il dirigeait avaient beaucoup chagriné son pantalon de coutil et son paletot de lasting noir.

Le chapeau qui couvrait son crâne dénudé n'était pas non plus de la première fraîcheur. Son teint, blafard d'habitude, était devenu

blème par la frayeur et par la colère, et ses petits yeux roulaient sous l'arc à peine indiqué de ses sourcils, comme ceux d'un écureuil qui fait tourner son moulin.

— Voilà probablement votre homme, dit le caporal en poussant Daunon devant le mari en fureur.

— C'est impossible, dit ce dernier après avoir jeté un rapide coup d'œil sur Daunon... ; ou bien, alors, ce serait un malfaiteur... et non pas un amant, murmura-t-il en examinant de nouveau l'architecte, qui le regardait d'un air ébahi.

— Qu'est-ce que tout cela signifie ? s'écria enfin Daunon. Pourquoi se permet-on de m'arrêter ? Que fait tout ce monde chez moi, à cette heure ?

— Vous demeurez ici ? interrompit l'Italien avec méfiance.

— Oui, monsieur, et je trouve...

— Alors, pourquoi vous sauviez-vous lorsque je vous ai arrêté? demanda le caporal.

M. Daunon hésita.

II

La vérité était qu'en entrant chez lui, l'architecte avait aperçu deux ou trois personnes en embuscade autour de la maison. Trouvant ensuite la porte ouverte et entendant le bruit d'une altercation, il s'était laissé aller à un sentiment de frayeur et d'égoïsme tout à fait dans son caractère. Au lieu de se précipiter au secours de sa femme, il avait prudemment fait volte-face pour courir au poste demander du renfort. C'est à ce moment qu'il avait été découvert et arrêté par les soldats restés en sentinelle au dehors. Pour répondre à la question

du caporal, il fallait avouer sa poltronnerie, et la chose embarrassait le digne homme.

— Dame, répondit-il enfin, j'ai cru qu'on dévalisait ma maison.

— Et vous n'avez pas voulu déranger les voleurs ! reprit le caporal. C'est très-délicat de votre part, mon cher monsieur ; mais vous aurez de la peine à nous le persuader.

— Il y a donc deux locataires dans cette maison ? demanda l'Italien.

— Non, monsieur, répondit Daunon ; j'en suis le seul habitant.

— Tiens, dit Palazzi, il y a cependant une dame qui prétend...

— C'est ma femme, pardieu !

— Elle a donc deux maris, alors ? répondit Palazzi.

— Comment ! s'écria Daunon, deux maris ?

— Demandez-le-lui plutôt, dit l'Italien en ouvrant la porte de la chambre.

M. Daunon s'élança dans l'appartement. Il

resta stupéfait en apercevant un individu, qu'il voyait pour la première fois de sa vie, installé dans son fauteuil, vêtu de sa robe de chambre et chaussé de ses pantoufles.

— Quel est cet homme ? s'écria-t-il en s'élançant vers son Sosie inconnu.

— Que veut cet individu ? demanda de son côté M. de Maubert d'un air surpris.

— Il prétend que cette maison lui appartient, dit l'Italien.

— Il l'a peut-être achetée tout récemment à mon propriétaire, répondit tranquillement M. de Maubert.

— Comment ? répondit Daunon furieux, c'est moi qui suis locataire, seul locataire et seul habitant de cette maison ; et ma femme, que voilà, ne me démentira pas, je suppose ?

Maubert haussa doucement les épaules et posa le doigt sur son front en regardant alternativement M. Daunon et M. Palazzi.

— Cet individu a quelque chose de dérangé

dans la cervelle, disait fort clairement la pantomime du jeune homme.

— Voyons, madame, demanda l'Italien, lequel de ces deux hommes est votre mari ?

Suzanne était désormais trop engagée pour reculer. Elle avait fait son possible pour glisser quelques mots à son mari, mais l'Italien l'en avait constamment empêchée. Elle baissa les yeux pour ne pas rencontrer le regard foudroyant de M. Daunon, et fit un effort surhumain pour raffermir sa voix.

— C'est monsieur, dit-elle en désignant M. de Maubert.

— Comment ! s'écria Daunon en bondissant de colère, je ne suis pas votre mari ?

— Non certainement, répondit la pauvre femme, qui tremblait de tous ses membres.

— Que suis-je donc alors ? reprit Daunon, qui commençait à se demander s'il n'était pas le jouet de quelque mauvais rêve.

— C'est ce que vous savez mieux que personne, lui répondit Roger avec calme.

— Ah ça ! est-ce que je deviens fou ? fit l'architecte en se pressant le front entre ses deux mains. Voyons..., c'est bien ma maison, cependant... Voici bien ma chambre, mes meubles, ma femme. Voyons, monsieur, il y a ici quelque... Oserait-on se jouer de moi ? s'écria-t-il avec une nouvelle explosion de fureur.

— En voilà assez, monsieur, interrompit Maubert, qui voyait que Suzanne commençait à faiblir. Quelle que soit ma patience, il ne faudrait pourtant pas la pousser à bout. Je suis souffrant, et j'ai besoin de repos.

— Hein !... quoi !... Comment ! vous allez vous installer ici ? reprit le malheureux Daunon.

— Parbleu ! répondit Maubert. Écoutez, monsieur, vous me paraissez aussi fort... souffrant, pour ne pas dire plus. Tout ce que je puis faire pour vous, c'est de vous offrir l'hospitalité pour cette nuit.

— Une fois le Palazzi éloigné, nous pourrons nous expliquer, pensait le jeune homme.

Mais Daunon, qui étouffait de colère, prit cette proposition pour une nouvelle raillerie. Dans sa fureur, il voulut se jeter sur M. de Maubert. Le caporal et M. Palazzi le retinrent à bras-le-corps.

— Tout cela me semble louche, dit l'Italien, et votre colère, monsieur, m'a l'air d'être tout bonnement une ruse pour nous dépister.

Cette supposition détourna sur lui la colère de Daunon, et lui valut une avalanche d'injures et de malédictions.

Au lieu d'y répondre, il fit signe à deux soldats de s'emparer de son violent interlocuteur et de lui tenir les bras ; puis, il se mit en devoir de lui ôter sa redingote et son gilet.

— Aurais-je donc affaire à une troupe de bandits ? hurla le malheureux architecte. Que signifie .. ?

— Je veux voir si vous êtes blessé, répondit l'Italien.

— Qu'est-ce que cela vous fait? s'écria M. Daunon en se débattant. Pourquoi serais-je blessé? Vous êtes fou ou vous vous moquez de moi; mais cela ne se passera pas ainsi; demain je porterai plainte, et vous saurez ce qu'il en coûte pour insulter un honnête citoyen.

— Il n'a aucune trace de blessure, continua tranquillement Palazzi; peut-être l'aurai-je manqué..., ou bien ce n'est pas mon homme. Lâchez-le, messieurs.

Les soldats laissèrent aller M. Daunon, qui se jeta sur une chaise les bras pendants et le regard hébété. Il avait tant crié, tant juré, tant menacé, qu'il n'avait plus de voix. Il chercha sa femme des yeux; mais Suzanne s'était réfugiée dans son cabinet de toilette.

Après un instant de délibération entre M. Palazzi et le caporal, il fut résolu qu'on allait emmener au poste le quidam qui se déclarait si

effrontément propriétaire des maisons et des jolies femmes qui ne lui appartenaient pas.

M. de Maubert voulut intercéder pour lui, mais un regard soupçonneux de M. Palazzi lui ferma la bouche.

En se voyant menacé de cette nouvelle mésaventure, l'architecte eut une idée qui aurait dû lui venir plus tôt, si la colère ne lui avait ôté tout son sang-froid. Il porta la main à sa poche pour y chercher quelques papiers de nature à prouver son identité.

— Malédiction ! s'écria-t-il, on m'a volé mon portefeuille...

Le susdit portefeuille avait glissé de la poche du paletot de Daunon, que Palazzi, sans plus de cérémonie, avait jeté sur un fauteuil pour procéder à ses investigations. Maubert s'en était lestement emparé et n'avait garde de le restituer en ce moment à son légitime propriétaire.

— De sorte que vous n'avez aucuns papiers ?

dit le caporal... Pas même une lettre à votre adresse ?

Daunon ne répondit que par une avalanche de jurons et de malédictions.

Sur un signe du caporal, quatre soldats saisirent le malheureux architecte.

— Vous allez nous suivre au poste, monsieur, dit le caporal ; demain, tout s'expliquera.

Il y eut une nouvelle explosion de fureur. Outre sa colère de se voir ainsi mystifié, Daunon n'était nullement flatté de laisser un inconnu passer la nuit sous le toit conjugal. Ses cris et ses menaces ne firent que confirmer les soldats et M. Palazzi dans l'opinion qu'ils avaient affaire à un fou, ou bien à quelque individu ayant ses raisons pour craindre la constatation de son identité.

Tandis qu'on l'emmenait, Palazzi renouvela ses excuses à M. de Maubert et à sa prétendue femme.

— Je vous demande mille pardons de ma conduite, leur dit-il. Maintenant que je suis de sang-froid, je reconnais tout ce qu'elle a eu d'inconvenant et de blessant pour vous; mais vous comprenez ma position. Un moment, j'ai cru que ma femme me trahissait, et cette pensée m'a rendu fou.

— Vous voilà rassuré, maintenant, je l'espère, lui dit Roger. Comment pouvez-vous ajouter foi à une lettre anonyme? Il me paraît probable que l'individu sur lequel vous avez tiré était tout bonnement un de ces maraudeurs comme on en rencontre tant dans les environs de Paris.

— Je commence à le croire, monsieur.

— Quant à cet individu que les soldats emmènent en ce moment, je parie que c'est quelque Parisien qui aura trop bien diné dans une guinguette et dont les idées sont un peu troublées en ce moment. Je mettrais ma main au feu que ce n'est pas un malfaiteur.

— Il a une bien mauvaise figure, reprit M. Palazzi.

— Mais non, dit Roger : cela tenait à la colère, qui le défigurait un peu. Demain matin, j'irai m'informer de ce qu'il est devenu.

— Je vous serai très-reconnaissant de vouloir bien vous en charger, dit l'Italien. Pour moi, je retourne à Paris dès ce soir, et, si jamais je m'installe à la campagne, je veux que l'enfer m'étrangle ! Dans ces maudits petits endroits, tout se sait tout de suite. Demain, mon histoire courra les rues. Aussi, je jure que, ni ma femme ni moi, nous ne remettrons jamais les pieds dans ce satané pays.

Il recommença ses excuses, et finit par se retirer, au grand soulagement de M. de Maubert et de madame Daunon.

Dès que les deux jeunes gens se trouvèrent seuls, Roger jeta de côté tout son déguisement. Suzanne se laissa tomber sur une chaise et cacha son visage entre ses deux mains.

En levant les yeux, elle aperçut Maubert debout devant elle et la contemplant avec une indicible expression de repentir.

— Comment m'acquitterai-je jamais envers vous, madame? lui dit-il. Si vous saviez combien le cœur me saignait en voyant tout ce que vous souffriez! Que vous avez été bonne et généreuse! Tenez, madame, reprit-il d'une voix émue et les larmes aux yeux, je vous jure que si j'avais pu, au prix de ma vie, vous épargner toutes ces angoisses, je n'aurais pas hésité un seul instant à me livrer à cet homme... De grâce, dites-moi que vous ne me regardez pas comme un lâche et que vous ne me méprisez pas!

Le pauvre garçon avait l'air si inquiet, si douloureusement affecté, que madame Daunon ne put s'empêcher de le consoler par un signe de tête.

— Vous pleurez, reprit-il avec tristesse, et c'est moi qui en suis la cause! Mon Dieu!

mon Dieu ! pourrez-vous jamais me pardonner ?

— Ne parlons plus de tout cela, monsieur, dit Suzanne en s'essuyant les yeux du bout de ses jolis doigts. Il faut vous éloigner, maintenant.

— Je suis prêt à vous obéir en tout, reprit-il ; mais j'ai peur pour vous. M. votre mari m'a l'air si violent !... Je redoute pour vous quelque scène pénible.

— Je l'aurai bien mérité, dit-elle, et je n'aurai pas le droit de me plaindre.

— Voulez-vous que j'aille moi-même au poste lui expliquer ?...

— Oh ! non, monsieur, interrompit vivement madame Daunon, qui connaissait le caractère brutal et hargneux de son mari. Il est encore tout exaspéré. Cela ferait une querelle entre vous. Puis, dans le premier moment, il pourrait aller trouver M. Palazzi et lui raconter la vérité... Ce serait perdre tout le fruit de nos..., de

nos mensonges, dit-elle en baissant la tête, et peut-être exposer la vie de cette pauvre femme. Partez, monsieur, retournez à Paris; moi, je vais courir chez un ami de mon mari qui demeure non loin d'ici, et je l'enverrai au poste réclamer M. Daunon.

— Que vous attendrez ici ?

— Oui, monsieur.

— Tenez, j'ai peur pour vous.

— Cela ne regarde que moi, monsieur, répondit-elle avec un peu de hauteur; car elle se sentit humiliée de la mauvaise opinion que M. de Maubert semblait avoir de son mari.

— Pardon, madame, dit le jeune homme en s'inclinant avec une respectueuse tristesse. Fasse Dieu que je puisse un jour vous témoigner ma reconnaissance et vous prouver que je comprends tout ce qu'il y a de noble et de généreux dans votre conduite !

— Adieu, monsieur, lui dit madame Daunon en détournant la tête pour fuir les yeux de

Roger, dont la reconnaissance paraissait la troubler au delà de toute expression.

— Ne vous reverrai-je donc jamais ? demanda-t-il d'un ton suppliant.

— Jamais, monsieur.

— Comment ferai-je pour vous témoigner mon éternelle reconnaissance ?

— Eh bien ! monsieur..., commença Suzanne, qui s'arrêta brusquement.

— Eh bien ? demanda Roger.

— Eh bien ! reprit la jeune femme en faisant un effort sur elle-même, vous voyez quelles sont les conséquences d'une faute et quels malheurs elle aurait pu amener. Votre sœur m'a souvent parlé de vous. Je sais que vos...

Elle hésita encore.

— Mes folies, n'est-ce pas ? dites le mot, fit Roger avec douceur.

— Eh bien ! oui, vos folies font beaucoup de peine à votre famille et surtout à Léopoldine. Elle tremble sans cesse pour vous. Si vous me

conservez vraiment quelque reconnaissance de ce que j'ai pu faire pour vous, promettez-moi de changer de genre de vie. Devenez un homme sérieux et mettez votre bonheur ailleurs que dans les liaisons coupables, et dangereuses, non-seulement pour vous, mais encore pour celles que vous aimez. Me le promettez-vous ?

— Je vous le jure ! répondit Roger avec élan.

— Et maintenant, adieu, reprit Suzanne émue malgré elle de l'accent du jeune homme. Il ne faut pas que votre présence ici se prolonge, ce serait me perdre. Partez, monsieur, partez, je vous en conjure.

— J'obéis, madame ; mais vous me pardonnez ?

— Oui, monsieur.

— Alors..., reprit-il d'une voix qui tremblait et avec des larmes dans les yeux, alors, donnez-moi votre main.

Il y avait tant de respect, de tristesse et de repentir dans cette prière, que madame Dau-

non n'eut pas le courage d'y résister. Sans avoir le temps de se rendre compte de son action, elle tendit la main à M. de Maubert.

Emporté par son émotion, ce dernier fit un mouvement pour porter à ses lèvres cette jolie main blanche qui tremblait dans les siennes, mais il se retint et se contenta de la serrer respectueusement.

— Un mot encore, dit-il en ouvrant la porte pour sortir. Quoi que vous en disiez, j'ai peur pour vous de quelque scène. Promettez-moi que vous viendrez voir ma sœur d'ici à quelques jours ? Par elle, du moins, je pourrai être rassuré sur votre compte. Je vous jure que je ne vivrai pas d'ici là.

— Je vous le promets, dit la jeune femme, mais, je vous en conjure, partez.

Il s'élança hors de la chambre, et Suzanne l'entendit bientôt refermer la porte de la rue.

La pauvre femme, à bout de forces, se laissa tomber dans un fauteuil et cacha sa jolie tête

entre ses deux mains jointes. Elle resta ainsi pendant plus d'un quart d'heure. A quoi pensait-elle?... Elle-même n'aurait pu le dire. Enfin, elle se leva par un brusque mouvement.

— Allons, dit-elle, il le faut. J'ai déjà trop tardé. Je vais courir chez M. Jaurolles, et l'envoyer réclamer mon mari... Mon Dieu, mon Dieu ! que va dire M. Daunon ? murmura-t-elle avec angoisse.

Un frisson de terreur parcourut tout son corps à la seule pensée de la fureur à laquelle M. Daunon allait se livrer en rentrant.

— Eh bien ! qu'il me tue, s'il veut ! dit-elle enfin en jetant un châle sur ses épaules. Après tout, cela vaudra mieux que de vivre comme je le fais.

Elle descendit précipitamment l'escalier et courut chez M. Jaurolles, un ami de son mari, qui demeurait dans une rue voisine. Elle lui raconta tout ce qui s'était passé et le pria d'aller réclamer M. Daunon ; mais elle s'arrangea de

manière à ne pas trahir le secret de M. de Maubert, qu'elle eut soin d'ailleurs de ne pas nommer.

Touché de l'émotion et de l'inquiétude de la pauvre femme, M. Jaurolles se hâta de se rendre à ses désirs.

— Vous ferez bien d'attendre Daunon chez moi, dit-il après un instant d'hésitation. Il est un peu vif, vous savez, et dans le premier moment...

— Je vous remercie, répondit Suzanne, qui ne voulait pas que des étrangers fussent témoins de la scène de violence qu'elle redoutait. Je vais retourner à la maison et j'y attendrai M. Daunon. Ne perdez pas de temps pour le délivrer.

Elle rentra chez elle en effet. Brisée par toutes les émotions qu'elle avait eu à supporter, la pauvre femme n'avait plus la force de se soutenir. Elle se laissa tomber à genoux devant le

crucifix qui était à la tête de son lit, et pria longtemps. Puis, un peu calmée et fortifiée, elle s'assit dans un fauteuil, le front appuyé contre le dossier, et attendit ainsi l'arrivée de M. Daunon dans une angoisse facile à comprendre.

.....

Huit jours s'écoulèrent. Roger de Maubert passait désormais sa vie chez sa sœur, madame de Vérien. Celle-ci ne pouvait s'expliquer ce changement d'habitudes et cette tendresse qui la rendaient si heureuse. Roger paraissait, du reste, complètement transformé. Il s'était mis à travailler sérieusement. Sa mère ne pouvait en croire ses oreilles, en apprenant qu'il rentrait tous les soirs avant minuit, et ne dînait jamais que chez elle ou chez madame de Vérien. Il n'est pas besoin de dire combien ce nouveau genre de vie lui causait de satisfaction.

Une après-midi qu'il était, comme d'habitude, chez sa sœur, et qu'il jouait avec ses petits-

neveux, charmants enfants dont l'aîné n'avait que six ans, on annonça madame Daunon. Roger tressaillit. Si madame de Vérian l'avait regardé en ce moment, elle aurait bien vite deviné qu'il y avait quelque mystère entre lui et madame Daunon. Mais, heureusement pour lui, Léopoldine avait couru au-devant de son amie, qu'elle embrassait joyeusement.

— Que c'est aimable à toi d'être venue me voir ! lui disait-elle en faisant asseoir à côté d'elle la jeune femme, qui avait rougi jusqu'au front à la vue de M. de Maubert. Tu me restes toute la journée, n'est-ce pas ? D'abord, je te prévient que je ne te laisse pas partir. Tu dînes avec moi. Ne me dis pas non, je ne t'écouterai pas. Ote ton chapeau.

— Il faut que je retourne à Rueil, disait madame Daunon en se défendant. Je t'assure, Léopoldine, que je ne puis rester.

— Je n'écoute rien, répondit madame de Vérian. Si on t'attend quelque part, eh bien !

tu écriras. Tu es ma prisonnière et je ne te lâche pas.

— Mais, Léopoldine...

— Il n'y a pas de mais... Si tu résistes, je vais appeler Roger à mon secours. Tiens, tu mangeras ce soir d'une dinde magnifique que j'avais fait truffer à son intention pour célébrer le retour de l'enfant prodigue... — Madame Suzanne Daunon, continua la charmante jeune femme en s'adressant à son frère..., une amie de pension qui a autant de bonnes qualités que tu en avais de mauvaises.

Ainsi commencée de ce ton affectueux et familier, la conversation ne pouvait languir. Roger cependant ne disait pas grand'chose : il contemplait madame Daunon à la dérobée et cherchait à lire sur ses beaux traits ce qu'elle avait eu à souffrir à cause de lui. Il la trouva maigrie et pâlie. Son cœur se serra douloureusement.

Quant à Suzanne, elle se gardait bien de re-

garder de son côté et paraissait ne s'occuper que de Léopoldine.

Celle-ci tenait toujours à son projet. Avec sa vivacité enjouée, elle se mit en devoir de détacher le chapeau de son amie, qui se défendait en vain.

— Voyons, lui disait Léopoldine, ôte donc ce maudit chapeau ; il m'impatiente. Tant que je le vois sur ta tête, je me figure que tu vas me quitter, et cela gâte tout le plaisir que j'ai à causer avec toi.

Elle dénoua lestement les brides du chapeau et l'enleva. Madame Daunon rougit et porta vivement la main à ses bandeaux, que Léopoldine avait dérangés en enlevant le tour de tête. Elle les remit précipitamment en ordre, mais Roger avait eu le temps de remarquer une cicatrice, rouge encore, sous l'un de ses bandeaux. Cela lui fit une telle impression, qu'il devint pâle comme un mort et que ses yeux se remplirent de larmes.

— Tiens, Roger, porte cela dans ma chambre, dit Léopoldine en tendant à son frère le chapeau de madame Daunon. Eh bien ! qu'as-tu donc ? s'écria-t-elle en voyant qu'il chancelait.

— Rien, rien, répondit-il vivement en faisant un effort sur lui-même... Je me suis heurté le pied contre ce fauteuil.

Il prit le chapeau d'une main tremblante, et l'emporta dans la chambre voisine. Dès qu'il se vit à l'abri de tous les regards, il couvrit de baisers la gaze et les rubans qui avaient effleuré le front et les joues de madame Daunon.

Lorsqu'il revint au salon, les deux jeunes femmes causaient avec animation, penchées l'une vers l'autre et se tenant les mains. Il s'assit à l'autre coin de la cheminée, et resta silencieux à les contempler.

Au bout de quelques minutes, il remarqua que, par instants, un tressaillement douloureux agitait la figure de madame Daunon. Elle por-

tait alors la main à son front, par un mouvement involontaire qui trahissait une vive souffrance.

— Tiens, qu'as-tu donc là ? demanda madame de Vérien en soulevant un des épais bandeaux que formaient les beaux cheveux de son amie.

— Ce n'est rien, répondit la jeune femme en rougissant. C'est une égratignure que je me suis faite : mon pied a glissé et ma tête a porté contre un meuble.

Elle n'eut garde d'ajouter que, dans un moment de colère, son mari l'avait poussée avec tant de brutalité, qu'elle avait roulé sur le parquet.

— Ah ! tu appelles cela une égratignure ! dit Léopoldine. Quelle Spartiate ! Mais cela doit te faire beaucoup de mal...

— Non, répondit Suzanne, non, je t'assure. Et elle se mit à parler d'autre chose.

— Pauvre femme ! se dit Roger, il l'aura

frappée, maltraitée...; et moi, le vrai coupable, moi!...

Par un mouvement en harmonie avec sa nature passionnée, il prit un charbon ardent et le tint un moment serré dans sa main. Suzanne avait souffert, il voulait souffrir aussi. C'était absurde; mais la logique et le cœur ne marchent guère de compagnie.

— Eh bien ! que fais-tu donc ? s'écria madame de Vérien, qui s'aperçut de son action ; es-tu fou ?

Il rougit et se hâta de rejeter le charbon.

— J'ai voulu reprendre une bille que les enfants avaient laissée tomber dans le feu, répondit-il.

— Mais tu t'es horriblement brûlé ! reprit sa sœur en lui saisissant la main ; cela doit te faire un mal affreux ?

— Non, répondit-il en regardant madame Daunon, dont le cœur battait avec violence, car elle avait compris le motif de cette folle action.

Léopoldine courut prendre une carafe et un verre dans sa chambre.

— Quelle folie, monsieur ! dit tout bas madame Daunon en regardant M. de Maubert d'un air de reproche que démentait l'expression de sa voix.

— Je vous jure que cela me fait moins de mal que la pensée de ce que vous avez souffert vous-même à cause de moi, lui répondit-il d'une voix profondément émue.

Quoiqu'il prétendit le contraire pour rassurer sa sœur, Roger s'était brûlé fort sérieusement. Bon gré, mal gré, Léopoldine lui entourra la main d'un linge mouillé.

— Décidément, la sagesse lui monte au cerveau, dit sa sœur en riant. Figure-toi, ma chère amie, dit-elle en s'adressant à madame Daunon, que ce mauvais sujet, dont tu m'as entendu si souvent déplorer les fredaines, est en train de concourir pour quelque prix de vertu. Il ne bouge pas d'ici, passe toutes les journées avec

nous, fait le whist de ma mère, berce mes enfants, dévide mes écheveaux et subit le trictrac de mon mari. Aussi, depuis huit jours, est-ce une joie continuelle chez ma mère et chez moi. Je ne sais quelle est la bonne fée dont l'influence a causé ce miracle, mais je la bénis du fond du cœur.

Ces paroles firent éprouver une émotion indéfinissable à la jeune femme. Par un mouvement plus fort que sa volonté, elle jeta un rapide et furtif regard sur M. de Maubert et détourna bien vite la tête, troublée jusqu'au fond du cœur par l'éclair qui avait jailli des yeux de Roger. Heureusement pour elle, Léopoldine changea le sujet de la conversation. On se mit à causer de choses et d'autres, et les deux amies se rappelèrent leurs souvenirs de pension. Quant à Roger, il ne parlait pas beaucoup, mais il regardait Suzanne, et toute son âme passait dans ses yeux. Madame de Vérien se fit apporter un buvard; séance tenante, elle écrivit à

M. Daunon qu'elle retenait sa femme à diner.

Madame Daunon fit encore quelques difficultés, mais elle ne put s'empêcher de céder à l'affectueuse violence de son amie.

III

M. de Vérian, qui était au nombre des administrateurs d'une des grandes lignes de chemins de fer, se trouvait absent ce jour-là. Les trois jeunes gens dinèrent seuls avec les deux enfants. Albert, le filleul de Roger, se prit d'une telle amitié pour madame Daunon, qu'il ne voulut plus quitter de la soirée. Cela fit tant de plaisir à M. de Maubert, qu'il promit à son neveu les plus beaux jouets du monde pour le lendemain. La joie bruyante des deux enfants réagit sur les autres convives. En dépit de sa main blessée, Roger s'entêtait à servir les deux

jeunes femmes. Elles riaient de sa maladresse. Le domestique qui découpait ordinairement ayant accompagné M. de Vérien, Léopoldine voulut essayer de découper elle-même. Faute d'habitude, elle s'en acquittait si maladroitement, que madame Daunon fut obligée de s'en mêler. Elle obtint les honneurs de la guerre et les applaudissements de sa rivale, qui la félicita sur son adresse.

— Il faut bien que je découpe moi-même, dit madame Daunon avec un sourire résigné, je dine presque toujours seule.

Habitée à sa vie triste et isolée, la pauvre jeune femme se trouvait tout heureuse de cette soirée, de cette conversation si enjouée, et surtout du babil et des caresses des deux enfants.

Quand elle partit, elle emportait du bonheur pour huit jours. M. de Maubert voulut la reconduire. Elle l'arrêta d'un regard. Il s'inclina respectueusement et la laissa s'éloigner.

Cédant sans s'en douter à l'instigation de son frère, Léopoldine ne tarda pas à rendre visite à madame Daunon. Roger aurait bien voulu l'accompagner, mais la crainte d'être reconnu par M. Daunon l'en empêcha.

De son côté, Suzanne revint de temps en temps voir son amie de pension. Léopoldine, qui était la bonté même, n'avait pas eu de peine à deviner que Suzanne n'était pas heureuse dans son intérieur. Il lui avait suffi, pour cela, de passer deux heures avec elle et M. Daunon. Ce dernier avait pourtant fait son possible pour paraître aimable et gracieux. Il avait ses raisons pour cela. Quoique ne manquant pas d'une certaine capacité et même d'un certain mérite dans son art, il n'avait encore exécuté de travaux que pour des particuliers. L'occasion lui avait manqué, jusqu'alors, de construire quelques-uns de ces édifices qui attirent l'attention publique et suffisent pour lancer un homme. Il désirait depuis longtemps être atta-

ché à quelque compagnie de chemin de fer. Le mari de Léopoldine étant un des administrateurs les plus influents d'une de ces grandes entreprises, Daunon s'était dit qu'il serait à propos de s'assurer son appui. Aussi, encourageait-il de tout son pouvoir la liaison de Suzanne avec la femme de M. de Vérien.

Lorsque Suzanne restait trop longtemps sans aller voir son ancienne amie, Daunon la gourmandait de sa paresse et lui reprochait durement de ne pas s'intéresser au succès de son mari. Suzanne poussait de gros soupirs et parlait enfin pour Paris, persuadée qu'elle n'agissait ainsi que pour obéir aux ordres de son mari; mais, au fond du cœur, tout heureuse d'avoir un prétexte envers elle-même pour passer quelques heures avec Léopoldine. La pauvre femme, toujours seule et n'entendant jamais un mot affectueux, sentait son cœur s'épanouir en entrant chez son amie. Chacun l'y accueillait avec un plaisir et une cordialité

qui la touchaient profondément. Léopoldine l'embrassait, M. de Vérian lui tendait la main d'un air amical et les enfants lui sautaient au cou en poussant des cris de joie. M. de Maubert était moins démonstratif. C'était à peine si sa main osait toucher celle de madame Daunon. Mais le bonheur qui rayonnait dans ses yeux ne disait que trop combien la présence de Suzanne était douce à son cœur.

Au bout d'un mois, toute la vie de Suzanne se trouva concentrée dans le salon de madame de Vérian, chez laquelle on l'invitait continuellement à dîner. Léopoldine avait une faible santé, et son mari était heureux de voir auprès d'elle une amie aussi attentive et aussi dévouée que Suzanne. C'était une seconde mère pour les enfants de madame de Vérian. La pauvre Suzanne aurait voulu rendre à cette bonne et affectueuse famille tout le bonheur qu'elle lui devait. Elle ne savait comment s'acquitter envers M. et madame de Vérian des rayons de

soleil qu'ils faisaient luire dans le ciel jusque-là si sombre de son existence.

Quant à Daunon, tout cela l'arrangeait fort. Il avait des goûts fort peu en harmonie avec ceux de sa femme et n'aimait guère la vie d'intérieur. Ce même homme, pourtant, qui s'ennuyait près d'une femme jeune, belle, instruite et douée de charmantes qualités, et ne pouvait se soumettre, pour vivre avec elle, aux plus légères obligations, ce même homme passait ses moments de loisir auprès d'une grosse lingère sotte et commune qui le faisait marcher haut la main et lui rendait la vie assez dure. Tout en se figurant qu'il était le maître chez cette créature, pour laquelle il dépensait beaucoup d'argent, il se laissait complètement dominer. Il restait volontiers en tête-à-tête avec elle pendant les soirées qu'il ne passait pas à son cercle ou au théâtre. Les absences de sa femme l'arrangeaient d'autant mieux, que M. de Vérien lui ayant déjà fait confier la construction d'une

gare assez importante, il espérait obtenir d'autres travaux de ce genre par l'intermédiaire de Suzanne.

Il avait essayé de s'introduire chez les Vérian à la remorque de sa femme ; mais il avait bien vite remarqué que sa présence ne leur était pas fort sympathique. Lui-même, d'ailleurs, se sentait mal à l'aise dans cet intérieur calme et distingué. Aussi avait-il bientôt cessé d'y paraître, enchanté que sa femme lui épargnât de pareilles corvées et lui permit ainsi de continuer, en liberté, un genre de vie plus commun qu'on ne croit dans la belle ville de Paris.

Il n'avait rencontré Roger qu'une seule fois, et n'avait eu garde de reconnaître dans cet élégant jeune homme l'individu à cheveux gris de Rueil. Il avait à peine, d'ailleurs, pu distinguer les traits de M. de Maubert, cachés entre un madras et le collet d'une robe de chambre.

En dépit de la colère et même des mauvais traitements de son mari, Suzanne avait fidèle-

ment gardé le secret de Roger. Sachant M. Daunon fort capable de jouer quelque méchant tour à son Sosie s'il venait à le découvrir, elle avait toujours soutenu qu'elle ne connaissait pas ce jeune homme et qu'elle l'avait sauvé par humanité.

Madame Daunon n'avait pas osé non plus parler à madame de Vérien de la fameuse nuit où Roger était tombé chez elle si mal à propos. Un sentiment d'embarras et de confusion l'avait d'abord empêchée de reconnaître Roger devant sa sœur. Du moment qu'elle avait paru le voir ce jour-là pour la première fois, il lui devenait fort difficile de raconter plus tard la vérité à madame de Vérien. Il s'était ainsi établi, entre elle et Roger, une sorte de complicité qui la contrariait beaucoup et qu'elle ne pouvait plus rompre.

Il faut du reste rendre à M. de Maubert cette justice, qu'il se montrait envers Suzanne d'une réserve et d'un tact parfaits. Sincèrement épris

pour la première fois de sa vie, il avait toutes les délicatesses, toutes les réserves du véritable amour. Ses yeux seuls parlaient pour lui. Trop amoureux pour être clairvoyant, il se désolait de la froideur que lui témoignait madame Daunon.

— Elle m'en veut encore, se disait-il... Elle n'en a que trop le droit. Quelle opinion doit-elle avoir de moi d'ailleurs ? Peut-être me prend-elle pour un lâche... Elle me méprise !... C'est pour cela qu'elle me traite avec tant de froideur...

Cette idée, absurde comme les trois quarts des idées qui germent dans le cerveau des amoureux du caractère de Roger, désespérait le pauvre garçon. Il se mit sérieusement en tête d'aller rejoindre à l'armée son oncle, le général de Maubert, qui commandait une des divisions de l'armée française devant Sébastopol.

— Il faut que j'aie une explication avec madame Daunon, se disait-il. Après cela, je partirai.

Mais Suzanne ne paraissait nullement disposée à lui fournir le moyen d'obtenir cette explication. En vain multipliait-il les ruses pour rester seul avec elle; Suzanne parvenait toujours à les déjouer.

Malgré toutes ses supplications, elle lui avait défendu de venir la voir à Rueil. Lui, si hardi, si audacieux d'habitude, il obéissait à la jeune femme avec la docilité d'un amoureux de quinze ans. Un simple froncement des beaux sourcils de Suzanne bouleversait le pauvre garçon, dont jusque-là pourtant la timidité avait été le moindre défaut.

Madame Daunon sentait et appréciait, beaucoup plus qu'elle n'aurait voulu se l'avouer, la transformation qui s'était opérée dans le caractère de M. de Maubert. Nulle preuve d'amour n'aurait produit une plus douce impression sur son cœur que cette soumission et ce respect, dont le regard de Roger faisait une adoration de chaque instant.

Cherchant à s'aveugler elle-même, Suzanne répandait sur toute la famille de Roger les trésors d'affection qui gonflaient son cœur.

Elle aurait voulu apporter aux enfants de Léopoldine le parfum des fleurs qu'elle avait respiré en venant de Rueil à Paris, les rayons du soleil qui l'avaient réchauffée, l'azur du ciel et le chant des oiseaux. Son favori était le petit Albert, le filleul de Roger. Elle n'osait se l'avouer à elle-même, mais le petit garçon le devinait avec cet instinct particulier aux enfants. Quand elle était seule avec lui, elle le mangeait de caresses. Un jour qu'elle posait à terre l'enfant, qui aurait voulu rester sur les genoux de la jeune femme, il lui dit de sa voix câline :

— Quand il n'y a personne, tu me gardes bien plus longtemps sur tes genoux, madame Suzanne, et tu me caresses bien plus !

La pauvre femme rougit jusqu'au blanc des yeux.

Heureusement pour elle, personne n'avait entendu le petit drôle; mais cet incident la força de lire dans son propre cœur.

Un autre jour, madame de Vérian lui demanda ce qu'elle avait contre son frère.

— Moi, rien du tout, répondit la jeune femme avec embarras. Pourquoi cette question?

— C'est que tu lui parles si durement ! Lui, au contraire, il a pour toi une admiration sans bornes, au point que je comptais te demander un service.

— Lequel ?

— Ma mère et moi, nous voulons marier Roger. Nous lui avons trouvé un fort beau parti; mais il ne veut pas en entendre parler, et ne nous écoute même pas. Quoi que tu en dises, tu as sur lui une grande influence. Tu devrais bien user de ton pouvoir pour l'amener à ce que nous désirons. Mademoiselle de Tancre est fort riche et d'un charmant caractère. Je suis sûre que Roger serait heureux

avec elle. Tiens, voici mon frère; je vous laisse ensemble; tâche de plaider notre cause. Si tu savais combien ma mère t'en sera reconnaissante !

La pauvre Suzanne fit un effort pour sourire, mais elle avait la mort dans l'âme. Elle eut néanmoins le courage de parler à Roger dans le sens que lui avait indiqué madame de Vérien. Il l'arrêta dès les premiers mots.

— S'il ne s'agissait que de mon bonheur, à moi, répondit-il, je vous obéirais; mais un honnête homme ne peut épouser une femme qu'il n'aime pas et qu'il n'aimera jamais.

— Vous vous figurez cela, répliqua Suzanne, qui souffrait le martyre, quoiqu'elle eût le sourire aux lèvres.

— Vous êtes cruelle, madame, reprit-il, et vous me récompensez mal de ma discrétion. Mieux que personne, vous devez savoir que mon cœur n'est pas libre.

Suivant une méthode assez en usage chez

les femmes en pareille circonstance, madame Daunon tourna la question.

— Je croyais, dit-elle, que madame Palazzi...

— Tout est fini entre nous, interrompit vivement M. de Maubert; depuis cette nuit où j'ai eu l'honneur de vous parler pour la première fois, je n'ai revu madame Palazzi qu'un instant. Je l'ai prévenue de tout ce qui s'était passé entre son mari et moi, et je vous jure sur l'honneur qu'à partir de ce moment, nous ne nous sommes plus rencontrés.

— Pauvre femme ! murmura Suzanne, comment aura-t-elle fait pour apaiser son mari ?

— Elle lui a persuadé qu'il se trompait ; si bien qu'il est venu lui-même me prier de retourner chez lui. J'ai refusé. Je crois même qu'ils ont quitté Paris.

— Je ne vous demande pas ces détails, monsieur, reprit-elle avec vivacité. Que dois-je répondre à votre sœur de votre part ?

— Dites-lui que j'aime ailleurs, répartit Ro-

ger avec élan, que mon amour ne finira qu'avec ma vie, et que, m'offrit-on la plus belle personne de la terre, avec la fortune d'un nabab, je refuserais toujours... Je sais que mon amour n'est pas partagé. Je sais que je suis un objet d'aversion pour celle qui s'est emparée de toutes mes pensées ; mais, n'importe, dussé-je mourir sans oser lui dire que je l'aime, rien n'arrachera de mon cœur l'image adorée qui le remplit.

L'arrivée de Léopoldine empêcha Suzanne de répondre et la sauva de l'embarras où l'avait jetée une démarche imprudente, qu'elle n'eût certainement pas commise si elle avait eu le temps de la réflexion. Elle avait écouté M. de Maubert d'un air froid et indifférent ; mais chacune des paroles du jeune homme était descendue jusqu'au fond de son cœur. Elle avait hâte d'être seule pour se les répéter à elle-même. Aussi partit-elle de meilleure heure que d'habitude.

En arrivant à Rueil, elle trouva une lettre

de son frère, le seul parent qui lui restât désormais. Il avait failli se noyer en se baignant auprès d'Angers, et l'écrivait à sa sœur maintenant qu'il était complètement rétabli des suites de son imprudence. Cette nouvelle frappa l'imagination de madame Daunon. Elle y vit comme un châtiment du ciel qui la punissait de la joie qu'elle avait éprouvée en écoutant les paroles d'amour de M. de Maubert. Elle s'en tourmenta tellement, que, le lendemain, elle hésita longtemps avant de se rendre chez madame de Vérian, avec laquelle elle avait promis de venir dîner. Pendant toute la route, elle fut agitée de sombres pressentiments. Lorsqu'elle arriva chez Léopoldine, celle-ci était à sa fenêtre, et regardait Roger qui rentrait de la promenade et faisait caracolier son cheval pour le montrer à sa sœur. Au moment où la voiture de Suzanne entrait dans la cour, le cheval de Roger eut peur du bruit qu'avait fait le portail en se refermant : il fit un bond de

côté et heurta si vivement son cavalier contre le mur, que Roger perdit connaissance. Cet accident causa une impression terrible à madame Daunon. Elle y vit un nouvel avertissement du ciel.

M. de Maubert resta près de vingt minutes sans reprendre connaissance. Le médecin n'arrivait pas. Léopoldine pleurait et se désespérait.

— Il est mort ! disait-elle, mon frère, mon pauvre frère !

Suzanne ne disait pas un mot ; sa figure décomposée révélait seule ses angoisses. Ses larmes retombaient sur son cœur. Dans un de ces élans de désespoir pendant lesquels une femme qui aime engagerait sa vie tout entière, elle fit vœu de rester un an sans revoir Roger si Dieu le rendait à la vie. Quelques minutes après le médecin arriva.

Il rassura immédiatement les deux jeunes femmes sur les suites de l'accident. M. de Mau-

bert ne tarda pas, en effet, à revenir à lui. Il n'avait reçu aucune blessure. Tout se réduisait à quelques contusions et à un reste d'étourdissement.

Madame de Vérian s'était assez bravement comportée, mais son mari fut moins courageux qu'elle. Il était très-sanguin et sujet à de violentes palpitations de cœur. L'émotion qu'il avait éprouvée lui causa une crise violente. On le transporta dans sa chambre, où sa femme et le médecin le suivirent.

Suzanne se trouva seule avec M. de Maubert. Cette fois, le jeune homme n'eut pas le courage de résister à l'amour qui bouillonnait dans son cœur. En voyant si près de lui celle qu'il aimait, en contemplant ses grands yeux bruns remplis d'inquiétude, il laissa déborder la passion qu'il contenait depuis si longtemps. Suzanne essaya en vain de lui imposer silence : les émotions que venait d'éprouver la jeune femme lui avaient enlevé tout son sang-froid. Avec

cette tyrannie instinctive particulière aux malades et aux enfants, Roger la força de l'écouter. Elle-même n'eut bientôt plus le courage de l'arrêter. Les yeux fermés, le corsage palpitant, la pauvre femme s'enivrait de ces paroles d'amour, de cette harmonie du cœur. Par instants, il lui semblait être le jouet d'un songe et vivre dans un monde en dehors du monde réel.

Ce silence, dont il était loin de comprendre le véritable motif, désolait M. de Maubert. Il ne savait pas que, si la pauvre femme avait essayé de prononcer une seule parole, elle aurait éclaté en sanglots. Lorsque Léopoldine revint auprès de son frère, Suzanne prit un prétexte pour sortir. Elle se jeta dans la première voiture qu'elle rencontra, en ferma les stores et pleura pendant un bon quart d'heure. Un peu soulagée par ces larmes, auxquelles un bonheur trop profond avait peut-être autant de part que la douleur, elle revint chez madame de Vérian.

IV

Elle trouva tout le monde sur pied. M. de Vérian lui-même put se mettre à table. Malgré les émotions de la journée, le dîner fut assez gai. Suzanne resta jusqu'à onze heures avec ses amis. Elle ne pouvait se décider à s'en aller. Fidèle à son vœu, elle s'était juré que cette soirée serait la dernière.

Plusieurs jours s'écoulèrent sans qu'elle reparût chez madame de Vérian. Inquiète de cette longue absence, Léopoldine vint enfin la voir à Rueil. Elle la trouva très-souffrante et passa l'après-midi avec elle. Deux ou trois jours se passèrent encore, sans que madame Daunon retournât chez son amie.

Au moment de la journée où elle partait d'habitude pour aller chez Léopoldine, Suzanne

éprouvait des tristesses inouïes. Elle aurait voulu qu'il lui fût possible de s'anéantir durant quelques heures. Pour comble de malheur, M. Daunon commençait à gronder. Il reprochait à sa femme de négliger les Vérian. En vain répondait-elle qu'elle était souffrante. Il haussait les épaules, et l'accusait de s'écouter et de faire la malade par esprit de contradiction. D'un autre côté, Léopoldine écrivait lettre sur lettre à son amie pour réclamer sa présence. Suzanne comprit combien elle aurait à surmonter de difficultés pour observer son vœu.

Encore, si elle avait pu s'absenter, faire quelque voyage; mais où aller? Puis, son mari ne consentirait jamais à la laisser s'éloigner.

Un jour, madame de Vérian arriva à Rueil, accompagnée de son frère. Dans son inquiétude, le pauvre garçon avait enfreint, pour la première fois, la défense de madame Daunon. Celle-ci fit répondre qu'elle était souffrante et se mit bien vite au lit. Madame de Vérian entra

seule. Une indiscretion de la vieille domestique apprit à Roger une partie de la vérité. Il comprit que l'indisposition prolongée de Suzanne n'était qu'un moyen de le fuir.

Cette idée lui brisa le cœur.

Quelques jours après, Léopoldine revint à Rueil. Cette fois elle était seule. Elle avait l'air si triste, que Suzanne devint toute pâle en la voyant entrer.

— Qu'as-tu donc? demanda-t-elle en courant à Léopoldine. Serait-il arrivé malheur à quelqu'un des tiens?

— Roger est parti pour rejoindre son oncle à Sébastopol, répondit la jeune femme.

— Ah! il est parti? répéta machinalement madame Daunon... Et pourquoi?

— Est-ce qu'on peut savoir ce qui se passe dans une tête comme la sienne? Il prétend que sa vie d'oisiveté le fatigue, qu'il a besoin de se retremper. Que sais-je? Des folies enfin. Il avait toujours eu l'idée d'être militaire, et nous avions

eu déjà beaucoup de peine autrefois à l'empêcher d'entrer à Saint-Cyr. Cela lui aura repris tout à coup. Oh ! je lui en veux ! Il est si bon, si aimable !... Mon mari et moi, nous avons pris l'habitude de le voir tous les jours. Tu ne peux te figurer combien il nous manque ! Albert l'a demandé au moins vingt fois depuis ce matin, et, chaque fois, je me remettais à pleurer. Cette après-midi, j'ai senti que j'allais recommencer et je suis venue te voir. Oh ! ma pauvre Suzanne, si tu savais combien je suis triste et inquiète ! Roger est si étourdi ! si téméraire !... S'il allait se faire tuer !... S'il lui arrivait malheur, vois-tu bien ! ma pauvre mère n'y survivrait pas.

Chacune de ces paroles entrait comme un poignard dans le cœur de madame Daunon.

— Ah ! mon Dieu ! dit Léopoldine, j'allais oublier... Roger t'a écrit pour t'annoncer son départ et pour s'excuser de n'avoir pu venir te faire ses adieux. Tiens, voici sa lettre.

Suzanne la prit et la mit dans sa poche. En ce moment, la pauvre femme avait à peine conscience de ce qu'elle faisait.

— Eh bien ! tu ne la lis pas ? reprit Léopoldine. Vas-tu faire des cérémonies avec moi ? Lis donc.

Madame Daunon ouvrit la lettre, et tint quelques minutes les yeux fixés sur le papier ; mais il lui fut impossible de rien déchiffrer. Elle ne voyait que des lignes noires qui dansaient devant ses yeux. Elle remit la lettre dans sa poche, sans en avoir lu une seule ligne.

— Eh bien ! lui demanda madame de Vérian, qui, trompée par la réserve constante de Suzanne et de Roger, était à cent lieues de soupçonner la vérité, qu'est-ce qu'il te dit ?

— Mais... rien, balbutia madame Daunon.

— Comme tu dis cela d'un air indifférent ! reprit madame de Vérian, presque froissée de cette insensibilité apparente. Ma chère Suzanne, je ne sais ce que tu as contre mon pauvre frère,

mais je trouve que tu ne lui rends pas justice. Il peut avoir quelques défauts; mais je ne connais pas d'homme au monde qui ait un aussi bon cœur et tant de nobles qualités.

Et, pour justifier son frère, elle se mit à raconter à son amie une série de traits en l'honneur de Roger. Suzanne répondait machinalement. Elle pensait toujours à sa lettre, sur laquelle elle tenait la main et qui semblait lui brûler les doigts.

Au lieu de retenir Léopoldine comme elle le faisait d'habitude, elle mourait d'envie de la voir partir. Enfin, madame de Vèrian se retira. Dès qu'elle eut quitté la maison, madame Daunon ouvrit la lettre :

« Madame, écrivait Roger, je pars pour rejoindre en Crimée mon oncle, le général de Maubert. Ma présence vous empêchait seule de venir comme d'habitude voir ma pauvre sœur. Tout le monde s'affligeait de votre absence. J'ai

compris qu'il était de mon devoir de m'éloigner. Aussi bien, je le sens, il m'aurait été impossible de vous voir plus longtemps sans vous parler encore de l'amour qui remplissait mon cœur. Ne m'en veuillez pas d'oser vous répéter aujourd'hui combien je vous aime. Pour pouvoir vous le dire sans vous irriter, je quitte mon pays, ma mère, ma sœur, et vous surtout..., tout ce que j'aime au monde, enfin.

» Je ne me fais aucune illusion. Je sais que vous ne m'aimez pas, que vous ne m'aimerez jamais.

» Autrefois, rien ne me paraissait impossible ; il me semblait que la volonté devait triompher de tout. Hélas ! cette confiance s'est évanouie du jour où j'ai connu le véritable amour. Un mot de reproche de votre bouche, un regard irrité de vos beaux yeux ont bien vite abattu mon courage et m'ont prouvé que l'amour ne suffit pas pour se faire aimer.

» Je ne vous fais aucun reproche. Je sens

que le souvenir du passé se dresse toujours entre vous et moi, et détourne votre cœur du mien.

» N'importe ! Quelque douleur que me cause votre aversion, j'aime mieux encore souffrir pour vous et par vous que de ne pas vous avoir connue.

» Vous m'avez montré un nouveau monde. Je vais travailler à me rendre digne d'y pénétrer. Vous rappelez-vous *Rédemption*, cette jolie pièce d'Octave Feuillet, que je lisais chez ma sœur ? Eh bien ! moi, je vais chercher ma « Rédemption » en Crimée. Lorsque vous lirez le bulletin de nos armées, dites-vous que, parmi tous ces hommes qui combattent pour la patrie et pour la gloire, il en est un qui n'est là que pour vous.

» Pensez quelquefois à moi. Que, dans les lettres de ma famille, je trouve quelques mots qui me prouvent que vous ne m'en voulez plus et que vous donnez un souvenir au pauvre

exilé. Venez souvent chez ma sœur et chez ma mère. Consolez-les de mon absence. Vous le devez, car c'est vous seule qui la causez. Puis, en vous sachant, pour ainsi dire, associée à la vie de ma famille, en songeant que tout ce que j'aime se trouve réuni sous le même toit, à certaines heures de la journée, ce sera pour moi une consolation. Embrassez quelquefois le petit Albert pour son parrain. Le pauvre enfant vous aime tant, que cette affection me le rend doublement cher. Que de fois j'ai repris sur ses joues les baisers que vous y aviez mis ! Pardonnez-le-moi et ne me reprochez pas les seules joies que j'emporte pour adoucir mon exil.

• Oh ! si j'osais vous dire tout ce que j'ai dans le cœur d'adoration et d'amour ! Mais non, même dans cette lettre d'adieu, je ne veux pas vous irriter contre moi. Cette passion insensée qui fait ma vie, et que vous me pardonneriez si vous m'aimiez un peu, froisserait votre cœur indifférent et vous éloignerait encore de moi

Même en votre absence, je vois encore votre bouche dédaigneuse, et votre regard hautain qui arrête ma pensée comme il arrêta l'autre jour les paroles sur mes lèvres. Puis, vous m'enlèveriez peut-être la seule consolation qui me reste, celle de vous écrire. Adieu donc. Pour ne pas céder à la tentation, pour ne pas laisser tomber de mon cœur sur ce papier les pensées qui m'étouffent, je ne vous dirai qu'un mot, un seul, mais ce mot renferme ma vie, mon âme tout entière : « Suzanne, je vous aime. »

— Et moi aussi, Roger, je vous aime !... Je t'aime ! murmura la pauvre femme en couvrant la lettre de baisers.

Rassurée désormais par l'absence de M. de Maubert contre la faiblesse de son propre cœur, elle s'abandonnait enfin à la passion contre laquelle elle luttait depuis si longtemps. Elle relut vingt fois la lettre de Roger. Elle en étudiait

chaque ligne, chaque mot, pour y découvrir quelque nouvelle pensée. Cette adoration respectueuse et cette tendresse craintive, si peu en harmonie avec le caractère hardi et impétueux de Roger, la touchaient profondément. Rien ne pouvait donner à Suzanne une meilleure preuve de son amour.

Dans le premier moment, madame Daunon fut sur le point de répondre à M. de Maubert. La pensée de son vœu l'arrêta.

— S'il savait que je l'aime, il reviendrait, se dit-elle. Nous nous reverrions, et ce parjure lui porterait malheur. Dieu me saura peut-être gré de ce sacrifice et veillera sur lui.

A partir de ce jour, Suzanne ne laissa jamais passer une journée sans aller voir madame de Maubert ou madame de Vérien. Qu'elle fût bien portante ou malade, qu'il fit beau ou mauvais temps, Suzanne arrivait chez Léopoldine à une heure de l'après-midi. Quand son amie était malade, ce qui arrivait malheureusement trop

souvent, elle lui tenait compagnie et lui faisait la lecture ; sinon, elle sortait avec Léopoldine et ses enfants. A cause de sa faible santé, madame de Vérián allait fort peu dans le monde et passait presque toutes ses soirées dans son intérieur. Suzanne était pour elle une précieuse ressource. Madame Daunon regardait comme un devoir de dédommager, autant qu'il était en son pouvoir, cette excellente famille de l'absence de Roger. Elle avait appris à jouer au trictrac pour faire la partie de M. de Vérián ; mais c'était surtout avec madame de Maubert qu'elle déployait toutes les ressources de son esprit. Eût-elle été la sœur de Léopoldine, elle n'aurait pu témoigner à la vieille dame plus de soins, d'affection et de délicates prévenances. Aussi madame de Maubert et madame de Vérián regardaient-elles Suzanne comme faisant partie de la famille. Il ne se passait pas entre eux un événement important dont elle ne fût instruite. On lisait devant elle les lettres les plus confiden-

tielles; enfin, comme le disait quelquefois madame de Maubert, Suzanne était devenue sa seconde fille. Ce nom si doux faisait tressaillir madame Daunon. Après l'avoir rendue un moment bien heureuse, il lui donnait presque toujours de profondes tristesses.

Pendant six mois, on reçut assez régulièrement des lettres de Roger. Il y avait toujours un mot pour madame Daunon. De temps en temps, il lui écrivait. Ses lettres étaient toujours tournées de manière que Suzanne pût, au besoin, les lire devant les parents de Roger; mais la plupart des phrases avaient un double sens qu'elle seule pouvait comprendre.

Un jour, au moment où elle montait l'escalier de madame de Vérían, le concierge courut après elle. Suzanne se retourna.

— Pardon, madame, lui dit-il, je n'avais pas reconnu madame, et, comme on m'avait ordonné de ne laisser monter personne...

— Est-ce que madame de Vérían serait ma-

lade? demanda Suzanne, frappée de l'air lugubre de cet homme.

— Non, madame; mais on a reçu tout à l'heure la nouvelle de la mort de M. Roger... Pauvre jeune homme! Quand je pense qu'il y a huit mois, il était encore là, dans la cour, à faire sauter son beau cheval alezan!... M. de Vérien a envoyé tout à l'heure un commissionnaire chez madame, pour lui annoncer cette nouvelle et la prier de venir au plus vite; mais madame sera sortie avant l'arrivée de...

Le concierge s'interrompit tout à coup, et s'élança juste à temps pour recevoir dans ses bras madame Daunon, qui allait tomber de toute sa hauteur sur les marches de l'escalier.

Afin de ne pas effrayer madame de Vérien, déjà si cruellement éprouvée, on porta Suzanne chez le concierge. Elle resta près d'une heure sans connaissance. Lorsqu'elle eut repris ses sens, elle monta chez Léopoldine. Elle ne pleurerait pas, mais elle était comme une morte, et sa

voix avait un accent étrange. Une seule pensée la soutenait.

— Je ne tarderai pas à rejoindre Roger, s'était-elle dit.

Elle se regardait déjà comme morte. La vie n'était plus qu'un spectacle douloureux, dont elle attendait la fin avec impatience, mais avec la certitude de ne pas attendre longtemps.

M. de Vérien vint au-devant de Suzanne et l'emmena au salon. Il lui montra la lettre du général de Maubert. Roger s'était obstiné à visiter les tranchées. Il avait eu l'imprudence de montrer la tête à un endroit exposé au feu des Russes; une balle l'avait frappé au front et l'avait tué raide.

Suzanne s'installa à chevet de Léopoldine, que cette affreuse nouvelle avait rendue fort malade. Pendant quinze jours, elle ne la quitta que pour aller chez madame de Maubert. Jour et nuit, elle restait auprès de la mère ou de la

sœur de Roger. En vain la conjurait-on de prendre un instant de repos; elle répondait qu'elle n'était pas fatiguée, et l'on ne pouvait en tirer d'autre réponse.

Lorsque Léopoldine ou madame de Maubert la remerciaient avec effusion, elle détournait la tête d'un air contrarié. Il lui semblait qu'elle volait la reconnaissance de cette famille.

— Sans moi, Roger serait encore ici, se disait-elle. C'est moi qui l'ai tué, c'est moi qui suis cause des larmes de ces nobles cœurs qui m'ont comblée de tant de marques d'affection. C'est moi qui ai apporté ici le malheur et le deuil !

Elle se torturait, comme à plaisir, de ces amères et cruelles pensées.

Personne ne la vit pleurer, cependant : elle ne pouvait pas. Sa figure restait impassible comme celle d'un cadavre. Ses yeux, profondément creusés, et l'altération singulière de sa voix trahissaient seuls la douleur qui l'étouffait.

Quelquefois, cependant, quand elle se trouvait seule avec le petit Albert, le filleul de Roger, les naïves paroles de l'enfant faisaient rouler quelques larmes dans les yeux brûlants de Suzanne. Alors, l'enfant, tout éploré, grimpaît sur les genoux de madame Daunon et cherchait à écarter les mains dont elle se couvrait la figure. Le pauvre petit, qui aimait Suzanne presque autant que sa mère, lui essuyait les yeux avec son mouchoir, et lui disait de sa voix caressante :

— Pourquoi pleures-tu?... Parce que maman est malade, n'est-ce pas? ou bien parce que mon parrain est mort?

Et lui-même se mettait à pleurer, parce qu'il voyait pleurer sa seconde mère.

Alors Suzanne l'enlevait dans ses bras, le couvrait de baisers, lui parlait de Roger, le faisait prier pour M. de Maubert et le consolait de son mieux.

Madame de Maubert fut la seule de toute la

famille qui soupçonna la vérité. Un jour, elle dit à Suzanne, en l'attirant dans ses bras :

— Vous aimiez mon Roger, n'est-ce pas, Suzanne?

Cette fois, le cœur de la pauvre femme éclata. Elle raconta tout à madame de Maubert. Ce secret l'étouffait et pesait sur son cœur comme un nouveau remords.

Au premier moment, et par une injustice que n'excusait que trop la douleur d'une mère privée de son fils, madame de Maubert ne put s'empêcher d'en vouloir à Suzanne. Par un mouvement plus fort que sa volonté, elle repoussa madame Daunon. Celle-ci se laissa tomber à genoux, sans un seul mot de plainte ni de reproche. Madame de Maubert avait trop de droiture dans le cœur pour ne pas se repentir de ce premier mouvement. Elle releva Suzanne et la tint longtemps embrassée.

— Pauvre enfant, dit-elle, que vous devez souffrir !

— J'espère que ce ne sera pas long, répondit simplement Suzanne.

Malgré sa propre douleur, madame de Maubert voulut lui parler de résignation.

— Je n'ai plus de force, lui dit Suzanne; je suis comme morte. Dieu merci ! je ne laissera pas de regrets derrière moi; mon mari sera bien vite consolé, et ma mort n'apportera aucun changement dans sa vie. J'ai longtemps regretté de ne pas avoir d'enfants; maintenant j'en bénis le ciel, car je puis mourir sans regret. Vous, qui êtes une sainte, vous prierez Dieu pour moi. Demandez-lui qu'il me pardonne un amour coupable et qu'il me rappelle bientôt à lui. Je souffre trop, voyez-vous !

Elle prononça ces derniers mots avec un accent qui navra le cœur de madame de Maubert, tant il révélait de douleurs longtemps contenues.

On eût dit que le sort s'acharnait à poursuivre cette pauvre femme. Un matin, on lui rap-

porta son mari, qui était tombé d'un troisième étage en visitant une maison en construction dont il avait donné les plans. M. Daunon ne survécut que trois jours à son accident, et mourut après d'atroces souffrances. Sa femme ne le quitta pas une seule minute et le soigna comme elle eût soigné le mari le plus adoré et le plus digne de l'être.

Suzanne ne porta pas longtemps ses habits de veuve. Quelques semaines après la mort de M. Daunon, elle était chez madame de Vérian et jouait sur un sofa avec le petit Albert. Tout à coup, Léopoldine s'aperçut que madame Daunon pâlisait et se renversait en arrière.

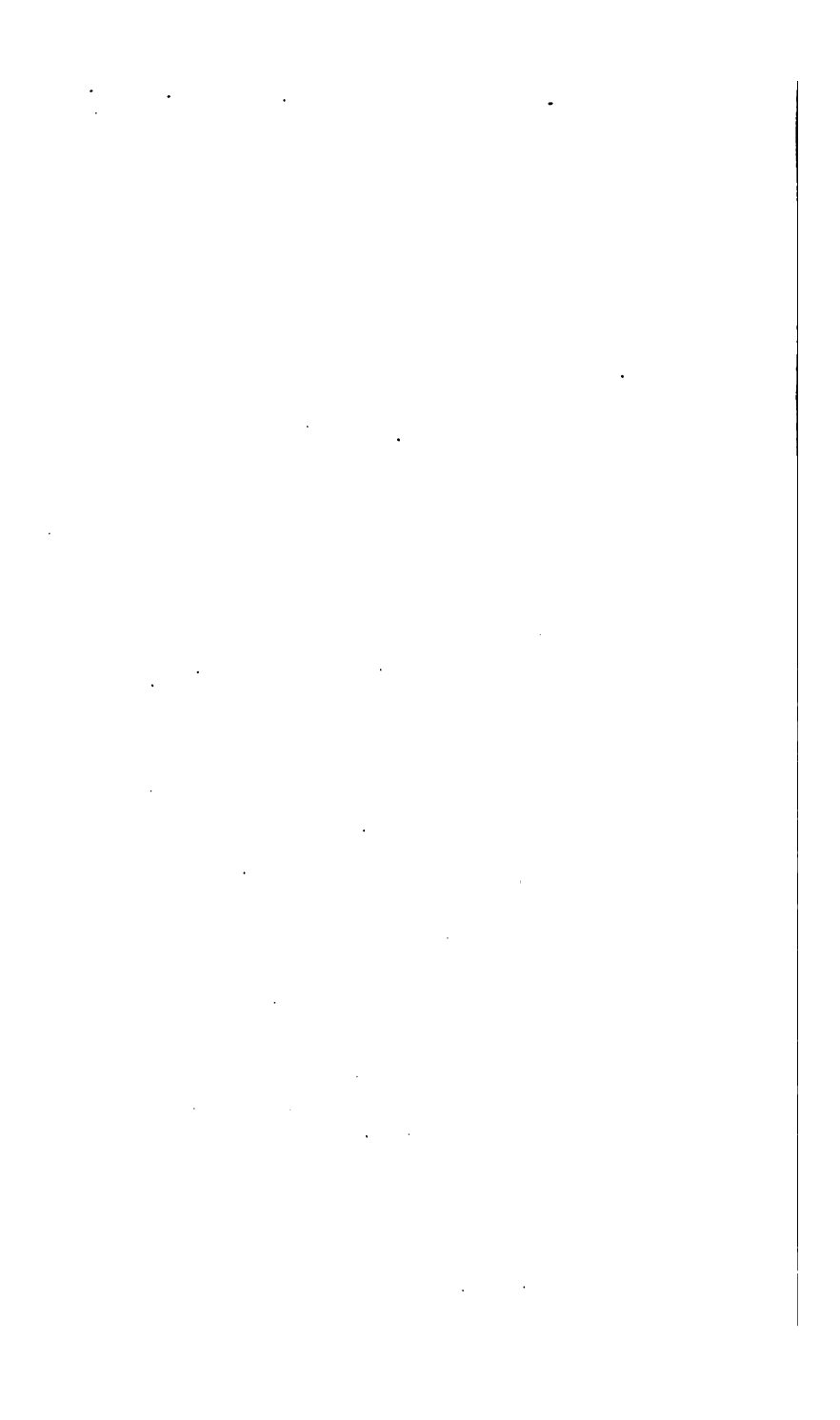
Madame de Vérian s'élança vers elle. Suzanne laissa retomber sa tête sur la poitrine de son amie. Puis, par un mouvement machinal, elle serra contre son cœur le petit Albert, qui avait réussi à grimper sur ses genoux.

Tout à coup, madame de Vérian poussa un cri terrible et appela son mari. Il accourut. Madame

ITALIA. VERA. A ROMA. DAL 1870. 1871.

**LA SUCCESSIONE DI CARLO VENTUROSO. LE
CONDIZIONI DI ACCETTAZIONE. LA
SUA SUCCESSIONE A ROMA.**

**LA SUCCESSIONE DI CARLO VENTUROSO. LE
CONDIZIONI DI ACCETTAZIONE. LA
SUA SUCCESSIONE A ROMA.**



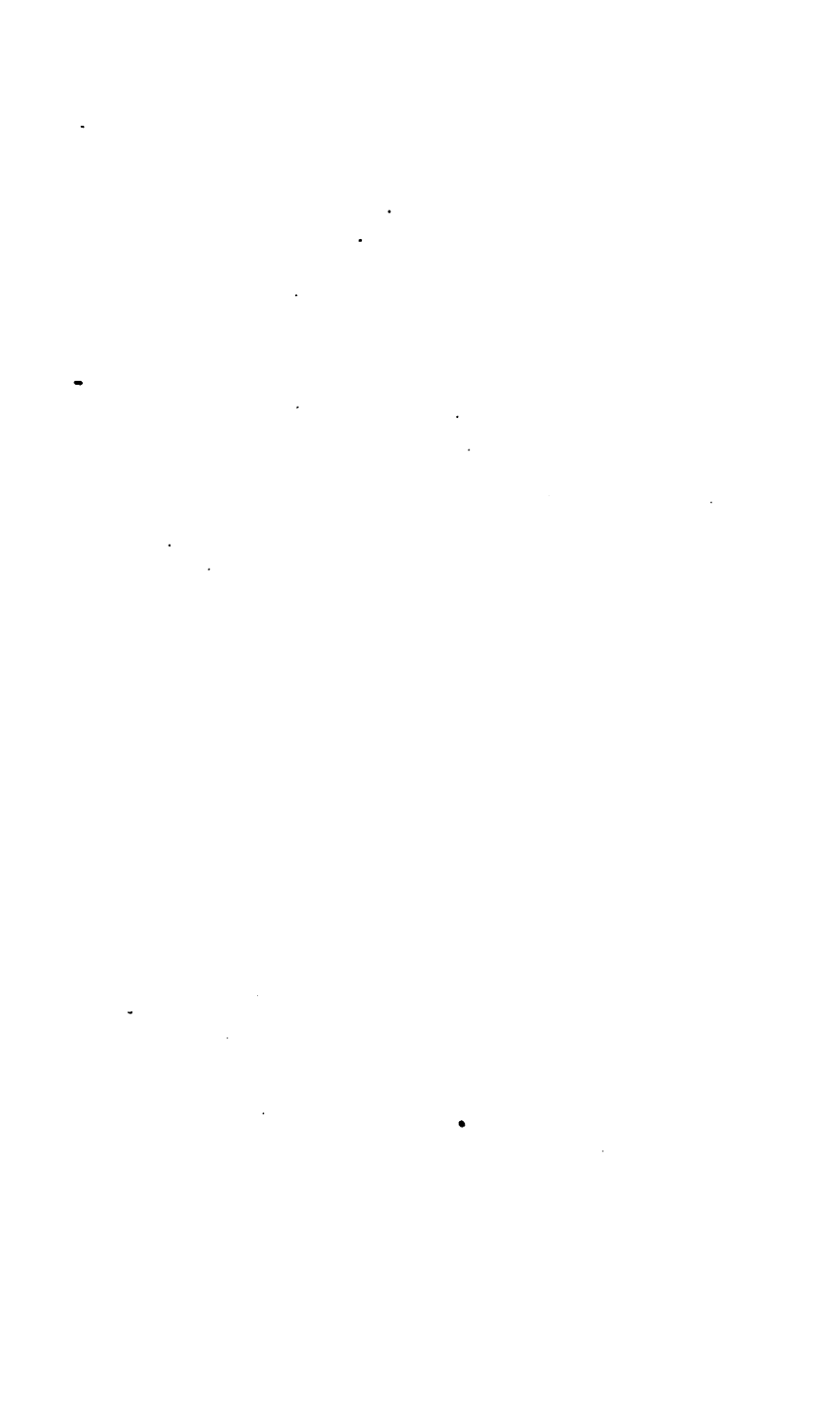
TABLE

LE BAL DE L'OPERA.....	Page
CLARA.....	1
SCZANNE DACKON.....	123
	133

— **LIBRE** — **ANNO. MUSEO LAVORAL. PUBL. LAVORAL. 22. 124**
200. 1. 1. 2. 3. 4. 5. 6. 7. 8. 9. 10. 11. 12.

a 013

11





Blank page with faint, illegible markings.

